

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

RAPPORTS SOCIAUX DE SEXE ET SEXUALITÉ DANS LE QUÉBEC
CONTEMPORAIN : LES TRAJECTOIRES ADOLESCENTES LESBIENNES

THÈSE

PRÉSENTÉE

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DU DOCTORAT EN SOCIOLOGIE

PAR

CHRISTELLE LEBRETON

SEPTEMBRE 2014

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier ici mes directrices, pour le soutien qu'elles m'ont apporté tout au long de ces années, et pour m'avoir encouragée dans mes choix tout au long de la réalisation de cette thèse.

Je remercie l'équipe de Relais-femmes, par ordre alphabétique : Audrey, Anne, Berthe, Diahara, Lise, Pauline, Nicole, Suzanne et Sylvia. Merci pour leurs encouragements, leur écoute et leur sens de l'humour, qui m'ont grandement aidée à garder motivation et détermination.

À Louise Brossard, merci pour sa générosité, sa patience et sa grande gentillesse. Enfin, je remercie Rudy pour m'avoir soutenue durant ces années.

Je remercie également le FQRSC qui m'a octroyé une bourse doctorale de trois ans, ainsi que la Fondation de l'UQAM et la Faculté des sciences humaines pour le soutien financier de cette thèse.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	II
TABLE DES MATIÈRES	III
RÉSUMÉ	VII
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
CONTEXTE DE LA RECHERCHE	7
1.1. La reconnaissance sociale et politique et l'enjeu de la visibilité	8
1.2 L'ouverture des droits aux personnes homosexuelles : une avancée réformatrice	10
1.3 Les critiques systémiques du concept d'homophobie	14
CHAPITRE II	
LES ADOLESCENTES LESBIENNES : ÉTAT DES CONNAISSANCES	18
2.1 Les recherches sur les adolescent-es et l'homosexualité en milieu scolaire	19
2.2 Adolescence et sexualité : contexte socioculturel	23
2.2.1 Le milieu scolaire et les pairs : un élément clé de l'adolescence	23
2.2.2 Amours et sexualité des adolescentes lesbiennes : les référents médiatiques et culturels	27
2.2.3 Les espaces favorables à la formation de l'identité sexuelle des adolescentes lesbiennes	35
2.3 Amour et sexualité adolescentes dans les sciences sociales	38
2.3.1 Une approche clinique et épidémiologique de la sexualité des adolescentes	38
2.3.2 Les recherches qui conjuguent sexualité et amour à l'adolescence	43
2.3.3 Les trajectoires adolescentes lesbiennes : invisibilité et possibilités d'expérimentation sexuelle et amoureuse réduites	45
2.4 Conclusions de l'état des connaissances et questions de recherche	50

CHAPITRE III	
ORIENTATION THÉORIQUE	54
3.1 Articuler sexe, genre et sexualité	57
3.1.1 Christine Delphy : le patriarcat et les rapports sociaux de sexe	57
3.1.2 Les critiques lesbiennes : réintroduire la sexualité dans l'appréhension théorique des rapports sociaux de sexe	60
3.1.3 Mathieu : le statut de l'homosexualité et les modes d'articulation du sexe et du genre	63
3.2 La socialisation différentielle des sexes : l'assignation des individus à leur classe de sexe et à l'hétérosexualité	69
3.3 Homophobie : rapports sociaux de sexe et domination masculine	74
CHAPITRE IV	
APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE	80
4.1 Épistémologie : L'expérience des jeunes lesbiennes comme révélateur de l'organisation hétéronormative de la sexualité féminine	81
4.1.1 Les théories du point de vue (ou positionnement)	81
4.1.2 Le concept d'objectivité forte	85
4.1.3 Intégration des enjeux épistémologiques à la démarche de recherche	88
4.2 Approche méthodologique	90
4.2.1 Les entrevues compréhensives et le guide d'entrevue	90
4.2.2 Constitution de l'échantillon	93
4.2.3 Le déroulement des entrevues	97
CHAPITRE V	
LES RELATIONS ENTRE PAIRS AU SECONDAIRE : CONTEXTE CLÉ DE LA SOCIALISATION À L'HÉTÉROSEXUALITÉ	100
5.1 L'invisibilité de l'homosexualité	103
5.1.1 L'homosexualité : un sujet rarement abordé dans le cursus scolaire	103
5.1.2 Une visibilité réduite parmi le personnel scolaire et les pairs	108
Le personnel scolaire	109
Les élèves	110
Les répondantes	114
5.1.3 Ouverture du milieu familial à l'homosexualité	117

Occultation et stigmatisation des lesbiennes dans l'entourage familial	117
L'ouverture du milieu familial à l'homosexualité	119
5.2 Les relations entre pairs en milieu scolaire : actualisation de la culture de la féminité	122
5.2.1 Les filles populaires, l'idéal normatif de l'adolescente nord-américaine	123
5.2.2 Des conversations centrées sur la romance hétérosexuelle et l'embellissement physique	130
5.2.3 De la distance à l'adhésion aux exigences normatives de la féminité : des moments clés	140
5.3 L'engagement dans la romance et la sexualité hétérosexuelle	147
5.3.1 L'engagement dans l'hétérosexualité : résultat de la dynamique des rapports sociaux de sexe	148
5.3.2 Les expériences sexuelles hétérosexuelles des jeunes lesbiennes	156
Conclusion	171
CHAPITRE VI	
LA FORMATION DE L'IDENTITÉ SEXUELLE	173
6.1 La présomption d'hétérosexualité	175
6.1.1 Rôle des expériences antérieures et des référents culturels	175
6.1.2 Invisibilité et stigmatisation du lesbianisme et de l'homosexualité	183
Le lesbianisme, à la fois occulté et dénigré	184
Du sentiment d'être anormale à la détresse : les impacts psychoémotionnels	189
Se tourner vers des ressources	192
6.2 L'émergence des sentiments amoureux et des désirs lesbiens à l'adolescence	197
6.2.1 Les explorations sexuelles de même sexe	197
Les soirées de filles : l'alibi hétérosexuel	198
Les partys mixtes	199
6.2.2 Le contexte des amitiés féminines : la découverte de l'amour au féminin	201
Une amitié qui évolue vers les sentiments amoureux	201
Ma meilleure amie est lesbienne	205
Recevoir une déclaration d'amour	206
6.3 Les aménagements identitaires des adolescentes lesbiennes	208

6.3.1 Les stratégies de déni	208
Taie ses sentiments et ses désirs lesbiens	209
L'aspect provisoire : c'est juste elle ou ça va passer	211
Se dire bisexuelle	213
6.3.2 L'engagement dans l'hétérosexualité et la formation de l'identité sexuelle	218
Un engagement motivé par une volonté de déni du lesbianisme	218
Regard rétrospectif sur les relations hétérosexuelles	224
Conclusion	230
CHAPITRE VII	
CONTRAINTES À L'HÉTÉROSEXUALITÉ ET FORMATION DE L'IDENTITÉ SEXUELLE LESBIENNE	232
7.1 Invisibilité et disqualification du lesbianisme : de l'impossibilité de nommer et reconnaître l'identité sexuelle lesbienne	234
7.2 Les relations entre pairs au secondaire : socialisation des filles à l'hétérosexualité	237
7.2.1 Socialisation différentielle des sexes en milieu scolaire de niveau secondaire : la popularité et la culture de la féminité	237
7.2.2 L'adhésion à la culture de la féminité et l'engagement dans la romance hétérosexuelle	242
7.3 Le rôle des sentiments amoureux dans la formation de l'identité sexuelle : lien avec la construction sociale de la sexualité des filles	247
7.4 Prénance du sentiment de déviance	252
CONCLUSION	258
ANNEXE : QUESTIONS DE RELANCE DES ENTREVUES	265
BIBLIOGRAPHIE	272

RÉSUMÉ

Les études qualitatives menées dans une perspective féministe matérialiste sont peu nombreuses à documenter l'expérience complexe de la sexualité à l'adolescence chez les filles. Notre objectif est de contribuer à analyser le vécu des jeunes lesbiennes à l'adolescence pour découvrir les éléments qui participent à la formation de l'identité sexuelle lesbienne, soit en favorisant cette formation, soit en l'entravant. Cette recherche a permis d'identifier, à partir du discours de 20 jeunes lesbiennes québécoises, comment elles ont négocié l'apprentissage de leur sexualité et de leurs intérêts amoureux à l'adolescence, et de quelle manière leur environnement social a facilité ou complexifié leur cheminement. Nos données montrent que l'adolescence représente un moment crucial de la construction identitaire des filles, une période charnière où la consolidation de l'identité de sexe/genre est étroitement reliée à la socialisation à l'hétérosexualité. Il en ressort que la présomption de leur propre hétérosexualité constitue un obstacle important à la formation de l'identité sexuelle des jeunes lesbiennes. L'invisibilité du lesbianisme et les contraintes entourant l'engagement dans la sexualité des adolescentes renforcent les injonctions à l'hétérosexualité et participent au développement d'un sentiment de déviance chez les jeunes lesbiennes, qui s'accompagne de conséquences négatives sur leur santé physique et psychologique tout au long de l'adolescence.

Mots clés :

Approche féministe; formation identitaire; identité sexuelle; lesbienne; socialisation; sexualité; présomption d'hétérosexualité; contrainte à l'hétérosexualité

INTRODUCTION

S'il est un constat difficilement réfutable à première vue, c'est la progression de la reconnaissance sociale et politique de l'homosexualité dans les sociétés occidentales, dont les sociétés nord-américaines contemporaines. La multiplication des médias, notamment numériques, a permis une visibilité croissante à la fois des revendications sociopolitiques portées par des fractions des mouvements gais et lesbiens, mais également des personnes et personnages homosexuels, dont la représentation s'est vue ainsi transformée. Dans l'espace médiatique, et dans une moindre mesure, dans l'espace politique, l'homosexualité se dit, se vit, se revendique ou s'affiche. Cependant, un examen attentif des contenus médiatiques montre que les lesbiennes n'ont pas acquis ce droit à la visibilité dans la même mesure que les hommes gais. Les personnalités et personnages de femmes lesbiennes demeurent marginaux dans l'univers médiatique québécois.

La question initiale que nous nous sommes posée découlait du constat selon lequel les adolescentes non hétérosexuelles ne disposent pas ou peu de modèles d'identification et de référence susceptibles d'informer leur trajectoire en matière de sexualité. Nous nous interrogeons notamment sur la possibilité pour elles de se référer aux contenus culturels et scientifiques qui traitent de la sexualité et des amours à l'adolescence pour, à l'instar des jeunes hétérosexuel·les, y puiser des modèles normatifs susceptibles de les guider dans leur cheminement. Nous nous sommes ensuite questionnée sur l'environnement socioculturel plus large dans lequel évoluent les adolescentes lesbiennes, sur le plan des conditions de possibilité qui sont offertes aux adolescentes relatives à la sexualité et aux intérêts amoureux. Nous avons été

rapidement confrontée au constat que peu de travaux scientifiques ont été consacrés aux jeunes lesbiennes, y compris dans le champ des études féministes.

Un nombre important d'études, pour la majorité quantitatives, ont été consacrées aux jeunes des minorités sexuelles, garçons et filles, notamment autour des enjeux liés à l'homophobie en milieu scolaire, plusieurs relevant de la santé publique (suicidalité, santé mentale, agression physique, etc.). Comme nous le montrerons dans le chapitre 2, ces études ne sont pas conduites dans une perspective féministe. Très peu d'études qualitatives portent sur les expériences de vie des jeunes lesbiennes, dans une perspective compréhensive. Nous savons très peu de choses sur ce que les jeunes lesbiennes expérimentent, pour la raison que peu de chercheuses les ont interrogées. Il nous est donc apparu nécessaire de documenter le vécu des jeunes lesbiennes à l'adolescence.

Cette recherche s'inscrit dans le champ des études féministes, plus précisément de la sociologie des rapports sociaux de sexe et celui des études lesbiennes. Si le sujet nous autorise a priori à l'inscrire également dans le champ des études sur les sexualités, l'explicitation des quelques précautions suivantes s'impose. Avant tout, il s'agit ici de penser la sexualité dans la perspective des rapports sociaux de sexe et de l'(hétéro)patriarcat. Tout l'enjeu de cette recherche tourne autour de l'inscription théorique de la sexualité dès lors qu'on souhaite réfléchir à ce qu'elle représente dans les rapports sociaux de sexe. La réflexion sur le statut qu'elle occupe dans la société sous-tend un certain nombre de questions qui guident notre recherche. Par exemple, est-elle constitutive des rapports sociaux de sexe? Est-elle un effet des rapports sociaux de sexe, est-elle un moyen de reproduction des rapports sociaux de sexe? Leur préexiste-t-elle? Que recouvre le terme sexualité, pensé à l'aune des rapports sociaux de sexe?

L'orientation théorique retenue dans le cadre de cette thèse découle des théories féministes matérialistes radicales, dans la mesure où cette recherche repose sur deux prémisses :

- la première est que les catégories (classes) de sexe, hommes et femmes, sont des constructions sociales qui existent par leur mise en rapport, précisément par les rapports sociaux de sexe (Delphy, 1998, 1970).
- La seconde est que l'organisation sociale des relations entre les sexes a un fondement matériel, concret : il s'agit de l'exploitation de la catégorie des femmes au bénéfice de la catégorie des hommes, selon des modalités qui varient notamment selon les positions qu'occupent les unes et les autres, positions qui sont le produit de l'intersection de leur appartenance à une catégorie de sexe avec d'autres logiques d'organisation sociale (racisme, capitalisme, etc.) et de marginalisation ou d'infériorisation sociale (âge, handicap, etc.). L'oppression découle de l'exploitation, autrement dit les femmes sont opprimées parce qu'elles sont exploitées, et non le contraire.

Les nombreux travaux féministes sur la socialisation différentielle des sexes, notamment à l'adolescence, montrent que cette période est déterminante sur le plan de l'apprentissage des exigences normatives de la féminité et de la masculinité. L'apprentissage de la sexualité s'inscrit dans ce processus de socialisation. Par conséquent, ces études permettent de saisir comment les filles sont amenées à s'engager dans la sexualité hétérosexuelle et à développer une identité de sexe/genre féminine et hétérosexuelle. L'existence lesbienne démontre cependant que certaines filles échappent à cet effet de la socialisation différentielle des sexes sur le « choix sexuel ». Pourquoi et comment les lesbiennes parviennent à échapper à ces prescriptions n'est pas documenté.

Par ailleurs, les études sur les jeunes des minorités sexuelles avancent fréquemment que les jeunes lesbiennes sont une population moins à risque que les jeunes gais de

subir de la discrimination reliée à l'orientation sexuelle. L'adolescence est considérée comme la période de formation de l'identité sexuelle. Or ces études laissent entendre que les jeunes lesbiennes ne vivraient pas, ou beaucoup moins, de difficultés que leurs pairs masculins. Ce constat régulièrement repris dans les médias mérite cependant d'être nuancé sur un point important : ces études ne prennent pas en considération les rapports sociaux de sexe. Autrement dit, ces études ignorent la plupart du temps que les lesbiennes sont aussi des femmes, et qu'à ce titre, elles peuvent subir le sexisme de la part de leurs pairs, comme nous le montrons dans le deuxième chapitre.

Notre thèse a donc pour objectif de contribuer à documenter et analyser le vécu des jeunes lesbiennes à l'adolescence pour découvrir les éléments qui participent à la formation de l'identité sexuelle lesbienne, soit en favorisant cette formation, soit en l'entravant. Le concept d'identité de sexe/genre, tel que nous l'utilisons dans cette thèse, réfère à la conscience de soi relativement aux catégories de sexe et de genre, « je suis une femme », ce qui, dans nos sociétés et dans les représentations sociales partagées par les individus, équivaut à dire « je suis une femme hétérosexuelle »; nous y revenons dans le chapitre 3. Le concept d'identité sexuelle, pour sa part, renvoie ici à la conscience de soi relativement à la sexualité, c'est-à-dire l'orientation sexuelle, sans exclure cependant son articulation avec les catégories de sexe et de genre. Cela peut se traduire par une phrase du type : « je suis lesbienne », et dévoiler un paradoxe : « je suis lesbienne et pourtant ne suis-je pas une femme? », question qui a animé et anime encore des discussions parmi les théoriciennes lesbiennes (Wilton, 1995). Par conséquent, nous souhaitons examiner dans cette recherche les expériences vécues par les adolescentes lesbiennes reliées à l'articulation ~~sexisme/hétérosexisme~~ rapports sociaux de sexe et sexualité. Nous espérons apporter, entre autres, des réponses aux questions suivantes :

- Comment les jeunes lesbiennes parviennent-elles à reconnaître leurs désirs sexuels, comment les vivent-elles?
- Ont-elles évolué dans un environnement hostile ou au contraire favorable à ce qu'elles construisent une représentation d'elles-mêmes positive?
- Quelles sont les expériences qui ont contribué à ce qu'elles se reconnaissent en tant qu'homosexuelles? Quelles sont celles qui ont complexifié cette reconnaissance?

De façon générale, le concept d'identité, tout comme les concepts de formation identitaire ou développement identitaire, rencontre une méfiance de la part des sociologues, en raison des définitions qui ont cours dans le champ disciplinaire de la psychologie (Chetcuti, 2008; Deroff, 2007). Plusieurs auteur-es privilégient par conséquent une interprétation interactionniste de la notion d'identité puisqu'une telle interprétation ne suppose pas, comme dans les définitions psychologiques, d'identité « naturelle » ou « essentielle ». De plus, elle n'exclut pas la puissance des déterminismes sociaux, tout en allouant aux individus une latitude face à ces déterminismes, offrant dans ces conditions la possibilité d'identifier les pratiques identitaires s'inscrivant en résistance ou au contraire en soumission à l'égard des normes sociales dominantes. Le concept d'identité n'est cependant pas central dans notre orientation théorique. Nous lui allouons plutôt une fonction descriptive, bien plus qu'explicative. Nous avons privilégié le terme formation pour rendre compte du processus de construction des identités de sexe/genre et sexuelle. Nous lui allouons également une fonction descriptive dans cette recherche, notre objectif étant de mettre en évidence le cheminement de nos répondantes.

Cette thèse est organisée en sept chapitres. Les quatre premiers chapitres nous permettent d'exposer le devis de recherche dans toutes ses dimensions – sociopolitiques, théoriques, méthodologiques. Les cinquième et sixième chapitres sont consacrés à l'analyse descriptive des données rassemblées au cours d'entretiens

en profondeur menés auprès de jeunes lesbiennes québécoises. Enfin, le septième chapitre présente les éléments de discussion des résultats de cette recherche.

CHAPITRE I

CONTEXTE DE LA RECHERCHE

Ce chapitre aborde la question de la reconnaissance sociale et politique des gais et des lesbiennes et notamment les enjeux liés à la visibilité/invisibilité des personnes homosexuelles. L'homosexualité est passée du statut de fléau social (Chamberland, 1997) au statut de sexualité minoritaire détenant une certaine légitimité. Désormais, la contestation de cette légitimité constitue un problème social : ce n'est plus l'homosexualité qui est pointée du doigt, mais l'homophobie entendue comme désignant les attitudes et les conceptions négatives à son endroit (Borillo, 2000). Ce concept occupe désormais une position hégémonique, tant dans les médias que dans le champ scientifique. Or, cet état de fait n'est pas sans présenter des enjeux importants pour les lesbiennes.

1.1. La reconnaissance sociale et politique et l'enjeu de la visibilité

L'homosexualité a longtemps été considérée comme un fléau social et il aura fallu attendre le dernier quart du XX^e siècle pour que s'amorce une remise en question de l'opprobre qu'elle soulevait de façon générale. Cet état de fait se reflétait dans le domaine sociologique : « [...] jusqu'aux années 1970, la littérature sociologique a traité l'homosexualité au pire comme une anormalité sociale, au mieux comme une déviance, et l'a le plus souvent ignorée comme n'étant pas de son ressort » (Chamberland, 1997 : 6).

La reconnaissance sociale et politique de l'homosexualité et des personnes homosexuelles soulève certains des enjeux que posent les politiques de reconnaissance en général. Si, comme le soulignent Payet et Battegay (2008 : 27), « la reconnaissance pose la question de la visibilité, si on part du principe que ne peut être reconnu que ce qui est visible », ce qui doit être visible est précisément un enjeu déterminant pour une lutte politique efficace. L'histoire du mouvement des gais et des lesbiennes témoigne des transformations auxquelles les revendications de reconnaissance sont susceptibles de donner lieu.

Les émeutes de Stonewall, survenues à New York en 1969, font figure d'événement-clé dans l'histoire du mouvement des gais et des lesbiennes (Larocque, 2008). Ce premier moment historique de la lutte pour la reconnaissance en Amérique du Nord est justifié par le contexte de vie des personnes gaies et lesbiennes, soit l'omniprésence de la répression et de la brutalité à leur égard, aussi bien par les institutions que par les individus (Higgins, 2011; Janoff, 2005). La reconnaissance est alors une question de survie, au sens propre du terme :

[...] la situation de précarité sociale dans laquelle [l'ensemble des gais et lesbiennes] se trouvait dans les années 1970 a d'abord motivé une prise de conscience collective et le partage d'un vécu commun, avant que n'émerge la possibilité d'une parole publique. Ce processus a conféré aux membres de la

communauté gaie un sentiment de légitimité afin d'oser exprimer les préoccupations de base liées à la violence dont ils étaient l'objet. (Bureau et Papy, 2008 : 67)

Alors considérés comme des citoyennes et citoyens de seconde zone, il leur faudra attendre 1993 au Québec, année où les militantes et militants parviennent à obtenir une enquête publique sur leur situation, pour que les demandes de reconnaissance puissent se faire entendre. La publication d'un rapport de la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse en 1994, intitulé « De l'illégalité à l'égalité », marque un tournant dans la reconnaissance des gais et des lesbiennes au Québec. Dans le cadre d'audiences publiques, des hommes et des femmes sont venus témoigner de leur vécu, de leurs souffrances et de l'étendue des difficultés qu'elles et ils vivaient :

En se basant sur les mémoires présentés et les témoignages entendus lors des audiences publiques, ce rapport dressait un portrait-choc des atteintes aux droits fondamentaux dont pouvaient être victimes les personnes homosexuelles. La consultation portait sur trois domaines précis : l'accès aux services sociaux et de santé, les relations avec la police et la conformité des lois québécoises avec la *Charte des droits et libertés de la personne du Québec*. (CDPDJ, 2007 : 3)

Par la suite, ce rapport a fourni des balises aux revendications du mouvement gai et lesbien. De nombreuses réformes se sont succédé « dans le sens d'une prise en compte des besoins des gais et des lesbiennes en tant que citoyens, en tant que personnes et en tant qu'êtres relationnels qui formaient des couples et des familles » (Bureau et Papy, 2008 : 65). Les principales avancées juridiques au Québec et au Canada dans les années subséquentes sont les suivantes : en 1999, le Québec adopte la Loi 32 qui accorde aux conjoints de même sexe les mêmes droits et privilèges que ceux qui sont existants pour les conjoints hétérosexuels; en 2002, la Loi 84 institue l'union civile comme nouveau cadre conjugal et établit les nouvelles règles de filiation, autorisant l'inscription de deux mères ou deux pères sur l'extrait de

naissance d'un enfant, ainsi que la possibilité pour les couples de même sexe de poser leur candidature à l'adoption; en 2005, le mariage entre personnes de même sexe est légalisé au Canada (Chamberland et Lebreton, 2008).

1.2 L'ouverture des droits aux personnes homosexuelles : une avancée réformiste

Ces avancées législatives ne sont pas considérées par l'ensemble du mouvement gai et lesbien de façon positive, dans la mesure où elles renforceraient les formes légitimes préexistantes en matière de conjugalité, de filiation et de parenté. La fraction du mouvement gai qui défend les revendications à l'égalité d'accès aux institutions hétéronormatives¹ est la plus visible dans les sphères politique et médiatique². Depuis les années 1990, ce mouvement gai mène la lutte sous la forme d'une politique de l'identité. C'est en effet autour de la particularité que partagent les personnes homosexuelles, l'orientation homosexuelle, que les revendications sont conduites. Pour Fraser, la réification des identités est une conséquence inhérente aux politiques de l'identité, dans la mesure où elles exercent « une pression morale sur les individus qui les mène à se conformer à une culture de groupe donnée » (Fraser, 2005 : 78).

Les groupes sont conduits à cristalliser des aspects ou caractéristiques qui les distinguent en propre, qui sont précisément ce qu'ils souhaitent faire reconnaître. Ce faisant, ils tendent à évacuer les contestations, internes ou non, susceptibles de

¹ Le concept d'hétéronormativité (Warner, 1991) et ses dérivés renvoient à l'ensemble des normes positionnant l'hétérosexualité comme référent absolu et supérieur, et permettent de remettre en question la naturalisation de l'hétérosexualité, et de l'analyser en tant qu'institution dominante.

² Dans la suite de la thèse, le terme « mouvement gai » renvoie à cette fraction, et non pas à l'ensemble du mouvement, lequel abrite en réalité des positions divergentes. Les positions réformistes ne sont pas portées par l'ensemble du mouvement.

remettre en question l'identité du groupe. Chamberland souligne de plus que la catégorie « lesbienne » ne peut pas davantage prétendre être représentative de l'ensemble des lesbiennes, que la catégorie « homosexuel » ne peut prétendre représenter l'ensemble des personnes homosexuelles :

Les lesbiennes ne forment pas un groupe homogène. Elles se distinguent les unes des autres par leurs expériences de vie, selon le contexte social dans lequel elles ont eu à affirmer leur différence, par leur façon de construire leur identité comme lesbiennes, c'est-à-dire de nommer leurs désirs sexuels, de les concevoir, de les expliquer, face à elles-mêmes et face aux autres, de les extérioriser dans leur apparence et leur manière d'être, de les articuler à d'autres facettes de leur identité personnelle. Elles se différencient encore par leur situation économique, leur insertion en termes de classe sociale et d'ethnicité, leur rapport avec leur famille d'origine, leur statut parental selon qu'elles aient ou non des enfants, selon que ceux-ci soient issus d'un mariage hétérosexuel ou d'une union avec une autre femme et bien d'autres facteurs. Elles sont également divisées selon leurs visions et leurs allégeances politiques. (Chamberland, 2002 : en ligne)

Le modèle identitaire adopté par le mouvement gai réformiste conduit à interpréter la visibilité médiatique des gais et celle, moins prononcée, des lesbiennes à la fois comme un moyen et une preuve de reconnaissance sociale, susceptible de favoriser une plus grande égalité de traitement des personnes homosexuelles. Au sein des communautés gaies et lesbiennes, l'insistance sur ce que partagent les personnes homosexuelles, qui fonde le modèle « minoritaire », est cependant contestée par tous ceux et toutes celles qui se sentent exclus, sur la base de la classe, de l'origine ethnique, et pour ce qui nous occupe plus particulièrement, sur la base du sexe. Le sujet homosexuel, au centre de ce modèle, est critiqué pour occulter les différences de classe, de sexe et d'appartenance ethnoculturelle, prétendant refléter les intérêts de toutes les personnes homosexuelles, quand il représente surtout les intérêts et les expériences des hommes gais, blancs et de classe moyenne (Gamson, 2002 : 344). Toute réalité remettant en question l'idée de conditions de vie similaires sera écartée

ou du moins invitée à rester silencieuse. Selon Fraser : « le modèle identitaire se prête donc trop facilement aux formes répressives du communautarisme, en favorisant le conformisme, l'intolérance et le maintien de structures patriarcales » (Fraser, 2005 : 78).

Dans le contexte québécois, cette analyse de Fraser est congruente avec celle proposée par Chamberland :

Rappelons par exemple que la revendication de la reconnaissance des conjoints et conjointes de même sexe ne faisait pas et ne fait toujours pas l'unanimité parmi elles [les lesbiennes]. La difficulté ne réside pas tant dans l'absence de consensus que dans le manque de lieux de débats, vu l'affaiblissement du mouvement autonome des lesbiennes et leur position de minoritaires tant à l'intérieur du mouvement des femmes que dans le mouvement gai. Qui prend le leadership de définir leurs revendications? Leurs priorités de lutte? Pendant ces dernières années, l'agenda a été défini par le mouvement gai, plus précisément par la tendance réformiste qui prédomine au sein de ce mouvement. (Chamberland, 2002 : en ligne)

De plus, les politiques identitaires du mouvement gai réformiste renvoient, selon certaines militantes et chercheuses, à une forme d'assimilation des gais et des lesbiennes à l'ordre culturel dominant. En particulier, le potentiel subversif de l'existence homosexuelle par rapport aux institutions hétéronormatives (le mariage, la parentalité) serait neutralisé par certaines avancées législatives et par les représentations médiatiques et sociales des personnes gaies et lesbiennes qui, loin de refléter la diversité des genres et des sexualités, promeuvent des représentations conformes aux idéaux de type « classe moyenne » : désir de fonder une famille, carrière, réussite financière et pouvoir de consommation. L'argumentation de Chamberland (2002) illustre de telles contre-positions :

En tant que féministe, je demeure critique face au modèle marital traditionnel repris dans l'union civile. Sur le plan personnel, je l'ai toujours rejeté d'abord comme un piège, puis comme un carcan qui lie trop étroitement, dans une

relation conjugale idéalement permanente, sexe et amour, promesse d'exclusivité sexuelle, engagement au soutien réciproque et interdépendance économique. Malgré les changements législatifs qui y ont été apportés pour établir l'égalité entre conjoints-es, ce modèle demeure trop proche à mes yeux du « pseudo-contrat » qui a permis et permet encore aux hommes de s'appropriier — puisque les conditions de l'échange sont structurellement défavorables aux femmes — les services sexuels, domestiques, reproductifs et autres de leur épouse. Il faut nuancer, j'en conviens. Mais il importe à mes yeux d'énoncer cette critique plutôt que de la balayer sous le tapis au nom de la liberté de choix individuelle (de se marier ou non, d'opter ou non pour l'union civile), un argument qui fait appel à une vision libérale des droits et escamote la réflexion. (Chamberland, 2002a : 42)

Gamson (2002) souligne l'ambivalence des positions qui ont cours dans les communautés gaies et lesbiennes vis-à-vis des médias et de la culture populaire, qui sont tantôt vus comme des ennemis participant à stigmatiser l'homosexualité, tantôt au contraire comme une ressource contribuant à déstigmatiser les représentations sociales des homosexuel-les et de l'homosexualité. Quoi qu'il en soit, pour Gamson, ces représentations remettent en question les politiques de reconnaissance axées sur la visibilité et l'affirmation d'une identité collective, en particulier l'affirmation selon laquelle plus de visibilité contribue nécessairement à un progrès politique (Gamson, 2002 : 350), pour ceux et celles qui souhaitent mettre à mal l'hétérosexisme, c'est-à-dire l'infériorisation sociale effective et symbolique des sexualités autres qu'hétérosexuelles : « We define heterosexism as a belief in the superiority of heterosexuals or heterosexuality evidenced in the exclusion, by omission or design, of non-heterosexual persons in policies, procedures, events, or activities. » (Sears, 1997 : 16)

Or, le terme même d'hétérosexisme n'est pas privilégié dans les débats autour de la reconnaissance des gais et des lesbiennes, autrement dit l'hétérosexisme n'est pas l'objet de la lutte. C'est plutôt la notion d'homophobie qui lui est préférée, aussi bien dans les médias que dans les politiques publiques (Chamberland et Lebreton, 2012).

Le primat accordé au concept d'homophobie soulève donc des enjeux importants, à la fois politiques et théoriques.

1.3 Les critiques systémiques du concept d'homophobie

Les définitions usuelles de l'homophobie concentrent principalement l'attention sur les discriminations qui en découlent. Borrillo propose par exemple la définition suivante :

Le terme « homophobie » désigne ainsi deux aspects différents d'une même réalité : une dimension personnelle de nature affective se manifestant par un rejet des homosexuels et une dimension culturelle, de nature cognitive, dans laquelle ce n'est pas l'homosexuel qui fait l'objet du rejet, mais l'homosexualité comme phénomène psychologique et social. (Borrillo, 2000 : 13)

Les définitions de l'homophobie varient quelque peu de l'une à l'autre, mais sont pour la plupart, à l'instar de la définition rapportée par Borrillo (2000), axées sur les formes que revêt le mépris social à l'endroit des personnes homosexuelles, incluant depuis quelques années les personnes bisexuelles, et de plus en plus fréquemment les personnes transgenres ou transsexuelles.

Or, dans cette conception dominante, « le concept d'homophobie est tributaire d'une vision de l'homosexualité comme caractéristique individuelle, la sexualité n'étant pas saisie en tant que structure participant à organiser les rapports sociaux de sexe » (Chamberland et Lebreton, 2012 : 29). Comme le souligne Fassin (2005), les enjeux liés à l'usage du concept d'homophobie dans l'espace public relèvent de la lutte politique :

Comment définir l'homophobie? La question en appelle une autre : comment la combattre? C'est qu'en effet la définition est indissociable de la dénonciation : [...] l'enjeu théorique de la réflexion sur l'homophobie est inséparablement un enjeu politique. (Fassin, 2005 : 75)

Une des critiques fréquentes adressées au concept d'homophobie porte sur la prédominance de la dimension individualiste, c'est-à-dire que l'homophobie est considérée comme une caractéristique de type psychologique plutôt que comme l'expression d'un système structurel et social.

Le concept d'homophobie est en effet limité dans sa capacité à identifier les processus sociaux, culturels, structurels et institutionnels qui contraignent à l'hétérosexualité et qui en font un idéal auquel on doit se conformer. Le concept d'hétérosexisme est plus apte à rendre compte de l'idéologie inscrite dans les institutions, les pratiques sociales et les interactions quotidiennes, idéologie qui privilégie systématiquement l'hétérosexualité et la présomption de la normalité hétérosexuelle. (Chamberland et Lebreton, 2012 : 31)

Le concept d'hétérosexisme autorise à comprendre les discriminations imposées aux personnes homosexuelles à partir, non pas de leur sexualité, mais de l'ordre social dominant qui organise la sexualité des hommes et des femmes. Autrement dit, ce n'est plus l'homosexualité qui pose problème, mais bien le statut dominant de l'hétérosexualité :

Dès lors que l'homosexualité pose moins problème, c'est l'ordre symbolique qui ne va plus de soi : avec l'explicitation du débat public, l'évidence des normes a cédé la place à une interrogation sur le processus normatif. Plus largement, on pourrait donc dire que c'est moins la société qui soumet l'homosexualité à la question : en retour, l'homosexualité pose davantage de questions à l'ordre social, en même temps qu'à l'ordre savant. (Fassin, 2008 : 188)

Pour Chamberland, le concept d'hétérosexisme renvoie à l'ensemble des discours et des pratiques qui produisent et reproduisent la supériorité normative de l'hétérosexualité :

L'hétérosexisme peut se définir comme l'ensemble des discours et des pratiques, individuels ou institutionnels, construisant une hiérarchie des sexualités qui situe l'hétérosexualité comme la norme la plus acceptable socialement, en comparaison de laquelle toutes les autres pratiques sexuelles et

conjugales sont disqualifiées ou dévalorisées. Ainsi, l'hétérosexisme engendre des inégalités et une asymétrie sociales entre les couples homosexuels (et les familles qu'ils créent) et les couples hétérosexuels, les premiers ne bénéficiant pas de la même reconnaissance sociale ni des mêmes privilèges, économiques et autres, découlant de leur statut conjugal. La présomption hétérosexuelle joue constamment en défaveur des couples et parents de même sexe dont l'existence n'est souvent ni reconnue, ni acceptée. (Chamberland, 2002a : 42-43)

Défini de la sorte, le concept d'hétérosexisme³ présente de plus l'avantage de pouvoir être articulé au sexisme. Dans une perspective féministe matérialiste, il est en effet nécessaire d'articuler la critique du sexisme à celle de l'hétérosexisme, afin de démontrer qu'ils font système. Les critiques nées de la contestation des lesbiennes, quant à la place qu'elles occupent dans le mouvement gai, illustrent l'ampleur des différences sociales entre hommes et femmes, qui structurent non seulement leurs expériences en tant que membres de la classe⁴ des femmes, mais également leurs expériences en tant qu'homosexuelles. De sorte que, jusqu'au début des années 1990, les revendications pour les droits des homosexuels sont portées par les hommes, au détriment des besoins propres aux lesbiennes. On en veut pour preuve les droits reliés à la parentalité qui ont été surtout revendiqués par les lesbiennes au Québec (Bureau et Papy, 2008 : 65).

Il n'est pas étonnant que les mères lesbiennes se soient fortement mobilisées autour du projet de Loi 84 : elles doivent constamment composer avec les pratiques hétérosexistes des diverses institutions (hôpitaux, garderies, écoles,

³ À côté du concept d'hétérosexisme, celui d'hétéronormativité tente de rendre compte du caractère systémique de l'infériorisation des sexualités autres que l'hétérosexualité. Ces deux concepts ne présentent pas les mêmes travers que le concept d'homophobie, mais demeurent cependant marginaux tant dans l'espace politique que médiatique.

⁴ L'utilisation du terme « classe des femmes » renvoie à notre conception de la structure sociale qui organise les rapports entre les hommes et les femmes. Nous y revenons dans le chapitre 3.

etc.) avec lesquelles elles entrent en contact, tout en n'étant pas toujours acceptées en tant que lesbiennes et/ou reconnues en tant que deuxième mère (mère sociale ou non biologique). (Chamberland, 2002 : 47)

Le discours ambiant actuel au Québec en est un d'ouverture et de tolérance à l'égard de l'homosexualité et des réalités gaies et lesbiennes. L'homosexualité n'est plus considérée comme un problème social, ni les personnes homosexuelles comme des personnes déviantes. C'est l'homophobie qui est plutôt dénoncée et décriée. Toutefois, en dépit de ces avancées, l'hétérosexisme est rarement ciblé, c'est-à-dire que ce sont les discriminations directes qui sont dénoncées, et non pas, ou du moins, plus rarement, les structures et les logiques de domination sociale en cause.

CHAPITRE II

LES ADOLESCENTES LESBIENNES : ÉTAT DES CONNAISSANCES

La première section du chapitre rend compte des résultats des études portant sur l'homophobie et ses liens avec plusieurs dimensions du vécu des jeunes et des adolescent-es. Nous examinons ces résultats en portant attention au traitement et à la place accordés aux lesbiennes. Nous présentons, dans une deuxième section, le rôle joué par le contexte scolaire et les relations entre pairs, par celui des référents culturels, et nous tentons d'identifier si les jeunes lesbiennes disposent d'espaces réels et symboliques propres à permettre la formation de leur identité sexuelle. Dans la troisième section, nous nous intéressons à la façon dont les amours et la sexualité adolescentes sont abordées dans les sciences sociales. Nous montrons, à partir des résultats des recherches centrées sur la sexualité des jeunes, les limites de l'omniprésence de la perspective du risque en recherche. Ensuite, nous exposons de quelle manière les recherches portant sur les amours et la sexualité envisagent les trajectoires adolescentes et quelle place elles accordent aux lesbiennes. Enfin, nous documentons deux difficultés importantes spécifiques aux lesbiennes, soit leur invisibilité en tant que lesbiennes et les possibilités limitées d'exploration sexuelle et amoureuse à l'adolescence. Dans la quatrième et dernière section de ce chapitre, nous proposons une synthèse de la recension des écrits présentée dans ce chapitre, afin d'identifier quels résultats nous apparaissent éclairer notre objet de recherche, nous permettant ainsi de le préciser et de mieux le circonscrire.

2.1 Les recherches sur les adolescent-es et l'homosexualité en milieu scolaire

Les données récentes indiquent que le milieu scolaire reste un lieu où les manifestations sexistes et homophobes sont à la fois fréquentes et tolérées. Au Québec, les relations entre pairs au secondaire ont notamment été examinées sous l'angle des comportements et des attitudes envers l'homosexualité. Les études québécoises concluent à l'importance des attitudes et des comportements négatifs entre pairs et soulignent l'ampleur des manifestations d'homophobie qui ont cours dans les écoles secondaires (Chamberland et coll., 2010; Émond et Bastien Charlebois, 2007). Dans son enquête, Chamberland a montré la prévalence de l'usage de remarques dénigrantes à l'égard de l'homosexualité. Parmi les élèves fréquentant un établissement scolaire du secondaire, 86,5 % rapportent en entendre souvent ou à l'occasion ainsi que 68,8 % des élèves inscrits dans un établissement collégial. Les insultes homophobes sont également rapportées par 67,2 % des élèves du secondaire et 31,2 % des élèves au collégial (Chamberland, 2010 : 12).

Les incidents à caractère homophobe les plus fréquents sont les insultes, les taquineries, les moqueries et l'humiliation (66,4 % des élèves au secondaire, 2,7 % des élèves au collégial), suivi des commérages et des rumeurs servant à nuire à la réputation (58,8 % des élèves au secondaire et 2,6 % des élèves au collégial), et de l'exclusion, du rejet ou de la mise à l'écart (54,9 % des élèves au secondaire et 1,5 % des élèves au collégial). Près de 4 élèves sur 10 du secondaire rapportent en avoir été la cible au moins une fois, parce qu'ils sont perçus, à tort ou à raison, comme gais, lesbiennes ou bisexuel-les (Chamberland, 2010). Par ailleurs, Chamberland montre que les jeunes rapportant avoir vécu au moins un incident à caractère homophobe peuvent ne pas être homosexuels ou bisexuels, comme en témoignent 35,4 % des élèves du secondaire s'identifiant comme hétérosexuels (Chamberland, 2010 : 12). Enfin, Chamberland, Richard et Bernier (2013) ont relevé des écarts significatifs entre les sexes parmi les élèves LGBTQ concernant deux types de victimisation. Les

filles sont plus nombreuses que les garçons à avoir subi des avances sexuelles insistantes et des attouchements (respectivement 21,1 % contre 10,8 %) et de la cyberintimidation (31,4 % des filles contre 14,0 % des garçons).

Chamberland (2010) souligne de plus que contrairement aux affirmations communes selon lesquelles les comportements homophobes sont davantage adressés aux garçons, les filles en subissent également de façon significative. Les résultats mettent en question la responsabilité des institutions scolaires (instances gouvernementales, commissions scolaires, établissements scolaires, etc.) dans la persistance de l'homophobie en milieu scolaire. Le projet de Loi 56⁵ déposé en 2012 dont l'objectif est de prévenir et combattre l'intimidation et la violence à l'école pourrait avoir des effets bénéfiques, bien qu'il soit trop tôt pour en mesurer les effets.

En ce qui concerne les expériences de discrimination vécues par les jeunes lesbiennes, très peu d'études portant sur la prévalence et les formes revêtues par le sexisme en milieu scolaire s'intéressent simultanément aux manifestations d'homophobie. Pourtant dès la fin des années 1990, Khayatt (1997) a identifié certains des problèmes rencontrés par les jeunes lesbiennes canadiennes dans les

⁵ Le projet de Loi 56 visant à prévenir et à combattre l'intimidation et la violence à l'école a été adopté en juin 2012. On peut lire en préambule : « Cette loi apporte diverses modifications à la Loi sur l'instruction publique et à la Loi sur l'enseignement privé afin de prévenir et de combattre l'intimidation et la violence à l'école. Elle précise les devoirs et responsabilités des acteurs concernés et prévoit qu'une commission scolaire doit veiller à ce que chacune de ses écoles offre un milieu d'apprentissage sain et sécuritaire de manière à ce que tout élève qui la fréquente puisse y développer son plein potentiel, à l'abri de toute forme d'intimidation ou de violence. La loi prévoit l'obligation, tant pour les établissements d'enseignement publics que pour les établissements d'enseignement privés, d'adopter et de mettre en œuvre un plan de lutte contre l'intimidation et la violence. » (En ligne : <http://www2.publicationsduquebec.gouv.qc.ca/dynamicSearch/telecharge.php?type=5&file=2012C19F.PDF>)

institutions scolaires et a rapporté les expériences de ces dernières. Sa recherche démontre que les directions des écoles font parfois preuve d'une tolérance discutable à l'égard des comportements homophobes. En effet, les adolescentes interrogées rapportent avoir subi des sanctions disciplinaires pour avoir réagi aux moqueries ou à la divulgation de leur orientation sexuelle par des pairs, ce qui les a parfois conduites à décrocher de l'école. Bien que les filles interrogées par Khayatt identifient les manifestations d'homophobie, elles ne perçoivent pas les moyens qui contribuent à occulter les réalités gaies et lesbiennes. Khayatt (1997) a montré que l'hétérosexisme du système scolaire se traduit par le silence officiel par rapport à l'homosexualité, c'est-à-dire l'invisibilité de tout sujet relié aux gais et aux lesbiennes : taire l'existence de l'homosexualité, ne pas mettre à la disposition des élèves des informations à ce sujet et ne l'inclure dans aucune section du programme scolaire (Khayatt, 1997). Ses répondantes démontrent cependant une capacité à décrire et analyser les expériences de sexisme vécues.

Les études portant sur la prévalence du sexisme en milieu scolaire sont unanimes à rapporter la persistance des pratiques et des représentations sexistes. Deux études états-uniennes ont été menées au cours des dernières années, celles de Leaper et Brown (2008) et de Kosciw, Diaz et Greytak (2008), sans compter la publication d'un rapport produit par l'Office des droits civils des États-Unis (2008) pour dénoncer le harcèlement sexuel dans les écoles. Leaper et Brown (2008) ont interrogé 600 adolescentes d'une quinzaine d'années fréquentant un établissement scolaire aux États-Unis. Une écrasante majorité rapporte avoir subi du harcèlement sexuel (90 %), du sexisme relatif au cursus scolaire (52 %), et du sexisme en lien avec les performances athlétiques (76 %) au moins une fois. Selon Kosciw *et coll.* (2008),

75 % des 6 209 étudiants LGBT⁶ interrogés ont entendu fréquemment ou très souvent des commentaires sexistes de la part des pairs, et 60 % de la part du personnel scolaire. À la lumière de ces données, le milieu scolaire, et particulièrement les relations entre pairs apparaissent plutôt hostiles aux besoins des jeunes lesbiennes. Elles sont susceptibles de subir des expériences de dénigrement à la fois en tant que filles et en tant qu'homosexuelles. Ces données apportent toutefois peu d'informations sur le vécu des jeunes lesbiennes. De plus, nous n'avons relevé aucune étude qui se penche à la fois sur les expériences d'hétérosexisme et de sexisme en milieu scolaire.

Comme nous venons de le montrer, les attitudes et comportements discriminatoires à l'égard de l'homosexualité et des personnes homosexuelles en milieu scolaire sont une composante importante de l'expérience des adolescent-es québécois-es, que ces jeunes en soient la cible ou en soient témoins. Ces études ne permettent cependant pas de savoir de quelles façons les adolescent-es les vivent et y réagissent. Quels sont les impacts de ces expériences sur la formation de leur identité sexuelle? Par ailleurs, la plupart des études sur l'homophobie ne prennent pas en compte les rapports sociaux de sexe, et échouent de ce fait à rendre compte de l'articulation sexisme/hétérosexisme. Par conséquent, les expériences vécues par les adolescentes lesbiennes et reliées à cette articulation n'y sont pas examinées.

⁶ Acronyme renvoyant à lesbiennes, gais, bisexuel-les, transgenres, et transsexuel-les.

2.2 Adolescence et sexualité : contexte socioculturel

2.2.1 Le milieu scolaire et les pairs : un élément clé de l'adolescence

Le rôle des instances de socialisation traditionnelles, soit la famille et l'école, a été abondamment examiné en lien avec certaines problématiques sociales ou éducatives, notamment dans la perspective d'établir les responsabilités de ces instances, leur réussite ou au contraire leur faillite. Depuis quelques années, les sociologues ont revisité ces visions classiques de la socialisation des adolescent-es, montrant que les transformations sociales et culturelles y ont apporté des modifications importantes. Le rôle des relations entre pairs a supplanté les instances de socialisation traditionnelles que sont l'école et la famille (de Linares et Metton-Gayon, 2009). L'adolescence amorcerait dorénavant une période de définition de soi, c'est-à-dire une identité, qui nécessite une autonomisation plus précoce qu'antérieurement par rapport à la famille et à l'école (Galland, 2001). Bref, le rôle de ces instances traditionnelles se trouverait affaibli au profit de celui de la sociabilité entre pairs, qui accorde à l'apparence et aux identités de sexe/genre une grande importance (Galland, 2006).

Au Québec, on utilise le terme jeune adulte pour marquer de façon claire l'atteinte de l'âge permettant une autonomie sociale et économique des personnes. En effet, en Amérique du Nord, l'adolescence est généralement considérée comme une période charnière entre l'enfance et l'âge adulte, dans la mesure où elle désigne le plus souvent une période de la vie au cours de laquelle les individus forment leur identité personnelle et font l'apprentissage de la sexualité (Glover, 2009; Impett et Tolman, 2006; Welles, 2005; Tharinger et Wells, 2000) :

« A primary task of adolescence is achieving a sense of self or identity (Erikson, 1968). The intersection of this developmental task with new sexual and romantic experiences renders adolescence a period in which young people are actively constructing a sense of themselves as sexual beings (Stein,

Roeser, & Markus, 1998). That is, during adolescence sexuality becomes an important part of an individual's self-definition or concept of the self. » (Tolman et Impett, 2006 : 630)

Cette conception est basée sur le modèle développé par Erikson (1968), qui constitue une référence incontournable dans les travaux portant sur ce que la psychologie nomme les tâches développementales à l'adolescence. Erikson attribue au concept de formation identitaire une place centrale dans le développement adolescent. Il voit dans le besoin de développer le sens de soi, la singularité, la principale tâche de l'adolescence. Il s'agit principalement de gagner autonomie et indépendance. Cependant, Lees (1993) argumente que l'application de ce modèle à la formation identitaire des filles à l'adolescence est inadéquate. Elle soutient que le développement identitaire diffère considérablement entre les garçons et les filles. Selon Lees, l'adolescence n'est pas seulement le passage de la dépendance de l'enfant à l'indépendance de la vie d'adulte, tel que les théories l'affirment généralement.

Lees reproche à Erikson de n'avoir porté aucune attention à la façon dont l'identité féminine repose, jusqu'à un certain point, sur le statut sexuel et la réputation sexuelle (Lees, 1993). Pour Lees, la formation identitaire des filles apparaît paradoxale : comment former une identité, c'est-à-dire un sens de soi ferme en rapport à un autrui qui vous appréhende principalement en tant qu'individu sexualisé? L'adolescence est marquée par les transformations corporelles, le développement physiologique des organes sexuels réputés secondaires, comme le développement des seins et l'élargissement du bassin pour les filles. Les filles se trouvent dès lors confrontées à l'attention et au regard des garçons, lesquels font partie des manières d'agir masculines à l'égard des filles et ont de toute évidence pour finalité de les objectifier. Pour Pascoe, ces manières d'agir masculines constituent des rituels hétéronormatifs (Pascoe, 2007).

Certaines études soulignent l'hétérosexisme inhérent à des traditions scolaires très populaires, comme l'élection de la reine de la promotion, le bal des finissants (Payne, 2007), les danses organisées pour la Saint-Valentin, le « cheerleading » (Adams et Bettis, 2003), les codes d'habillement genrés, etc. Pour Pascoe (2007), il s'agit là également de rituels hétéronormatifs permettant de produire/reproduire la hiérarchie des sexes, des genres et des sexualités. Nombre de pratiques masculines qui ont cours durant l'adolescence constituent des rituels symboliques, dans la mesure où il s'agit de pratiques attendues de la part des garçons. Les conversations sur les filles, sur leur corps et sur la sexualité en général apparaissent par la suite en tant que « ritualized demonstrations of mastery over girls' bodies, not necessarily indicators of sexual desire » (Pascoe, 2007 : 23). L'auteure invite à conceptualiser les pratiques masculines reliées à la séduction et à l'objectification des filles comme des rituels symboliques qui visent à permettre aux garçons d'affirmer leur masculinité, c'est-à-dire leur pouvoir sur le corps des filles, participant de la sorte à la contrainte à l'hétérosexualité qui pèse sur celles-ci. Une répondante interrogée par Moulin (2005), exprime le poids que représente « l'intérêt » masculin :

En fait, je n'y pensais pas autant au début. C'est clair que quand les garçons commencent à te mater ou même à te dire des trucs. [...] De toute façon les garçons, ils sont là pour te rappeler que t'as grandi, ça je peux t'assurer que tu risques pas de l'oublier! (Moulin, 2005 : 171-172)

Quelques études portant sur la construction de la masculinité chez les adolescents permettent d'illustrer les rituels hétéronormatifs masculins (Pascoe, 2007; Bamberg, 2004). Par exemple, les garçons de 15 ans observés par Bamberg (2004) pratiquent des conversations que l'auteur qualifie de « slut bashing » en référence au « gay bashing », conversations durant lesquelles les garçons se posent en tant que gardiens

de la moralité, se prouvant de cette manière réciproquement leur maturité. Le « slut⁷ bashing » consiste à sanctionner le comportement sexuel des filles qui fréquentent la même école que les garçons, au moyen du terme « slut ». Par exemple, les garçons utilisent volontiers ce terme pour sanctionner le comportement d'une élève dont la grossesse a été divulguée. Ils ne font aucune mention du garçon qui a une part de responsabilité dans cette grossesse, pas plus qu'ils ne manifestent un semblant d'empathie à l'égard de la fille. Au cours des conversations, les garçons déterminent la sexualité en tant qu'espace défini par les standards masculins, les filles étant positionnées dans leur discours comme les « autres » dans l'espace de la sexualité.

L'objectification sexuelle des filles à l'adolescence a été relevée par plusieurs auteures qui, comme Lees (1993), invitent à examiner le développement de la sexualité des filles dans cette perspective. Nul doute à leurs yeux que la formation identitaire et le développement de la sexualité des filles, mais aussi des garçons, ne peuvent être appréhendés à partir d'une grille qui évacue la hiérarchie des sexes :

⁷ Les traductions proposées par le dictionnaire anglais/français Harraps, édition 2006 sont les suivantes : salope, traînée, prostituée ou poufiasse. Les analyses de Marina Yaguello (1978) dans le chapitre « La langue du mépris » illustrent bien le pouvoir stigmatisant des insultes sexuelles dirigées exclusivement contre les femmes et l'asymétrie des rapports entre hommes et femmes, lesquelles ne disposent évidemment pas d'un vocabulaire équivalent pour (dis)qualifier les hommes. Il existe bien des insultes à caractère sexuel à l'encontre des hommes, mais à notre avis, elles ne sauraient être interprétées comme équivalentes aux insultes dirigées contre les filles et les femmes. Bastien-Charlebois (2007) a montré que ces insultes, mobilisées fréquemment par les hommes et les garçons, servent à disqualifier ceux des hommes qui ne jouent pas le jeu de la virilité, qui sont efféminés ou dont les activités ou comportements sont estimés trop féminins. Elles servent à rejeter celui qui en est la cible du côté du féminin. Même les garçons ou les hommes « virils » peuvent être la cible d'insultes de la part d'autres garçons ou hommes. Les femmes et les filles usent parfois de ces insultes non pour attaquer la moralité sexuelle des garçons, ou des hommes, ce serait peine perdue, mais plutôt pour miner ou remettre en question leur « virilité ». Il ne s'agit pas de leur rappeler qu'ils sont de moindre valeur dans la hiérarchie des sexes, mais bien de défier leur position de dominant. Selon nous, il s'agit alors davantage d'une action de résistance de la part des filles vis-à-vis d'un garçon, qu'elles disqualifient ainsi en tant que dominant légitime.

« The process of girls' bodies changing into women's is an absolutely central anchor of female sexuality development, not only for girls' experiencing new feelings, experimenting with new forms of embodiment, and playing malleable identities, but also for how they start to be processed and treated as the sexual beings they are becoming. » (Tolman, 2006 : 85)

En d'autres termes, les critiques féministes révèlent que le modèle d'attitude développé par Erickson (1968) est androcentré et, de ce fait, laisse échapper nombre de faits et d'expériences propres aux femmes :

Par androcentrisme j'entends un biais théorique et idéologique qui se centre principalement et parfois exclusivement sur les sujets hommes (male subjects) et sur les rapports qui sont établis entre eux. Dans les sciences sociales, cela signifie la tendance à exclure les femmes des études historiques et sociologiques et à accorder une attention inadéquate aux rapports sociaux dans lesquels elles sont situées (Molyneux, 1977 dans Mathieu, 1985 : 83).

L'androcentrisme à l'œuvre dans le modèle d'Erikson consiste à appliquer aux adolescentes des concepts qui de fait rendent compte de la position des hommes dans les rapports sociaux. Le modèle de formation identitaire des adolescentes implique de problématiser leur position dans les rapports sociaux de sexe et de conceptualiser l'adolescence comme période non seulement de développement de la sexualité, mais également de renforcement des injonctions au développement d'une sexualité hétérosexuelle. Si l'on revient à la question de l'autonomie, celle-ci revêt une signification particulière pour les filles, car elle désigne aussi la possibilité ou l'impossibilité d'échapper à l'appropriation individuelle et collective de leur sexualité.

2.2.2 Amours et sexualité des adolescentes lesbiennes : les référents médiatiques et culturels

Les jeunes lesbiennes sont, comme les hétérosexuelles, amenées à se référer aux normes sociales dominantes dans leur processus de formation identitaire et sexuelle.

La comparaison constitue un moyen par lequel les adolescentes peuvent y parvenir. Celles qui ne peuvent s'identifier à ces normes, comme les jeunes lesbiennes, sont susceptibles de vivre une trajectoire différente de celles qui peuvent s'y identifier (Glover, 2009). Les médias proposent des représentations de femmes impliquées dans des relations amoureuses ou sexuelles avec d'autres femmes. Les modèles culturels fournis par les médias sont une source possible vers laquelle les jeunes lesbiennes peuvent se tourner. Certaines auteures constatent en effet que, depuis une vingtaine d'années, les médias présentent de plus en plus de femmes lesbiennes ou mettent en scène des relations amoureuses ou sexuelles entre des femmes⁸ (Thompson, 2007; Diamond, 2005; Nadeau, 1997). Thompson (2007) voit dans ces représentations une visibilité offerte à la bisexualité et le moyen de favoriser une plus grande flexibilité des identités sexuelles. Pour sa part, Diamond affirme que les représentations de relations amoureuses ou sexuelles entre des femmes dans les médias américains correspondent en fait, pour la plupart, à ce que Essig (2000) nomme l'hétéroflexibilité :

« Consistent with this view, a close reading of contemporary media depictions reveals that they (1) package heteroflexibility in a manner designed to specifically attract and titillate young male viewers; (2) reify outmoded, dichotomous models of sexuality by presenting same-sex experimentation as a means of confirming one's essential heterosexuality; and (3) obscure the sociopolitical context of 'compulsory heterosexuality' (Rich, 1980) by portraying heterosexual identification as a trivial matter of free choice and personal preference. » (Diamond, 2005 : 105)

⁸ Diamond (2005) cite à cet effet les films suivants : *The Hours*, *Chasing Amy*, *But I'm a Cheerleader*, *Gigli*, *Lost and Delirious*, *Everything Relative*. Elle cite également les émissions télévisées suivantes : *Ellen*, *ER*, *Buffy the Vampire Slayer*, *NYPD Blue*, *All My Children*, *Friends*, *JAG*, *Melrose Place*, *Popular*, *Once and Again*, *Nip/Tuck*, *K Street*, *Coupling*, *Queer as Folk*.

Diamond montre que les personnages féminins mis en scène dans les films et les séries télévisées sont des hétérosexuelles qui ont, à une occasion ou à un moment de leur vie, des relations femme/femme. Invariablement, les personnages font le choix de revenir à des relations amoureuses hétérosexuelles, tout en revendiquant qu'elles auraient pu poursuivre leur relation amoureuse avec une femme. L'hétéroflexibilité amène par voie de conséquence l'idée que l'hétérosexualité est un choix, libre de contraintes, et, implicitement, que l'homosexualité serait également un choix. De plus, Diamond (2005) souligne que les femmes représentées sont généralement jeunes et affichent une apparence et des comportements en accord avec les standards actuels de la féminité. Ces représentations offrent ainsi une image des lesbiennes acceptable du point de vue hétérosexiste, car il s'agit de femmes belles et sexuellement provocantes.

Selon Nadeau (1997), ces représentations correspondent à la tendance « lesbian chic », expression inventée par les médias pour « qualifier les représentations de plus en plus sexy des lesbiennes dans la culture populaire » (Nadeau, 1997 : 113). On pourrait être tenté d'y voir un effet positif, dans la mesure où ces images contrecarrent l'archétype dénigrant de la lesbienne, décrite/montree comme non séduisante, car masculine (en réalité ne respectant pas les codes de séduction assignés aux femmes) et agressive ou hostile (en réalité exprimant de l'assurance et de la force de caractère). On invite donc à rejeter une représentation de femmes n'ayant pas souscrit aux assignations du genre féminin, au bénéfice de celles qui y ont cédé. L'analyse proposée par Diamond (2005) montre que l'hétéroflexibilité est un moyen de présenter un lesbianisme conforme au fantasme masculin des lesbiennes érotisées. Diamond considère que les représentations médiatiques de femmes lesbiennes sont en réalité des représentations de femmes « hétéroflexibles ». Ce concept permet de lever l'ambiguïté qui préside aux représentations des relations amoureuses ou sexuelles entre femmes dans les médias, car ces (fausses) représentations dépolitisent de la sorte la sexualité lesbienne et contribuent à obscurcir la contrainte à l'hétérosexualité

qui structure la société. De ce fait, ces représentations participent au renforcement d'une représentation de la sexualité centrée sur le désir masculin, représentation dominante chez les femmes, et les adolescentes en particulier (Holland *et coll.*, 2002).

Les médias populaires auprès des adolescentes présentent de plus en plus d'images de sexualité entre femmes. Par exemple, des danses lascives ou des scènes érotiques entre filles ne sont pas rares dans le cinéma états-unien ciblant les adolescent-es. La presse « people » papier ou sur Internet fait régulièrement mention d'un baiser lesbien surpris chez des artistes populaires auprès des adolescentes, comme Britney Spears, Scarlett Johansson, Penelope Cruz, Kate Moss, Lindsay Lohan, etc. En janvier 2009, on pouvait lire dans la section divertissement du site Canoe :

Lily Allen. Baiser lesbien. Lilly Allen fantasme sur les femmes. Elle a confié au magazine *Gay Times* : « J'ai déjà embrassé des jumelles à San Diego. J'étais sur le sofa et elles étaient là toutes les deux. Je dansais et je frottais mon derrière sur l'une d'entre elles. » C'est la seule expérience lesbienne de la chanteuse, mais cette dernière admet « beaucoup » fantasmer sur les femmes⁹.

La sexualité lesbienne se trouve ici réduite à une pseudo expérience sexuelle entre filles. Plus récemment, la chanteuse Pink a confirmé cette interprétation :

« J'étais la lesbienne la plus célèbre d'Hollywood! » Plus surprenant encore, Pink explique que lorsqu'elle est arrivée à Hollywood à 20 ans, elle est rapidement devenue « la lesbienne la plus célèbre » de la ville. C'est comme ça que les rumeurs sur sa sexualité ont commencé. « J'adorais mes copines, on s'embrassait, on se tenait la main, on s'amusait bien », se souvient Pink. « Je n'étais pas lesbienne, mais toutes mes amies l'étaient. Je m'en fichais d'être la seule hétéro jusqu'au jour où un tabloïd a dit que j'étais bisexuelle. Ce n'était pas vrai ». Mais aucun doute : Pink est bien hétérosexuelle. Dans « The

⁹ [http : //www.canoe.com/divertissement/celebrities/nouvelles/2009/01/22/8114601-ca.html](http://www.canoe.com/divertissement/celebrities/nouvelles/2009/01/22/8114601-ca.html)

Advocate », la chanteuse explique, avec son franc-parler légendaire, qu'elle n'hésite pas à conclure une bonne dispute avec son cher et tendre par... du sexe!¹⁰ (nous soulignons)

Quelques recherches portent sur le rapport que les jeunes lesbiennes entretiennent avec la culture populaire et les produits culturels grand public qui offrent une visibilité aux lesbiennes. Examinant les travaux rattachés aux *girls studies*, Driver (2007) constate que ceux-ci échouent à rendre compte de l'expérience des filles qui ne sont pas hétérosexuelles. Pour Driver (2007), la culture populaire est définie comme un « process through which queer girls creatively imagine possibilities, forge connections, make meanings, and articulate relations » (2007 : 14). Elle montre que les jeunes lesbiennes expérimentent simultanément les plaisirs offerts par la culture populaire tout en manifestant une ambivalence empreinte de scepticisme. La consommation de culture populaire se révèle également un lieu de résistance et de reconstruction des signifiés. Par exemple, Driver montre comment certaines filles de son étude s'enthousiasment autour de la série *Buffy et les vampires*, notamment autour de la relation amoureuse entre les personnages féminins Willow et Tara. D'autres filles sont plus critiques et dénoncent l'absence de sexualité entre les deux personnages. Les sites Internet permettent aux filles d'inventer des scénarios alternatifs, conformes à leurs attentes.

Driver analyse les réactions de ses participantes à quatre films¹¹ de type comédie romantique pour adolescent-es offrant des personnages lesbiens. Elle montre que ses participantes expriment un réel besoin d'histoires significatives qui interpellent leurs

¹⁰ <http://www.closermag.fr/people/news-people/pink-a-20-ans-j-etais-la-lesbienne-la-plus-celebre-d-hollywood-!118262>

¹¹ *Show Me Love* (Moodyson, 1998); *All Over Me* (Sichel et Sichel, 1997); *The Incredibly True Adventure of Two Girls in Love* (Maggenti, 1995); *But I'm a Cheerleader* (Babbit, 1999).

propres expériences et vécus. Ces films semblent fournir de telles histoires, en montrant des filles intelligentes déterminées à vivre leur histoire d'amour et à avoir des expériences sexuelles. Ce dernier point est important selon nous, car alors que la romance hétérosexuelle euphémise la sexualité, les jeunes lesbiennes de l'étude de Driver expriment leurs besoins et leurs désirs de manière explicite. Le concept de romance hétérosexuelle a été mis de l'avant par McRobbie (1978, 1982), une pionnière en matière d'études sur les adolescentes, notamment sur la presse féminine qui leur est destinée. Ce concept permet d'objectiver deux éléments qui contribuent à obscurcir les modalités dominantes des rapports intimes, couramment désignés par l'expression « relations amoureuses ». La première est de rendre visible qu'on désigne par cette expression exclusivement des relations intimes entre hétérosexuels, et que sont exclues les conceptions non dominantes des relations intimes (non monogames, par exemple). La deuxième est que les rapports intimes entre hommes et femmes ne sont pas par définition amoureux, et que l'amour peut constituer une caution idéologique permettant de soutenir les modalités contemporaines de la mise en couple hétérosexuelle.

Les données de Driver montrent que la sexualité n'est pas reléguée en seconde place derrière l'amour par les jeunes lesbiennes, indiquant au contraire que celles-ci lui allouent une place au moins équivalente à l'amour. Les résultats de Driver infirment par conséquent les représentations dominantes du lesbianisme, représentations qui le plus souvent « privent la relation féminine de sa dimension physique. Ou on l'édulcore en l'assimilant à de simples jeux érotiques. Ainsi l'amour entre femmes est-il plus souvent représenté comme une complicité affectueuse que comme une relation torride » (Arc, 2010 : 21).

Driver examine également les produits musicaux offerts par des femmes¹² qui traitent de leur identité lesbienne et de leurs expériences. Ces produits musicaux invitent les filles à faire preuve de « *awareness and resistance, while also helping girls to feel comfortable, connected, and in tune with others* » (Driver, 2007 : 196). Ces produits peuvent alors constituer des espaces symboliques permettant une formation identitaire positive. La sous-culture lesbienne figure également parmi les espaces de référence évoqués par certaines participantes de l'étude de Logan et Buchanan (2008) pour explorer leur sexualité et leur identité sexuelle. Cela dit, ces produits n'entrent pas dans la catégorie culture de masse, au sens où ils ne sont pas connus du grand public, et font davantage partie de la catégorie des produits culturels *underground*¹³. Ils sont donc susceptibles de ne pas être connus des adolescentes lesbiennes de façon large.

En conclusion, il nous semble que si, pour les filles hétérosexuelles, la définition de leurs désirs et de leurs besoins est le produit d'un discours masculin qui accorde la priorité aux besoins des hommes et des garçons, il ne devrait pas en être de même pour les lesbiennes. Se trouvant de facto exclus de la sexualité lesbienne, les garçons et les hommes devraient difficilement pouvoir prendre une part quelconque dans la définition des désirs et des besoins des jeunes lesbiennes. Or, les représentations sociales et culturelles dominantes du lesbianisme n'échappent pas à l'emprise de la sexualité hétéronormative.

¹² Butchies, Le Tigre, t.A.T.u., Triple Crème, Gossip, Peaches, Deep Dickcollective, et Lesbians on Ecstasy.

¹³ Le mot *underground* renvoie à des sens divers et recouvre plusieurs types de cultures : contre-culture, culture parallèle, culture d'avant-garde, culture marginale, contestataire, voire subversive.

« [...] young women who identify as lesbian necessarily negotiate sexual subjectivity and desire in a cultural context where fears and fantasies associated with the lesbian 'other' are rife, and where on an everyday level they can be subjected to rejection, threat and abuse. Lesbian sexuality is invariably invisible, or staged for titillation – the Madonna/Britney kiss at the 2003 MTV awards being one recent example. » (Ussher, 2005 : 27)

Dans l'étude de Holland *et coll.* (2002), les quelques participantes démontrant une vision de leur sexualité centrée sur leurs propres besoins et désirs sont celles qui ont eu des relations lesbiennes, ou du moins ont eu accès à la culture lesbienne. Selon Löwy, seule la culture lesbienne :

[...] est capable de fournir un cadre conceptuel dans lequel les jeunes filles – y compris celles qui choisissent par la suite l'hétérosexualité exclusive – ont la possibilité de devenir conscientes de leur corps et de leurs désirs. (Löwy, 2006 : 82)

Les contenus sociaux disponibles sont majoritairement adressés aux jeunes hétérosexuel-les et comportent une dimension normative forte contribuant à organiser les rapports sociaux et sexuels entre garçons et filles, que ces représentations soient celles de filles/femmes hétérosexuelles ou lesbiennes. Cependant, les modèles culturels proposés aux filles hétérosexuelles nous apparaissent loin de constituer des ressources du point de vue de leurs besoins sexuels. Selon nous, ces modèles participent au contraire à la construction d'une sexualité féminine (hétéro — ou homosexuelle) qui n'est rien d'autre que le miroir de la sexualité masculine, c'est-à-dire une sexualité féminine centrée sur les besoins et les intérêts des garçons et des hommes (Tolman, 2006; Ussher, 2005; Holland *et coll.*, 2002). Par conséquent, il nous paraît hasardeux d'avancer que les lesbiennes forment leur identité sexuelle à partir de modèles culturels positifs aisément accessibles, qu'il s'agisse de modèles identitaires ou de rôles sociaux prédéterminés.

2.2.3 Les espaces favorables à la formation de l'identité sexuelle des adolescentes lesbiennes

Bien que l'hétérosexisme et le sexisme imprègnent le milieu scolaire et les représentations médiatiques du lesbianisme, il n'en demeure pas moins que les jeunes lesbiennes ne sont pas totalement démunies face à ces logiques de domination. Elles peuvent non seulement y résister, mais également faire preuve d'agentivité (au sens de puissance d'agir¹⁴ (voir Butler, 1990) et trouver des espaces d'*empowerment*, au sens de développement de la puissance d'agir. Certains travaux ont tenté d'identifier les espaces symboliques et matériels susceptibles de permettre aux filles d'échapper, partiellement ou momentanément, aux injonctions hétérosexistes, et leur rôle dans la formation de l'identité sexuelle des jeunes lesbiennes.

C'est le cas de la pratique sportive qui peut constituer un lieu potentiel de formation de l'identité sexuelle. Fusco (1998) indique que les équipes sportives féminines étant soupçonnées d'être composées de lesbiennes, les filles et femmes peuvent les considérer comme de rares lieux où elles pourront rencontrer d'autres lesbiennes. Paradoxalement, la stigmatisation qui marque les filles et les femmes impliquées dans certains sports comme « lesbiennes » peut donc permettre aux adolescentes d'identifier ces milieux en tant que lieux possibles de construction d'une identité sexuelle autre qu'hétérosexuelle (Ravel, 2006; Mennesson et Clément, 2003).

Par ailleurs, selon Logan et Buchanan (2008), bien que la majorité des participantes interrogées soient dans l'impossibilité d'exprimer leur désir sexuel directement dans le cadre de rencontres ou de relations sexuelles avec d'autres filles, la plupart ont

¹⁴ Thiers-Vidal (2006) propose cette traduction du concept d'"agency", tel qu'utilisé par Butler (1990).

trouvé d'autres façons d'explorer leur sexualité, notamment au cours de jeux entre filles. Les relations entre adolescentes ont été peu étudiées du point de vue des intérêts amoureux et sexuels lesbiens. On relève principalement les travaux de Diamond (2002) qui a étudié les amitiés féminines fortes auprès de 80 filles des minorités sexuelles, âgées de 19 à 25 ans. Ses résultats indiquent que la majorité des répondantes qualifient ces amitiés dans les termes habituellement réservés aux relations amoureuses, et bien que les relations sexuelles soient absentes de ces relations, d'autres formes de contacts physiques intimes sont fréquentes comme se tenir la main. Les codes sociaux qui encadrent les relations amoureuses versus les relations d'amitié semblent brouillés dans le cas des filles non hétérosexuelles.

Au moment de l'adolescence, les modalités de l'amitié féminine se transforment radicalement. Au primaire, les amitiés de même sexe constituent la première relation affective significative des filles. Le vocabulaire utilisé par les filles pour décrire ces relations est très similaire à celui utilisé pour les relations amoureuses. Les adolescentes interrogées par Duncan (2004) rapportent que la qualité de leurs amitiés féminines s'est altérée au cours des années, plusieurs groupes d'adolescentes soulignant la différence entre les amitiés au primaire et celles au secondaire, soit de 11 à 15 ans. Merten résume parfaitement le prix à payer pour qu'une amitié développée au primaire perdure au secondaire, en rapportant la situation de Nicole, dont l'amie Abby joue le jeu de la popularité :

« Nicole could have been popular by following Abby's lead, but only at the cost of allowing their friendship to be transformed into a different kind of relationship based on different principles. Nicole would have also had to assume a persona that did not correspond to her sense of self. She would have had to concentrate on looking attractive rather than doing what she considered fun, on attracting boys rather than competing with them, and on perfecting her public image based on the narrow standards required for popularity. » (Merten, 2004 : 364)

Dès le secondaire, les relations tissées serrées entre filles sont vues comme une preuve d'immaturité, la maturité se traduisant par l'aptitude à s'engager dans des relations amoureuses et de séduction avec les garçons (Duncan, 2004). Faire preuve de maturité interdit donc la poursuite d'amitiés féminines ouvertement intenses et fortes, souvent exclusives. Les filles développent alors un réseau d'amies pour faire la preuve d'une certaine mobilité sociale dans le milieu scolaire. Le but de cette mobilité est d'acquérir et maintenir un statut social élevé à l'intérieur du groupe des pairs, et de partager les plaisirs de l'immersion dans la vie sociale de l'école. Le « gossip » (potinage, cancanage, commérage) est une activité très importante pour les filles, ce qui ressort pour tous les groupes. Selon Tholander (2003, dans Duncan 2004), le potinage peut avoir des fonctions multiples, dont l'amélioration de la cohésion du groupe en créant une identification de groupe forte et en clarifiant les frontières du groupe. L'auteur souligne qu'il est important de noter que les filles relèvent les connotations sexistes péjoratives du terme « gossip ». Elles y réfèrent souvent en connaissance de cause. Elles savent que c'est une activité condamnée par l'autorité et les valeurs masculines, néanmoins elles en savourent le plaisir.

Ces éléments ne signifient pas que les filles ne vivent plus d'amitiés de même sexe fortes, comme en attestent les travaux de Diamond (2002, 2000), mais simplement qu'elles ne peuvent pas les afficher sans s'exposer au risque d'être considérées comme immatures par leurs pairs, voire d'être étiquetées « lesbiennes ». Un tel étiquetage est un moyen coercitif qui vise à décourager les filles de poursuivre des relations de même sexe autres que celles qui participent à l'ordre (hétéro)patriarcal. Les groupes d'amies jouent assurément un rôle crucial de contrôle des filles sur les différents aspects reliés à la sexualité. Ce contrôle s'exerce sur l'apparence et les comportements de manière à ce que ceux-ci soient en adéquation avec la féminité normative. Les groupes d'amies sont des lieux où se développe et s'actualise la culture de la féminité qui concentre les intérêts des filles sur la romance hétérosexuelle et qui, de ce fait, exclut les jeunes lesbiennes. En effet, les

participantes de l'étude de Duncan (2004) ont toutes mentionné que le fait d'être lesbienne limite l'accès aux groupes d'amies, et s'en expliquaient de la manière suivante : si vous êtes lesbienne, comment pouvez-vous contribuer aux discussions entre filles, alors que ces discussions sont centrées sur les garçons? Ces groupes ont une importance cruciale du point de vue des filles et les jeunes lesbiennes interrogées par Ussher (2005) rapportent que l'exclusion par les filles du milieu scolaire est une expérience particulièrement difficile :

« Rejection by other girls at school if they were 'out' was reported as one of their most difficult experiences : 'The comments from boys I can deal with no problem. It's the comments from other girls that I find very difficult, 'cause you can see them sort of going "awh that's disgusting". ' » (Ussher, 2005 : 29)

Hormis la pratique sportive et les amitiés féminines, la recension des écrits n'a pas permis d'identifier d'autres espaces potentiels au sein desquels les adolescentes lesbiennes seraient en mesure de former une identité sexuelle positive. Nous l'avons montré précédemment, les référents culturels grand public ne constituent pas davantage une source de modèles positifs. Le contexte socioculturel dans lequel les jeunes lesbiennes doivent former leur identité sexuelle n'apparaît donc pas offrir d'éléments susceptibles de soutenir cette formation. Nous allons examiner dans la prochaine section de quelle façon les sciences sociales envisagent la sexualité adolescente, notamment celle des filles et, si elles accordent une place à la sexualité lesbienne, laquelle.

2.3 Amours et sexualité adolescentes dans les sciences sociales

2.3.1 Une approche clinique et épidémiologique de la sexualité des adolescentes

La sexualité des jeunes depuis l'adolescence est un sujet de recherche qui s'est vu renouvelé au Québec par l'émergence de la problématique de l'hypersexualisation. Les chercheurs et chercheuses impliqués ont fait porter leurs arguments

principalement sur la sexualisation de l'espace public, autour du risque accru de vulnérabilité des filles et sur l'objectification sexuelle de plus en plus précoce (Bouchard, 2007).

La recherche sur la sexualité conduite au Québec et au Canada s'inscrit principalement dans une logique du risque, celui que présentent des populations spécifiques par rapport à la sexualité. Ces recherches examinent les modalités d'entrée dans la sexualité et les activités sexuelles sous l'angle de la fréquence, de la précocité, du nombre de partenaires, etc., en association avec des indicateurs reliés à la santé publique : grossesse, contraception, comportements liés à la contraction d'infections transmissibles sexuellement (ITS), mais également consommation de tabac, d'alcool, de marijuana, etc.

Les études statistiques disponibles sont des discours scientifiques connotés d'une perspective de prévention et de gestion des risques reliés aux activités sexuelles, comme les discours centrés sur l'éducation sexuelle :

Il demeure que des phénomènes comme la grossesse à l'adolescence, l'abus sexuel, la violence dans les fréquentations amoureuses des jeunes, les maladies transmissibles sexuellement (MTS), le syndrome d'immunodéficience acquise (sida) ou encore le développement d'une sexualité « saine et responsable », ont engendré depuis quelques années un nombre impressionnant de recherches et d'interventions. (Boucher, 2003 : 121)

Les institutions gouvernementales canadiennes ne collectent pas de données pour documenter les manières dont les adolescent-es vivent et développent leur sexualité. Il faut en outre souligner que les indicateurs de l'orientation sexuelle sont le plus souvent absents de ces données. Les études statistiques permettent seulement de récolter des informations factuelles dans une perspective de santé publique. *L'Annuaire du Canada 2010* présente uniquement des données sur l'âge au premier rapport sexuel (c'est-à-dire avec pénétration) et sur l'utilisation du préservatif. On observe le recours à des indicateurs similaires également dans l'*Enquête québécoise*

sur la santé des jeunes du secondaire 2010-2011 publiée en 2012. Le comportement sexuel des jeunes est abordé un peu plus longuement dans un rapport portant sur la santé des adolescent-es canadien-nes publié en 2004, dans la section intitulée « Les comportements à risque chez les jeunes sur le plan de la santé ». Les données sur la sexualité visent à déterminer quelle proportion des jeunes est active sexuellement et quelle proportion a recours à des moyens de contraception et de protection contre les ITS. Le rapport sexuel est ici entendu dans le sens de coït vaginal, car ce sont les risques que présente cette pratique sexuelle qui sont évalués (Boyce, 2004). Le fait d'être actif sexuellement est également examiné en lien avec la consommation d'alcool et la consommation modérée de marijuana. La perspective du risque adoptée dans cette étude est explicite, et concerne principalement les filles :

C'est à l'adolescence que s'affirment les attitudes et les comportements sexuels. Il est donc important que l'on comprenne et qu'on cerne les comportements à risque qui prédisposent les adolescentes à tomber enceintes et qui favorisent la transmission de maladies transmissibles sexuellement, entre autres l'infection par le VIH et le sida. (Boyce, 2004 : 63, nous soulignons)

Outre la faible diversité des données collectées, ces enquêtes produisent parfois des données incomplètes. Par exemple, les chercheurs qui ont conduit l'*Étude sur les jeunes, la santé sexuelle et le VIH/sida au Canada* (Boyce et coll., 2003) et qui ont interrogé les jeunes sur leurs pratiques de sexualité orale n'ont pas fait la distinction entre la personne qui pratiquait le sexe oral et celle qui le recevait. Les enquêtes, le plus souvent statistiques, conduites au Canada (Statistique Canada, Association canadienne pour la santé des adolescents) et au Québec (Statistique Québec) nous renseignent donc surtout sur certains indicateurs reliés à l'entrée dans la sexualité, aux pratiques sexuelles, au nombre de partenaires, etc.

Si les données offertes sont différenciées selon le sexe, quelques-unes seulement offrent des indications sur la victimisation sexuelle potentielle (Aubin et coll., 2002);

aucune n'en amène sur la connaissance par les jeunes de leurs corps et de leurs besoins ni sur le contexte dans lequel se déroulent les activités sexuelles. Le double standard qui prévaut en matière de sexualité entre garçons et filles est difficilement visible au travers de ces enquêtes, étant donné le recours aux seules mesures quantitatives, lesquelles sont souvent insuffisantes et incomplètes.

De plus, les associations proposées entre un indicateur et une pratique à risque peuvent s'avérer erronées. Par exemple, le nombre de partenaires est considéré comme un indicateur de comportement sexuel à risque de contraction des ITS (Rotterman, 2008), ce qui, sur un plan sociologique, est une association inexacte. Le risque de contraction des ITS est corrélé à l'usage d'un moyen de protection comme le préservatif, au cours d'une relation sexuelle avec pénétration. L'interrogation pourrait être la suivante : la multiplication des partenaires sexuels, avec lesquels il y a pénétration, entraîne-t-elle une diminution de l'usage de moyens de protection contre les ITS, et si oui, il est nécessaire de déterminer quelles sont les modalités qui conduisent à cette diminution.

Pour qui est en faveur d'une émancipation sexuelle des filles, la logique de prévention des risques autour de leur sexualité ne constitue pas une voie pertinente :

l'attention accordée [...] à des populations dites « à risque » appuie la thèse voulant que l'éducation sexuelle soit un phénomène marqué socialement, par le sexe (féminin) et l'âge (jeune). Dans le cas des recherches appliquées, l'accent est mis sur les « problèmes sociaux » liés à la sexualité des jeunes femmes qu'il faut résoudre ou prévenir, ce qui peut alimenter des représentations et des interventions sociales renforçant ce marquage et le contrôle social qui lui est associé. (Boucher, 2003 : 132-133)

La prédominance de la perspective du risque est constatée par plusieurs auteures féministes depuis la fin des années 1980 et ce constat reste valable actuellement (Logan et Buchanan, 2008; Impett et Tolman, 2006; Holland *et coll.*, 2002; Fine, 1988). C'est dire que les représentations sociales de la sexualité des filles qui

prévalent dans les institutions politiques et scientifiques n'ont pas connu une transformation radicale au cours des dernières décennies. Pour plusieurs auteures, les connaissances sur l'expérience vécue par les filles en matière de sexualité sont encore minimales :

« We know very little about positive dimensions of adolescents' sexual experiences, particularly those of adolescent girls. Sexual agency and desire, assumed to be inherent in adolescent male sexuality, are glaringly absent from conceptions of adolescent girls' sexuality. (Impett et Tolman, 2006 : 628) »

Les études féministes se sont pour beaucoup consacrées à rendre visibles les rapports de pouvoir qui structurent les relations dites « amoureuses », relations qui constituent une condition de légitimité de l'exercice de la sexualité des filles et des femmes dans nos sociétés. Les agressions sexuelles, la violence au sein des couples « amoureux » adolescents ont été documentées, participant à dévoiler l'expérience vécue des filles. Ces travaux offrent une première rupture avec les perspectives du risque, dans la mesure où ils décentrent la problématique de la sexualité, qui n'est pas appréhendée en tant qu'ensemble de pratiques ou comportements individuels, mais bien en tant que pratiques sociales modelées par les rapports sociaux de sexe (Bouchard, 2007; Quinn, 2002; Lavoie *et coll.*, 2000). Fernet (2005) a notamment montré comment l'idéologie de l'amour romantique et les attentes normatives liées aux relations entre les sexes sont des éléments de compréhension importants des expériences de violence subies par les adolescentes dans un contexte dit « amoureux », violence qui peut, entre autres, prendre la forme de contraintes sexuelles, ainsi que des stratégies que les filles adoptent pour y faire face.

L'idéologie romantique n'est pas à l'œuvre uniquement dans les représentations sociales individuelles, mais peut également teinter les perspectives sociologiques sur l'amour et la sexualité des adolescent-es.

2.3.2 Les recherches qui conjuguent sexualité et amour à l'adolescence

La sexualité et l'amour à l'adolescence sont abondamment traités en psychologie et font l'objet de nombreux ouvrages destinés au grand public. Les relations amoureuses et sexuelles entre filles et garçons sont parfois étudiées par des sociologues, sous l'angle des réseaux de sociabilité, des modalités de mise en couple, selon les étapes normatives de cheminement dans la sexualité, soit le flirt, le premier baiser, les premiers attouchements, etc. (Maillochon, 2010, 2003; Lagrange et Lhomond, 1997). La question des rapports de pouvoir entre filles et garçons n'est pas systématiquement écartée, il s'agit plutôt, partant du principe que la libération sexuelle a transformé les conditions et les pratiques d'accès à la sexualité, d'examiner comment les garçons et les filles cheminent dans la sexualité, laquelle est considérée dans la perspective des intérêts amoureux (Moulin, 2005; Lagrange, 1999). Ces études ne problématisent pas l'hétérosexualité et ont tendance à ne pas remettre en question la sexualisation hétéronormative des adolescentes. Par exemple, plusieurs auteurs affirment que la séduction hétérosexuelle prend racine dans la psyché féminine – la classique référence à la psychanalyse en rend compte (Dafflon Novelle, 2006; Moulin, 2005; Tap et Zadouche-Gaudron, 1999). Si certains de ces auteurs critiquent certaines formes prises par la séduction hétérosexuelle, peu d'entre eux analysent l'hétérosexualité en tant que structure d'organisation des rapports sociaux de sexe.

Du côté des études anglophones, par contre, plusieurs auteures ont montré l'importance du rôle alloué à la réputation sexuelle en tant qu'elle contraint fortement le cheminement des filles, limitant de ce fait leur exploration de la sexualité et offrant aux garçons une position privilégiée dans les négociations sentimentales et sexuelles (Tolman, 2006; Impett et Tolman, 2006; Holland *et coll.* 2002; Lees, 1993). Chez ces auteures, la quête amoureuse n'est pas envisagée en tant que trame de fond de l'apprentissage de la sexualité. Leur approche favorise une posture d'objectivation des représentations sociales et culturelles de l'amour et de la sexualité, c'est-à-dire

que les pratiques sociales des adolescent-es au regard de la sexualité sont examinées dans le rapport réciproque qu'elles entretiennent avec les représentations sociales dominantes et les attentes normatives reliées à l'appartenance à une catégorie de sexe. Ces travaux remettent en question l'idée que les filles cherchent l'amour, tandis que les garçons sont intéressés par la sexualité, et révèlent tout le bénéfice que les garçons retirent de l'ordre social des sexes et des sexualités.

Cette dimension est peu abordée dans les travaux francophones (Maillochon, 2010; Moulin, 2005; Lagrange, 1999), ou du moins n'est pas considérée comme centrale pour rendre compte des cheminements différenciés des garçons et des filles en rapport avec la sexualité. Ces travaux offrent de ce fait une compréhension lacunaire du cheminement sexuel des filles. Ce cautionnement idéologique de la sexualité, à savoir que les intérêts amoureux autorisent la sexualité pour les filles, ne fait pas l'objet d'une analyse sociologique. Par exemple, la difficulté qu'ont les filles à exprimer leurs désirs sexuels est interprétée par Lagrange (1999) comme une expression de leur pudeur, sans que soient questionnés les effets de cette pudeur sur le cheminement sexuel des filles, ou encore pourquoi les garçons n'ont pas la même retenue dans l'expression de leurs désirs sexuels. La question du désir et du plaisir sexuel des filles est abordée de manière euphémisée par ces auteurs, dans la perspective du couple et des intérêts amoureux.

En ce qui concerne les expériences sexuelles et amoureuses des jeunes lesbiennes, celles-ci sont très peu documentées. Quelques études seulement ont été identifiées, dont deux études qualitatives (Ussher et Mooney-Somers, 2000; Logan et Buchanan, 2008) menées auprès d'un nombre restreint de jeunes lesbiennes (respectivement 8 et 7 répondantes). L'étude d'Ussher et Mooney-Somers (2000) porte sur l'interprétation subjective des premières expériences de désir sexuel de jeunes militantes lesbiennes. L'étude de Logan et Buchanan (2008) examine, à partir d'une approche narrative, le sens que donnent les jeunes lesbiennes à leurs expériences sexuelles et amoureuses.

Ces deux études sont à notre connaissance les seules études de type qualitatif qui abordent les trajectoires des jeunes lesbiennes sur le plan de la sexualité notamment.

2.3.3 Les trajectoires adolescentes lesbiennes : invisibilité et possibilités d'expérimentation sexuelle et amoureuse réduites

Les études portant sur les trajectoires des jeunes lesbiennes mettent en évidence deux spécificités importantes qui ont partie liée : l'invisibilité des filles en tant que lesbiennes, c'est-à-dire l'invisibilité de leurs désirs sexuels et de leurs intérêts romantiques, et les possibilités effectives réduites de romance amoureuse et d'exploration sexuelle. Le rejet parental expérimenté par certaines répondantes est rapporté dans deux études, sans toutefois ressortir en tant que facteur central dans leur apprentissage sexuel et amoureux (Buchanan et Logan, 2008; Ussher et Mooney-Somers, 2000).

« For many females, adolescence is a time to develop friendships, share intimate, loving, and sexual feelings, and partake in « girl talk ». For most, involvement in these things can help to resolve identity confusion and solidify who they are as a unique sexual being [...]. However, being an « out » lesbian adolescent may drastically change the experiences of dating, intimate friendships, and « girl talk » and may even lead to cognitive, emotional, and social isolation and peer exclusion. » (Bedard, 2010 : 18)

Bien que l'âge auquel les filles font leur premier *coming-out* varie selon les études, on observe un consensus autour du fait que la première divulgation de leur orientation sexuelle est plus tardive que celle des garçons, qu'elles rapportent une prise de conscience de leurs attirances sexuelles et une auto-identification également plus tardives. D'Augelli (2002) a établi d'après les données obtenues auprès de 542 gais, lesbiennes, et bisexuel-les (38 % de filles) que l'écart en années entre la prise de conscience et l'auto-identification en tant qu'homosexuel-le est plus court pour les filles que pour les garçons, la première étape étant plus tardive pour les premières (11 ans, mais à peine 10 pour les garçons). Une étude auprès de plus de

200 lesbiennes et bisexuelles âgées de 14 à 21 ans indique que la plupart ont divulgué leur orientation sexuelle pour la première fois près de cinq ans après en avoir pris conscience. Plus des deux tiers l'ont divulguée lorsqu'elles étaient âgées de 15 à 18 ans et 17 % l'ont divulguée après l'âge de 19 ans. Une minorité seulement (14 %) a dévoilé son orientation sexuelle avant 15 ans (D'Augelli, 2003).

Bien que cette invisibilité participe probablement à complexifier la formation de l'identité sexuelle et l'apprentissage sexuel de ces filles, notamment en limitant fortement leurs possibilités de trouver une partenaire amoureuse et sexuelle, cet aspect n'a pas retenu l'attention des chercheurs. Au contraire, les études se sont plutôt attachées à offrir une lecture positive de l'invisibilité des lesbiennes qui découlerait de la divulgation plus tardive de leur orientation sexuelle, laquelle leur permettrait d'échapper à la discrimination homophobe en milieu scolaire, contrairement aux garçons homosexuels. Aussi certains auteurs n'hésitent pas à interpréter le silence des filles sur leur orientation sexuelle comme un facteur protecteur relativement à certains comportements à risque :

« It has been documented that men come out to self and others at an earlier age than do women [...] This gender difference may increase the risk for suicide in gay male adolescents as they are more likely to feel isolated at an earlier age than their lesbian counterparts » (Morrison et L'Heureux, 2001 : 42).

Or la divulgation tardive des lesbiennes signale leur invisibilité, sinon leur intention de ne pas se rendre délibérément visibles, c'est-à-dire qu'il peut s'agir d'une stratégie visant à répondre aux pressions à se conformer à la féminité normative, le sexisme persistant de façon importante en milieu scolaire, et à échapper à la stigmatisation de la part de leurs pairs (Logan et Buchanan, 2008). Le sentiment d'être isolé-e peut découler du rejet effectif par les pairs qui accompagne la visibilité, mais également de l'impossibilité où se trouvent les jeunes lesbiennes de vivre des expériences amoureuses et sexuelles à l'instar de leurs pairs, en raison de leur invisibilité. Il est

curieux de faire l'hypothèse que l'invisibilité en tant que lesbienne ne conduit pas également au sentiment d'isolement et aux idéations suicidaires comme le font les auteurs Morrisson et L'heureux (2001), alors que cela a été montré notamment par Mooney-Somers et Ussher (2000).

L'étude de Logan et Buchanan (2008) apporte également un démenti à cette hypothèse. Toutes les participantes qu'elles ont interrogées rapportent avoir pris des décisions de manière à cacher leur orientation sexuelle à leurs pairs, et ce, dans le but d'éviter la stigmatisation et le rejet. Résultant de cette stratégie de silence, les répondantes rapportent des sentiments de frustration, de solitude, d'isolement, de dépression, des idéations suicidaires, et enfin de la confusion par rapport à leur identité sexuelle. Pour ces auteures, il ressort des entrevues que le poids psychologique du silence se traduit par des conséquences négatives sur la sexualité et sur le bien-être des jeunes lesbiennes (Logan et Buchanan, 2008).

De façon générale, nous voyons un paradoxe de taille entre les affirmations autour de l'apprentissage de la sexualité qui constituerait, selon les experts, mais également dans le sens commun, un processus central de l'adolescence, propre à permettre l'épanouissement des individus, et le traitement scientifique et médiatique de la sexualité des adolescentes. Pratiques à risque de contraction des ITS, de grossesse adolescente, d'être abusée (« drogue de l'amour » [sic]), etc., c'est souvent par ces voies qu'est abordée la sexualité des filles. L'effacement du désir et du plaisir sexuel est un constat auquel sont parvenues les chercheuses qui ont analysé les études sur la sexualité des filles (Tolman, 2006; Fine 2005, 1988). Quelques-unes ont tenté de réintégrer ces questions dans leurs perspectives d'analyse, parfois non sans devoir surmonter des résistances de la part des institutions (voir Tolman, 2006).

Les dimensions abordées par ces auteures incluent, par exemple, l'examen des modalités d'amitiés féminines et leur potentiel en tant qu'espaces d'expérimentation sexuelle (Diamond 2005, 2002, 2000), les expériences amoureuses et sexuelles de

jeunes lesbiennes (Logan et Buchanan, 2008; Ussher, 2005), et l'hétéronormativité des représentations sociales de la sexualité des filles (Tolman, 2006; 1994). Si peu nombreuses que soient ces chercheuses, leurs travaux renouvellent considérablement l'étude des sexualités adolescentes féminines et apportent un éclairage qui, tout en dénonçant les limites culturelles et sociales à la sexualité des filles, propose des avenues théoriques et politiques pour dépasser ces limites.

L'une d'entre elles est de démontrer que l'idéologie romantique, hétérosexuelle par définition, contribue à occulter le fait que la sexualité hétérosexuelle est centrée sur les intérêts et les besoins exclusifs des hommes. Holland *et coll.* (2002) ont conduit une enquête destinée à mettre en évidence l'existence de deux images de la sexualité adolescente, soit centrée sur les hommes, soit sur les femmes. Leurs résultats ont montré que la représentation de la sexualité centrée sur les hommes est pour ainsi dire la seule, comme le rapporte Löwy :

Le discours dominant, en mettant l'accent sur l'équivalence présumée des principes masculin et féminin et sur leur complémentarité, masque efficacement le fait que l'hétérosexualité n'est pas le résultat d'une interaction négociée entre deux perceptions symétriques de la sexualité, l'une masculine et l'autre féminine; elle résulte d'une rencontre entre la vision masculine de la sexualité et son image miroir, l'« homme dans la tête d'une femme ». (Löwy, 2006 : 85)

Les analyses des entrevues que Tolman (2006, 1994) a réalisées auprès d'adolescentes âgées en moyenne de 16 ans et demi, dont certaines s'identifiant comme homosexuelles ou bisexuelles, montrent que les filles ne peuvent nommer leur sexualité, car elles ne disposent pas d'un vocabulaire propre à leur permettre d'exprimer leurs besoins et leurs désirs. On constate que ce que Holland *et coll.* nomment « un mâle dans la tête » (2002), est l'inexistence d'une représentation sociale d'une sexualité féminine qui serait pensée à partir des filles et pour elles.

Par-dessus tout, Tolman montre que les stratégies de silence autour du désir sexuel des filles et le dénigrement social de leur désir sexuel (au moyen de la réputation sexuelle et de l'étiquetage « fille facile ») tendent à les détourner de réaliser leurs possibilités d'« empowerment¹⁵ » à travers ce désir, et ce, quelle que soit leur orientation sexuelle. Dans cette perspective, l'adolescence constitue un moment critique qui occasionne un « disempowerment » (perte de confiance en ses capacités à décider et à agir) psychologique pour de nombreuses filles. La perte d'estime de soi des filles à l'adolescence a été constatée en Europe (Löwy, 2006; Lees, 1993) comme en Amérique du Nord (Tolman, 2006; Berman et Jiwani, 2002). L'objectification sexuelle des filles dont nous avons traité un peu plus tôt a des impacts négatifs sur leur perception d'elles-mêmes. Cette objectification constitue pour certaines auteures une forme de harcèlement sexuel à la fois banalisé et naturalisé, qui prend la forme de sollicitations sexuelles et de critiques – positives ou pas – de leur apparence physique (Berman et Jiwani, 2002), harcèlement contre lequel les filles ont peu de réparties possibles (Löwy, 2006; Lees, 1993).

Bref, le désir sexuel, la connaissance de son propre corps et de ses besoins pour les filles adolescentes sont des objets de recherche récents (Logan et Buchanan, 2008; Tolman, 2006), et à notre connaissance, ces dimensions ont été peu examinées chez les jeunes lesbiennes.

¹⁵ Le concept d'« empowerment » tel qu'utilisé ici désigne une stratégie permettant à un individu d'accroître ses habiletés afin de lui permettre de développer l'estime et la confiance en soi, l'initiative et le contrôle (Eisen, 1994). Ce concept implique donc un processus social de reconnaissance, de promotion et d'habilitation des personnes dans leur capacité à satisfaire leurs besoins, à régler leurs problèmes et à mobiliser les ressources nécessaires de façon à se sentir en contrôle de leur propre vie (Gibson, 1991).

2.4 Conclusions de l'état des connaissances et questions de recherche

Comme nous l'avons illustré, ni les enquêtes statistiques, ni les études sur l'amour et la sexualité des adolescent-es n'interrogent les jeunes sur la qualité de leurs pratiques sexuelles, en termes de satisfaction sexuelle et affective qu'ils et elles en retirent, ni en terme de concordance avec leurs désirs et leurs besoins sexuels.

Comme il a été montré dans ce chapitre, les travaux qualitatifs sur la sexualité des adolescent-es demeurent rares, et nous en savons peu sur les trajectoires amoureuses et sexuelles depuis l'adolescence, et encore moins chez les filles. Nous disposons surtout des résultats d'études explicitement conduites dans une perspective de santé publique, lesquelles collectent des informations sur des indicateurs tels que l'âge au premier rapport sexuel (avec pénétration), les types d'activité sexuelle expérimentés par les adolescent-es et les jeunes adultes, à quel âge, etc. Les données colligées sont mises en rapport avec un ensemble de comportements considérés « à risque » (contraction d'ITS, grossesse, consommation de tabac, d'alcool, etc.). On cherchera en vain dans les enquêtes de Statistique Canada et de Statistique Québec des mesures d'évaluation du plaisir sexuel, de la satisfaction des attentes et désirs sexuels et émotionnels, ou encore plus prosaïquement de la perception par les jeunes de la qualité même des pratiques sexuelles.

Les recherches sont donc généralement orientées dans une perspective de prévention des risques liés à la sexualité, on serait même tenté d'ajouter à la sexualité hétérosexuelle, particulièrement en ce qui concerne les filles (Logan et Buchanan, 2008; Tolman, 2006; Boucher, 2003). Le désir sexuel, la connaissance de son propre corps et de ses besoins ne sont pas des dimensions étudiées dans la majorité des recherches sur la sexualité des adolescent-es.

Autre lacune, nous avons constaté que la présomption d'hétérosexualité est à l'œuvre dans la plupart des ouvrages consacrés aux expériences amoureuses et sexuelles des

adolescent-es (Maillochon, 2010; Moulin, 2005; Lagrange, 1999; Lagrange et Lhomond, 1997¹⁶). Certains auteurs avancent que les filles bénéficieraient dorénavant d'une plus grande liberté en matière de sexualité (sexualité prémaritale, pratiques sexuelles, nombre de partenaires, etc.) que les générations précédentes. Lhomond (1997) avance pour sa part que les filles qui déclarent avoir une attirance pour le même sexe présentent un caractère plus affirmé et semblent plus affranchies à l'égard des contraintes normatives de genre, et elles envisagent moins que les hétérosexuelles un avenir centré sur la procréation et le mariage. Cependant, les (trop rares) études sur les représentations de la sexualité des filles (Holland *et coll.*, 2002; Tolman, 1994) invitent à interroger ces transformations sociales. En effet, bien que les contraintes entourant la sexualité des filles se soient assouplies, on ne peut affirmer pour autant que les filles et les garçons se trouvent désormais dans une situation d'égalité sur le plan de la sexualité, dans l'état actuel des connaissances.

C'est une lacune importante qui nous conduit à affirmer que les connaissances actuelles sur la sexualité des adolescentes sont très partielles et laissent dans l'ombre la dimension qualitative de la sexualité. Tandis que les perspectives du risque présentées plus tôt sont sous-tendues par une conception de la sexualité féminine adolescente « à risque », sexualité qui semble restreinte au coït vaginal, les travaux sociologiques sur l'amour et la sexualité des adolescent-es ont non seulement peu intégré les perspectives féministes sur les rapports sociaux de sexe, mais n'ont pas non plus pris acte des travaux conduits dans le cadre des études sur les sexualités, lesquelles ont mis en évidence l'importance de l'articulation sexualité/pouvoir et de l'hétérosexisme. Du côté anglophone, plusieurs auteures féministes ont intégré la

¹⁶ Cet ouvrage renferme un seul article portant sur les conduites non hétérosexuelles ou sur les jeunes ayant des conduites non exclusivement hétérosexuelles, la présomption d'hétérosexualité sous-tendant la plupart des articles de ce recueil.

critique lesbienne et s'intéressent à la sexualité des adolescentes à partir d'une vision critique de l'hétérosexualité normative, qui interroge le rôle idéologique de catégories normatives telles que l'amour et la sexualité.

Plus généralement, les études posant un regard sur les modalités contemporaines de l'apprentissage de la sexualité par les adolescentes dans une perspective critique à l'endroit des représentations et des pratiques dominantes ne sont pas nombreuses, y compris au sein des études gaies et lesbiennes. Comme plusieurs études le soulignent, les recherches sur les jeunes homosexuel·les ne se sont pas explicitement intéressées aux problématiques propres aux expériences des adolescentes (Logan et Buchanan, 2008; Griffin, 2000). Au contraire, parmi les recherches et les développements théoriques récents sur les adolescents homosexuels portant sur la formation identitaire et les effets de l'homophobie, la primauté a été donnée à l'expérience masculine, au détriment de l'expérience des filles. Les études qualitatives sur la sexualité des jeunes, et particulièrement celle des filles, sont donc nécessaires pour documenter l'expérience complexe de la sexualité à l'adolescence.

Les travaux menés par Deborah L. Tolman depuis le début des années 1990 inscrivent l'examen de la sexualité des filles hétérosexuelles, l'expression et la possibilité d'expression du désir et des besoins par ces adolescentes, dans la perspective de la contrainte à l'hétérosexualité, concept développé par Adrienne Rich que nous allons présenter dans le chapitre suivant (Tolman 2006; 2005; 2002; 1994).

« In my own work and that of other feminists whose research questions and methods have been premised on a positive perspective on female adolescent sexuality [...] short of an epidemiological study, we have found collectively that for most girls, sexuality is most often not positive and is always complicated by the negative meanings (and quite often real material and social consequences) of their sexuality. This outcome of the desire to know the positive posits ironic limits to the question itself: it may not be there to be found. Research to date suggests that the gendered constructions of sexuality are at the heart of this no-finding finding. » (Tolman, 2006 : 73)

Ces études interrogent les représentations sociales de la sexualité chez les filles et leur implication dans diverses pratiques sexuelles est examinée en lien avec la satisfaction sexuelle et affective. Elles offrent dans ces conditions une compréhension plus exacte des expériences des filles, la prise en compte des logiques de domination sociale que sont le sexisme et l'hétérosexisme, permettant d'interroger les ambivalences et la confusion manifestée par les adolescentes et d'en mesurer les effets (Tolman, 2006; 1994). Notre recherche contribuera, nous l'espérons, au développement des connaissances sur la sexualité des filles à l'adolescence.

L'objet de notre recherche est d'examiner les expériences vécues par les adolescentes lesbiennes reliées à l'articulation sexisme/hétérosexisme. Celle-ci vise à apporter, entre autres, des réponses aux questions suivantes :

- Comment les jeunes lesbiennes parviennent-elles à reconnaître leurs désirs sexuels, comment les vivent-elles?
- Ont-elles évolué dans un environnement hostile ou au contraire favorable à ce qu'elles construisent une représentation d'elles-mêmes positive?
- Quelles sont les expériences qui ont contribué à ce qu'elles se reconnaissent en tant qu'homosexuelles? Quelles sont celles qui ont complexifié cette reconnaissance?

CHAPITRE III

ORIENTATION THÉORIQUE

À mon sens, le matérialisme n'est pas un outil possible, parmi d'autres, pour les groupes opprimés; c'est l'outil même, précisément dans la mesure où c'est la seule théorie de l'histoire pour laquelle l'oppression est la réalité fondamentale, le point de départ. (Delphy, 1982 : 62)

Ce chapitre est organisé en trois sections autour de la conceptualisation des catégories de sexe, de genre, de l'articulation de ces catégories, et de leur articulation avec la sexualité.

La différenciation sociale des sexes constitue un des principes fondamentaux de l'organisation de la vie sociale. De nombreuses auteures lesbiennes (Guillaumin, 1978; Rich, 1981; Mathieu, 1991; Wittig, 1980; Butler, 1990;) ont souligné le fondement hétéronormatif des catégories de sexe, qui s'appuient sur la naturalisation du sexe et de l'hétérosexualité. Pour ces auteures, l'existence de l'homosexualité atteste que l'hétérosexualité est à la fois construite et constitutive des rapports sociaux de sexe. La première section est consacrée aux principales propositions théoriques matérialistes qui rendent compte de l'organisation sociale des rapports entre hommes et femmes, ainsi qu'à la place allouée à la sexualité dans ces propositions. Celles-ci sont présentées en trois temps. Dans un premier temps, nous exposons la théorie du

patriarcat de Delphy et notamment la conceptualisation des catégories de sexe en classes. Dans un second temps, nous présentons les critiques lesbiennes adressées à certaines théories matérialistes, en mobilisant la théorie du sexage de Guillaumin, le concept de contrainte à l'hétérosexualité de Rich et l'idée de contrat social chez Wittig. Nous présentons dans un troisième temps le modèle élaboré par Mathieu, qui formalise les trois modes d'articulation du sexe, du genre et de la sexualité, tel qu'ils ont cours dans les milieux scientifiques, mais également dans le sens commun. L'objectif de cette première section n'est pas de proposer une synthèse de chacune des théories développées par ces théoriciennes phares de l'analyse féministe matérialiste, mais plutôt de dégager les concepts qui nous permettront d'inscrire une réflexion théorique sur l'hétérosexualité et les rapports sociaux de sexe. Notre angle d'examen est donc celui de la sexualité, de l'hétérosexualité et du lesbianisme. Autrement dit, nous interrogeons les théories et les modèles conceptuels présentés de la façon suivante : que disent-ils de la sexualité ? De l'hétérosexualité ? Du lesbianisme ?

La deuxième section est consacrée à définir les contours de notre cadre théorique et à l'articulation des concepts que nous mobilisons dans l'analyse de notre matériel de recherche. Les théories féministes de la socialisation différentielle des sexes proposent une analyse de la production/reproduction des rapports sociaux de sexe. Nous explicitons notre position vis-à-vis de ces théories, pour définir la perspective théorique que nous avons retenue. Une synthèse clôturera cette deuxième section, qui permet de clarifier le modèle théorique ainsi que les concepts que nous retenons et de quelle manière nous les organisons.

Nous avons consacré la dernière section de ce chapitre au concept d'homophobie et, plus exactement, aux arguments qui nous ont conduite à l'écarter dans le contexte de cette recherche. En effet, ce concept apparaît incontournable pour qui s'intéresse à une population généralement considérée comme faisant partie des minorités

sexuelles, selon l'expression en vigueur. Aussi, avons-nous jugé nécessaire d'expliciter le pourquoi de son éviction. Les arguments que nous exposons peuvent se résumer comme suit : l'homophobie n'est pas un concept explicatif, au mieux peut-on lui reconnaître des vertus descriptives, lesquelles ne tiennent cependant aucunement compte des rapports sociaux de sexe, défaut majeur selon nous (Chamberland et Lebreton, 2012). L'homophobie ne nous apparaît pas être un concept d'analyse reposant sur une compréhension matérialiste des rapports sociaux, ce qui est l'orientation théorique retenue ici. Enfin, nous montrons, et c'est à notre avis une grave lacune, que le concept d'homophobie ne peut en rien contribuer à comprendre, encore moins expliquer, le vécu des jeunes lesbiennes, ce qui est notre objet de recherche.

3.1 Articuler sexe, genre et sexualité

Une première étape dans la conceptualisation sociologique des catégories de sexe et de genre est opérée par les auteures appartenant au courant radical matérialiste dans les années 1970 : « la première rupture consiste en une déconstruction des catégories biologiques sur lesquelles fonctionnent les sciences sociales » (Daune-Richard et Devreux, 1992 : 8). Une telle conceptualisation permet d'envisager les relations entre les hommes et les femmes en tant que rapports sociaux de deux catégories socialement construites. Le courant féministe radical français partage avec le féminisme radical américain deux idées essentielles : l'antagonisme fondamental entre les hommes et les femmes, et l'oppression commune de toutes les femmes, en tant que femmes, par les hommes. Cependant, tandis que le féminisme radical américain situe l'origine de cette oppression soit dans les relations sexuelles (Millet, 1971), soit dans le procès de reproduction biologique (Firestone, 1972), le féminisme radical français s'efforce d'établir la base « matérielle » de l'oppression des femmes.

3.1.1 Christine Delphy : le patriarcat et les rapports sociaux de sexe

Christine Delphy a développé la théorie du patriarcat dans un texte féministe majeur, *L'ennemi principal* (Delphy, 1970), pour désigner ce système sociopolitique. Le terme patriarcat désigne à la fois la domination des hommes, et son pendant, l'oppression des femmes. Il n'est cependant pas réductible à ces deux éléments, car il désigne pour l'auteure un système, et non pas des relations individuelles. Il se présente en outre comme un système qui ne se réduit pas au capitalisme.

Cette distinction est importante du point de vue du contexte dans lequel l'auteure construit ce cadre théorique, c'est-à-dire en réaction aux analyses marxistes de l'oppression des femmes. « L'ennemi principal », qui paraît dans *Partisans* en 1970, constitue à ce titre un texte phare de la pensée féministe, étant donné sa valeur théorique. Les analyses marxistes considèrent, d'une part, l'oppression des femmes

comme étant de type psychologique, et d'autre part, que leur exploitation n'a lieu que dans le travail salarié, ce qui revient à dire qu'elles sont un peu surexploitées par rapport aux hommes. Les femmes sont ainsi les victimes des capitalistes, et seulement d'eux. Les analyses marxistes concluent par conséquent à la moindre importance de cette oppression par rapport à celle des prolétaires. Le travail domestique n'est perçu que comme une répartition injuste des tâches ennuyeuses, et non comme la manifestation d'une exploitation. Delphy s'est alors attachée à souligner l'incapacité de ces analyses à rendre compte de l'oppression spécifique des femmes et à démontrer que l'exploitation systématique de toutes les femmes a lieu dans le cadre de la famille, au bénéfice des hommes de leur parenté.

Comme l'affirme Delphy, « Toute société doit pour survivre créer des biens matériels (production) et des êtres humains (reproduction) » (Delphy, 1970 : 158). Delphy se donne pour objectifs d'« analyser les rapports entre la *nature* des biens et services domestiques et le *mode* de production de ces biens et services », de « procéder à une analyse de classe des femmes », et enfin de « tracer les grandes lignes, à partir de cette analyse, des perspectives politiques du mouvement, en termes d'*objectifs*, de *mobilisation* et d'*alliances politiques* » (Delphy, 1970 : 159). Elle développe par conséquent une analyse du travail domestique et de ses mécanismes d'exploitation. Une découverte majeure de l'auteure est l'existence d'une économie autre que celle du marché, laquelle permet de rendre compte de l'oppression spécifique des femmes.

La théorie du patriarcat constitue celui-ci en système sociopolitique organisateur de l'oppression des femmes. Dans cette structure, les groupes des hommes et des femmes ne constituent pas des classes sociales, mais des classes de sexe antagonistes. Le concept de classe implique qu'on ne peut pas considérer les groupes séparément les uns des autres, « puisqu'ils sont unis par un rapport de domination, ni même les considérer ensemble, mais indépendamment de ce rapport. Caractérisant ce rapport

comme un rapport d'exploitation économique, le concept de classe met en outre la domination sociale au cœur de l'explication » (Delphy, 1998 : 23-24).

Selon Delphy, le concept de classe traduit une vision conflictuelle et donc duelle de la société, ce qui limite son potentiel explicatif, mais ce qui, en revanche, s'applique parfaitement aux classifications internes à une société donnée, comme les classifications femmes/hommes, adultes/enfants, blancs/non blancs, etc. Ce concept :

[...] part de la notion de construction sociale et en précise les implications. Les groupes ne sont plus *sui generis*, constitués avant leur mise en rapport. C'est au contraire le rapport qui les constitue en tant que tels. Il s'agit donc de découvrir les pratiques sociales, les rapports sociaux, qui en constituant la division sexuelle, créent les groupes dits « de sexe » (Delphy, 1998 : 24).

Le patriarcat présente deux modes organisationnels : d'une part, la partition des individus en catégories de sexe selon un principe hiérarchique, c'est le concept de genre, d'autre part, le mode de production domestique.

Pour Delphy donc, le concept de genre, bien qu'il représente « un lieu conceptuel différent de celui du sexe, est cependant lié à l'acception traditionnelle du terme "sexe" » (Delphy, 1998 : 91-96). De ce fait, le concept de genre est à même d'interpeller celui de sexe, et en conséquence, il permet de rendre compte de la division sexuelle du travail, principe organisateur de la place des femmes, à la fois dans le mode de production domestique et dans le mode de production capitaliste.

Le concept de rapports sociaux de sexe a par suite permis de remettre en question la complémentarité naturelle des catégories de sexe. Ces analyses ont apporté des éléments susceptibles de démontrer le caractère construit et social de l'hétérosexualité, qui, plutôt qu'un penchant naturel pour l'autre sexe, peut être lue en tant que structure organisant les rapports sexuels et sociaux entre les sexes. Ces analyses n'ont cependant pas toujours problématisé l'hétérosexualité en tant que telle, et n'ont donc pas poursuivi en direction d'une théorisation de l'hétérosexualité :

Homosexualité et hétérosexualité sont des catégories coconstruites dans une relation de réciprocité, mais aussi de hiérarchie : en demeurant innommée, l'hétérosexualité conserve le poids de l'évidence, de l'allant de soi, de la normalité (Chamberland et Paquin, 2005 : 125)

3.1.2 Les critiques lesbiennes : réintroduire la sexualité dans l'appréhension théorique des rapports sociaux de sexe

Une des critiques adressées aux théories similaires à la théorie du patriarcat élaborée par Delphy est qu'en identifiant la source de l'oppression des femmes dans le travail domestique, elles seraient par le fait même « incapables d'expliquer la situation des catégories de femmes échappant à l'exploitation patriarcale dans la famille » (Juteau et Laurin, 1997 : 192), c'est-à-dire les femmes célibataires, les séparées, les divorcées, les religieuses et les lesbiennes. Cependant, dans la mesure où Delphy articule exploitation des femmes dans le mode de production domestique et exploitation des femmes dans le mode de production capitaliste, elle peut également expliquer pourquoi même les femmes qui échappent à l'exploitation familiale (notamment les femmes non mariées) n'échappent pas à la « surexploitation » (par rapport aux hommes) dans le mode de production capitaliste :

Je n'ai pas dit que les femmes peuvent échapper à l'oppression tout simplement en évitant le mariage parce que le contraire est le cas. [...] Pour ne mentionner que l'une des façons dont le mariage affecte la situation de toutes les femmes, il est évident que cette situation [...] sur le marché du travail, la surexploitation de *toutes* les femmes dans le travail salarié, est déterminée par la situation domestique de la *majorité* des femmes et plus précisément constitue une pression économique au mariage. (Delphy, 1982 : 71)

Nous sommes en accord avec Delphy et sommes d'avis que son modèle théorique est le plus convaincant lorsque l'on s'intéresse à l'exploitation économique des femmes, que ce soit dans le couple, la famille ou sur le marché du travail. Par contre, son modèle n'explicitant pas le rôle de la sexualité et de l'hétérosexisme, nous lui

préférons la théorie du sexage de Guillaumin, celle-ci plaçant le concept d'appropriation sexuelle des femmes au cœur de son argumentation.

La théorie proposée par Guillaumin (1978) diffère de la théorie du patriarcat. Alors que dans cette dernière, c'est le mode de production domestique qui organise l'exploitation et donc l'oppression des femmes, Guillaumin élabore une théorie également complexe, qui situe la source de l'oppression des femmes dans l'appropriation matérielle de leur corps, laquelle ne se restreint pas à la sexualité, mais inclut également la force de travail, voire les produits du corps échangeables (cheveux, lait). La théorie du sexage de Guillaumin traduit l'idée selon laquelle les rapports de sexe sont proches de l'esclavage, dans la mesure où les femmes sont appropriées dans leur individualité physique et mentale, l'appropriation de leur force de travail et du produit de leur travail dérivant de cette appropriation première, dans la division sexuelle du travail.

Le sexage est par conséquent un rapport social global qui permet l'appropriation de toutes les femmes, quelle que soit leur orientation sexuelle, par tous les hommes et constitue une appropriation collective. Selon Guillaumin, le mariage représente la forme légale de l'appropriation matérielle individuelle du corps des femmes et se manifeste par la possession physique illimitée de l'épouse, par le travail domestique et l'usage sexuel. Pour Guillaumin (1992), la construction des corps sexués constitue un mécanisme de socialisation crucial qui permet l'appropriation collective des femmes par les hommes. Ce ne sont pas les différences anatomiques qui différencient les hommes des femmes, mais bien le travail de construction sociale des différences sexuées sur le corps. L'auteure procède de cette façon à la dénaturalisation de la catégorie femme et permet de rendre visible le caractère opprimant de l'hétérosexualité.

Pour sa part et dans la lignée de Guillaumin, Wittig (1980) voit dans l'hétérosexualité le contrat social qui organise les rapports sociaux de sexe. Ce contrat constitue une

forme d'esclavage conforme à la théorie du sexage de Guillaumin (1978). L'hétérosexualité ainsi définie se présente comme le système qui permet de maintenir la domination des hommes sur les femmes. Wittig souligne l'objectification sexuelle constante des femmes au bénéfice des hommes dans le système hétérosexuel :

Où qu'elles soient et quoi qu'elles fassent (y compris lorsqu'elles travaillent dans le secteur public), elles sont vues (et rendues) sexuellement disponibles pour les hommes et elles, seins, fesses, vêtements, doivent être visibles. Elles doivent arborer leur étoile jaune, leur éternel sourire jour et nuit. (Wittig, 1980 : 48)

Pour Wittig, les catégories de sexe ont pour effet de naturaliser la relation sociale hétérosexuelle et, de ce fait, d'occulter que les femmes sont « contraintes » à l'hétérosexualité (Wittig, 1980). Rich (1981) va dans le même sens et affirme que c'est « la contrainte à l'hétérosexualité » imposée aux femmes qui permet l'appropriation de leur corps et de leur travail par les hommes. Le concept de contrainte à l'hétérosexualité permet à Rich de contester la prétendue « naturalité » de l'hétérosexualité. Plutôt, Rich identifie les multiples « moyens par lesquels le pouvoir masculin se manifeste et se maintient » (1981 : 23), chacun d'entre eux contribuant « au réseau des contraintes aboutissant à la conviction chez les femmes que le mariage et l'orientation sexuelle vers les hommes sont des composantes inévitables de leur existence » (1981 : 23). L'hétérosexualité n'est cependant pas un système, dans la lecture de Rich, mais une institution permettant d'organiser l'oppression des femmes, au même titre que la maternité par exemple. Selon Brossard :

En mettant à jour les rapports de pouvoir qui se jouent dans la sexualité, Rich remet en question l'acception commune de l'hétérosexualité comme fait de nature immuable et donné. En démontrant que l'hétérosexualité est le fruit de rapports sociaux, qu'elle est construite socialement à travers des rapports de pouvoir entre le groupe des femmes et le groupe des hommes, Rich fait de l'hétérosexualité une question politique. (2005 : 33)

Alors que les féministes radicales matérialistes ont opéré une première rupture en déconstruisant les catégories biologiques de sexe en usage dans les sciences sociales (Daune-Richard et Devreux, 1992), d'autres auteures permettent à l'analyse féministe de procéder à une seconde rupture épistémologique. C'est en effet à partir des écrits de Guillaumin, Wittig et Rich, entre autres, que le fondement hétéronormatif des catégories de sexe et de genre se voit questionné, et qu'est dénoncée l'invisibilité de l'hétérosexualité en tant que structure d'organisation des rapports sociaux de sexe.

3.1.3 Mathieu : le statut de l'homosexualité et les modes d'articulation du sexe et du genre

Mathieu offre une analyse qui va plus loin que celles de Rich et Wittig, en proposant un modèle théorique qui permet de rendre compte de quelles façons, sexe, genre et sexualité sont articulés dans les représentations sociales. En accordant une place centrale à l'hétérosexualité, le modèle de Mathieu permet d'appréhender le statut de l'homosexualité, lequel varie selon trois modes d'articulation.

Comme Mathieu le souligne, le sexe est généralement compris de la façon suivante : « La notion de sexe est l'organisation mentale d'idées (représentations, mythes, utopies, etc. : le sexe "pensé") et de pratiques (rapports sociaux entre les sexes : le sexe "agi") souvent contradictoires » (Mathieu [1989], 1991 : 228). Pour Mathieu, il est important de dépouiller le concept de sexe de sa connotation biologique. La distinction entre sexe et genre procède souvent d'une distinction entre biologique et social, où le genre est présenté comme ce qui relève du social, par opposition au sexe qui relèverait du biologique. Mathieu souligne la constance avec laquelle les sociétés humaines « surdéterminent la différenciation biologique en assignant aux deux sexes des fonctions différentes dans le corps social en son entier » (Mathieu, 2000 : 192).

La relation réciproque qui produit les catégories de sexe femme et homme fait en sorte que ces catégories ne sauraient « être étudiées isolément, du moins sans qu'elles

n'aient été auparavant pleinement conceptualisées comme éléments d'un même système structural » (Mathieu, [1971] 1991 : 37). Comme Delphy, Mathieu considère cette relation réciproque comme un rapport social, excluant conséquemment la conceptualisation des femmes en tant que catégorie « physiologico-psychologico-sociologique » (Mathieu, [1971] 1991 : 36). Une définition sociologique des catégories de sexe interdit donc de les envisager en tant que catégories renvoyant à une nature femme ou homme et, par suite, permet de rejeter les justifications naturalistes de l'ordre social des sexes. Mathieu propose donc de distinguer entre le sexe (physiologique ou anatomique) et le sexe social, correspondant au genre :

J'entends par sexe social à la fois la définition idéologique qui est donnée du sexe, particulièrement de celui des femmes (ce que peut recouvrir le terme "genre") et les aspects matériels de l'organisation sociale qui utilisent (et aussi transforment) la bipartition anatomique et physiologique (Mathieu, [1989] 1991 : 266).

Delphy propose une distinction similaire. Le mot « sexe » renvoie aux différences biologiques entre les organes génitaux et à la différence corrélatrice entre les fonctions procréatives des mâles et des femelles. Le « genre », lui, est culturel : il constitue une classification sociale en « masculin » et « féminin ». Les sociétés humaines imposent le genre féminin à la femelle pour en faire une femme sociale et le genre masculin au mâle pour en faire un homme social (Delphy, 1991 : 91). Dans cette acception, le concept de genre recouvre toutes les différences constatées entre hommes et femmes, qu'elles concernent les individus, les rôles sociaux ou les représentations sociales, autrement dit « tout ce qui est variable et socialement déterminé — la variabilité étant la preuve de l'origine sociale » (Delphy, 1991 : 91). Mais cette partition ne se fait pas de façon symétrique, les genres ne se « valent » pas. Il faut assurément ajouter à cette définition la hiérarchie entre les deux sexes, les deux genres.

Pour Mathieu, le genre, qu'elle décrit comme une grammaire appliquée aux deux sexes (c'est-à-dire l'idéologie de la différence sociale des sexes, légitimée par le sexe

réputé biologique), s'exerce matériellement dans deux champs qu'elle juge fondamentaux :

- 1) la division sociosexuée du travail et des moyens de production;
- 2) l'organisation sociale du travail de procréation, où les capacités reproductives des femmes sont transformées et le plus souvent exacerbées par différentes interventions sociales. (Mathieu, 2000 : 192)

Mathieu explicite comment les catégories de sexe et de genre, et leur articulation, président à la production et à la reproduction des rapports sociaux de sexe à la fois dans les représentations sociales des individus et dans leurs pratiques. Les deux champs fondamentaux que mentionne Mathieu, division sociosexuée du travail et reproduction biologique, constituent les rapports sociaux de sexe, c'est-à-dire les lieux où « s'exerce matériellement » cette différenciation sociale. Mathieu avance que « les autres aspects du genre – différenciation du vêtement, des comportements et attitudes physiques et psychologiques, inégalités d'accès aux ressources matérielles [...] et mentales [...], etc. – sont des marques ou des conséquences de cette différenciation sociale de base » qu'est le genre (Mathieu, 2000 : 192).

Dans son article « Identité sexuelle/sexuée/de sexe? Trois modes de conceptualisation du rapport entre sexe et genre », Mathieu identifie trois modes de conceptualisation qui proposent chacun « une définition du *rapport entre hétéro — et homosexualité*, autrement dit du rapport entre sexe, genre et sexualité » (Mathieu [1989] 1991 : 231). Précisons ici qu'il ne s'agit pas de modes qui se succéderaient dans le temps, le troisième étant le plus récent. Comme l'indique Mathieu : « chacun de ces trois types de “logiques” peut soit être l'expression de la norme d'une société ou d'un groupe particulier, soit relever d'individus ou de groupes marginaux ou “contestataires” » (Mathieu [1989] 1991 : 231). Elle souligne également qu'un ou plusieurs des trois modes peuvent avoir cours simultanément au sein des conceptions d'un même groupe, voire d'un même individu. Il s'agit donc plutôt de considérer ces trois modes comme des grilles de lecture qui permettent d'identifier quel type de rapport entre

sexe, genre et sexualité est à l'œuvre selon les situations observées. L'exposé des trois modes est centré ici sur le statut de l'homosexualité et de l'hétérosexualité.

Selon le mode I, le genre constitue la traduction du sexe, c'est-à-dire que le genre est en quelque sorte la dimension psychosociale du sexe auquel il correspond : au sexe mâle doit correspondre le masculin et au sexe femelle, le féminin. Dans ce mode, « la différence des sexes est conçue comme fondatrice de l'identité personnelle, de l'ordre social et de l'ordre symbolique » (Mathieu [1989] 1991 : 232). C'est le mode qui domine notamment la psychologie et la psychanalyse. Il correspond aux conceptions essentialistes des sexes qui sont reflétées dans toute mention qui en appelle à une nature, tantôt féminine, tantôt masculine. Dans le mode I, l'hétérosexualité constitue l'expression de la nature. Par conséquent, l'homosexualité est considérée comme une anomalie, une perversion ou encore une déviance. Comme le souligne Mathieu, dans ce mode, les couples homosexuels doivent cependant reproduire la bipartition du modèle hétérosexuel sur le plan psychosocial (le genre). C'est pourquoi les représentations types de ce mode prétendent que :

[...] dans un couple homosexuel, il y aura une femme « masculine » ou un homme « féminin ». Seul l'un des deux est considéré en fait comme homosexuel et déviant : celui qui n'a (n'aurait) pas le « rôle » ou la « psychologie », ou le comportement sexuel (par exemple dans l'opposition hiérarchique « actif/passif ») — autrement dit *le genre de son sexe*. (Mathieu [1989] 1991 : 234)

Dans le mode II, « on a ici conscience de l'imposition de comportements sociaux à des personnes *sur la base* de leur sexe biologique » (Mathieu [1989] 1991 : 239). Le genre est envisagé comme symbolisant le sexe biologique et comme « l'expression dans le social de la différence biologique des sexes » (Mathieu [1989] 1991 : 239). Ce qui retient l'attention dans ce mode est « l'élaboration culturelle de la *différence* », qui, elle, est considérée comme donnée, déterminée. Comme le souligne Mathieu, ce mode domine au sein des disciplines comme la sociologie : ce qui fait l'objet de

l'étude, ce sont notamment les relations entre les sexes et la construction du genre : « C'est la problématique de la complémentarité sociale et culturelle des sexes » (Mathieu [1989] 1991 : 239). Ici, l'hétérosexualité n'est pas conçue comme naturelle, mais comme souhaitable, car « nécessaire au bon fonctionnement de la société » (Mathieu [1989] 1991 : 242). Dans le mode II, l'homosexualité peut être considérée comme un mode de vie, ou comme une simple préférence sexuelle. Sur le plan des luttes politiques, l'homosexualité peut se réclamer d'« une marge tout autant fondatrice d'identité que la norme et dont il faut revendiquer le droit à l'existence et à une culture de groupe » (Mathieu [1989] 1991 : 260). Les revendications du mouvement gai réformiste dont nous avons fait état plus tôt, notamment celles qui postulent une *différence* commune à tous les homosexuels, nous semblent relever de ce mode II.

Dans le mode III, on considère que le genre ne fait pas seul l'objet d'une élaboration sociale, mais également le sexe. Autrement dit, sexe et genre sont des constructions sociales. L'idée d'une correspondance entre sexe et genre n'est plus expliquée par une nécessité quelconque comme dans les deux premiers modes, ni par les exigences de la nature (mode I), ni par celles de la culture ou de la société (mode II). Le principe de bipartition des sexes est lui-même envisagé comme une construction sociale. La correspondance établie entre sexe et genre est alors expliquée par la construction du premier par le second : le genre construit le sexe. C'est une analyse matérialiste des rapports sociaux de sexe, partagée par Delphy qui, comme Mathieu, insiste sur l'enjeu lié au concept de genre quant aux justifications naturalistes de la hiérarchie entre les sexes de la façon suivante : « le sexe est réputé venir avant, chronologiquement, et donc logiquement [...]. Son antériorité aboutit à ce qu'on se situe, objectivement, dans une théorie où le sexe cause ou explique le genre » (Delphy, 1991 : 93).

Or, argumente Delphy, le présupposé selon lequel il existe cette direction de causalité n'est rien d'autre qu'un présupposé, non démontré. Si l'on postule au contraire que le genre précède le sexe, alors le sexe est simplement un marqueur de la division sociale dont la fonction est de permettre de reconnaître et d'identifier les dominants des dominées. Delphy montre le caractère social du principe de partition et affirme que lorsqu'on met en correspondance le genre et le sexe, loin de comparer du social à du naturel, on compare en réalité du social avec encore du social, c'est-à-dire les représentations qu'une société donnée se fait de ce qu'est la biologie. Le sexe défini de la sorte s'applique donc à des divisions et distinctions sociales. L'intérêt des notions telles que catégories de sexe ou genre réside dans leur capacité à faire émerger le social. La conception matérialiste des rapports entre sexe et genre développée par Delphy correspond au mode III du modèle de Mathieu. Dans la mesure où le genre construit le sexe, il constitue l'opérateur du pouvoir d'un sexe sur l'autre (Mathieu [1989] 1991 : 258).

Dans le mode III, l'homosexualité acquiert le statut de stratégie de résistance vis-à-vis d'un ordre social opprimant et peut-être considérée « comme une attitude politique (consciente ou non) de lutte contre le genre hétérosexuel et hétérosocial qui fonde la définition des femmes et leur oppression » (Mathieu [1989] 1991 : 260). Le modèle proposé par Mathieu recèle un intérêt particulier, celui d'allouer une place importante à l'hétérosexualité en tant qu'ordre social dominant et d'analyser les conceptions de l'homosexualité. Comme le souligne Falquet (2009) :

L'article de Mathieu est particulièrement intéressant parce qu'il montre bien les limites de la « vulgate sexe-genre » qui, à partir des années 1980, tend à se substituer aux analyses proprement féministes : elle est inoffensive et plate si on lui enlève la dimension de la sexualité. Mais surtout, comme le démontre Mathieu, ce ne sont pas les sexualités ou les genres "queer" qui donnent véritablement la clé de la compréhension des rapports sociaux de sexe, mais bel et bien la norme qu'ils révèlent, c'est-à-dire le principe recteur de

l'hétérosexualité qui hante comme un spectre les « théories du genre ».
(Falquet, 2009 : en ligne)

Mathieu montre selon nous de façon convaincante le rôle revêtu par le genre comme opérateur du pouvoir d'un sexe sur l'autre, assurant l'appropriation de la classe des femmes par celle des hommes : fabriquer des hommes et des femmes hétérosexuelles.

Dans le dernier mode, Mathieu montre que la conception matérialiste des rapports entre sexe, genre et sexualité permet de rendre visible d'une part, la différenciation sociale des sexes, entendue comme un processus de construction des différences, et d'autre part, la construction sociale de la sexualité (Mathieu [1989] 1991 : 256).

En conclusion de cette section, il nous apparaît important d'énoncer de quelle manière nous définissons les femmes lesbiennes dans cette recherche : les femmes qui ne respectent pas la modalité principale assignée à la catégorie de sexe à laquelle elles appartiennent, soit l'hétérosexualité.

3.2 La socialisation différentielle des sexes : l'assignation des individus à leur classe de sexe et à l'hétérosexualité

Les théories de la socialisation différentielle des sexes ont été développées par les chercheuses féministes pour rendre compte de la production/reproduction sociale des différences entre hommes et femmes. Pour plusieurs auteures, ces théories s'inscrivent en contrepoids des discours courants, mais également scientifiques, qui prétendent que ces différences sont redevables de la nature même des femmes et des hommes, c'est-à-dire d'origine biologique (Descarries, 2006; Bouchard et St-Amant, 1996). Cependant, d'autres chercheuses et chercheurs maintiennent le postulat de catégories de sexe naturelles et biologiques, versus des catégories de genre qui, à elles seules, circonscrivent le social (Dafflon Nouvelle, 2006; Moulin, 2005; Tap et Zadouche-Gaudron, 1999; Lagrange, 1999). Ces études se cantonnent dans une

perspective égalitariste, laquelle ne remet pas fondamentalement en question les logiques de domination sociale.

Dans les théories féministes, la socialisation différentielle des sexes consiste en « le modelage d'une différence des sexes hiérarchisée par l'éducation et, notamment le processus de production sociale des corps sexués dès la petite enfance » (Zaidman, 2000 : 51-52). Le concept de socialisation différentielle des sexes désigne alors la socialisation identitaire en tant que garçon ou fille, et plus tard en tant qu'homme et femme. La socialisation consiste donc à faire coïncider le genre assigné socialement aux individus catégorisés soit en tant qu'homme, soit en tant que femme, sur la base du sexe anatomique. Il s'agit d'un arbitraire culturel auquel le processus de socialisation contribue à donner forme, de manière à ce que les catégories femmes et hommes soient actualisées par les individus à travers le genre :

La socialisation est le processus de transmission de l'arbitraire sexiste à travers lequel les femmes sont amenées à « choisir » comme allant de soi et logique le conformisme aux modèles culturels des sexes et leurs contraintes structurelles, alors même qu'elles sont forcées de le faire et amenées à concevoir comme différences individuelles ou essentielles des différences sociales et institutionnelles induites qui confortent une hiérarchie entre les sexes. (Descarries, 2006 : 4)

Le processus de socialisation se comprend ici comme mode de transmission de l'ensemble des représentations sociales dominantes, lesquelles font intervenir les stéréotypes sexuels et les pratiques sexuées, en tant que modèles d'identification pour chacun des deux sexes. L'identité garçon ou fille dépend par conséquent des rapports sociaux, à l'intérieur desquels elle se réactualise en permanence : « Sa fonction est de donner un sens global à l'expérience sociale des personnes, c'est-à-dire une signification (ce que cela veut dire) et une direction (où cela mène) » (Bouchard et St-Amant, 1996 : 23). L'éducation (la mixité et l'orientation scolaire; les rapports familiaux) et les rapports amoureux entre adolescents et adolescentes hétérosexuels

sont les champs d'application principaux des théories de la socialisation différentielle des sexes (Dafflon Novelle, 2006; Moulin, 2005; Lemel et Roudet, 1999; Lagrange et Lhomond, 1997).

De façon générale, la lecture proposée dans beaucoup de travaux fait de la transmission des normes un processus de contrainte agissant sur les pratiques sociales et identitaires. La socialisation constitue donc un processus de contrainte des conduites et de limitation des représentations sociales offertes à celles qui produisent et reproduisent les contraintes normatives correspondant aux structures d'organisation du social. C'est simultanément un processus de transmission des normes dominantes et un processus d'imposition de ces mêmes normes. La socialisation constitue un processus simultanément positif et négatif, puisqu'il y a à la fois reconnaissance et acceptation de certaines attentes normatives par l'individu (celles correspondant à sa catégorie de sexe), et refus et mise à distance à l'égard d'autres attentes normatives (celles correspondant à l'autre catégorie de sexe). Ce processus est facilement vérifiable en ce qui concerne l'identification aux catégories de sexe et de genre. La socialisation différentielle des sexes, nous l'avons vu, désigne la socialisation identitaire en tant que garçon ou fille, en fonction des modèles culturels attribués à chaque sexe. Ces identités se forment selon un double mouvement, les attentes normatives qui correspondent à la catégorie des femmes sont généralement proscrites pour la catégorie des hommes et inversement. Construire une identité de femme, ce n'est donc pas seulement répondre positivement aux attentes normatives assignées au genre féminin, c'est aussi renoncer simultanément à y déroger en adoptant des comportements ou des attitudes qui font partie des attentes normatives assignées au genre masculin.

Nous souhaitons donc élargir la compréhension du processus de socialisation en tant que processus coercitif, à l'instar de Descarries (2006). En restreignant les représentations sociales à celles qui ne remettent pas en cause les structures

d'organisation du social, la socialisation en tant que processus d'imposition de ces représentations sociales adopte des formes parfois discrètes, mais également des formes dont la violence symbolique est grande et peut se matérialiser dans les pratiques sociales, en violence psychologique et physique notamment. Dans cette perspective, les diverses formes de victimisation, dont la victimisation sexuelle (l'usage d'insultes, la mise à l'écart, les rumeurs visant à nuire à la réputation sexuelle, le harcèlement psychologique et sexuel, les agressions physiques, etc.), constituent des mécanismes de socialisation, c'est-à-dire des pratiques sociales qui visent l'imposition des normes dominantes.

Cette dimension nous apparaît importante pour examiner le cheminement des jeunes lesbiennes, dans la mesure où leur orientation sexuelle les place en contradiction avec certaines exigences normatives correspondant à la catégorie des femmes. Dans cette perspective, où la socialisation est envisagée à la fois comme processus de transmission et de contrainte, les discriminations et le dénigrement des lesbiennes seront lus comme participant du processus de socialisation des filles en général, des jeunes lesbiennes en particulier, à la fois en tant que reproduisant les représentations sociales dominantes des rapports sociaux de sexe et de la sexualité, et simultanément en tant que pratiques de socialisation coercitives.

Les études portant sur la socialisation différentielle des sexes présentent fréquemment des analyses centrées sur les rapports filles/garçons ou hommes/femmes, moins souvent sur celui des rapports entre garçons/hommes ou entre filles/femmes. Ces théories sont souvent mobilisées pour examiner les rapports sociaux de sexe, soit l'ordre social des sexes, mais rarement l'ordre social des sexualités. La socialisation différentielle des sexes est un concept théorique utilisé pour rendre compte de la construction sociale de la différence des sexes au plan individuel et interpersonnel. La contrainte à l'hétérosexualité n'est généralement pas présente dans cette approche, du moins à notre connaissance. Non qu'elle soit totalement ignorée, mais il nous semble

qu'elle ne préside pas à la compréhension et à l'interprétation sociologique de la socialisation différentielle des sexes. Par ailleurs, les théories féministes matérialistes, dont les théories critiques de l'hétérosexualité que nous avons retenues peuvent se revendiquer, permettent de saisir de façon rigoureuse les déterminismes sociaux sur le plan des structures sociales. Cependant, elles n'offrent pas la possibilité de les saisir avec toutes les nuances nécessaires sur le plan individuel. Les trajectoires individuelles des jeunes lesbiennes doivent selon nous être appréhendées simultanément sur les plans structurel et individuel, comme l'affirme Chamberland :

Toute théorisation du lesbianisme renvoie à un sujet lesbien qui est à la fois libre et contraint, qui agit en ne se conformant pas aux normes, en échappant aux contrôles, mais dont la pratique même est délimitée et déterminée par ce refus de certaines des contraintes s'appliquant à l'ensemble des femmes. Comment les lesbiennes déjouent-elles individuellement ces contrôles? Quel est leur rapport particulier aux institutions patriarcales qui exercent ce contrôle? Quels sont leurs stratégies et les points d'appui de ces stratégies? Quels sont les effets de répression subis en retour? (Chamberland, 1989 : 141)

Pour ces raisons, nous optons pour une théorie de la socialisation différentielle des sexes dans la perspective de la contrainte à l'hétérosexualité. Nous voyons un intérêt majeur à ce cadre théorique, car il permet de plus de prendre en compte à la fois les normes et les pratiques normatives (soit le social, ou le rapport à l'autre), et la représentation de soi des individus socialisés, c'est-à-dire leur identité et les pratiques qu'elles et ils utilisent pour affirmer leur identité en interaction avec autrui et les normes sociales. À notre connaissance, une telle approche n'a pas été mise à contribution pour étudier une population de jeunes lesbiennes, sur l'aspect des amours et de la sexualité. Nous espérons de la sorte parvenir à articuler le macrosociologique et le microsociologique, les structures d'organisation sociale et l'expérience quotidienne des lesbiennes, afin « de faire une place équivalente aux représentations par rapport aux pratiques » (Daune-Richard et Devreux, 1992 : 14).

3.3 Homophobie : rapports sociaux de sexe et domination masculine

Dans le cadre de cette thèse, nous avons fait le choix de ne pas mobiliser le concept d'homophobie pour alimenter notre orientation théorique. Cette section est consacrée à l'exposition des arguments qui justifient ce choix.

Pour commencer, il nous apparaît important de prendre la mesure de la place qu'occupent les rapports sociaux de sexe dans les revendications et les analyses portées par le mouvement gai, versus le mouvement lesbien¹⁷, dans la mesure où cette place n'est pas étrangère à la primauté accordée au concept d'homophobie. Dans le mouvement gai réformiste qui domine actuellement, la catégorie « homosexuel-le » ne renvoie pas aux rapports sociaux de sexe, mais seulement à la disqualification des sexualités autres que celle hétérosexuelle. L'hétérosexualité n'est pas dénoncée dans le rôle qu'elle joue dans l'exploitation de la classe des femmes au bénéfice de la classe des hommes, dont les homosexuels font partie. C'est plutôt la disqualification dont les hommes homosexuels font l'objet au sein de la classe des hommes qui est l'enjeu de la lutte telle que poursuivie par le mouvement gai réformiste, car cette disqualification limite leurs privilèges par rapport aux hommes hétérosexuels.

Les mouvements gays mixtes *déplacent la question* de l'hétérosexualité en se centrant sur la sexualité; une partie des mouvements féministes et lesbiens non mixtes *placent le système* de l'hétérosexualité obligatoire et l'organisation de la reproduction au cœur de l'oppression des femmes, et c'est plus menaçant. (Mathieu, 1999 dans Falquet, 2009 : en ligne)

¹⁷ Ce découpage entre mouvement gai masculin et mouvement lesbien a pour but de mettre en évidence la suprématie exercée sur la scène politique par la fraction assimilationniste ou réformiste du mouvement gai, fortement masculin dans sa composition et conséquemment dans ses intérêts. Cela ne signifie aucunement que tous les hommes gais se reconnaissent dans ce mouvement, et ce serait faire injustice à ceux d'entre eux, et ils sont nombreux, qui adoptent un point de vue critique.

Les luttes lesbiennes féministes ont apporté, et apportent encore, la preuve que le mouvement gai réformiste est surtout et avant tout un mouvement mené et dirigé par certains hommes afin de servir leurs intérêts en tant que membres de la classe des hommes. Par ailleurs, la visibilité « gaie et lesbienne » croissante, dimension centrale de la reconnaissance politique et sociale des personnes homosexuelles, concerne en réalité davantage les hommes homosexuels que les femmes lesbiennes. Par exemple, si le paysage audiovisuel québécois alloue un espace estimable à des personnalités gaies, y compris à celles dont la masculinité ne correspond pas aux normes de la virilité hétéronormative, on trouve beaucoup moins, voire aucune lesbienne bénéficiant du même accueil¹⁸. La visibilité de ces personnalités gaies montre que les formes de masculinité acceptables se multiplient, tandis que le statu quo marque les formes de féminité.

La notion d'homophobie est l'instrument privilégié par le mouvement gai réformiste. Or nous l'avons montré dans le premier chapitre, les définitions consensuelles de l'homophobie sont centrées sur les discriminations vécues par les personnes homosexuelles (Borrillo, 2000). De telles définitions envisagent l'homosexualité comme une caractéristique individuelle, par conséquent la sexualité n'est pas

¹⁸ La liste qui suit n'est pas exhaustive et se limite à quelques personnalités publiques qui ont animé ou animé des émissions télévisées, ou ont joué dans des téléromans et dont l'homosexualité n'est pas un secret pour le public. À noter qu'aucune femme ne répond à ces critères. André Montmorency divulgue son homosexualité en 1992, dans une autobiographie. Il tient le rôle de la duchesse de Langeais dans une pièce de Michel Tremblay et anime le magazine « Sortie gaie » sur les ondes de Canal Vie. Michel Jasmin : animateur populaire, il a rendu publique son orientation sexuelle au début des années 2000; Dany Turcotte : Co-animateur de l'émission « Tout le monde en parle » au cours de laquelle il fait un *coming-out* remarqué. Jasmin Roy : Affichant son homosexualité, il anime les défilés de la fierté gaie à TQS et tient aussi le rôle d'un homme gai, Philippe Graton, dans la comédie « Caméra café ». Alex Perron : humoriste faisant partie des mecs comiques, il a également joué dans la série « 3 x rien ». Il n'a jamais caché son homosexualité. Daniel Pinard : animateur d'émissions culinaires. En 2000, il donne une entrevue à l'émission des « Francs-tireurs », où il annonce son homosexualité et dénonce les propos homophobes de certains confrères.

considérée en tant qu'elle structure les rapports sociaux de sexe (Chamberland et Lebreton, 2012). Or, de notre point de vue, l'appartenance à la catégorie « homosexuel-le » est fortement structurée par l'appartenance à une des deux catégories de sexe, pour la raison que les rapports sociaux de sexe constituent non seulement un rapport d'appropriation du travail des femmes au bénéfice des hommes, mais également un rapport d'appropriation de leur sexualité, comme nous l'avons argumenté plus tôt.

L'homophobie, dans cette perspective, n'obéit pas à une logique d'imposition aveugle de l'hétérosexualité aux hommes et aux femmes. Elle remplit une fonction spécifique à l'égard des hommes. L'homophobie rend visible la lutte qui se joue à l'intérieur de la classe des hommes, laquelle se définit dans et par son rapport à la classe des femmes : un rapport d'exploitation et d'oppression. L'homophobie devient alors un moyen, sinon LE moyen, d'imposer une forme précise de masculinité à l'ensemble des hommes, condition nécessaire à la production/reproduction du rapport d'exploitation et d'oppression de la classe des femmes (Thiers-Vidal, 2010; Bastien-Charlebois, 2007; Calasanti, 2003).

Cette forme de masculinité normative, que certains auteurs nomment masculinité hégémonique, désigne le type de masculinité dominant dans les représentations culturelles d'une société donnée. Dans les sociétés occidentales, particulièrement les sociétés nord-américaines, la masculinité hégémonique définit et impose les attentes normatives auxquelles les hommes doivent se conformer, et que les femmes doivent attendre et accepter des hommes :

« Present hegemonic masculinity would include physical strength, professional success, wealth, heterosexual prowess and self-control over certain emotions, such as grief or shame... » (Calasanti, 2003 : 16)

En appui à cet argument, on peut citer Mathieu qui explicite le rôle pouvant être alloué à l'homosocialité masculine et le risque que représente l'homosexualité

masculine dans la production/reproduction des rapports sociaux de sexe. En effet, nous dit-elle, l'enjeu pour la classe des hommes est de « circonscrire l'homosocialité masculine d'une manière ou d'une autre, c'est-à-dire d'en obtenir les avantages (la fraternité virile contre les femmes) et d'en éviter les inconvénients (homosexualité durable, perte du contrôle des femmes et de la natalité) » (Mathieu [1989] 1991 : 260, nous soulignons).

Dans cette perspective, l'homophobie contribue à la production/reproduction de la hiérarchie entre les sexes et joue de ce fait un rôle majeur dans la production/reproduction des rapports sociaux de sexe. Thiers-Vidal (2010) explicite le lien entre la masculinité hégémonique, les masculinités subordonnées, dont les masculinités homosexuelles, et les rapports sociaux de sexe à partir de l'interprétation proposée par Connell (1987), selon laquelle ce sont les rapports de pouvoir au sein de la classe des hommes qui produisent une multiplicité de masculinités, rapports de pouvoir qui ont pour enjeu l'exploitation et l'oppression des femmes :

[...] la diversité des identités masculines doit être analysée en termes de capacité à établir une prédominance sociale au sein du groupe des hommes en matière d'oppression des femmes. La masculinité hégémonique est alors l'expression culturelle de cette prédominance dans l'oppression : « la masculinité hégémonique doit incarner une stratégie collective réussie en rapport aux femmes » (Connell, 1987 : 185-186). [...] Ainsi, si l'homosexualité caractérise actuellement une des masculinités subordonnées, ceci n'est pas le résultat d'une non-oppression des femmes, mais de la prédominance actuelle d'une oppression de genre centrée autour de l'hétérosexualité et du mariage. (Connell, 1987 : 183). (Thiers-Vidal, 2010 : 100, nous soulignons)

Les définitions courantes du concept d'homophobie, dont nous avons fait mention plus tôt, sont très éloignées de ces analyses et centrent l'attention sur la sexualité non hétérosexuelle, ignorant purement et simplement le rôle joué par l'hétérosexualité dans les rapports sociaux de sexe. Qu'elles soient dirigées contre les hommes ou les

femmes, les pratiques couramment qualifiées d'homophobes sont ancrées dans le même système sociopolitique, celui qui assure l'oppression et l'appropriation de la classe des femmes par la classe des hommes. L'homophobie dirigée contre les hommes, qu'ils soient ou pas homosexuels, a pour objectif de dissuader les hommes de mettre en péril ce sur quoi la domination masculine repose et ce dont elle dépend : le maintien des femmes dans une position sociale, économique, psychologique et politique inférieure et subordonnée. Bastien-Charlebois (2007) a montré que les attitudes négatives des jeunes hommes par rapport à l'homosexualité masculine sont reliées au sexisme. En effet, l'homosexualité est perçue par les jeunes hommes comme une transgression du masculin vers le féminin. Cette transgression prend la forme de l'efféminement, laquelle serait une manifestation de faiblesse, d'artifice et de vulnérabilité.

Le concept d'homophobie peut également participer à la violence symbolique dirigée contre les lesbiennes : s'il ne peut exclure les femmes homosexuelles de la catégorie des personnes homosexuelles, il peut cependant les exclure de la catégorie femme, en évacuant leur position subordonnée dans les rapports sociaux de sexe. Il n'est pas rare de lire des études qui avancent que les lesbiennes en tant qu'homosexuelles bénéficient d'un meilleur traitement social, c'est-à-dire celui des hommes hétérosexuels, les hommes gais, eux, subissant un traitement social inférieur, à l'instar des femmes (Chamberland et Lebreton, 2012).

Bref, la hiérarchie des sexes/genres est trop souvent mobilisée uniquement pour dénoncer la perte de privilèges subie par ceux des hommes qui ne sont pas considérés par les hommes hétérosexuels comme leurs égaux. Les lesbiennes se voient refuser la reconnaissance de leur position subordonnée en tant que femmes, et partant ne peuvent espérer que le concept d'homophobie rende compte de leur réalité et permette de lutter contre les discriminations qu'elles subissent (Chamberland et Lebreton, 2012 : 34-35).

Le titre choisi pour cette section révèle donc de quelle manière nous positionnons notre critique à l'endroit du concept d'homophobie : rapports sociaux de sexe et domination masculine. En effet, nous lisons la position hégémonique de ce concept dans les médias et le champ scientifique comme révélatrice, non pas de sa supériorité conceptuelle, laquelle justifierait qu'il domine, mais bien de la domination masculine à l'œuvre dans nos sociétés, y compris le champ scientifique.

CHAPITRE IV

APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE

Qu'il n'y ait pas de connaissance neutre est un lieu commun. Mais de notre point de vue, cela a un sens très précis. Toute connaissance est le produit d'une situation historique, qu'elle le sache ou non. Mais qu'elle le sache ou non fait une grande différence; si elle ne le sait pas, si elle se prétend « neutre », elle nie l'histoire qu'elle prétend expliquer, elle est idéologie et non connaissance. (Delphy, [1975] 1998 : 72)

Ce quatrième chapitre est consacré à l'approche méthodologique retenue. Dans un premier temps, nous discutons notre positionnement en tant que chercheuse hétérosexuelle travaillant sur une recherche dont les lesbiennes sont le sujet/objet. Nous nous appuyons notamment sur les théories du point de vue, afin de souligner les enjeux spécifiques à notre positionnement. Nous y explicitons également la place et le rôle que nous allouons aux lesbiennes, à leur vécu et leur discours. Dans un second temps, nous exposons l'approche méthodologique retenue. Nous explicitons nos choix méthodologiques : la méthode de collecte de données, soit les entrevues en profondeur; les critères qui ont guidé la constitution de l'échantillon, ainsi que les limites de celui-ci; enfin, le déroulement de la collecte des données.

4.1 Épistémologie : L'expérience des jeunes lesbiennes comme révélateur de l'organisation hétéronormative de la sexualité féminine

Cette recherche alloue à l'existence lesbienne le rôle d'analyseur social¹⁹, au sens où elle constitue à la fois le révélateur, mais également le fil conducteur qui permet d'analyser l'articulation entre sexe, genre et sexualité. Partir de l'existence lesbienne pour observer la construction sociale de l'identité²⁰ des femmes, en tant que femmes, oblige à interroger le rapport que cette construction entretient avec la sexualité, entendue au sens large. Plutôt qu'un stade développemental, l'adolescence représente pour nous un moment crucial de la construction identitaire des filles, un moment clé où la consolidation de leur identité de sexe est étroitement reliée à leur sexualité²¹.

4.1.1 Les théories du point de vue (ou positionnement)

Comme l'avance Delphy, la neutralité scientifique est en réalité une position politique : « toute connaissance qui ne reconnaît pas, qui ne prend pas pour prémisse l'oppression sociale, la nie, et en conséquence la sert objectivement » (Delphy, [1975] 1998 : 72). Du point de vue féministe, cela signifie qu'il faut garder à l'esprit que la plupart des savoirs produits dans les sociétés occidentales (mais pas seulement) sont des savoirs produits par les dominants, et, ce faisant, servent la domination du sexe

¹⁹ Au même titre que Lefebvre (1968) utilise le concept de quotidienneté comme un analyseur social, comme fil conducteur, pour expliquer la société.

²⁰ Nous souhaitons rappeler ici que dans le cadre de cette thèse, nous adoptons une définition interactionniste de la notion d'identité, interprétation qui ne suppose pas, comme dans les définitions psychologiques, d'identité « naturelle » ou « essentielle » et n'exclut pas la puissance des déterminismes sociaux, tout en allouant aux individus une latitude par rapport à ces déterminismes.

²¹ Les études sur les adolescentes, notamment dans la littérature anglophone, montrent que les représentations sociales et médiatiques de la féminité, en concentrant les intérêts des femmes et des filles autour de la romance hétérosexuelle, jouent un rôle essentiel dans la reproduction du contrôle social de la sexualité des femmes (Lees, 1993; Lebreton, 2008).

masculin, de la « race » blanche et des hétérosexuels. Nous ne prétendons pas faire ici le tour des propositions féministes pour contrecarrer ces savoirs situés, mais seulement expliciter nos choix épistémologiques parmi ces propositions, c'est-à-dire le principe d'objectivité forte développé entre autres par Hartsock et Harding à partir des théories du *standpoint*, appelées également théories du point de vue, ou encore théories du positionnement.

Bien que les sciences humaines, et la sociologie en particulier, attachent une importance de premier ordre à l'objectivité du dispositif de recherche, les critiques féministes ont abondamment démontré que la manière dont nous problématisons et formulons notre objet de recherche, dont nous organisons nos concepts et dont nous les définissons ne répond pas à un principe d'objectivité, neutre et apolitique. Les théories du point de vue qui émergent dans les années 1970 proposent une critique féministe des rapports entre la production du savoir et les pratiques de pouvoir (Poiret, 2005; Harding, 2004; Hartsock, 1998), entre autres parce que le succès des études féministes qui se développent alors remet en question l'idée dominante selon laquelle le politique ne peut que nuire à la production de connaissances. Le fait que les études féministes, animées d'une volonté politique de transformation des rapports sociaux, se révélaient capables de produire un corpus scientifique valable venait alors contredire le principe selon lequel la neutralité scientifique est garante de scientificité. Les théories du point de vue ont remis en question ce principe, qui prétend que la dimension politique nuit à la production d'un savoir politique objectif (Harding, 2004). Nous ne pouvons ici retracer que très partiellement l'histoire complète et complexe de ces théories, qui se veulent tantôt une philosophie de la science, une épistémologie ou encore une méthodologie et qui ont suscité de nombreux débats et controverses (Harding, 2004).

Les théories du point de vue ont été développées et débattues dans plusieurs disciplines scientifiques, notamment par les philosophes politiques, les philosophes

des sciences et les sociologues. Les unes et les autres ont une vision différente du point de vue dont l'expérience produit le savoir, et tandis que les philosophes insistent sur le point de vue des femmes, les sociologues argumentent pour le point de vue féministe. Les premières élaborations féministes de ces théories puisent dans la pensée marxiste, comme en atteste Nancy Hartsock (1998), qui propose une collection des articles qu'elle a publiés depuis les années 1970 et reformule ses propositions en réponse aux critiques qu'ont soulevées ses publications. Le point de vue féministe, tel que l'entend Hartsock, se veut une tentative de développement d'un matérialisme historique féministe et constitue de la sorte une perspective féministe critique à l'endroit des théories marxistes.

« In revisiting the argument I made for a feminist standpoint I want to both pluralize the idea and preserve its utility as an instrument of struggle against dominant groups. » (Hartsock, 1998 : 239)

Son objectif est de bâtir des bases théoriques pour œuvrer dans le sens de la solidarité politique. Elle a développé le concept de *standpoint* (point de vue) qui attribue au sujet féministe un privilège épistémique, conférant à l'expérience vécue la qualité de savoir. La théorie du point de vue permet par conséquent, selon Hartsock, de produire un savoir qui révèle les conditions matérielles d'existence des femmes. Les groupes dominés expérimentent « *a series of inversions, distortions, and erasures that can become epistemologically constitutive* » (Hartsock, 1998 : 241). Hartsock argumente cependant que le concept de *standpoint* a pour but de permettre de théoriser l'expérience des femmes selon une perspective critique, et non pas seulement de faire entendre et de rendre visibles les expériences vécues par les femmes. C'est en cela qu'elle défend la primauté du point de vue féministe, versus le point de vue des femmes (Hartsock, [1983] 2004). Dans le même ordre d'idée, Harding (1991) soutient que la théorie du point de vue permet de produire des connaissances autant sur l'oppression elle-même que sur les multiples réactions des femmes à l'oppression.

Une des critiques majeures adressées à Hartsock serait que ce point de vue féministe serait considéré par l'auteure comme universel, c'est-à-dire qu'il n'y aurait qu'un point de vue féministe, celui-ci étant susceptible de faire disparaître les autres axes d'oppression qui peuvent peser sur les femmes (race, classe et orientation sexuelle). Pourtant, Hartsock avait clarifié sa position sur le point de vue féministe dès ses premières formulations :

« Women who call themselves feminists disagree on many things ... One would be hard pressed to find a set of beliefs or principles, or even a list of demands that could safely be applied to all feminists.[...] At bottom, feminism is a mode of analysis, a method of approaching life and politics, rather than a set of political conclusions about the oppression of women. » (Hartsock, 1981 : 35-36)

Selon Hirschmann ([1997] 2004), les critiques adressées à l'universalisme du point de vue féministe sont erronées, dans la mesure où Hartsock propose avant tout une méthodologie féministe, propre au contraire à permettre de rendre compte de la multiplicité des expériences d'oppression.

« That each group may realize its own substantively distinct standpoint, in response to the particular differences in the forms oppression takes for women of different races, classes, or sexualities, does not undermine this methodological commonality. » (Hirschmann, [1997] 2004 : 319)

Les théories du point de vue sont à la fois une méthodologie et une épistémologie, car elles prescrivent un mode de production des connaissances, à partir de l'expérience vécue et non pas dans la sphère de l'abstraction, tout en interrogeant ce mode de production. Comme le souligne Hirschmann ([1997] 2004), ces théories invitent à objectiver le processus de production des connaissances et celui de l'interprétation des connaissances.

4.1.2 Le concept d'objectivité forte

Harding partage les principes développés par Nancy Hartsock : la production d'une théorie à partir du vécu des femmes, le privilège épistémique accordé aux points de vue minoritaires et minorisés, le caractère situé partiel/partial de la science dominante, l'imbrication entre savoir/pouvoir, l'idée que les productions scientifiques ne sont pas hors du monde social, qu'elles sont politiques. Pour Harding, les théories du point de vue constituent une remise en question du concept d'objectivité :

« Then I shall show why it is reasonable to think that the socially situated grounds and subjects of standpoint epistemologies require and generate stronger standards for objectivity than do those that turn away from providing systematic methods for locating knowledge in history. The problem with the conventional conception of objectivity is not that it is too rigorous or too "objectifying", as some have argued, but that it is not rigorous or objectifying enough; it is too weak to accomplish even the goals for which it has been designed, let alone the more difficult projects called for by feminisms and other new social movements... » (Harding, [1993] 2004 : 127-128)

Le concept d'objectivité ne peut être pensé en dehors de son lien avec le sujet de la connaissance, c'est-à-dire celui ou celle qui produit les connaissances. Harding avance que la conception universaliste de la connaissance impose une conception du sujet de la connaissance en tant que sujet abstrait et invisible. Ce sujet de la connaissance est réputé différent de l'objet, dans la mesure où seul l'objet est considéré comme étant situé dans le temps et l'espace. La prétention que le sujet de la connaissance objective peut s'extraire de ses déterminations sociales (âge, sexe, classe, etc.) n'est qu'une illusion, qui permet de ne pas rendre visibles les croyances sexistes, classistes et racistes, entre autres, et donc de ne pas adopter une posture critique face à la production des connaissances qui en résulte. Delphy va avec raison un peu plus loin lorsqu'elle affirme :

L'idée d'une science neutre – d'une théorie non reliée à une position sociale/politique – n'est pas une idée elle-même neutre, elle ne vient pas d'une

absence de position socio-politique, puisqu'une telle absence est inconcevable. L'idée que le savoir n'a pas de fondement dans la position sociale est au contraire produite par une position sociale précise : la position de dominance. (Delphy, 1982 : 59)

Il s'agit pour Harding de conférer au principe d'objectivité forte la primauté en tant qu'outil de production du savoir. Pour Harding, entre autres, le principe d'objectivité forte impose une lecture non essentialiste, mais au contraire constructiviste des expériences vécues du point de vue des opprimé-es. Il impose aux chercheuses et aux chercheurs d'explicitier leurs propres intérêts à partir de leur positionnement dans les rapports sociaux, c'est-à-dire qu'elles et ils doivent adopter une compréhension critique d'eux-mêmes en tant que productrices et producteurs de connaissance.

« The subjects/agents of knowledge for feminist standpoint theory are multiple, heterogeneous, and contradictory or incoherent, not unitary, homogeneous, and coherent as for empiricist epistemology. Feminist knowledge has started off from women's lives, but it has started off from many different women's lives; there is no typical or essential woman's life from which feminisms start their thought... » (Harding, [1993] 2004 : 134)

Le concept d'objectivité forte renvoie ainsi à l'idée d'une réflexivité forte, c'est-à-dire que le sujet de la connaissance doit être considéré en tant que partie de l'objet de la connaissance. Ce concept permet de dépasser les critiques opposées aux théories du point de vue, qui ont été accusées de ne produire qu'un savoir partiel, partial et subjectif. Nous interprétons le concept d'objectivité forte élaboré par Harding comme une tentative réussie de délégitimer ces critiques.

En effet, loin de produire des savoirs incomplets, les théories du point de vue autorisent une lecture et une interprétation du social depuis les points de vue de celles et ceux qui sont produits comme marginaux, ou qui sont constitués en groupe minorisé par un système de domination. En conséquence, ces points de vue ne produisent pas un savoir subjectif, ce qui est le cas en réalité des savoirs dominants, mais ils assurent au contraire la production d'un savoir qui répond à une objectivation

plus grande, car ils remplissent des exigences véritablement démocratiques, en ne servant pas la domination, mais en contribuant au contraire à la révéler.

« A standpoint is not an empiricist appeal to or by « the oppressed » but a cognitive, psychological, and political tool for more adequate knowledge judged by the non essentialist, historically contingent, situated standards of strong objectivity. Such a standpoint is the always fraught but necessary fruit of the practice of oppositional and differential consciousness. A feminist standpoint is a practical technology rooted in yearning, not an abstract philosophical foundation. » (Haraway, 1997 : 47)

Le concept d'objectivité forte nous permet de défendre le choix de partir du point de vue des lesbiennes pour examiner la contrainte à l'hétérosexualité exercée sur les filles, notamment à partir de l'adolescence, quelle que soit leur orientation sexuelle. Ce concept permet de soutenir que les lesbiennes ne sont pas hors-jeu, autrement dit il n'y a pas des hétérosexuelles et des lesbiennes, mais plutôt des femmes sur lesquelles pèse la contrainte à l'hétérosexualité. Nous introduisons une distinction du point de vue du vécu des unes et des autres : là où les femmes hétérosexuelles peuvent s'accommoder de cette contrainte (avec tout ce que cela suppose de contradictions et de paradoxes), les lesbiennes se trouvent niées dans leur identité sexuelle et leurs besoins sont non seulement occultés, mais quasi impossibles à remplir, à l'adolescence en particulier (Logan et Buchanan, 2008). Comme Rich l'affirmait déjà il y a environ trente ans :

La théorie féministe ne peut plus se contenter de tolérer « le lesbianisme » comme « style de vie alternatif » ou de faire ici ou là une allusion de bon ton aux lesbiennes. Il est grand temps de faire une critique féministe de la contrainte à l'hétérosexualité qui pèse sur les femmes. (Rich, 1981 : 16)

En ce sens, travailler à rendre visible la contrainte à l'hétérosexualité qui structure les sociétés contemporaines nous semble une lutte féministe non seulement valable, mais incontournable.

4.1.3 Intégration des enjeux épistémologiques à la démarche de recherche

La perspective critique à l'endroit du sujet de la connaissance, à laquelle nous invite le concept d'objectivité forte, nécessite d'explicitier notre position de chercheuse hétérosexuelle. Wilton (1995) a développé une critique qui s'avère utile pour atteindre cet objectif. Elle argumente que les chercheuses doivent impérativement questionner leur « privilège hétérosexuel », c'est-à-dire la position dominante qui est la leur en tant qu'hétérosexuelle, non seulement par rapport à leur objet de recherche, mais également en tant que productrice de connaissances. Le concept d'objectivité forte nous apparaît être un outil propre à répondre à cette exigence :

« Once « lesbian » is recognised as a speaking/reading position rather than a mere object of study, then theory and practice predicated upon heterosexuality as the absolute norm and universal referent simply cease to be adequate. »
(Wilton, 1995 : 14)

Il nous est apparu que le privilège hétérosexuel mérite sans nul doute d'être pleinement réfléchi, afin de prendre la mesure des implications qui en découlent pour notre démarche de recherche dans son intégralité. La question des groupes-tests, par exemple, illustre parfois à quel point ce privilège n'est pas remis en question. La mise en place d'un groupe test peut impliquer que l'on considère que celui-ci est susceptible de rendre compte d'une situation standard (celles des hétérosexuelles), qui renvoie plus ou moins implicitement à l'idée de norme. En ce qui concerne notre recherche, nous considérons les jeunes lesbiennes comme actrices sociales crédibles. Autrement dit, les jeunes lesbiennes sont des femmes qui occupent certes une position spécifique dans les rapports sociaux de sexe, mais cette position spécifique ne saurait les discréditer en tant qu'elles sont représentatives du groupe social des femmes. Cette prise de position correspond selon nous à la remise en question du privilège hétérosexuel, lequel conduit trop souvent à ne prendre en considération que les jeunes hétérosexuelles et prétendre qu'elles représentent l'ensemble des femmes.

« An alarming majority of important feminist books ignore lesbian-ness entirely. There is a particularly extraordinary trend for heterosexual feminists writing on sexuality to dispense with lesbians altogether by misnaming heterosexuality as sexuality [...] » (Wilton, 1995 : 15)

La notion de privilège hétérosexuel nous conduit à prendre acte, en tant que chercheuse, du fait que nous ne sommes pas positionnée à la marge du groupe des femmes, d'autant plus que nous cumulons des privilèges supplémentaires du fait de notre appartenance au groupe ethnique dominant et à une classe sociale favorisée, et ce, tout au long de notre recherche. Certaines auteures ont toutefois mis en garde contre le risque que présentent les recherches ou les intérêts de personnes occupant des positions dominantes et qui prétendent travailler sur un rapport de domination du point de vue des dominées. Narayan ([1989] 2004) explicite les biais et conséquences possibles lorsque les femmes du Nord tentent de rendre compte de l'oppression des femmes du Sud :

« We should be suspicious of those expressing an interest in concerns that belong to or affect groups of which they are not a part – they may try to appropriate the concern for themselves, thereby distorting it by taking it out of the original context, or they may try to speak for those whose concern it is rather than allowing a space to be created in which those whose concern it is can speak about it for themselves and be heard with validity. » (Narayan, [1989] 2004 : 219)

Ces critiques sont également valables dans notre cas, en tant qu'hétérosexuelle cherchant à travailler sur la domination vécue par les femmes non hétérosexuelles. Nous sommes attentive notamment au risque de récupération dénoncé par cette auteure, qui fait en sorte que le risque de ramener l'oppression vécue par les lesbiennes à l'oppression sexiste, telle que nous la vivons, est bien réel. Pour autant, les lesbiennes sont effectivement opprimées en tant que femmes, mais il est également vrai qu'elles sont opprimées en tant qu'homosexuelles. Le sexisme subi par les lesbiennes est susceptible d'être différent de celui vécu par les hétérosexuelles,

et, sur ce point, nos répondantes seules peuvent offrir un discours valable. Il s'agira de trouver et conserver un équilibre entre l'écoute et l'appropriation de leurs paroles dans notre démarche d'analyse.

4.2 Approche méthodologique

Nous exposons dans cette section nos choix méthodologiques : la méthode de collecte de données, soit les entrevues compréhensives et le guide d'entrevue; les critères qui ont guidé la constitution de l'échantillon, ainsi que les limites de celui-ci; enfin, le déroulement de la collecte des données.

4.2.1 Les entrevues compréhensives et le guide d'entrevue

Nous intéressant au vécu des jeunes lesbiennes au regard de la sexualité et des intérêts amoureux, nous avons mené des entrevues, car il s'agit d'un mode de collecte où :

[...] s'exprime plus directement le sens que les individus donnent à leur conduite tel qu'ils le verbalisent [c'est] un instrument privilégié pour étudier les expériences vécues et comprendre leur sens. (Schnapper, 1999 : 64)

L'expérience vécue par les jeunes lesbiennes constitue le matériel d'enquête que nous analysons. La démarche qualitative doit par conséquent offrir la possibilité aux répondantes d'élaborer leur propre histoire, tout en assurant que les enjeux reliés au contexte social et culturel soient documentés au cours des entrevues.

Nous avons examiné les études qualitatives disponibles afin de tirer profit des résultats antérieurs et d'élaborer un guide d'entrevue qui nous permettra d'atteindre nos objectifs de recherche. L'étude qualitative sur la sexualité des adolescentes lesbiennes par Logan et Buchanan (2008) a été conduite selon la méthode de l'entrevue non directive. Les chercheuses n'ont donc pas produit de guide d'entrevue susceptible de nous guider dans l'élaboration de notre dispositif de recherche. Elles

ont proposé la question initiale suivante : « Pouvez-vous me raconter dans vos propres mots vos expériences de désirs sexuels pour une femme lorsque vous étiez adolescente? » (Logan et Buchanan, 2008 : 478, notre traduction). L'analyse des entrevues a permis de dégager cinq thèmes principaux : les impacts de l'environnement sexiste et hétérosexiste sur les adolescentes; la répression et le déni des désirs homosexuels à l'adolescence; le désir sexuel insatisfait; le secret et le fait de taire à soi-même (*self-silencing*) ses désirs et ses besoins; enfin parvenir à l'acceptation de soi.

Ussher et Mooney-Somers ont pour leur part opté pour une approche semi-directive, et ont conduit leurs entrevues autour des trois questions suivantes : « Vous souvenez-vous de la première fois où vous avez pris conscience que vous aviez du désir sexuel envers une femme? Pouvez-vous me raconter? »; « Pouvez-vous me raconter votre première expérience ou relation sexuelle avec une femme? »; « Qu'est-ce qu'être lesbienne signifie pour vous? » (2000 : 185, notre traduction).

Les thèmes principaux identifiés lors de l'analyse de leurs entrevues sont également riches du point de vue de nos objectifs de recherche. Le premier concerne le désir sexuel, et rend compte de la difficulté, plus ou moins grande, à catégoriser comme sexuelles les premières expériences de désir envers une femme. Le second thème examine les discours des répondantes sur le désir qui semble conduire à une prise de conscience spontanée de leur orientation sexuelle et à l'auto-identification en tant que lesbienne, ou au contraire, à la répression de ce désir et au refus de se considérer lesbienne. Le troisième thème rend compte des représentations négatives de la sexualité lesbienne, et des expériences négatives subies par les répondantes à cet égard (en termes de discriminations, mais également de représentation de soi, et de ses désirs). Enfin, le quatrième thème porte sur les principales stratégies adoptées par les répondantes en réponse aux expériences négatives rapportées dans le thème précédent.

Comme les résultats de Logan et Buchanan (2008), ceux d'Ussher et Mooney-Somers indiquent qu'une démarche similaire nous permettrait d'atteindre nos objectifs. Il nous faut prévoir des questions spécifiques sur les modèles positifs éventuels, culturels et médiatiques, qui ont joué un rôle dans la trajectoire personnelle des répondantes, sur le rôle des amitiés féminines et sur leur représentation d'elles-mêmes en tant que femmes et lesbiennes, en rapport notamment aux attentes normatives. Il est donc nécessaire de formuler un certain nombre de questions de relance, de façon à conduire les répondantes à approfondir les aspects intéressant plus particulièrement nos objectifs de recherche, par exemple, les expériences de victimisation sexuelle reliées à la réputation, l'exclusion par les groupes d'amies, etc., et si ces expériences ont eu des répercussions sur les comportements ou les représentations de soi des répondantes.

À la lumière de ces éléments, nous avons estimé que les objectifs principaux que nous poursuivons dans notre recherche pourraient être atteints en adoptant un format d'entrevue très souple, de type compréhensif :

La démarche compréhensive s'appuie sur la conviction que les hommes ne sont pas de simples agents porteurs de structures, mais des producteurs actifs du social, donc des dépositaires d'un savoir important qu'il s'agit de saisir de l'intérieur, par le biais du système de valeurs des individus; elle commence donc par l'intropathie. Le travail sociologique toutefois ne se limite pas à cette phase : il consiste au contraire pour le chercheur à être capable d'interpréter et d'expliquer à partir des données recueillies. La compréhension de la personne n'est qu'un instrument : le but du sociologue est l'explication compréhensive du social. (Kaufman, 1996 : 23)

Cette approche offre beaucoup de liberté aux répondantes quant à la manière dont elles veulent aborder leur sexualité et leurs intérêts amoureux, et beaucoup de latitude également à la chercheuse quant au rythme de l'entrevue et à l'opportunité ou pas de creuser certains aspects spécifiques.

De plus, le guide d'entrevue a été développé avec le souci de reproduire les conditions nécessaires à la production d'un discours sur une expérience passée. Nous avons formulé des questions propres à favoriser « le processus de localisation d'un souvenir dans le passé », ce qui est rendu possible par le recours à des éléments apparaissant jouer le rôle de points de repère, c'est-à-dire « des états de conscience qui, par leur intensité, luttent mieux que les autres contre l'oubli, ou par leur complexité, sont de nature à susciter beaucoup de rapports, à augmenter les chances de reviviscence » (Halbwachs, 1994 : 37).

Nous avons donc conduit des entrevues compréhensives, soutenues par un guide dans lequel nous avons formulé des questions de relance articulées autour de trois thèmes principaux : l'environnement socioculturel, les expériences amoureuses – lesbiennes et hétérosexuelles, les expériences sexuelles – lesbiennes et hétérosexuelles, ainsi que la connaissance et la recherche éventuelle de modèles identitaires et le rapport à l'identité sexuelle (voire le schéma d'entrevue en annexe).

Les entrevues ont été intégralement retranscrites. Nous avons procédé à la codification des entrevues au moyen du logiciel Nvivo. Les entrevues ont été expurgées des éléments susceptibles de mener à l'identification des répondantes, auxquelles nous avons attribué des prénoms fictifs. Nous avons codé les éléments de contenu de chaque entrevue afin de conduire une analyse thématique. Par la suite, nous avons procédé à une analyse transversale des entrevues de façon à consolider les catégories thématiques et assurer la cohérence des catégories thématiques et de leur analyse.

4.2.2 Constitution de l'échantillon

Notre échantillon est composé de vingt jeunes femmes âgées de 18 à 26 ans, dont dix-huit s'affirment lesbiennes et deux comme bisexuelles. L'âge est déterminé par l'objet de recherche lui-même. Les études mentionnées plus tôt indiquent que la prise

de conscience de leur orientation sexuelle par les filles est un processus qui prend du temps. À l'adolescence, l'auto-identification en tant qu'homosexuelle ne va pas de soi : « most researchers in the field agree sexual orientation is a multi-dimensional aspect of a person's identity that includes emotional, cognitive, and behavioral dimensions » (Saewyc *et coll.*, 2004). Les différentes mesures de l'orientation sexuelle utilisées dans les études quantitatives (attirances, fantasmes, auto-identification et comportements sexuels) ne sont pas toujours concordantes, en particulier chez les jeunes. Par conséquent, une jeune femme peut rapporter avoir des attirances envers des personnes de même sexe, voire des comportements sexuels, sans pour autant s'auto-identifier en tant qu'homosexuelle. Il est de toute façon difficile d'établir si les différentes dimensions mesurées ont la même valeur, autrement dit si certaines ne sont pas plus significatives que les autres : l'attirance sexuelle est-elle une dimension plus indicative de l'orientation sexuelle que les comportements sexuels, en particulier chez les jeunes? (Saewyc *et coll.*, 2004).

Étant donné que la formation de l'identité sexuelle est un processus multidimensionnel, il y a de forts risques que toutes ces dimensions ne progressent pas de manière simultanée et symétrique (Savin-Williams *et* Ream, 2007), sans compter le poids des attentes sociales hétérosexistes sur les comportements et les représentations sociales des jeunes. Outre les difficultés méthodologiques soulevées ici, ces remarques contribuent à démontrer que l'auto-identification en tant qu'homosexuel-le se produit au terme d'un processus de reconnaissance puis d'acceptation de son orientation sexuelle. Nos objectifs de recherche sont centrés sur les trajectoires individuelles des lesbiennes par rapport à la formation de leur identité sexuelle et à l'apprentissage sexuel et amoureux. Il nous paraît donc justifié d'interroger des jeunes femmes qui ont achevé ces étapes, soit des jeunes femmes qui ne sont plus adolescentes.

Comme en attestent les recherches portant sur les lesbiennes, celles-ci constituent une population difficile à rejoindre (voir notamment Chamberland et Lebreton, 2012a). Les chercheurs ont fréquemment recours aux organismes LGBT pour recruter des participant-es à des enquêtes. L'échantillon est alors dit « de convenance ». Cette stratégie de recrutement constitue d'ailleurs généralement un biais qui peut limiter la valeur scientifique des données recueillies, notamment sur le plan de la représentativité. Cela dit, pour envisager la possibilité de disposer d'un échantillon représentatif d'une population donnée, il faut avoir accès à des données permettant de connaître les caractéristiques de la population qui nous intéresse. De telles données n'existent pas pour les lesbiennes. Dans le cadre de cette recherche, force est de constater que le recrutement par le biais des organismes LGBT n'a donné aucun résultat. Cela peut s'expliquer en partie par le fait que les filles fréquentent moins ce type d'organismes que les garçons.

Le recrutement s'est déroulé sur une période de dix-huit mois. Nous avons eu recours à plusieurs stratégies, les plus efficaces étant principalement la diffusion d'une invitation à témoigner diffusée dans les milieux communautaires, notamment les groupes de femmes, dans le milieu universitaire (l'appel à témoigner a été diffusé par le réseau d'études féministes de l'Université du Québec à Montréal, et par des professeures dans le cadre de cours traitant de l'homosexualité), ainsi que dans l'unique revue québécoise s'adressant spécifiquement aux lesbiennes, « Entre elles », qui a publié l'appel sur sa page Facebook. Nous avons également eu recours à la méthode « boule de neige », qui consiste à solliciter nos répondantes afin qu'elles diffusent l'appel dans leur réseau.

L'échantillon est composé de jeunes lesbiennes appartenant au même milieu socioéconomique (classe moyenne faible à aisée), qui sont principalement de langue maternelle française (une répondante a été élevée en français et en anglais), majoritairement caucasiennes (une répondante est originaire de Chine, et a été

adoptée par un couple québécois en très bas âge). Bien que la saturation des données (Glaser et Strauss, 1967) ait été atteinte après les 15 premières entrevues, nous avons poursuivi le recrutement de cinq autres jeunes femmes afin de nous en assurer. En termes d'âge, l'échantillon est assez diversifié :

Âge	nb de répondantes	Âge	nb de répondantes
18 ans	1	23 ans	4
20 ans	3	24 ans	2
21 ans	3	25 ans	3
22 ans	2	26 ans	2

Treize répondantes ont pour activité principale les études, les 7 autres sont en emploi. En ce qui concerne le degré de scolarité, deux répondantes ont un diplôme d'études collégiales (DEC) et deux autres sont inscrites dans un programme de collégial. Les seize autres répondantes ont poursuivi à l'université : cinq d'entre elles ont obtenu un diplôme de baccalauréat, tandis que neuf sont étudiantes dans un programme de baccalauréat; enfin deux répondantes sont actuellement étudiantes aux cycles supérieurs. Les deux répondantes ayant obtenu leur DEC et les cinq répondantes ayant obtenu leur baccalauréat sont en emploi au moment des entrevues. Enfin, sur le plan géographique, neuf répondantes ont passé leur adolescence à Montréal, cinq en banlieue de Montréal, et six en région.

Notre échantillon est donc composé de jeunes femmes qui ont pour la majorité un degré de scolarisation élevé. Elles proviennent également pour la majorité de milieux socioéconomiques relativement privilégiés. Une des limites de l'échantillon concerne donc la prise en compte du critère de sélection d'un échantillon de type qualitatif, soit la diversification (Pires, 1997). Toutefois, cette limite présente une contrepartie qui assure une plus grande cohérence des résultats. D'une part, il est difficilement possible dans un échantillon forcément limité en nombre de tenir compte à la fois de

la classe sociale et de l'origine ethnique des répondantes (laquelle peut à son tour être subdivisée en autant de catégories que de communautés ethnoculturelles) dans le but de produire une interprétation substantielle des différences éventuelles retrouvées au moment de l'analyse. Une vingtaine d'entrevues seulement ne permettraient pas de déterminer à quel facteur attribuer les différences relevées.

D'autre part, la limitation de la dispersion empirique (la diversification externe de l'échantillon) nous permet d'approfondir l'étude de l'aspect central de cette recherche : les expériences reliées à la formation d'une identité sexuelle lesbienne. La diversité ethnoculturelle, par exemple, introduit inévitablement des enjeux reliés au racisme et à l'appartenance à une communauté ethnoculturelle, enjeux qui sont susceptibles de complexifier encore davantage les trajectoires sexuelles et amoureuses des jeunes femmes (Larouche, 2010; D'Amico, Julien et Chartrand, 2008). Dans le même ordre d'idée, nous avons veillé à nous assurer que les répondantes aient passé la plus grande partie de leur existence au Québec, notamment leur adolescence, de façon à ce que le contexte socioculturel de référence des répondantes soit le même, condition nécessaire à l'atteinte de nos objectifs de recherche.

4.2.3 Le déroulement des entrevues

Les entrevues se sont déroulées dans les locaux de l'Institut de recherches et d'études féministes d'avril 2011 à juillet 2012. Les répondantes se sont prêtées au jeu de l'entrevue de façon très ouverte : la plupart d'entre elles ont fait mention dès les premières minutes de l'importance qu'elles accordent à participer à une enquête qui porte sur leur réalité. Dans l'ensemble, nous le verrons, ces jeunes femmes déplorent l'invisibilité des réalités lesbiennes, le peu de recherches qui leur sont consacrées; aussi voyaient-elles leur participation comme une façon de contribuer à une plus grande visibilité. Le fait que la majorité des répondantes avaient fréquenté ou fréquentaient encore l'université peut expliquer leur intérêt à participer, étant donné

leur proximité avec le milieu de la recherche académique. Les entrevues ont duré entre 1 h 45 et 2 h 15.

Une majorité de répondantes étant étudiantes à l'université, il semble également que la distance chercheuse/répondante s'en soit trouvée réduite, d'autant plus que nous avons mis en pratique les techniques de conduite des entrevues proposées par Kaufman (1996). Ces techniques nous ont aussi permis de grandement réduire cette distance :

L'idéal est de rompre la hiérarchie sans tomber dans une équivalence des positions : chacun des deux partenaires garde un rôle différent. L'enquêteur est maître du jeu, il définit les règles et pose les questions; l'informateur au début se contente de répondre. C'est ensuite que tout se joue : il doit sentir que ce qu'il dit est parole en or pour l'enquêteur, que ce dernier le suit avec sincérité, n'hésitant pas à abandonner sa grille pour lui faire commenter l'information majeure qu'il vient de livrer trop brièvement. L'informateur est surpris de se sentir écouté en profondeur et il se sent glisser, non sans plaisir, vers un rôle central : il n'est pas interrogé sur son opinion, mais parce qu'il possède un savoir, précieux, que l'enquêteur n'a pas, tout maître du jeu qu'il soit. (Kaufman, 1996 : 48)

Parmi les autres techniques recommandées par Kaufman figure l'empathie. Cette disposition de la chercheuse vis-à-vis des répondantes doit être sincère. Dans le cadre de cette recherche, cette posture ne nous a pas posé problème. La curiosité et le besoin d'obtenir des réponses à nos questions nous ont permis d'adopter sans difficulté une attitude empreinte d'empathie, de respect et d'écoute attentive à l'égard des jeunes femmes rencontrées. Le caractère intime de certaines questions, notamment celles portant sur la sexualité, n'a pas constitué un obstacle et n'a pas engendré de malaise. Par contre, beaucoup de jeunes femmes ont manifesté leur difficulté à exprimer verbalement certains ressentis, non par gêne, mais plutôt parce que les mots adéquats leur venaient difficilement (les questions portaient sur la reconnaissance de leurs propres désirs sexuels par exemple, ou encore comment elles

parvenaient à distinguer entre désir et amour ou affection). Lorsque cela s'est produit, nous avons dédramatisé, par une plaisanterie le plus souvent, et avons relancé les répondantes pour éviter d'une part que les jeunes femmes n'éprouvent un sentiment d'incompétence qui aurait pu nuire à la poursuite de l'entrevue, et d'autre part, parce que cette difficulté d'expression constitue un résultat de recherche en soi, qu'il nous apparaissait nécessaire d'approfondir.

Enfin, soulignons qu'à plusieurs occasions au début des entrevues, nous avons hésité à utiliser le terme lesbienne et ses dérivés, envisageant de lui préférer des expressions comme « désirs pour une personne de même sexe, ou une fille », etc. Il y a une excellente raison à ces hésitations : bien des répondantes utilisent le terme « lesbienne » à de nombreuses reprises durant l'entrevue, pour aussitôt préciser que ce n'est pas de cette façon qu'elles se voient ou s'identifient. Il est apparu au cours des entrevues que l'utilisation du terme lesbienne, ou de tout autre terme renvoyant de façon claire et explicite à une identité homosexuelle constitue en soi un enjeu important des trajectoires individuelles, dont nous avons tenu compte à la suite des premières entrevues.

CHAPITRE V

LES RELATIONS ENTRE PAIRS AU SECONDAIRE : CONTEXTE CLÉ DE LA SOCIALISATION À L'HÉTÉROSEXUALITÉ

Ce chapitre et le suivant sont consacrés à l'exposition des données que nous avons recueillies au cours des entrevues auprès de jeunes lesbiennes. Les données y sont présentées de façon descriptive et seront ensuite analysées dans le chapitre 7. Ce choix découle de la difficulté rencontrée à rendre compte de façon efficace et claire de l'intrication des éléments constituant des obstacles à la formation de l'identité sexuelle lesbienne, tout en examinant les effets sur la formation identitaire proprement dite des répondantes. Comme nous l'avons indiqué dans notre orientation théorique, l'environnement social des jeunes femmes que nous avons interrogées est examiné dans la perspective de la contrainte à l'hétérosexualité. Les entrevues montrent que cette contrainte agit simultanément en imposant et en interdisant : elle impose l'idée que l'hétérosexualité est le destin naturel des femmes, au moyen de la socialisation, afin que les filles se conforment aux exigences normatives de la féminité. Dans le même mouvement, elle interdit, en constituant les femmes qui expérimentent des sentiments ou des désirs invalidant l'idée de destin hétérosexuel naturel, comme déviantes ou « anormales ». Ce processus d'interdiction s'avère constituer à son tour un élément structurant des expériences relatées par nos répondantes et permet d'expliquer les sentiments négatifs qui ont marqué la formation de leur identité sexuelle.

Nous avons donc choisi d'exposer les résultats de façon à proposer dans un premier temps une analyse essentiellement descriptive de nos données, chacun de ces deux modes d'action de la contrainte à l'hétérosexualité faisant l'objet d'un chapitre spécifique. Le chapitre 5 est consacré à l'examen des éléments qui concourent à favoriser la conviction chez les répondantes que l'orientation vers l'hétérosexualité va de soi, ainsi que leur engagement dans des pratiques qui participent à actualiser, voire renforcer cette conviction. Le chapitre 6 aborde à nouveau ces éléments, mais du point de vue de la formation de l'identité sexuelle des jeunes femmes et permet de répondre à l'interrogation suivante : comment sont-elles parvenues à se dégager des effets de ces contraintes pour s'engager dans des relations amoureuses et sexuelles conformes à leurs désirs? Le chapitre 7 nous permettra ensuite de reprendre ces résultats dans la perspective de la contrainte à l'hétérosexualité et de discuter les interrelations entre les modalités et les effets de cette contrainte sur la formation de leur identité sexuelle, lesquels sont intrinsèquement liés dans le vécu et les expériences relatées par les jeunes femmes que nous avons interrogées.

Ce chapitre est donc consacré au milieu scolaire qui constitue un espace de socialisation signifiant dans la formation identitaire des jeunes. La plus grande partie de l'adolescence prend place durant les années d'éducation de niveau secondaire. Le contenu scolaire et, plus fondamentalement, les relations entre pairs sont autant d'occasions d'actualiser les attentes normatives reliées au genre et à la sexualité. Dans une première partie, nous rendons compte du traitement de l'homosexualité en milieu scolaire. Nous présentons les expériences des répondantes et leur perception de l'intégration des réalités homosexuelles dans le cursus scolaire. Nous dressons ainsi un portrait rapide de la visibilité de l'homosexualité en milieu scolaire secondaire, de la façon dont elle est reçue, et de la connaissance par les répondantes de personnes homosexuelles, notamment de femmes lesbiennes, qu'il s'agisse de personnalités publiques, d'élèves ou de professeur-es. Nous abordons également

l'ouverture ou la fermeture du milieu familial des répondantes à l'égard de l'homosexualité et des réalités gaies et lesbiennes.

Dans une seconde partie, nous mettons en évidence la structure qui organise les relations entre pairs et entre les groupes d'élèves, structure qui alloue aux élèves dits « populaires » le statut hiérarchique le plus élevé. Les jeunes lesbiennes que nous avons interrogées rendent compte du pouvoir de régulation normative des genres et des sexualités exercé par les élèves populaires. Les filles populaires représentent l'idéal normatif de la féminité, auquel les adolescentes se réfèrent. À ce titre, elles constituent un modèle qui rend visibles les exigences normatives centrales de la féminité : belle apparence physique et investissement dans la séduction hétérosexuelle. Ces deux dimensions animent de façon prépondérante les conversations entre amies, comme en témoignent nos répondantes. Les intérêts pour l'embellissement physique et la romance hétérosexuelle sont interreliés dans les discussions et les préoccupations des adolescentes. Les jeunes lesbiennes de notre étude se sont engagées dans des relations intimes hétérosexuelles ou ont expérimenté des rapports sexuels hétérosexuels. La plupart des répondantes relatent avoir vécu des expériences relationnelles et sexuelles hétérosexuelles consistantes, sur le plan de l'implication ou de la durée. Nous consacrons la troisième et dernière partie de ce chapitre aux modalités de ces engagements, principalement dans la perspective des rapports sociaux de sexe.

5.1 L'invisibilité de l'homosexualité

Un constat important qui se dégage des entrevues est que la grande majorité des répondantes ne connaissaient pas de personnages culturels et médiatiques ou de personnalités publiques lesbiennes au moment de l'adolescence. Dans ces circonstances, l'environnement scolaire et le milieu familial représentent les deux seules sphères susceptibles de donner une visibilité aux réalités gaies et lesbiennes.

5.1.1 L'homosexualité : un sujet rarement abordé dans le cursus scolaire

À la question « avez-vous entendu parler de l'homosexualité dans vos cours du secondaire? », aucune répondante n'a approfondi la question du contenu des manuels scolaires, dont elles rapportent ne pas avoir souvenir que ceux-ci aient fait mention de l'homosexualité. Par contre, une dizaine de jeunes femmes ont spontanément abordé la place donnée à l'homosexualité dans les cours de Formation personnelle et sociale²² (FPS), ou dans ceux de « morale²³ » et « de religion » pour les plus jeunes. Certaines répondantes ont suivi des cours de FPS et ont une perception négative du contenu et de la façon dont la sexualité en général y est abordée :

²² Le programme de Formation personnelle et sociale (FPS), mis en place en 1984 contenait des objectifs d'éducation à la sexualité : « Ce programme appliqué de manière variable a été graduellement aboli en 2001 dans le contexte de la réforme scolaire de l'éducation. Dans le cadre du renouveau pédagogique, l'École québécoise avait pour mandat, dans ses domaines généraux de formation, de faire de l'éducation à la sexualité, du préscolaire au secondaire. Elle devait alors le faire en développant conjointement des compétences disciplinaires et des compétences transversales. » (RPSQ, 2011 : 1).

²³ Durant les années où les répondantes suivaient une scolarité de secondaire, l'enseignement moral et l'enseignement moral et religieux, catholique ou protestant, étaient inscrits au Programme de formation de l'école québécoise pour le premier cycle du secondaire, tandis que le cours d'éthique et de culture religieuse était donné au deuxième cycle (Secrétariat aux affaires religieuses, 2003).

Déjà, un cours, c'est 1 h 15, on ne passait même pas 1 h 15 à en parler [...] on a fait ça bref, très, très bref, « oh un condom, comment ça fonctionne? » Puis, je veux dire, on n'a pas élaboré sur l'homosexualité [...].

(Nicole, 21 ans)

J'étais tannée des cours de FPS qui parlaient du condom tout le temps. Ça ne nous touchait jamais, nous autres.

(Nathalie, 26 ans)

Ces jeunes femmes rapportent ainsi n'avoir jamais entendu parler d'homosexualité au cours de leurs études secondaires, comme Olivia qui l'exprime clairement :

Niet, zéro parlé, zéro, zéro, zéro au secondaire. Jamais, jamais. Je n'ai jamais eu de cours de quelque chose qui aurait pu parler de ça, jamais. Puis je trouve ça vraiment dommage et j'aimerais vraiment ça, que les cours d'éducation sexuelle reviennent, puis qu'ils en reparlent.

(Olivia, 22 ans)

Selon nos répondantes, l'homosexualité est le plus souvent ignorée dans le contenu des cours et ne fait même pas l'objet d'une simple mention. Pour Michèle, l'attitude de certains enseignants concourt à la médiocrité de l'éducation à la sexualité reçue :

Le prof de morale qui se disait très ouvert là, mais qui était très... il disait plein de faussetés aux étudiants, il leur apprenait des choses erronées, tu sais. [...] Puis il faisait les cours de FPS en plus, fait que t'imagines l'éducation sexuelle qu'il donnait! Ce n'était pas super. [...] Il pouvait parler de ses expériences sexuelles à lui, de la grosseur de son propre pénis [...], il pouvait parler aussi de gens qui font des infections urinaires, c'est parce qu'ils sont sales. Écoute, il disait n'importe quoi, là!

(Michèle, 25 ans)

Les cours de « religion » constituent un contexte qui apparaît se prêter à aborder la question de la sexualité, compte tenu de l'importance centrale qui est généralement allouée au contrôle de la sexualité et des rapports entre les sexes dans les religions, comme en témoigne Jennifer :

D'ailleurs, je me rappelle en secondaire 5 dans mon cours de religion [...] le prof parlait des rôles de... le rôle du père, puis le rôle de la mère puis blabla... puis là, j'ai levé ma main [j'étais] bien rouge bien sûr, et puis j'ai dit : « oui, puis si c'était deux femmes? » Puis là, il a comme hésité, puis il a dit : « Bien, tu sais, il faut qu'il y en ait un qui ait un rôle paternel pareil ».

(Jennifer, 23 ans)

Dans cet extrait, la répondante rapporte que sa question portant sur l'homoparentalité lesbienne non seulement n'est pas envisagée par le professeur comme une occasion d'aborder cette réalité, mais qu'il profite de la question pour réaffirmer l'impératif (« il faut que ») de la complémentarité des rôles parentaux, maternel et paternel. L'invisibilité de l'homosexualité en milieu scolaire est également perceptible dans le contenu des cours, et de façon générale, les propos des répondantes soulignent la persistance des représentations hétéronormatives et l'invisibilisation des réalités homosexuelles qui en découle.

Après le retrait du cours de FPS, le contenu relatif à la sexualité a parfois été repris dans le cadre du cours de morale. C'est dans le cadre de ce cours que Josée rapporte avoir eu une professeure soucieuse de sensibiliser ses élèves aux réalités gaies et lesbiennes, à la fois en se présentant elle-même comme une alliée, soulignant la

présence de gais et de lesbiennes dans son cercle d'ami-es, et en invitant le GRIS-Montréal²⁴ à intervenir durant ses cours :

Ma prof de morale avait des amis homosexuels [...], elle nous avait donné juste un cours préparatoire avant l'arrivée du GRIS [rire]. Pour moi personnellement, je n'avais pas besoin d'un cours préparatoire pour voir des homosexuels, je n'étais pas comme : « Mon Dieu, des homosexuels! » Mais justement, elle disait : moi, j'ai des amies lesbiennes, j'ai des amis gais, oui je m'en vais sortir dans un bar gai, avec eux.

(Josée, 20 ans)

Quatre répondantes rapportent ainsi avoir assisté à une intervention du GRIS-Montréal au cours de leurs études secondaires, comme Nathalie qui avait divulgué son orientation sexuelle dans son milieu scolaire à partir de la 4^e secondaire, qui a demandé et obtenu des interventions du GRIS-Montréal dans son établissement :

Je demandais aux profs qu'on ait des intervenants gais, j'en voulais, je trouvais que ce n'était pas assez visible, j'étais tannée des cours FPS qui parlaient du condom tout le temps.

(Nathalie, 26 ans)

En secondaire 1 et 2 surtout, dans les cours de morale et FPS, on en parle, il y a des rencontres, il y a des gens qui font partie de la communauté gaie de Montréal qui viennent nous parler, puis nous dire justement : « hé, on n'est pas quelqu'un de différent ». Puis il y a bien

²⁴ Le GRIS-Montréal est un organisme qui propose des interventions sous forme d'ateliers permettant de démystifier l'homosexualité en milieu scolaire au Québec. Ces ateliers sont un moyen concret de lutter contre l'homophobie. Organisme réputé, le GRIS-Montréal a réalisé près de 1000 interventions en 2012-2013, rejoignant ainsi près de 25 000 élèves. (Pour plus d'informations, consulter le site Internet de l'organisme : <http://www.gris.ca/>)

des gens dans ma classe qui étaient homosexuels et ils ne voulaient pas en parler tu sais, ils avaient peur, et justement ces gens-là sont là aussi pour faire comme, pour raconter leurs histoires, comment ils sont sortis du placard et tout. Fait qu'en même temps, ça aide les gens et ça conscientise les gens comme quoi tu n'es pas nécessairement différent parce que...

(Josée, 20 ans)

Cependant, les visites du GRIS-Montréal ne sont pas bien perçues par deux répondantes. Dans un premier cas, l'évaluation mitigée résulte d'un concours de circonstances, un des intervenants du GRIS-Montréal étant également venu dans la même classe pour démystifier le VIH :

On a eu une visite du GRIS quand on était en secondaire 4, je ne me souviens pas tant de la visite. Je me souviens du gars parce qu'il était venu deux semaines d'affilée, une fois pour nous parler d'homosexualité, une autre fois pour nous parler du sida, parce que lui, il était homosexuel puis il avait le sida, puis il était dans les deux organismes. Puis ça avait adonné comme ça qu'il était venu deux semaines d'affilée dans la même classe. Ça, ce n'était pas une bonne idée, parce que ça a fait vraiment des liens.

(Deborah, 20 ans)

Dans le cas de Lise, le mauvais accueil de la répondante vis-à-vis de l'intervention du GRIS-Montréal tient à son propre parcours, dans la mesure où elle ressent le besoin de s'identifier à une lesbienne dont l'apparence est féminine, et que l'intervenante lesbienne présentait une apparence masculine :

Je me souviens qu'il y a eu le GRIS qui était venu, mais ça n'avait pas été concluant non plus parce que c'était une lesbienne très masculine qui était là... fait que là, je vais te dire...

(Lise, 23 ans)

Quatre répondantes seulement rapportent donc avoir reçu la visite du GRIS-Montréal au cours de leur secondaire. Deux répondantes les ont accueillies positivement, tandis que les deux autres sont critiques et rapportent n'en avoir pas retiré de bénéfice. Cependant, plusieurs répondantes ont souligné connaître l'existence du GRIS-Montréal et auraient souhaité que leur établissement scolaire reçoive des intervenant-es.

Peut-être que si j'avais eu... il y a des GRIS-Montréal qui viennent dans les écoles, puis tout ça, bien il n'y a jamais eu de ça.

(Olivia, 22 ans)

À l'exception de Josée, dont la professeure sensibilisait ses élèves aux réalités gaies et lesbiennes, et qui fait partie des quatre répondantes ayant assisté à des interventions du GRIS-Montréal, les seize autres jeunes femmes rapportent que l'homosexualité n'a jamais été abordée dans le cadre des cours du secondaire. Certaines répondantes parmi les plus jeunes, comme Olivia, qui ont fréquenté l'école secondaire après le retrait du cours de FPS, estiment que ce cours aurait permis d'aborder l'homosexualité et les réalités gaies et lesbiennes. Cependant, les propos des répondantes plus âgées qui ont assisté à des cours de FPS rapportent que l'homosexualité n'y était pas traitée. L'ensemble des répondantes ont manifesté leur intérêt à l'égard de l'intégration de ces questions dans le contenu scolaire, déplorant le silence général autour de l'homosexualité.

5.1.2 Une visibilité réduite parmi le personnel scolaire et les pairs

Le silence qui prédomine autour de l'homosexualité et des réalités gaies et lesbiennes dans le cursus scolaire trouve un écho dans la visibilité réduite des gais et des lesbiennes dans le milieu scolaire.

Le personnel scolaire

Les entrevues montrent que la visibilité de personnes homosexuelles parmi les membres du personnel œuvrant en milieu scolaire est rare. Seules quatre répondantes en font mention. Josée rapporte qu'un professeur était visible :

Je ne pense pas qu'il disait ouvertement « salut guys, je suis gai ». Tu sais, il y a un certain professionnalisme à avoir, t'es un prof de mathématiques, tu n'es pas là pour parler de ça, c'est ta vie privée, mais les gens le savaient. Puis les gens ont déjà vu son chum. [...] les gens ne jugeaient pas, je ne pense pas que les gens jugeaient ça.

(Josée, 20 ans)

Comme l'indiquent quelques répondantes, lorsqu'elles évoquent le fait que certains professeurs étaient peut-être gais, il s'agit davantage de soupçons, que l'on peut lire comme des rumeurs circulant parmi les élèves, et non d'une visibilité affirmée de la part des professeurs : « Il y en a une que je pensais qui l'était, mais personne ne s'affirmait. » (Amélie, 24 ans). À l'exception du cas rapporté par Amélie, les soupçons portaient généralement sur les hommes, à tort ou à raison : « En fait, il y avait autant de soupçons sur les profs qui étaient hétéros que sur les profs qui étaient gais. » (Barbara, 25 ans) :

Il y a un prof qu'on savait, oui, on ne savait pas, mais on le savait tous qu'il était gai, mais il n'était pas ouvertement gai, il y avait une couple de profs qu'on s'en doutait. [Intervieweuse : des femmes, il y en avait?] Des femmes? Non. Non. Non, des femmes, des lesbiennes, dans ma vie, il n'y en a pas.

(Deborah, 20 ans)

Comme en témoigne aussi Deborah, l'orientation sexuelle de certains professeurs masculins est mise en doute par les élèves, bien que ces professeurs n'ont pas divulgué leur orientation sexuelle. Aucune répondante ne rapporte donc avoir connu un-e professeur-e ouvertement homosexuel-le. Aucune n'a donc eu accès à une

professeure lesbienne, susceptible de constituer une référence dans la formation de son identité sexuelle. De façon générale, les rumeurs circulant dans le milieu scolaire semblent relever de l'hétérosexisme, soit d'une posture négative à l'égard de l'homosexualité, et non d'une curiosité ou d'une ouverture des élèves vis-à-vis de l'homosexualité.

La visibilité de personnes homosexuelles parmi le personnel scolaire apparaît donc marginale et est plus le fait de doutes ou rumeurs de la part des élèves que d'une divulgation volontaire.

Les élèves

Du côté de la visibilité de l'orientation sexuelle homosexuelle de certains élèves, les répondantes mentionnent deux types de situation : soit certains élèves sont étiquetés ou soupçonnés par des pairs d'être homosexuels, soit il s'agit de leurs propres ami-es, dont elles présument l'homosexualité.

Il ressort des entrevues que peu d'élèves gais ou lesbiennes, voire aucun dans la majorité des entrevues, ne s'étaient ouverts sur leur orientation sexuelle. Les situations mentionnées par nos répondantes montrent qu'il s'agissait surtout d'élèves dont l'orientation sexuelle homosexuelle faisait l'objet de rumeurs. Seules six répondantes rapportent avoir eu connaissance de jeunes gais ou lesbiennes dont l'orientation sexuelle était connue du plus grand nombre. Parmi ces répondantes, la plupart indiquent que ces jeunes subissaient des moqueries de la part des autres élèves :

Il y avait un gars, peut-être que tout le monde savait qu'il était gai dans l'école, peut-être lui, puis... les gens clairement pointaient du doigt, faisaient des blagues sur lui.

(Michèle, 25 ans)

Nicole rapporte que plusieurs garçons gais étaient visibles dans son milieu scolaire et faisaient l'objet des moqueries des élèves : « Il y avait quand même beaucoup de garçons qui étaient gais, il y en a qui se faisaient niaiser ». Elle cite cependant un contre-exemple :

Il y en a un autre qui avait tellement un cercle d'amis, la manière qu'il agissait, sa personnalité forte faisait qu'on ne niaise pas ce gars-là, il est correct puis il avait des amis populaires, il était dans les amis populaires.

(Nicole, 21 ans)

Cet élève dont l'homosexualité est connue et qui fait partie des élèves « populaires²⁵ » semble accepté par ses pairs. Un cas similaire est évoqué par Jennifer, qui a fréquenté une école non mixte, et mentionne que deux filles par ailleurs très populaires étaient visibles en tant que lesbiennes, sans que cela nuise à leur statut :

Il y avait un couple de lesbiennes dans le groupe des *cool*. Il y avait un couple de lesbiennes. C'était la plus belle des filles populaires, et puis une fille X [...]. Alors les deux sont tombées en amour et sont restées ensemble des années de temps.

(Jennifer, 23 ans)

Outre Jennifer, trois autres répondantes ont rapporté avoir eu connaissance de la présence de lesbiennes parmi les élèves de leur école secondaire. Deux d'entre elles indiquent avoir préféré prendre leurs distances, afin de ne pas courir le risque de voir

²⁵ La popularité constitue un marqueur du statut social d'un individu ou d'un groupe d'individus dans la hiérarchie qui organise les rapports entre élèves. Nous revenons sur ces résultats dans la section consacrée à la popularité (5.2.1).

leur orientation sexuelle (dont elles rapportent ne pas être conscientes à ce moment de leur trajectoire) mise en doute, par association :

C'était des filles qui se tenaient toujours ensemble. Il y a des filles qui manifestaient des signes physiques, elles s'embrassaient [...] à l'école pendant le midi, à côté des casiers par exemple. [...] J'en ai juste vu deux s'embrasser. Mais nous, on avait fait le lien que si on se tenait avec ces personnes-là, on est lesbiennes. Ce qui est complètement ridicule, mais à cette époque-là, on se disait ça.

(Amélie, 24 ans²⁴ ans)

Je voyais la fille qui était lesbienne, j'étais comme « ah elle est lesbienne », je trouvais ça comme bizarre, je ne lui parlais pas beaucoup, tu sais. Moi, je la regardais comme un peu différemment, j'étais comme « elle est bizarre ».

(Marion, 23 ans)

Enfin, Ariane mentionne également avoir connu une élève ayant affirmé son lesbianisme, laquelle a joué par ailleurs un rôle important dans la reconnaissance de sa propre orientation sexuelle, comme nous le verrons plus loin : « Elle avait fait son *coming-out*, je pense une année ou deux ans avant, puis elle l'affirmait vraiment [...] elle a démystifié beaucoup, beaucoup l'homosexualité » (Ariane, 24 ans²⁴ ans). Cette situation, dans laquelle la répondante connaît une lesbienne proactive dans le milieu scolaire en matière de sensibilisation à l'homosexualité, est la seule qui nous ait été rapportée.

Outre les situations dans lesquelles l'orientation sexuelle de certains élèves fait l'objet de rumeurs, trois répondantes ont rapporté avoir eu, dans leur cercle d'amis-es proches, des garçons, moins souvent des filles, qui ont divulgué leur orientation sexuelle, souvent vers la fin des études secondaires :

Mon ami homosexuel a avoué qu'il était gai en secondaire 4 [mon amie x] en secondaire 5 [...]. Dans le cercle d'amis, disons. Je ne sais pas jusqu'à quel point ça se disait ou pas.

(Sophie, 25 ans)

Ces répondantes apprennent parfois l'homosexualité de certains et certaines de leurs amies lorsque les études secondaires ont pris fin :

Les deux seules personnes du secondaire, que je vois encore, qui sont maintenant homosexuelles, elles l'ont découvert après le secondaire. [...] mon amie X et mon meilleur ami Y qui, au secondaire, sortait avec des filles et qui s'est rendu compte à un moment donné « ah je suis peut-être gai ».

(Josée, 20 ans)

Comme le rapporte Lise, un garçon a caché son orientation sexuelle à ses ami-es proches tout au long du secondaire, et bien que ses ami-es avaient la conviction qu'il était gai et auraient bien accueilli la divulgation, d'après elle, le sujet n'a jamais été abordé dans le groupe :

Tout le monde le savait là, on attendait juste que tout le monde s'en rende compte ou qu'il l'assume. Oui, il était très, très gai. D'ailleurs, il est toujours très, très gai. [...] Il nous parlait qu'il avait rencontré une fille, mais ce n'était pas une fille, c'était un gars. Fait que tout ça, il n'était pas ouvertement gai [...] on faisait juste attendre qu'il nous en parle.

(Lise, 23 ans)

Nos répondantes rapportent que la visibilité de l'orientation sexuelle homosexuelle de certains élèves apparaît plus souvent être liée à des rumeurs et de l'étiquetage, qu'à une divulgation volontaire de certains élèves homosexuels. En effet, les quelques élèves visibles mentionnés par les répondantes sont souvent dénigrés par les pairs, bien qu'il y ait trois contre-exemples : deux semblent associés à la popularité, et un à

l'attitude proactive de l'élève dans la démystification de l'homosexualité. Enfin, même au sein de leurs propres groupes d'ami-es, les répondantes indiquent que les élèves ont tendance à ne pas divulguer leur orientation sexuelle homosexuelle.

Les répondantes

La presque totalité des répondantes n'a pas divulgué son orientation sexuelle dans son milieu scolaire, la plupart n'ayant pas achevé la formation de leur identité sexuelle. Elles sont deux seulement à l'avoir fait :

Moi, je rentrais en 5 en septembre, secondaire 5, puis je l'ai dit à tout le monde, je n'avais aucun problème. Et il y a un de mes collègues de niveau qui a fait la même réflexion que moi durant l'été, que lui, il fallait qu'il le dise, alors quand on est rentrés en septembre, [lui] et moi, on a dit qu'on était gais, et on était les seuls de notre année.

(Barbara, 25 ans)

En secondaire 4, ce qui est drôle, c'est qu'il y avait deux autres homosexuels. Puis les deux ont fait leur *coming-out* à leurs amis, et moi j'ai fait mon *coming-out* à certaines amies, et on s'est retrouvés à faire notre *coming-out* dans le même groupe d'amies qui, bien entendu, n'était pas complètement dignes de confiance, elles se sont tout dit entre elles.

(Nathalie, 26 ans)

Une autre répondante a également divulgué son orientation sexuelle pour mettre fin à la relation qu'elle a avec un garçon, alors qu'elle est âgée de 14 ans. Toutefois, il s'agit d'une divulgation qui s'avère ne pas en être une. Amélie, comme nous aurons l'occasion de le montrer, bien qu'elle rapporte savoir depuis toute petite qu'elle est attirée par les femmes, figure parmi les répondantes pour lesquelles le déni des attirances lesbiennes a été très profond et parfois source d'une grande anxiété pendant la majeure partie de l'adolescence :

Il n'y a qu'une seule personne qui m'en a parlé. Ça m'a énormément affectée, j'avais peur que ça se sache et que ça reste là et qu'on m'étiquette comme ça. [...] Donc j'avais eu très, très peur, mais ça ne s'est pas ébruité. C'est la seule personne qui m'en a parlé et je n'ai pas vu l'attitude des gens changer à mon égard, à part cette fille-là [...] c'était la fille de secondaire 1 dont j'étais amoureuse finalement. Mais on s'était éloignées à cette époque-là. [...] Mais ça m'avait quand même beaucoup affectée parce que cette personne-là, je l'avais tellement aimée, tellement désirée et c'est elle qui était venue me dire ça. Avec dédain, avec dégoût.

(Amélie, 24 ans²⁴ ans)

Les répondantes qui ont divulgué leur orientation sexuelle évaluent positivement l'accueil qu'elles ont reçu :

Il y a eu une intervention des enseignants, ils sont venus nous dire : « en tout cas, ce n'est jamais arrivé, mais vous avez du soutien ».

(Barbara, 25 ans)

J'ai eu beaucoup de commentaires positifs, beaucoup d'ami-es qui m'ont dit que j'étais courageuse. J'en ai entendu parler aussi après par d'autres personnes interposées, même les populaires de l'école m'ont dit qu'ils me trouvaient courageuse, des trucs comme ça, que je m'assumais. C'est peut-être aussi pour ça que je ne me suis pas vraiment fait écœurer tant que ça quand j'étais jeune. Oui, parce que... oui, j'étais gênée, mais en même temps... J'avais l'attitude, je n'étais pas mal à l'aise avec qui j'étais.

(Nathalie, 26 ans)

Nathalie fait toutefois mention des commentaires qu'elle a reçus, ainsi que ses deux amis gais, sans pour autant rapporter avoir prêté aux gens les émettant de mauvaises intentions, et même en les excusant par leur « jeunesse » :

On se faisait un peu écœurer dans les corridors, mais, tu sais, jamais méchant. Jamais... tu sais peut-être méchant, mais je n'en avais rien à faire, je ne les connaissais pas, c'était les plus jeunes.

(Nathalie, 26 ans)

Ariane, qui n'est pas encore consciente de son homosexualité, décrit pour sa part deux épisodes dans lesquels son orientation sexuelle est remise en cause par un ou une élève :

Je pense que c'est arrivé juste une fois, puis c'était un petit cul qui m'a dit ça. Je ne sais pas pourquoi. J'étais dans un corridor, puis il m'a dit « crisse de gouine », je me suis revirée, puis j'ai fait « t'es qui? » C'était vraiment un petit jeune.

(Ariane, 24 ans)

C'est une fille populaire qui nous *bitchait*, mais c'est comme je te dis, elle *bitchait* tout le monde sur n'importe quoi, moi, ça a donné que ça a été « lesbienne », pas par le fait que j'étais masculine, mais que j'étais allée me changer avec une fille en arrière dans une cabine séparée.

(Ariane, 24 ans)

Peu de nos répondantes rapportent avoir été à l'étape d'accepter leur identité lesbienne durant leurs études secondaires. Pour la majorité d'entre elles, donc, la question de la visibilité de leur orientation sexuelle lesbienne ne se posait pas. À l'exception des situations évoquées par Nathalie et Ariane, les répondantes n'ont pas rapporté avoir vécu de discrimination reliée à leur orientation sexuelle.

Nos résultats montrent que la visibilité des personnes homosexuelles, et c'est encore plus vrai en ce qui concerne les lesbiennes, est de fait très réduite dans le milieu scolaire, autant dans l'établissement scolaire que dans les cercles d'ami-es proches. Compte tenu des réponses généralement négatives à nos questions portant sur le statut

de l'homosexualité dans le milieu scolaire, nous avons jugé important de vérifier auprès des jeunes femmes si leur entourage familial véhiculait une vision similaire ou différente de l'homosexualité.

5.1.3 Ouverture du milieu familial à l'homosexualité

Bien que notre thèse ne porte pas en premier lieu sur l'environnement familial, il nous est apparu important de questionner les jeunes femmes sur l'ouverture ou au contraire la fermeture du milieu familial à l'égard de l'homosexualité. Notre souci était de ne pas écarter la possibilité que l'environnement familial ait été en mesure de contrebalancer le traitement négatif de l'homosexualité en milieu scolaire.

Occultation et stigmatisation des lesbiennes dans l'entourage familial

La présence connue de personnes gaies ou lesbiennes dans l'entourage familial ou dans le réseau social des parents est marginale, seules cinq répondantes en ont signalé une. Parmi celles-ci, deux témoignent du traitement positif de l'homosexualité de ces personnes par leur famille, nous y reviendrons dans la section suivante. Les trois autres répondantes rapportent que ces membres de la famille ont été l'objet d'un traitement négatif, souvent de la part de leurs parents. Ainsi, Caroline mentionne un de ses oncles, qu'elle n'a jamais rencontré, dont l'homosexualité est raillée par ses parents, lesquels dénigrent sa gestuelle :

Je sais qu'il y a un de mes oncles qui était homosexuel, mais je ne l'avais jamais vraiment rencontré en tant que tel. J'en entendais parler, je ne savais pas c'était quoi [...] Peut-être qu'ils riaient un peu parce qu'il était plus efféminé, à ce que je me rappelle.

(Caroline, 23 ans)

Pour leur part, Linda et Pauline indiquent avoir une tante lesbienne dont elles ont longtemps ignoré l'orientation sexuelle. Dans le premier cas, l'orientation sexuelle a

été cachée à la répondante par omission. En effet, Linda fréquente de façon assidue les enfants d'une tante, dont elle ignore qu'elle est lesbienne jusqu'au début de la vingtaine :

J'ai su qu'une de mes matantes [...] on allait jouer chez elle souvent, elle avait une maison avec une piscine puis toute. Bien, oui elle est lesbienne finalement, je pense, mais ça ne peut pas être un modèle, je ne le savais pas quand j'étais jeune.

(Linda, 26 ans)

Les parents de Pauline ont décidé d'occulter délibérément le lesbianisme de sa tante, prétendant que sa conjointe est une simple amie :

Mes parents, tu sais maintenant, je sais qu'elle était lesbienne, mais mes parents ne me l'avaient pas dit. C'était juste : « ah! elle vit avec une femme, ah! c'est son amie, ce n'est pas un vrai couple ».

(Pauline, 22 ans)

Par ailleurs, plusieurs répondantes ont rapporté que l'homosexualité n'était pas totalement tabou dans leur environnement familial. Cependant si l'homosexualité masculine était occasionnellement évoquée, le lesbianisme par contre n'était jamais abordé, comme le souligne Pauline :

Des fois, les enfants posent des questions : pourquoi il y a deux messieurs ensemble? Mais je ne sais pas si c'est parce que je n'avais jamais posé, mais mes parents ne m'ont jamais dit : « bien tu sais... ça existe des messieurs qui sont avec des messieurs puis qui s'aiment et c'est des couples ». Ma mère m'en avait peut-être déjà parlé, plus pour les hommes, pas pour les filles.

(Pauline, 22 ans)

Pour la majorité de nos répondantes, soit les trois quarts, l'homosexualité et les réalités gaies et lesbiennes sont des sujets ignorés. Quelques-unes d'entre elles

rapportent des situations dans lesquelles ces sujets font l'objet de dénigrement. Seule une minorité de répondantes ont relaté une expérience d'ouverture de leur milieu familial vis-à-vis de l'homosexualité.

L'ouverture du milieu familial à l'homosexualité

Le quart des répondantes rapportent avoir bénéficié d'un environnement familial au sein duquel l'homosexualité était acceptée. Alexandra (18 ans) et Lise (23 ans) sont les seules répondantes de notre corpus à rapporter l'ouverture de leur milieu familial à l'égard d'un membre de la famille homosexuel ou lesbienne : « Mes parents sont très ouverts d'esprit, mon père, une de ses sœurs est lesbienne, elle vit avec sa blonde » (Alexandra, 18 ans). L'ouverture des parents ne fait par suite pas de doute dans l'esprit de cette répondante.

Outre Alexandra et Lise, trois répondantes rapportent avoir bénéficié d'un environnement plus favorable à l'homosexualité. L'ouverture de la famille se manifeste notamment à travers le refus que soient tenus des propos homophobes. Ainsi, Josée rapporte que ses parents ne tolèrent pas les propos négatifs envers les personnes homosexuelles :

Dans ma famille, mes parents n'ont jamais dit quoi que ce soit de péjoratif envers les gais. Comme ils n'ont jamais rien dit de péjoratif envers un noir ou un arabe. Tu sais, c'est comme, on met ça dans la même catégorie, l'homophobie, le racisme, je ne devrais pas juger quelqu'un selon sa couleur, mais je ne devrais pas juger quelqu'un selon son orientation sexuelle. Je ne devrais pas craindre une personne parce que la personne est gaie. Elle va pas me manger là, elle ne va pas me tuer là, elle est juste homosexuelle... c'est juste son orientation sexuelle qui change.

(Josée, 20 ans)

L'ouverture qui prévaut dans le milieu familial de Josée peut être interprétée comme relevant de l'acceptation des différences. Les propos de Johanne vont dans le même sens que ceux de Josée :

Ma mère, depuis que je suis toute petite, a été beaucoup contre la discrimination des gens envers leurs, entre guillemets, leurs caractéristiques. [...] Mettons, elle me parlait quand j'étais petite, tu sais, tous les syndromes de la cour d'école. Mettons, il y avait un Mexicain sur ma rue puis à un moment donné, je demande à ma mère : « maman, c'est quoi nègre? Kevin, il s'est fait traiter de nègre ». Puis là, elle me dit : « ne dis plus jamais ce mot-là! » Puis tu sais c'était vraiment très, très à cheval sur : non, non, la discrimination, c'est mal. Moi, j'habitais sur la même rue que des Anglais puis les Anglais, ce n'est pas des méchants puis il faut les aimer. Puis elle me dit : « si jamais j'apprends un jour que mon enfant est gai, bien ce n'est pas grave ».

(Johanne, 21 ans)

L'ouverture à l'égard de l'homosexualité est manifestée par la mère de Johanne dans le contexte d'une intervention à l'égard d'un propos de type raciste rapporté par sa fille. On peut relever que la mère de Johanne lui exprime explicitement son ouverture face à l'éventualité que sa fille soit homosexuelle. Johanne rapporte qu'en tant qu'enseignante, sa mère intervient de façon proactive auprès des jeunes homosexuels pour les soutenir dans leur cheminement identitaire :

[Ma mère] me l'a dit souvent parce que, tu sais [...] elle joue le rôle de maman beaucoup, puis elle vit, elle aide des enfants à vivre des *coming-outs* à peu près trois-quatre fois par année. [...] Fait que là, elle, ça lui arrivait souvent des garçons qui disaient : « écoute, je pense que je suis gai ». Puis là, elle le prenait dans ses bras puis elle disait « ah je suis tellement contente pour toi ».

(Johanne, 21 ans)

Pourtant, comme nous le verrons, l'ouverture manifestée par sa mère n'a pas eu d'effet positif sur la formation de son identité sexuelle lesbienne. Johanne rend

compte d'une trajectoire comparable à celle d'autres répondantes, qui, pour leur part, n'ont pas bénéficié d'un environnement favorable à l'égard de l'homosexualité. On observe la même situation pour Jennifer, bien qu'elle rapporte avoir été informée de l'expérience amoureuse de même sexe de sa mère.

Ma mère a été bisexuelle, ce qu'on appelle en anglais une *lesbian before graduation*. Ça veut dire qu'à l'université, elle a eu pendant deux ans une amoureuse.

(Jennifer, 23 ans)

Ces cinq répondantes n'ont pas vu leur parcours identitaire facilité par l'ouverture manifestée dans le milieu familial. Sans pour autant anticiper sur les résultats présentés dans les pages qui suivent, nous souhaitons cependant souligner que pour ces répondantes, l'ouverture de l'entourage familial n'a pas été en mesure de faire contrepoids au réseau des contraintes normatives à l'hétérosexualité qui imprègnent le milieu scolaire et les relations entre pairs. Les données recueillies montrent par conséquent que pour la majorité des répondantes, le milieu familial ne constitue pas un lieu au sein duquel l'homosexualité détient une légitimité.

Que l'on s'intéresse au milieu scolaire ou à l'environnement familial, les répondantes ont de façon générale évolué dans des contextes offrant peu ou pas de visibilité aux réalités gaies et lesbiennes. Nos résultats indiquent que le milieu scolaire secondaire québécois des années 2000 n'est pas un lieu dans lequel l'homosexualité bénéficie d'une grande visibilité. Sauf pour une répondante, les expériences des jeunes femmes que nous avons interrogées illustrent que la visibilité s'accompagne de dénigrement et de rejet. L'école constitue un lieu qui semble résister à une plus grande acceptation de l'homosexualité et des personnes homosexuelles. Dans la famille, l'invisibilité des personnes homosexuelles est la situation la plus fréquente exposée par nos répondantes. Si cinq répondantes témoignent d'une ouverture plus grande de leur

milieu familial, leur trajectoire ne semble cependant pas en avoir été affectée positivement, comme nous le verrons. Plusieurs répondantes indiquent que les parents tiennent des propos dénigrants à l'égard de l'homosexualité masculine, mais occultent le lesbianisme. Homosexualité masculine et féminine font ainsi l'objet d'un traitement différencié qui aboutit à un résultat similaire cependant : la disqualification sociale. Les propos de nos répondantes nous conduisent à résumer cette disqualification comme suit : les hommes gais existent et sont ridicules et risibles; les lesbiennes, elles, n'existent pas.

Les répondantes ont donc rapporté avoir évolué dans un environnement scolaire et familial peu, et pour la plupart pas du tout, ouvert à l'homosexualité. Ce sujet, rarement abordé en classe, est aussi ignoré dans les conversations entre pairs. Plutôt, les échanges entre élèves, et particulièrement entre amies, allouent une place centrale aux préoccupations qui sont alors majeures dans le quotidien des adolescentes : les techniques d'embellissement physique et la romance hétérosexuelle.

5.2 Les relations entre pairs en milieu scolaire : actualisation de la culture de la féminité

Les intérêts pour la romance hétérosexuelle et l'embellissement physique s'inscrivent dans la culture de la féminité, notion importante mise en évidence dans les analyses féministes de la presse féminine notamment (Lebreton, 2008; McRobbie, 1978, 1982). La culture de la féminité est réputée concentrer les intérêts des femmes et des filles autour de la romance hétérosexuelle, et par extension à l'embellissement physique dans la perspective de la séduction hétérosexuelle. Ces intérêts occupent une place prépondérante dans les conversations entre adolescentes. La construction sociale de la féminité se révèle dans les propos des répondantes, notamment dans ceux de celles qui soit manifestent une distance vis-à-vis des normes véhiculées par cette culture, soit rapportent y avoir adhéré à un moment précis de leur adolescence.

5.2.1 Les filles populaires, l'idéal normatif de l'adolescente nord-américaine

Bien que la majorité des répondantes aient effectué leur scolarité de niveau secondaire dans un établissement mixte, nous avons constaté que leurs groupes d'ami-es sont fortement sexués. Le milieu scolaire secondaire apparaît favoriser la constitution des groupes d'ami-es sexués, les filles formant des groupes de leur côté, les garçons du leur. La description de ces groupes par les répondantes suit un schéma identique, à partir de la position qu'elles occupent : le centre, généralement composé de la répondante et de sa meilleure amie, un cercle proche qui s'élargit aux amies, enfin une périphérie où peuvent se trouver des garçons, avec lesquels les contacts sont occasionnels et distants. La proximité affective est un critère important qui permet ainsi aux répondantes de décrire la structure de leurs groupes d'ami-es.

Les groupes d'adolescentes et d'adolescents sont organisés selon une hiérarchie propre aux écoles secondaires. Les propos des répondantes montrent que la logique qui préside au classement des différents groupes d'élèves est la suivante : les groupes d'élèves dits « populaires » occupent une position privilégiée, parfois enviée ou contestée par celles et ceux qui en sont exclus. Cependant, c'est essentiellement le fait de faire partie ou d'être exclu des groupes d'élèves populaires qui semble constituer le marqueur du statut social des élèves. En effet, les autres groupes d'élèves n'apparaissent pas être classés de façon hiérarchique les uns par rapport aux autres. La majorité de nos répondantes mentionnent ne pas avoir fait partie des groupes de filles populaires. C'est le plus souvent à l'occasion d'une critique ou d'une anecdote qu'elles ont abordé le rôle joué par ces filles et garçons populaires, découlant de leur position élevée dans la hiérarchie scolaire.

Les propos de nos répondantes montrent que les filles populaires apparaissent comme des modèles à suivre, et semblent représenter un idéal à atteindre. À ce titre, elles sont enviées par beaucoup d'adolescentes :

C'était des filles que tout le monde voulait être, qu'on disait vouloir être, c'était celles-là.

(Jennifer, 23 ans)

Les filles les enviaient aussi parce qu'elles étaient très belles. [...] En secondaire 3-4, je me tenais avec des filles qui tripaient sur les joueurs de football. Elles étaient pleines d'envie pour les filles populaires.

(Michèle, 25 ans)

Dans leurs propos, les répondantes soulignent incontestablement que ces filles rencontrent les standards de beauté. Ce critère est donc central dans la caractérisation des filles populaires :

Elles étaient très belles. Tu sais, je veux dire qu'elles rentraient dans un standard de beauté.

(Michèle, 25 ans)

Les filles *hots*, c'est souvent celles qui paraissent bien, puis elles rentrent beaucoup dans les stéréotypes de la fille qui est cute.

(Ariane, 24 ans)

Outre leur beauté, les répondantes soulignent également que les filles populaires ont du succès auprès des garçons :

Parce que le fait qu'il n'y a pas de gars à notre école, les filles qui fréquentaient des gars, c'était des rock stars. [Celles] qui faisaient des partys puis qui buvaient...

(Jennifer, 23 ans)

Puis sinon, elles sortaient avec les beaux garçons de l'équipe de foot, puis les beaux garçons rebelles...

(Michèle, 25 ans)

C'était les filles qui étaient beaucoup avec les gars, tu sais. Les petites *chicks*, là.

(Ariane, 24 ans)

Il y en avait des miss populaires qu'on les appelait [rire]. Il y avait 4-5 filles qui étaient plus populaires, elles se tenaient toujours avec des gars, puis elles se tenaient avec les beaux gars de l'école.

(Olivia, 22 ans)

Quand vient le temps de décrire les filles populaires, les propos des répondantes articulent ainsi deux caractéristiques : la beauté et le succès auprès des garçons. Les filles populaires apparaissent ainsi adhérer aux exigences de la féminité normative reliées à l'embellissement physique, qui s'accompagne de l'investissement dans la séduction et la romance hétérosexuelle. Ces perceptions sont cohérentes avec la description que fait Marion des caractéristiques des filles populaires, dont elle a fait partie :

On n'était pas les pitounes, on était les filles plus sportives, le fun, intellectuelles aussi, mais non, on était toutes dans les équipes de sport de l'école, pas mal, mais on n'était pas les petits tomboys, pas du tout. On était juste normales, je pense, on n'était pas les pitounes, on n'était pas les moins laides, les plus laides, on était normales.

(Marion, 23 ans)

Contrairement aux répondantes n'ayant pas accédé au statut de fille populaire, Marion adopte une posture peu critique à l'égard des caractéristiques qui assurent ce statut. Lorsqu'elle décrit les qualités possédées par les filles populaires, elle met surtout l'accent sur des aptitudes et des capacités : intellectuelles, sportives, le fun... De plus, les propos de Marion nous semblent rendre compte de la difficulté de concilier de telles aptitudes avec les exigences de la féminité. Ainsi, après avoir mentionné que les filles populaires sont « les plus sportives », elle affirme aussitôt que celles-ci ne dérogeaient pas pour autant aux normes féminines : « on n'était pas

les petits tomboys, pas du tout. » Cependant, les filles populaires ne sont pas non plus des pitounes, terme qui désigne dans le langage courant une fille ou une femme dont l'apparence physique est travaillée de façon à correspondre à une féminité stéréotypée. Les propos de Marion indiquent des caractéristiques qui semblent s'inscrire en porte à faux avec les stéréotypes mis en évidence par les répondantes n'ayant pas accédé au statut de filles populaires. Marion n'aborde cependant pas la dimension du succès rencontré auprès des garçons, alors que celle-ci est vue comme centrale par la majorité des répondantes.

Ainsi, pour Deborah, l'engagement des filles populaires dans la séduction se traduit non seulement par l'adhésion aux attentes normatives de la féminité, mais aussi par l'adoption de comportements et de vêtements qui envoient un message de disponibilité et de maturité sexuelle :

C'était toutes les plus poupounes, les filles qui se montraient le plus aussi, qui étaient plus hypersexualisées, je dirais, dans leur manière de le montrer, pas nécessairement dans leurs... Bien dans les vêtements, dans le style, pas nécessairement dans la vraie vie, pas nécessairement les filles qui ont fait le plus d'expériences le plus jeunes, mais celles qui avaient l'air. Celles qui s'habillaient un peu plus « *slut* » qu'on peut dire. Tu sais, qui avaient les jupes les plus courtes, qui avaient le style, tu sais, qui en montraient plus, qui se donnaient un air...

(Deborah, 20 ans)

La majorité des répondantes partagent ce point de vue. La perception que l'expression d'une maturité et d'une disponibilité sexuelle est centrale dans le statut de fille populaire transparait souvent au détour d'un mot – les termes *sexy* et *hot* sont les plus fréquents. Il ressort ainsi des propos de nos répondantes que les filles populaires n'échappent pas à la régulation de leur sexualité. Les propos de Michèle soulignent que les filles populaires doivent se tenir dans certaines limites, bien que celles-ci soient manifestement floues :

Elles s'habillaient très sexy, elles avaient les cheveux plus plats avec les mèches blondes. Elles étaient grandes, minces, elles portaient des talons hauts, elles se prenaient un peu comme les filles qui vont dans les clubs à 18-19 ans, très habillées sexy, très... maintenant, ce qu'on voit dans les vidéos clips, tu sais, il y avait beaucoup de ça chez ces filles-là. Sinon, il y avait toutes sortes d'histoires qui circulaient autour d'elles puis de réputation puis de party dans lesquels elles étaient allées [...]. Tu sais, il y avait comme ce genre de réputation là, mais tu sais, jamais assez appuyée ou pas vue par assez de gens pour que tu puisses dire : « ah! elle est vraiment très... », sexualité débridée. Tu sais, tu ne pouvais pas dire ça, ce n'était pas assez appuyé. [...] Elles gardaient une certaine ambiguïté là-dessus.

(Michèle, 25 ans)

Étant donné la position privilégiée qu'ils occupent, les élèves populaires apparaissent être en mesure d'exercer une régulation normative contraignante à l'endroit des autres élèves. Comme en témoigne Linda, les filles populaires dont elle faisait partie éprouvent le sentiment d'agir de la bonne façon : « c'est le fait de se sentir légitime dans ses comportements ». Le pouvoir de régulation normative contraignante se traduit dans les propos des répondantes par la référence à l'attitude *bitch* qui serait caractéristique des filles populaires :

Oui, c'est une fille *hot*, on peut dire ça, c'est une fille populaire qui nous *bitchait*, mais c'est comme je te dis, elle *bitchait* tout le monde sur n'importe quoi, moi, ça a donné que ça a été lesbienne, pas par le fait que j'étais masculine, mais que j'étais allée me changer avec une fille en arrière dans une cabine séparée, on s'entend, des cabines séparées.

(Ariane, 24 ans)

Parce que la plus belle, c'était parce que justement elle était très caractérielle *bitch*, même elle était super belle, elle s'habillait comme il fallait.

(Jennifer, 23 ans)

La régulation normative exercée par les filles et les garçons populaires vis-à-vis des exigences normatives de la féminité reliées à l'apparence physique peut ainsi se manifester par des sanctions délibérées à l'égard des filles qui y dérogent. Ainsi, le quart des répondantes indiquent avoir subi le statut de « rejet » de la part de leurs pairs, ou avoir connu des élèves ayant subi ce statut, au cours de leurs études secondaires. Elles rapportent que les agressions étaient le plus souvent le fait d'élèves populaires, garçons ou filles, et que le rejet était fréquemment occasionné par une apparence physique non conforme aux exigences normatives auxquelles les filles sont assignées :

Disons que je n'étais pas non plus dans les plus populaires en secondaire un et deux. Fait qu'ils me trouvaient toujours une insulte, tu sais, les plus *hots* entre guillemets, ceux qui sont les plus populaires. Tu vas passer dans les corridors, puis aujourd'hui ça lui tente de te lâcher un commentaire, il va te lâcher un commentaire, sur ce qui est physique souvent.

(Ariane, 24 ans)

Le dénigrement des autres élèves peut être le fait de garçons populaires comme en témoignent Ariane et Pauline :

Mais je sais qu'au secondaire, les gens me niaisaient pour me dire : « ah! t'es laide, ah! t'es la fille la plus laide de l'école ». [...] Je dirais que ça a commencé en secondaire 3 [...] il y avait le gars populaire de l'école qui me disait : « ah toi, t'es vraiment laide là, mais j'ai l'impression que quand tu vas être plus vieille, tu vas être belle. » Fait que c'était comme un entre-deux, mais c'était quand même une insulte.

(Pauline, 22 ans)

Les filles et les garçons populaires sanctionnent ainsi les filles qui dérogent aux exigences normatives reliées à la féminité, particulièrement l'apparence physique. Cette dérogation peut concerner le corps, notamment le surpoids : « Par exemple, une

de mes amies, elle était vraiment grosse, elle se faisait vraiment niaiser là-dessus aussi » (Pauline, 22 ans).

Les sanctions exercées par les filles et les garçons populaires peuvent également être dirigées vers des filles dont les choix vestimentaires entrent en contradiction avec les exigences normatives de la féminité. Ainsi, une répondante rapporte qu'elle faisait attention à son style vestimentaire, qu'elle qualifie de « masculin » (vêtements de type T-shirts, cotons ouatés, pantalons larges, absence de maquillage, etc.), afin de ne pas prêter flanc à des remarques dénigrantes de la part des filles populaires :

Les filles qui vont *bitcher* les autres, tu sais, qui vont rabaisser les filles moins *hots*. [...] Il y a toujours des rejets, il y en a une qui était beaucoup, beaucoup rejetée. C'est parce qu'elle avait un surplus de poids, puis tu sais, ce n'était pas non plus une déesse au niveau physique. Les filles *hots*, c'est souvent celles qui paraissent bien, puis elles rentrent beaucoup dans les stéréotypes de la fille qui est cute. Puis si t'es un peu masculine, faut quand même que tu aies... pas trop, pas trop masculine, ça, ça va.

(Ariane, 24 ans)

Les filles populaires apparaissent représenter le standard auquel les répondantes réfèrent lorsqu'elles cherchent à exprimer les caractéristiques de l'adolescente idéale, c'est-à-dire l'adolescente qui répond aux critères de désirabilité sociale attendus des filles dans le milieu scolaire secondaire. Ces critères sont l'adhésion à la féminité et l'investissement dans la séduction et la romance hétérosexuelle. Incarnant l'idéal normatif de la féminité adolescente, les filles populaires se trouvent en mesure de jouer un rôle de régulation normative à l'égard des exigences de la féminité, rôle qui peut également être repris par les garçons populaires. Les exigences normatives de la féminité occupent une place importante dans le quotidien des adolescentes, et sont actualisées dans les conversations entre amies.

5.2.2 Des conversations centrées sur la romance hétérosexuelle et l'embellissement physique

Dans cette section, il s'agit de mettre en évidence que la romance hétérosexuelle et l'embellissement physique constituent des intérêts centraux pour les adolescentes. Les conversations qui ont cours dans les groupes d'ami-es constituent en effet un contexte de socialisation à la féminité hétérosexuelle, qu'il nous apparaît essentiel de mettre en évidence afin d'être en mesure de montrer qu'il joue un rôle crucial dans la formation de l'identité sexuelle des répondantes.

Au sein des groupes de filles, les intérêts se concentrent principalement autour de la romance hétérosexuelle et de l'embellissement physique. Toutes les répondantes ont affirmé que ces thèmes sont prédominants dans les conversations entre filles. La romance hétérosexuelle est le sujet de nombreuses conversations qui portent sur les relations amoureuses des pairs et les garçons jugés séduisants :

Tout le temps. Tout le temps, oui, oui, tout le temps. Bien principalement, on parlait de ça, tu sais. Mais non, on parlait de l'école et tout ça aussi là, mais non, beaucoup de garçons.

(Marion, 23 ans)

Les répondantes rapportent beaucoup de potinage autour des relations amoureuses qui ont cours entre leurs pairs, ou au sein même de leurs groupes d'amies :

Elles avaient pas mal toutes des chums [...] tu sais, c'était ça nos sujets... leurs principaux sujets de conversation, puis je me tenais avec elles. C'était pas mal : « oh lui, untel a fait ci, il a dit ça [rire]. Il est sorti avec elle ».

(Linda, 26 ans)

Les trois quarts des répondantes ont spontanément donné un exemple les impliquant pour illustrer l'importance de ces intérêts pour la romance hétérosexuelle, à un moment ou un autre de leur adolescence :

Moi, dans ce temps-là, oui, il y avait un intérêt envers les garçons, ça, c'est sûr. Pour le copain là, les amis puis un chum là, tu sais, pour être amoureuse aussi. [...] Les filles, on parlait beaucoup des garçons, c'est sûr, niveau physique, bien tu sais, les garçons sur qui je tripais, je les trouvais donc beaux, tu sais, c'est sûr que j'en parlais beaucoup.

. (Marion, 23 ans)

Comme le montre Marion, l'apparence physique du garçon ressort comme un élément qui importe beaucoup et qui occasionne l'intérêt romantique. L'intérêt pour un garçon est une expérience commune aux quinze répondantes rapportant avoir partagé l'intérêt central alloué à la romance hétérosexuelle dans leur groupe d'amies :

Au secondaire, moi, je tripais... je ne sais pas si je tripais sur des gars par défaut, mais en même temps, j'étais attirée. [...] Puis au secondaire, je tripais, tu sais, je vais dire : « oh tel gars ». J'ai tripé longtemps sur un gars, puis j'en parlais à mes amies, puis j'ai vraiment tripé sur ce gars-là, tu sais.

(Ariane, 24 ans)

Comme le souligne Michèle, les filles entretiennent parfois un intérêt fort pour des hommes qui correspondent à l'idéal normatif de la masculinité hétérosexuelle :

En secondaire 3-4, je me tenais avec des filles qui tripaient sur les joueurs de football. Elles étaient pleines d'envie pour les filles populaires. Il y avait une de mes amies qui était jolie mais, tu sais, elles étaient très, elles aimaient tellement la testostérone [...]. Elles tripent sur des profs parce qu'elles les trouvent beaux puis ils ont 40 ans et sont virils. Elles tripaient sur des profs puis sur des joueurs de football et sur des acteurs connus dans la trentaine, très virils, tu sais.

(Michèle, 25 ans)

Certaines filles parmi les amies sont engagées dans des relations amoureuses, parfois dès les premières années du secondaire, ce qui constitue un élément qui favorise les conversations autour de ces relations :

Il y en avait qui avaient déjà des chums, qui avaient déjà des relations sexuelles. [...] J'avais des amies plus vieilles aussi qui avaient doublé, en secondaire 2 ou 3, qui étaient supposées être en 4 ou 5.

(Caroline, 23 ans)

Les répondantes perçoivent parfois les intérêts pour les garçons qui animent les conversations entre amies comme relevant d'une compétition entre les filles sur le plan sexuel :

Je ne sais pas si c'était nécessairement sexuel, mais c'était plus qu'elles rencontraient des gars, mais ça dépendait qui, il y en avait c'était vraiment sexuel, c'était comme avec combien de gars t'as couché le plus puis elles couchaient vraiment n'importe où, à gauche, à droite, il y en a qui trouvaient un gars vraiment beau et elles couchaient avec [...]. Puis elles ne parlaient pas nécessairement qu'elles voulaient tant être avec ce gars-là, c'était plus comme... comme si c'était des *fuckfriend* dans le fond.

(Pauline, 22 ans)

Les trois quarts des répondantes rapportent donc avoir fait partie de groupes d'amies dans lesquels les intérêts pour la romance hétérosexuelle étaient centraux, et où la sexualité hétérosexuelle était, pour certaines, abordée. Ces intérêts pour la romance hétérosexuelle au sein des groupes d'amies s'accompagnent de celui pour l'embellissement physique. Ces intérêts commencent parfois plus tôt qu'à l'adolescence, comme en témoigne Pauline, qui établit un lien entre l'intérêt pour les garçons et la nécessité pour les filles de leur plaire :

Moi et mon amie justement dont je parlais, c'était comme, même plus jeunes que ça, en troisième année du primaire et le but, c'était d'avoir

des chums [rire]. Je ne sais pas si c'était le milieu où j'étais, mais les petites filles, c'était vraiment comme : « on veut un chum puis il faut un chum, si on n'a pas de chum, on n'est pas heureuses ». [...] En cinquième année, je me souviens qu'il fallait que les gars, ils te trouvent belle.

(Pauline, 22 ans)

Les conversations centrées sur la romance hétérosexuelle et l'embellissement physique à l'adolescence actualisent les exigences normatives de la féminité. Les propos des jeunes femmes interrogées révèlent le plus souvent leur adhésion à l'égard de ces normes. Le magasinage fait partie des activités privilégiées entre amies : « on faisait des séances de shopping avec les filles, magasiner des souliers » (Emma, 21 ans). Les filles s'intéressent de plus au maquillage, et comme le magasinage, il s'agit d'une activité typique :

On allait magasiner ensemble, on était toutes des amies et ça aussi, c'était quelque chose qui nous tenait ensemble. Donc c'était pas mal toutes nos activités, on aimait ça se maquiller, faire plein de choses, on aimait faire tout ensemble.

(Pauline, 22 ans)

Pauline évoque le rôle joué par les activités de magasinage dans la cohésion du groupe d'amies, lorsqu'elle précise : « c'était quelque chose qui nous tenait ensemble ». Il s'agit d'un élément important, dans la mesure où il implique que le maintien des relations entre filles nécessite de partager une activité qui relève de la culture de la féminité. Caroline avance que dans son groupe d'amies, il est de bon ton d'afficher une certaine distance par rapport à la culture de la féminité. Cependant, ses propos montrent que les injonctions à l'embellissement physique sont respectées par ses amies :

[mes amies] avaient quand même des longs cheveux, des beaux cheveux, c'est sûr l'apparence, c'est différent, mais elles se mettaient

quand même des petites jupes avec des trous, des trucs comme ça, des bas collants, tu sais, des bottes en cuir, mais c'était quand même des bottes féminines...

(Caroline, 23 ans)

Plusieurs répondantes ont indiqué ne pas avoir ressenti les injonctions à l'embellissement physique comme une pression, étant donné le plaisir qu'elles en tiraient :

Quand j'étais ado, pour moi, c'était pas une source de pression, le fait de devoir m'habiller comme les autres filles parce que, ben parce que dans le fond, j'aimais ça là, puis ça ne me dérangeait pas.

(Linda, 26 ans)

Le plaisir associé aux activités reliées à l'embellissement physique est évoqué par les répondantes qui manifestent leur adhésion aux exigences normatives de la féminité en matière vestimentaire :

Je suis très... j'aime beaucoup les couleurs filles, ça ne paraît pas aujourd'hui [rire]. Tu vois, je suis habillée en mauve, en rose [...] je ne pense pas que tu me verras avec une allure plus masculine dans la vie de tous les jours.

(Emma, 21 ans)

À l'adolescence, c'était pareil. [...] J'ai toujours été... je me maquille moins qu'avant, mais avant c'était vraiment fond de teint même, même l'an passé, cet été, c'était fond de teint, mascara, rouge à lèvres. Encore maintenant, c'est fond de teint, mascara, rouge à lèvres. Ça, ça n'a pas changé, j'ai quand même un intérêt pour le maquillage. Pour les vêtements aussi, ça, c'est quelque chose que j'aime beaucoup, beaucoup.

(Josée, 20 ans)

Il s'étend parfois à des activités socialement considérées comme féminines :

Moi, j'aime ça être une fille [...], j'aime ça [rire]. Ben, j'aime ça me maquiller, j'aime sortir, placoter, j'aime, je ne sais pas, plein de choses, faire des tests boboches dans une revue, j'aime, tu sais... je le sais pas, j'aime tout là.

(Lise, 23 ans)

Pauline est la seule de nos répondantes à établir un lien entre le développement précoce de ses intérêts pour la romance hétérosexuelle et l'embellissement physique et les produits culturels destinés aux adolescentes :

C'était plus moi et peut-être certaines de mes amies. Mais comme je l'ai dit, c'était peut-être moi, c'était peut-être... Tu sais, mes parents n'ont jamais censuré les émissions que j'écoutais, j'écoutais beaucoup d'émissions [sur] des filles qui sont au secondaire et tout ce qu'elles font dans leurs cours, c'est se tourner les cheveux sur un fer plat, elles sont dans leurs cours, elles font ça, et elles veulent juste avoir des chums. C'est comme peut-être Britney Spears, les Spice Girls, ça, ça m'avait vraiment marquée...

(Pauline, 22 ans)

Elle explique ainsi son expérience en l'inscrivant dans le contexte de l'hypersexualisation :

Quand on parle d'hypersexualisation [...], je repense à ce que je faisais quand j'étais jeune, je fais comme « oh mon dieu, je n'étais peut-être pas si normale que ça! ». Dans l'habillement quand tu as à cet âge-là, que tu es sexy et que tout ce que tu veux, c'est que les gars te regardent. [...] Ce que je me souviens, c'est que mes parents, ils l'achetaient, si je leur demandais, un top sans bretelles, et là je focusais : « je veux des seins ». Je n'étais même pas encore pubère et tout ce que je voulais, c'était être sexuée, avoir des seins, être sexy.

(Pauline, 22 ans)

Caroline, pour sa part, voit l'adolescence comme un moment important au cours duquel les filles investissent dans la séduction des garçons :

Je pense que c'est tout là que ça se développe, les préjugés. Je ne sais pas pourquoi les filles veulent plaire, je pense que c'est vraiment là qu'on prend conscience des autres, des garçons, des filles, des relations, de la sexualité, de l'esthétique. Je pense que c'est pour ça. Puis toutes les filles veulent être belles pour plaire aux garçons, pour plaire à la société.

(Caroline, 23 ans)

Les propos de nos répondantes tendent à montrer l'importance allouée au fait d'avoir un chum parmi les groupes de pairs en milieu secondaire. La mise en couple apparaît être une exigence normative forte à l'adolescence. Toutefois, quelques-unes rapportent avoir gardé une distance face à cette exigence. Les principales raisons avancées par les répondantes pour expliquer leur désintérêt vis-à-vis de la romance hétérosexuelle au secondaire relèvent de la dimension du développement personnel et social, souvent associé à l'investissement dans leur réussite scolaire. Plusieurs répondantes soulignent ainsi qu'elles étaient très occupées, participant à des activités parascolaires sportives, culturelles et pour certaines, des activités d'implication sociale par le biais du bénévolat :

En plus [je suivais] un programme assez exigeant. Je faisais de la chorale, de la nage synchronisée, je faisais du bénévolat, j'étais assez occupée au secondaire.

(Alexandra, 18 ans)

Je n'étais vraiment pas là-dedans. C'était plus comme étudier, m'impliquer, voir mes amis, gosser sur Internet.

(Sophie, 25 ans)

Nous, on était dans plein d'autres intérêts qui peuvent allumer les filles [...]. En secondaire 5, je me souviens, c'était tout le temps le cégep, donc ça, c'était la conversation principale [...] donc on se faisait des soirées à aller éplucher les sites d'emploi, ce que tu peux faire dans quel programme [...]. On était comme 3-4 autour d'une table en train de faire

des plans d'avenir, et puis on parlait beaucoup de voyages [...]. On avait des plans.

(Emma, 21 ans)

On parlait de théâtre, de notre activité théâtre, mais on allait aussi beaucoup au théâtre, de littérature. On était des filles très studieuses, on passait des soirées entières à étudier nos cours de latin, puis on faisait signer des pétitions sur l'heure du midi pour la Tchétchénie.

(Barbara, 25 ans)

Pour Emma, les préoccupations pour l'avenir et les projets culturels prennent une place insuffisante à l'adolescence, alors qu'elle estime qu'ils constituent des intérêts supérieurs aux relations amoureuses à cette période :

Nous, on se disait qu'à 15, 16, ou 17 ans, tu as plein d'autres priorités importantes comme te faire un avenir, comme faire des projets culturels, de voyage, qui sont beaucoup plus intéressants et qui devraient être beaucoup plus valorisés que juste ça.

(Emma, 21 ans)

Emma associe de plus l'engagement dans la romance hétérosexuelle à l'adolescence au désinvestissement scolaire, prenant en exemple la situation observée dans son groupe d'amies :

Justement, c'est parce que notre seule amie qui avait un copain à ce moment-là, c'est rendu juste, juste, juste, juste... son chum, son chum, son chum... tout le temps, tout le temps, tout le temps [...]. Puis ses notes ont dégringolé beaucoup.

(Emma, 21 ans)

L'affirmation de la supériorité des intérêts reliés au développement personnel et social, ainsi qu'à la réussite scolaire s'accompagne ainsi du discrédit des relations

amoureuses adolescentes. Certaines répondantes insistent sur le caractère éphémère et peu sérieux des relations amoureuses qu'elles observent parmi les autres élèves :

Mais dans mon année, il y avait 5 gars 5 filles qui faisaient des rotations à chaque fois, et c'était un mois, un mois et demi, et là, ils laissaient. Et là, 3 mois plus tard, quelqu'un d'autre avec quelqu'un d'autre, et c'était toutes les mêmes à un moment donné. Ça, je trouvais ça rigolo. Et moi, je ne voulais pas ça.

(Alexandra, 18 ans)

On note dans les propos de ces répondantes que leur désintérêt ne concerne pas les relations amoureuses hétérosexuelles, mais plus particulièrement le caractère peu sérieux et non durable des relations amoureuses à l'adolescence :

On voyait d'autres personnes obsédées par : se trouver un chum, se trouver une blonde, c'est important. Et puis les peines d'amour à plus finir avec des relations qui durent deux semaines. Tu sais, on en a vu autour de nous. Mais nous, je pense qu'on était un peu à l'extérieur de ça, on regardait ça et on trouvait ça très drôle. Je crois qu'on avait cette idée que c'était un peu trop tôt pour se lancer dans une relation sérieuse de toute façon, ça va mener à rien, donc ça sert à rien de perdre du temps avec ça pour le moment.

(Emma, 21 ans)

Ces relations apparaissent ainsi vouées à l'échec et c'est la raison pour laquelle elles apparaissent de peu d'intérêt. Alexandra partage une vision similaire et se réjouit aujourd'hui d'avoir privilégié ses études et le développement d'amitiés durables :

Alors que si j'avais eu des petites histoires d'amour avec des personnes à court terme, ça aurait peut-être été différent. Je suis contente parce que je vois des gens du secondaire qui ont eu 5 chums pendant deux mois chaque et ce n'était pas grand-chose... Je suis contente d'avoir été concentrée sur mes études et mes amies pendant le secondaire.

(Alexandra, 18 ans)

Ces répondantes ne semblent pas avoir un désintérêt pour les relations amoureuses hétérosexuelles en tant que telles, mais plutôt elles ne les estiment pas suffisamment sérieuses. Comme le mentionne Emma : « ça ne sert à rien de perdre du temps avec ça pour le moment ». Leur non-engagement dans la romance hétérosexuelle ne peut donc être lu comme une distance à l'égard de celle-ci. En effet, Alexandra évoque l'ambivalence qu'elle éprouve parfois :

Oui, à chaque fois : « ah j'en veux, ma vie, ah je suis triste, je suis triste », mais dans le fond, pas vraiment. Je me disais ça, mais au fond, je pense que je devais quand même être heureuse comme j'étais. Puis en plus de ça, il n'y avait pas vraiment de personne qui m'aurait vraiment intéressée sérieusement.

(Alexandra, 18 ans)

Il ne s'agit donc pas ici de se détourner de l'idéologie romantique. Au contraire, c'est l'idée que la valeur d'une relation implique un engagement durable et la permanence des sentiments qui motive le manque d'intérêt de ces répondantes dans les relations amoureuses hétérosexuelles.

Les propos de nos répondantes permettent d'illustrer la prégnance de la culture de la féminité dans les groupes d'ami-es. Les conversations concentrent les intérêts des filles autour de la romance hétérosexuelle et l'embellissement physique et ces deux thèmes apparaissent interreliés dans leurs discours. Les propos des répondantes montrent que la mise en couple constitue un impératif normatif dans les écoles secondaires. Les trois quarts des répondantes ont rapporté avoir partagé ces intérêts, ce qui nous semble permettre d'affirmer que les relations entre pairs constituent un moyen de socialisation efficace des filles pour qu'elles se conforment aux exigences normatives de la féminité. Quelques répondantes font cependant exception, dont les propos permettent de rendre visibles le caractère socialement construit de ces intérêts.

5.2.3 De la distance à l'adhésion aux exigences normatives de la féminité : des moments clés

Bien que les trois quarts des répondantes affirment partager l'intérêt de leurs amies pour les pratiques d'embellissement physique et la romance hétérosexuelle, les propos de trois d'entre elles montrent que leur adhésion à ces normes est variable : on peut aimer la mode, mais détester le maquillage et n'avoir aucun intérêt pour la romance hétérosexuelle par exemple. Nous rapportons ensuite les propos de quatre répondantes (Olivia, Nicole, Caroline, Johanne) qui soulignent que leur adhésion à ces normes a été consécutive à une étape déterminée de leur adolescence. Enfin, trois répondantes font preuve d'une distance à l'égard de ces normes. Les propos des répondantes qui se trouvent dans l'une ou l'autre de ces postures permettent de montrer la construction sociale des attentes normatives de la féminité.

Les participantes qui témoignent d'une adhésion partielle aux exigences normatives de la féminité rapportent avoir évolué au sein de groupes d'amies pour lesquels les principaux intérêts sont davantage reliés aux études et au développement social :

Non, je n'étais vraiment pas là-dedans. C'était plus comme étudier, m'impliquer, voir mes ami-es, gosser sur Internet.

(Sophie, 25 ans)

Deux répondantes rapportent n'avoir pas été intéressées par l'embellissement physique, en soulignant qu'elles ne se livraient pas à certaines pratiques relevant de la culture de la féminité, soit le maquillage et la lecture des revues féminines :

Je ne m'intéressais pas à... je ne me faisais pas faire les ongles, je portais juste du crayon noir, je ne mettais pas de fond de teint [...]. Je ne regardais pas les revues.

(Jennifer, 23 ans)

Je n'avais pas nécessairement rien de féminin. Tu sais, elles, elles se maquillaient même des trucs comme ça, mais moi, je ne me maquillais pas, j'avais peut-être un chandail noir, un pantalon noir, puis c'est tout.

(Caroline, 23 ans)

Toutefois, la distance manifestée à l'égard de ces intérêts autour de l'embellissement physique ne s'accompagne pas d'une distance à l'égard de la romance hétérosexuelle, car Sophie, Jennifer et Caroline s'engageront dans des relations hétérosexuelles durant leur adolescence. Autrement dit, l'effet structurant des dynamiques qui ont cours dans les groupes de filles demeure, que les répondantes manifestent ou pas une distance à leur égard.

Plusieurs répondantes rapportent être passées de la distance à l'adhésion à ces normes à des moments précis de leur adolescence. Ces répondantes mentionnent avoir dans un premier temps, souvent au primaire, manifesté une distance. Le revirement dans le sens d'une adhésion aux exigences normatives de la féminité prend place notamment au moment de l'entrée au secondaire, à celui de l'entrée en 4^e ou 5^e secondaire ou parfois lors de l'entrée au cégep :

En secondaire 5, j'ai essayé de rentrer dans le moule encore plus, je me suis mise à me maquiller, mais comme vraiment un peu trop là, vraiment intense avec le gros *eye shadow* puis tout, puis genre du fard, puis du rouge sur les joues puis tout là. Puis là, je me suis mise à porter la jupe là, pour essayer de pogner, tu sais. Puis comme de fait, ça a marché.

(Johanne, 21 ans)

Dans ses propos, Johanne explicite le lien entre l'adhésion aux exigences normatives de la féminité et la romance hétérosexuelle. Elle rapporte avoir adopté le port de la jupe pour obtenir l'intérêt des garçons. Caroline indique pour sa part que c'est l'entrée au secondaire qui a motivé son adhésion aux exigences normatives de la féminité :

J'étais vraiment *tom boy*. Jusqu'en secondaire... Au secondaire, c'est sûr que c'est un peu plus dur, je voyais les autres filles, puis l'apparence, c'est sûr que ça change, j'aimais peut-être pas nécessairement ça, mais j'avais pas un *look* féminin quand même. J'étais un peu grassouillette aussi. [...] Je pense que c'est tout là que ça se développe, les préjugés. Je ne sais pas pourquoi les filles veulent plaire, je pense c'est vraiment là qu'on prend conscience des autres, des garçons, des filles, des relations, de la sexualité, de l'esthétique. Je pense que c'est pour ça. Puis toutes les filles veulent être belles pour plaire aux garçons, pour plaire à la société.

(Caroline, 23 ans)

La dernière phrase de l'extrait ci-dessus démontre que Caroline est consciente de l'hétérosexisme qui sous-tend les exigences normatives de la féminité : « toutes les filles veulent être belles pour plaire aux garçons ». Elle souligne de plus que le secondaire est une période charnière où l'hétérosexualité normative conditionne les rapports entre filles et garçons.

Nicole profite d'un changement d'établissement scolaire, au moment d'entrer en 4^e secondaire, pour se conformer aux attentes normatives de la féminité :

Je me suis dit, c'est un renouveau, fait que là, faut que j'essaye d'être un peu plus fille. [...] Je me sentais moins bien avec mon identité, physiquement, je m'aimais moins [...] c'est vraiment dans le côté habillage, j'étais comme ben là... je ne suis pas un petit gars, là... puis toutes les filles sont filles, je me sentais toute seule dans cette histoire-là. [...] Ça a fait que je me suis habillée un peu plus fille là... ça a parti vers secondaire 4-5, c'est moi, là, je suis bien.

(Nicole, 21 ans)

Nicole exprime un sentiment d'inadéquation entre son apparence physique et son identité de sexe/genre : « je ne suis pas un petit gars, là... puis toutes les filles sont filles, je me sentais toute seule dans cette histoire-là ». Le fait d'adopter une apparence vestimentaire féminine apparaît avoir mis fin à ce sentiment

d'inadéquation : « C'est moi, là, je suis bien. » Olivia rapporte une expérience similaire à celle de Nicole. C'est à l'occasion du passage à la 4^e secondaire que la jeune femme rapporte avoir opéré un changement important en matière vestimentaire :

J'ai changé du tout au tout [rire] quand je suis rentrée en secondaire 4. Je me suis dit : « bon, c'est une nouvelle vie qui se commence ». Je me suis mise à, oui, nouveau secondaire, je me suis mise à me maquiller, à m'acheter des boucles d'oreille, j'ai continué à faire du sport quand même, à me tenir avec des gars quand même, j'aimais ça bien paraître, j'ai comme appris à aimer être une femme, à bien paraître en tant que femme. C'est ça. J'ai continué sur cette lignée-là. Puis maintenant, c'est moi, bien en fait, c'était moi auparavant, c'est moi maintenant, c'est moi qui ai changé dans le fond, qui a vieilli.

(Olivia, 22 ans)

Les propos d'Olivia indiquent qu'elle attribue la non-conformité de genre, soit l'adoption des codes vestimentaires masculins, à son jeune âge : « c'est moi qui ai changé dans le fond, qui a vieilli ». Au cours de son adolescence, Olivia estime avoir « appris à aimer être une femme », ce qui apparaît se manifester par l'adhésion aux pratiques d'embellissement physique comme le maquillage et les bijoux. La suite de ses propos indique le rôle de renforcement joué par l'approbation des pairs et de la famille :

Je me suis mise à m'habiller de façon plus féminine. De voir le regard de mes parents qui étaient heureux de me voir comme ça, moi, ça me faisait du bien. J'attirais le regard des gens, c'était le fun de se faire dire : « oh t'es belle aujourd'hui », et ci et ça [plutôt] que d'être habillée en punk et d'avoir le dédain des gens.

(Olivia, 22 ans)

Par ailleurs, Olivia démontre, à l'instar de Caroline, une conscience de l'aspect social des normes de genre :

Toute ma jeunesse jusqu'à 14 ans, jusqu'à cet âge-là, j'étais pas mal... je m'habillais de façon masculine, ce que la société dit qui est masculin en fait. J'avais toujours des gros joggings, des gros pantalons, des gros T-shirts, j'étais... comment qu'on dit ça, j'étais un peu... quand tu t'assois, je cherche le terme là, pas fendant, mais... en tout cas [rire]. On se comprend, décontractée, il n'y avait rien qui me dérangeait, je prenais les devants, tout ce que la société dicte de ce qu'un homme doit être. Donc j'étais pas mal comme ça.

(Olivia, 22 ans)

Enfin, Deborah, Ariane et, dans une moindre mesure, Nathalie, sont les trois répondantes de notre étude qui rapportent ne pas adhérer aux exigences normatives de la féminité en matière d'embellissement physique, mais également de comportements et d'intérêts, y compris au cours de leur adolescence.

Deborah rend compte de l'ambivalence qu'elle a expérimentée durant son adolescence, prise entre le désir de s'habiller selon ses goûts et celui de ne pas se distinguer des autres adolescentes :

Je n'ai jamais aimé ça depuis que je suis toute petite, ma mère essaye de m'acheter du linge plus féminin, ça n'a jamais vraiment donné des bons résultats. Je ne suis pas à l'aise dans une robe, puis je n'aime pas ça. [...] J'aurais aimé ça aimer le linge féminin. [...] J'aurais aimé ça être comme toutes les autres, mais un peu comme n'importe quel ado, tu veux pas être différent des autres.

(Deborah, 20 ans)

Ariane, pour sa part, rapporte avoir adopté une apparence vestimentaire masculine depuis très jeune, contre le gré de sa mère :

Je ne mettais jamais, jamais de robe, ça, c'était sûr, sûr. Bien ma mère m'a forcé une fois [...], j'ai dit je veux rien savoir, j'ai fait des crises, ça finissait plus, puis ma mère m'a obligée pour la première communion,

mais après ça, on a une confirmation, là? Bien là, elle n'a pas réussi à me faire mettre une robe.

(Ariane, 24 ans)

Bien que rapportant avoir adhéré à certaines exigences normatives de la féminité durant ses premières années de secondaire, Nathalie mentionne avoir pris ses distances lorsqu'elle s'affirme comme lesbienne à partir de la 4^e année de ses études secondaires : « J'étais très masculine, et j'avais pas de chum, je voulais pas en avoir, je m'affirmais vraiment là-dessus » (Nathalie, 26 ans).

Toutes les trois se disent très sportives et font montre d'une certaine distance à l'égard des exigences genrées de l'apparence, qu'il s'agisse du vêtement ou de l'attitude corporelle :

Au secondaire, c'est ça qui m'achalait, c'était que je devais ressembler aux autres, parce que si tu ne ressembles pas aux autres, ça ne passe pas bien. [...] T'as le style qui est important, puis il faut avoir l'air féminine, puis moi, je n'avais pas l'air féminine, ça ne m'intéressait pas. J'ai toujours porté des T-shirts puis les petits décolletés, le moins possible, puis ça ne m'a jamais intéressée.

(Deborah, 20 ans)

Bien, ça avait l'air plate d'être une fille, parce que tous les intérêts des filles, je ne les aimais pas. Moi, je jouais au tennis, je faisais du vélo, j'aimais bien le ballon chasseur, mais je n'aimais pas tout ce qui était féminin. Je ne m'identifiais pas à tout ce qui était féminin.

(Nathalie, 26 ans)

Ces trois répondantes se démarquent donc également de l'ensemble des répondantes en soulignant qu'elles ne partagent pas les intérêts socialement considérés comme féminins. Les jeunes femmes que nous avons interrogées manifestent en effet le plus souvent leur adhésion, même partielle, aux exigences normatives de la féminité depuis l'adolescence, non sans montrer une distance vis-à-vis de pratiques précises,

notamment l'usage du maquillage. Seules trois répondantes affirment ne pas s'être pas conformées à ces normes.

La construction sociale des intérêts pour la romance hétérosexuelle et l'embellissement physique est ainsi perceptible dans les propos de répondantes qui rapportent se situer dans un des rapports suivants à l'égard des attentes normatives de la féminité :

- l'ambivalence de certaines répondantes, voire leur refus, à l'égard de certaines pratiques relevant des exigences normatives de la féminité (notamment concernant l'embellissement physique) côtoie cependant l'adhésion à d'autres;
- le passage d'une distance claire vis-à-vis des exigences normatives de la féminité à une adhésion quasi totale à ces exigences;
- enfin, la distance maintenue, mais perçue comme inconfortable, à l'égard de ces normes.

Les répondantes évoquent plusieurs motifs permettant d'expliquer leur adhésion aux attentes normatives de la féminité : le plaisir associé aux rituels d'embellissement physique et à l'accomplissement d'activités considérées comme féminines; l'approbation sociale, des pairs et de la famille; le succès rencontré auprès des garçons, etc. Les propos des jeunes femmes indiquent de plus que ces éléments concourent à une intégration positive des adolescentes dans leur milieu scolaire, voire dans leur famille.

En conclusion, les relations entre pairs en milieu secondaire apparaissent jouer un rôle majeur dans la socialisation des filles à l'hétérosexualité. La culture de la féminité qui alloue une place centrale aux intérêts pour l'embellissement physique et

les rituels de féminité (habillement, maquillage, magasinage, etc.) articule ces intérêts avec ceux pour la romance hétérosexuelle. Les filles apprennent qu'il faut être séduisante pour plaire aux garçons, et peuvent se référer aux filles populaires qui constituent l'idéal de l'adolescente ayant réussi à remplir les critères de la désirabilité sociale. Dans la section suivante, nous allons examiner si les intérêts pour la romance hétérosexuelle ont été concrétisés par les jeunes femmes de notre étude.

5.3 L'engagement dans la romance et la sexualité hétérosexuelle

Seules quatre de nos répondantes ont rapporté ne s'être engagées ni dans la romance ni dans la sexualité hétérosexuelle. Il s'agit d'Ariane, Nathalie, Alexandra et Emma. Tandis que les deux premières font état du rôle de frein joué par la prise de conscience de leur identité sexuelle lesbienne, les deux dernières évoquent plutôt des motifs liés à leur manque d'intérêt pour les relations amoureuses au moment du secondaire.

La majorité des répondantes (16) se sont donc engagées dans des relations « amoureuses » hétérosexuelles. Parmi elles, la plupart l'ont fait au cours de leurs études secondaires, à l'exception de Sophie et Barbara pour lesquelles ces relations prennent place lorsqu'elles fréquentent le cégep. En ce qui concerne les expériences sexuelles hétérosexuelles, treize rapportent en avoir vécu qui prennent place généralement vers la fin du secondaire. Seules deux sur treize (Lise et Amélie) rapportent avoir eu des rapports sexuels hétérosexuels plus tôt, nous y reviendrons. Dans cette section, nous nous intéressons à l'engagement de nos répondantes dans la romance hétérosexuelle dans un premier temps, et, dans un deuxième temps, à leurs expériences sexuelles hétérosexuelles, du point de vue de la dynamique des rapports sociaux de sexe.

5.3.1 L'engagement dans l'hétérosexualité : résultat de la dynamique des rapports sociaux de sexe

Les répondantes qui rapportent s'être engagées dans des relations amoureuses hétérosexuelles au secondaire constituent une majorité dans notre échantillon. Les entrevues ont permis de dégager deux éléments importants de ces engagements : ils sont initiés par les garçons et sont influencés par la dynamique des rapports sociaux de sexe. Aucune répondante ne rapporte en effet avoir initié les relations hétérosexuelles ou avoir sollicité un garçon pour engager une relation. Plutôt, elles ont répondu positivement à l'intérêt manifesté par un garçon envers elle :

Je ne sais pas si j'avais vraiment un intérêt pour sortir avec un chum ou c'était plus le fait qu'il soit intéressé par moi. Je pense que c'était ça. [...] Je crois que c'est plus parce qu'il était intéressé par moi.

(Sophie, 25 ans)

C'est lui qui est venu vers moi, mais encore une fois, j'ai répondu positivement... J'ai tellement l'impression [que] c'est comme une autre vie, c'est loin!

(Lise, 23 ans)

Plusieurs répondantes rapportent que le fait d'être choisie a joué dans leur décision de s'engager dans une relation hétérosexuelle. Dans la mesure où ces garçons, souvent plus âgés que les répondantes, bénéficient d'une réputation ou d'un statut élevé dans la hiérarchie scolaire, cela semble interdire aux répondantes la possibilité de refuser leurs avances. Ainsi, Amélie s'engage dans une relation pour deux raisons qui semblent intriquées : le statut élevé du garçon et le risque qu'elle soit soupçonnée d'être lesbienne en cas de refus.

C'était dans une danse. C'était un garçon beaucoup plus âgé, il avait 18 ans et moi 14. C'était un gars très populaire et très beau, je me sentais obligée de sortir avec lui parce qu'aucune fille ne refuserait de sortir

avec lui. Donc je me sentais un peu pognée, je me disais : « je n'ai pas le choix, sinon je pourrais passer pour une lesbienne ».

(Amélie, 24 ans)

Certaines répondantes établissent de plus un lien entre leur engagement dans une relation hétérosexuelle et leurs expériences antérieures de rejet. Ainsi Jennifer évoque la fragilisation de son estime d'elle-même, découlant de ce type d'expériences vécues auparavant, qui la place en situation de vulnérabilité vis-à-vis d'un garçon dont l'attention comble ses besoins affectifs et son besoin d'être aimée :

J'avais tellement été rejet et malheureuse que j'essayais à tout prix de rentrer dans le moule, puis de devenir une personne normale. Alors, je dépensais toute mon énergie là-dedans. [...] Ce qui était fort, c'était le fait que pour la première fois de ma vie, je me sentais vraiment désirée, je me sentais vraiment pas comme une *looser*. Tu sais, je me sentais comme si j'avais du mérite. Parce que ce beau gars-là, il voulait sortir avec moi. Puis il m'avait dit qu'il m'aimait. Mais ce n'était vraiment pas vrai qu'il m'aimait, mais ça, c'est une autre affaire. Alors, c'était fort, la nouvelle perception qu'il m'a ouvert de moi-même dans le fond.

(Jennifer, 23 ans)

Dans le même ordre d'idée, Pauline rend compte de l'effet miroir que l'intérêt d'un garçon a sur sa perception d'elle-même. Ce garçon, auréolé d'une réputation de célibataire endurci, mais qui tombe cependant en amour avec elle, la conduit à se percevoir comme il la définit soit exceptionnelle et extraordinaire :

Je voyais quelque chose en lui parce qu'il voyait quelque chose en moi, en tout cas. C'était un gars assez *player* et il disait toujours qu'il ne voulait pas être avec une seule fille, qu'il cruais beaucoup les filles. En fait, je ne vois pas ce que je lui voyais à ce moment-là, vraiment pas. Puis finalement, étant donné qu'il voulait jamais être avec une fille et que moi, j'étais tellement spéciale à ses yeux et qu'il voulait tellement être avec moi, je suis tombée en amour avec lui, parce que là, tu sais,

moi, j'étais vraiment spéciale, j'étais extraordinaire parce qu'il a jamais voulu personne dans sa vie, mais là, il me voulait.

(Pauline, 22 ans)

Au cœur des expériences vécues par ces jeunes femmes, on retrouve le mythe de l'élue, mythe qui fait les beaux jours de la littérature à l'eau de rose et des films romantiques (Noizet, 1996). Souvent, les raisons qui motivent la réponse positive de certaines répondantes à des avances reçues d'un garçon relèvent de la pression à l'engagement hétérosexuel qui anime les groupes d'adolescentes. L'idéologie romantique et la poursuite d'un objectif de mise en couple sont très présentes, à tel point qu'ils supplantent les intérêts et les désirs des filles :

J'ai eu un chum à 15 ans, ça a duré trois mois. Ce n'était pas vraiment sérieux. C'était beaucoup toutes mes amies filles qui disaient : « ah! il te trouve cute, puis tout ça », puis il y avait une espèce de pression sociale un peu du genre : « Pourquoi pas? Puis il me plaît un peu. » [...] Je ne sais pas si j'avais vraiment un intérêt pour sortir avec un chum ou c'était plus le fait qu'il soit intéressé par moi. Je pense que c'était ça. Puis j'avais des amies qui poussaient pour que je sois en couple.

(Sophie, 25 ans)

Finalement, ça a été le premier chum du secondaire devant toutes mes amies parce qu'elles ont dit : « embrassez-vous », puis on s'est embrassés. C'était n'importe quoi, là.

(Marion, 23 ans)

L'engagement de leurs amies dans des relations hétérosexuelles joue également un rôle. En effet, les amies en relation limitent leurs activités entre filles et ont tendance à avoir des activités sociales avec leur petit ami. Les filles qui n'ont pas de petit ami éprouvent alors un sentiment d'isolement, découlant du fait qu'elles ne prennent plus part à certaines activités :

C'est juste que sortir avec lui... je serais restée amie avec lui si je n'avais pas eu l'envie de faire comme tout le monde [pour ne pas] être toujours la seule à ne pas danser dans les partys... C'était juste ça. [...] Quand toutes mes meilleures amies faisaient des sorties au cinéma avec tous leurs chums, j'aurais donc bien aimé ça, y aller. Mais c'était plus par rapport à mes amies, tu sais, c'est pour ça qu'à un moment, je me suis pris un chum et je me suis dit : « je vais aller au cinéma moi aussi ».

(Barbara, 25 ans)

Comme en rend compte Barbara, la volonté de ne pas être seule lorsque les pairs sont en couple peut conduire les filles à s'engager ou à rester dans une relation hétérosexuelle qui ne leur convient pas. Olivia qui est amoureuse de sa meilleure amie hétérosexuelle s'engage comme celle-ci dans une relation hétérosexuelle :

Ça ne m'intéressait pas, mais je le faisais [...] parce qu'elle, elle avait quelqu'un, et moi, je ne voulais pas avoir l'air que j'ai personne, que je n'en trouve pas un beau, que ci, que ça. Fait que ça a été mon kick, mon kick pompier du cégep. [Mon amie] a commencé à avoir son copain à 17 ans, je pense... 17 ans puis là, je me suis sentie : « elle a un copain, faut que j'en ai un ». Fait que là, j'ai eu mon premier chum [...], on pouvait faire des choses à 4. Elle, son chum, moi et mon chum, puis... ça faisait du bien quand même d'être avec lui parce que ça me permettait de ne pas penser à elle quand j'étais toute seule. Je n'arrêtais pas de penser à elle. Quand j'étais avec lui, au moins on faisait plein d'activités.

(Olivia, 22 ans)

Pour Caroline, c'est la pression indirecte exercée dans son environnement familial et scolaire qui l'a conduite à s'engager dans une relation hétérosexuelle :

Je te dirais une pression sociale qu'il fallait être comme ça, puis c'est ça le modèle à suivre, c'est ça que j'ai senti. [...] Pression indirecte, là, les médias, les parents : « t'as-tu un petit chum? », les tantes qui disent : « t'as-tu un petit chum? », les amies qui sont toutes avec des chums ou qui ont toutes déjà des relations sexuelles avec des garçons.

(Caroline, 23 ans)

Deborah montre également l'influence qu'exercent les pairs sur l'engagement dans l'hétérosexualité. Alors qu'elle rapporte avoir des liens d'amitié avec un garçon, elle souligne que ce lien est interprété par les pairs comme potentiellement amoureux, ce qui l'incite à envisager que cette relation amicale puisse effectivement devenir une relation amoureuse :

On se voyait à toutes les semaines, plusieurs heures par semaine, puis là, évidemment on a développé une complicité. Tu sais, moi, j'ai vraiment des facilités avec les gars à développer des complicités, c'est mes meilleurs amis, ça a toujours été. Fait que là, on avait beaucoup, beaucoup, beaucoup de fun ensemble, puis à un moment donné, évidemment tout le monde nous niaissait dans le cours, tout le monde disait : « oh vous deux, vous allez finir ensemble, on le sait bien ». Puis là, j'imagine qu'aussi avec tout le monde qui disait ça, puis le fait que j'avais du fun avec, je me suis dit : « peut-être que lui puis moi, ça pourrait aller quelque part ».

(Deborah, 20 ans)

La pression exercée par les pairs peut être indirecte, ce qui se traduit souvent dans les propos des répondantes par le souhait de « faire comme les autres » :

Je pensais que je voulais avoir un chum, puis c'était mon premier but dans la vie, c'était d'avoir un chum. En tout cas, mon hypothèse, c'était que c'est plus l'influence sociale parce que je voulais tellement en avoir un comme toutes les filles.

(Pauline, 22 ans)

Quand la gang était 10 filles, 5 gars là... Pendant ce moment-là, en fait, c'était cinq couples et cinq filles flottantes. Donc moi, à un moment donné, je me suis tannée et j'ai pris un des gars [...] un des cinq disponibles quand il a laissé une de mes amies. D'ailleurs, j'ai embarqué tout de suite avec lui, et ça a duré 2 semaines, un mois peut-être.

(Barbara, 25 ans)

Le fait d'avoir un chum est très valorisé par les adolescentes. L'engagement dans les relations hétérosexuelles semble accorder un certain prestige aux adolescentes :

Je ne sais pas pourquoi là, en tout cas, c'était comme valorisant dans mon groupe, par rapport aux autres filles, d'avoir un chum, fait que c'était plus ça.

(Linda, 26 ans)

C'est sûr que ça paraît bien dans le sens... tu sais, ça paraît bien, t'as un chum, tu sais, comme c'est plus les *cool* qui avaient des chums.

(Annie, 20 ans)

Cependant, ces relations apparaissent pour la plupart éphémères et les propos de la plupart des répondantes montrent qu'elles n'en ont pas retiré beaucoup de satisfaction :

À la fin de l'été, on s'est vus une fois, on s'est embrassés puis ça a vraiment pas cliqué, puis on s'est pas... Tu sais, ça a fini la relation comme ça.

(Deborah, 20 ans)

Ça a duré trois mois. Ce n'était pas vraiment sérieux. [...] J'ai commencé à sortir avec, puis tout le long il m'a gossée, je n'étais pas capable de le supporter puis finalement, après trois mois, je lui ai dit : « c'est fini, ça n'a pas de bon sens cette affaire-là ». [...] Je le trouvais gossant sur plein de points de vue parce qu'on ne coïncidait pas et sa personnalité, rendu là aussi. Peut-être que si je l'avais aimé pour vrai aussi, ça ne m'aurait pas dérangée. En même temps, c'était au secondaire.

(Sophie, 25 ans)

On sort ensemble. Mais, on n'était vraiment pas compatibles là, je n'avais pas d'attirance envers lui, je me sentais pas proche de lui.

J'aurais voulu lui donner ce qu'il m'offrait, mais je n'étais pas capable...

(Nicole, 21 ans)

Josée rapporte avoir eu plusieurs relations hétérosexuelles qui ne la satisfaisaient pas, à l'adolescence. Elle envisage alors des explications qui n'ont pas de lien avec l'orientation sexuelle :

J'ai fréquenté des garçons avant, puis je me suis toujours dit, les garçons me plaisent, tu sais, physiquement et tout, j'ai un certain intérêt pour eux, mais ça finissait toujours par ne pas marcher avec eux, parce qu'après quelque temps, après 3 semaines, un mois, un mois et demi, deux mois, je me tannais d'eux. Et je me disais : « oh! ce n'est peut-être pas le bon gars ou peut-être que je ne suis pas faite pour être en couple ».

(Josée, 20 ans)

Plusieurs répondantes évoquent avoir eu conscience qu'elles n'étaient pas en amour, voire qu'elles avaient peu en commun avec leur petit ami :

On a compris qu'on était vraiment juste amis. Ce n'était vraiment pas de l'amour. [...] C'était comme un essai puis finalement comme quand on était amis, et c'est un peu *weird* de se tenir la main, on est juste vraiment des amis.

(Barbara, 25 ans)

On est sorti une couple de mois ensemble et après, il a vu qu'il était tout seul dans ce bateau, fait qu'il a fait comme : « non, je pense ça marchera pas »... J'ai fait : « je pense que tu fais bien. » Non, moi non plus, je le *feelais* pas.

(Nicole, 21 ans)

L'absence de sentiments amoureux pour le petit ami conduit la plupart des répondantes à mettre fin à leur relation. Elles envisagent parfois que les sentiments se

développeront par suite de leur engagement dans la relation, mais comme Josée en témoigne, ce développement ne se produisait pas :

Je n'ai jamais été amoureuse des garçons avec qui je suis sortie, tu sais, j'ai eu un intérêt, mais je n'ai jamais ressenti ce que je pensais être de l'amour [...]. Je me suis toujours dit : « oh! j'ai un certain intérêt avec tel garçon, je vais commencer à le fréquenter et tout », puis je me disais : « oh! c'est un sentiment qui va se développer et tout », mais c'est un sentiment qui ne se développait jamais finalement. J'en étais consciente.

(Josée, 20 ans)

Peut-être que si je l'avais aimé pour vrai aussi, ça ne m'aurait pas dérangée en même temps, c'était au secondaire. [...] Puis finalement, je trouvais plus qu'il était dans mes jambes que d'autres choses, alors je lui ai dit que c'était terminé.

(Sophie, 25 ans)

Les propos des répondantes qui se sont engagées dans des relations hétérosexuelles au secondaire montrent l'influence des pairs dans leur décision et illustrent notamment l'aspect structurant de l'impératif normatif de la mise en couple. Les répondantes témoignent en effet du rôle joué par leurs ami-es, c'est-à-dire de quelle façon l'engagement de leurs amies dans la romance hétérosexuelle les a conduites à s'engager à elles-mêmes dans des relations avec des garçons. Elles évoquent à cet égard leur désir de ne pas être la seule fille à ne pas être en couple, et rapportent parfois avoir été incitées par leurs ami-es à accepter l'invitation d'un garçon. Dans leurs témoignages, ces relations apparaissent peu substantielles et peu significatives dans leurs trajectoires. La majorité d'entre elles ont eu plusieurs relations hétérosexuelles, dont certaines ont impliqué des rapports sexuels, notamment lorsqu'elles prennent place les dernières années du secondaire ou au cégep. Les motifs qui ont présidé à l'engagement des répondantes dans des rapports sexuels hétérosexuels, ainsi que les propos reliés aux dimensions du désir et du plaisir, font l'objet de la section suivante.

5.3.2 Les expériences sexuelles hétérosexuelles des jeunes lesbiennes

Près des deux tiers, soit treize répondantes, ont eu des rapports sexuels hétérosexuels au cours de leur adolescence. Ces rapports ont eu lieu dans le contexte de relations stables, parfois épisodiques, mais de façon générale, les jeunes femmes rapportent avoir eu plusieurs rapports sexuels, avec plusieurs partenaires. La majorité des répondantes ne rapportent donc pas avoir eu des expériences sexuelles hétérosexuelles de façon exceptionnelle ou isolée, à l'exception notable de Barbara, pour laquelle il ne s'agit que de valider définitivement son lesbianisme (nous y revenons au chapitre suivant).

L'engagement dans les expériences sexuelles hétérosexuelles a parfois pour motif la volonté de se conformer aux attentes normatives reliées à l'apprentissage de la sexualité. Ainsi, la dernière année du secondaire apparaît devoir être le cadre du passage à l'acte sexuel central dans l'idéologie hétérosexiste, soit le coït, ou pour le dire de manière euphémisée, la perte de la « virginité » :

Bien c'était quelqu'un que je fréquentais, dans le sens être amie avec là. C'était quelqu'un avec qui j'étais assez proche, on avait passé la journée à aller *chiller* sur le Mont-Royal avec d'autres amis, puis là, en soirée, on a vu des films avec un autre ami, l'autre ami s'est couché puis nous autres, on a fait des affaires là, mais tu sais, c'était plus un processus genre : « OK là, je suis en secondaire 5, il faut que je rentre dans le moule, je vais perdre ma virginité ce soir, puis ça va être fini après ». Très, très rationnel en fait là.

(Johanne, 21 ans)

Linda évoque le sentiment d'être en retard par rapport à ses amies, qui ont toutes vécu leur première expérience sexuelle « complète ». Elle affirme que cela a constitué une pression qui l'a conduite à avoir des relations sexuelles hétérosexuelles, et ainsi de se sentir à nouveau à sa place dans son groupe d'amies :

En secondaire 5, bien dans le fond j'ai essayé d'avoir des relations sexuelles avec un gars pour... parce que peut-être la pression, dans le sens où mes amies avaient des chums depuis peut-être un an. C'est ça dans le fond, elles parlaient de leur première expérience sexuelle entre elles puis je voulais faire comme elles autres [...] Je n'avais pas vraiment aimé ça. Je ne pense pas que je l'aurais fait, si je n'avais pas vraiment senti que c'était comme c'était le temps de le faire parce que là, tu sais, comme toutes mes amies l'avaient fait sauf moi, j'étais comme... tu te sens en retard, fait que tu veux continuer d'être dans la gang.

(Linda, 26 ans)

Le passage à des activités sexuelles « complètes » semble être la norme à la fin des études secondaires, et celles qui sont parvenues à conserver leur virginité jusque-là sont valorisées dans les groupes d'amies. La virginité est quelque chose dont une fille peut être fière :

Je ne sais pas d'où ça vient exactement, mais je pense que c'était parce que les gens me renforçaient là-dessus, parce que toutes mes amies avaient déjà eu des relations sexuelles vraiment jeunes... Puis là, j'étais comme la seule qui était comme ça et mes amies étaient vraiment fières de moi, ah tu sais, félicitations [...], j'étais comme renforcée là-dedans.

(Pauline, 22 ans)

Après son premier rapport sexuel hétérosexuel, l'opinion de Pauline change totalement, étant donné que le garçon ne poursuit pas la relation :

Ma définition de la sexualité a pas mal changé et je trouve que ce n'est pas vraiment important la virginité maintenant, c'est plus une opinion qui s'est faite. [...] En fait, ce qui s'est passé, c'est qu'après que j'ai eu ma relation sexuelle avec lui, il m'a laissée. J'ai commencé à en avoir beaucoup avec comme plein d'autres personnes justement. Ça a fait le contraire, c'était vraiment important et d'un coup, ça a fait ce n'est pas important, ça vaut rien.

(Pauline, 22 ans)

Plusieurs répondantes rapportent une expérience similaire, c'est-à-dire qu'elles ont leur première relation sexuelle hétérosexuelle avec un garçon qui met fin à la relation suite au rapport sexuel. Parfois, les répondantes rapportent qu'il s'agit d'un garçon avec lequel elles étaient en relation depuis plusieurs mois, comme Jennifer et Marion :

Ma première expérience hétéro [...], j'avais 16 ans, j'ai rencontré un gars dans le métro. Et puis, on s'est fréquentés pendant 6 mois. Puis, j'ai perdu ma virginité. Il m'a laissée pour d'autres filles et puis c'est ça, c'était ma première relation avec un homme. [...] Le classique.

(Jennifer, 23 ans)

C'est arrivé une fois, c'était après, c'est juste, j'avais comme été entraînée parce que j'avais rencontré sa famille pour le jour de l'an puis on était comme, tout le monde était content de nous voir, de me rencontrer, on avait du plaisir, tout ça [...]. Finalement, tu sais, on a dormi ensemble puis on a juste comme, on a essayé. [...] Après non, il m'a laissée après. [...] Je pense qu'il était juste comme tanné, je ne sais pas. Je ne me souviens pas, après ça, on s'est revus quelques fois après, ça n'a juste pas adonné non plus qu'on le refasse, mais avec le temps, il n'avait plus envie de sortir avec moi.

(Marion, 23 ans)

Amélie et Lise sont les deux seules répondantes qui ont eu des rapports sexuels hétérosexuels « complets » avant d'être en 5^e secondaire. Ces deux répondantes ont des trajectoires qui les ont placées dans une position vulnérable vis-à-vis de la possibilité d'être utilisées à des fins sexuelles par des garçons. Amélie a subi des attouchements sexuels alors qu'elle était enfant, elle s'est engagée dans des pratiques à risque au cours de son adolescence (consommation d'alcool et de drogues) et rapporte s'être mutilée durant celle-ci (nous nous y attardons plus loin) :

J'ai eu un chum [...] puis j'ai eu ma première relation sexuelle à 12 ans. [Avec] un gars que je ne connaissais pas. À cause de la pression que

c'était *hot* entre parenthèses de le faire, mais ce n'est pas quelque chose que je voulais faire. C'était une petite soirée entre amis qui était organisée avec de l'alcool puis tout. J'avais eu une amie avec qui j'ai vécu beaucoup mes expériences dont d'alcool, de drogues et tout, puis j'étais avec elle. Il y avait son chum puis un ami à son chum. Puis au courant de la soirée, je pense qu'elle et son chum sont allés dans une chambre, donc je m'étais retrouvée avec le garçon seulement puis on est allés naturellement dans l'autre chambre. [...] J'avais bu, mais je le faisais vraiment pour dire qu'après ça, je l'ai fait.

(Amélie, 24 ans)

Lise, quant à elle, a souffert d'un excès de poids jusqu'à la fin de ses études secondaires, ce qui a beaucoup altéré son estime d'elle-même :

Au secondaire, ça a été un peu plus difficile parce que je n'étais pas bien dans ma peau. Fait que je n'accumulais pas des chums mais j'accumulais les relations sexuelles disons. [...] Je n'étais pas faite sur le même *frame* que les autres petites filles. Je trouvais que j'étais grosse, je trouvais que je n'étais pas belle. [...] Je pèse le même poids depuis que j'ai 11-12 ans sauf que j'ai grandi, donc je pense que j'étais beaucoup plus ronde, fait que je pense que ça a joué beaucoup sur le sentiment que j'étais pas belle [...] Fait que je n'étais pas bien dans ma peau par rapport aux autres. Mais chez moi, j'étais bien dans ma peau, mais c'est aussitôt que j'arrivais dans un contexte social, à l'école particulièrement.

(Lise, 23 ans)

Au cours de l'entrevue, nous avons constaté qu'elle était relativement laissée à elle-même durant son adolescence, bénéficiant d'un faible encadrement parental. Son premier rapport sexuel hétérosexuel a eu lieu à son domicile, en l'absence des parents, alors qu'elle est âgée de 13 ans :

La première fois, c'était dans un party chez moi où j'étais complètement saoule dans le lit de mes parents. [...] Je l'avais rencontré dans un chalet de mon autre ami. Puis là, on l'avait invité au party, mais je le

connaissais pas vraiment là, tu sais, ce n'était pas... [...] Me semble que c'était un *looser* de 20 ans ou quelque chose comme ça.

(Lise, 23 ans)

Par la suite, Lise rapporte avoir eu plusieurs autres rapports sexuels avec des garçons, mais pas dans le contexte de relations suivies. Elle relate avoir eu ces rapports sexuels dans un état d'ivresse. À la première évocation de son engagement dans des rapports sexuels éphémères, la répondante s'est qualifiée de « fille facile ». Lise porte cependant un regard critique à l'endroit du garçon avec lequel elle a eu son premier rapport sexuel, qui lui apparaît avoir profité d'elle :

C'est normal par exemple qu'une fille de 13-14 ans fasse des avances à un gars de 20 ans, mais c'est pas normal que le gars de 20 ans réponde à ces avances-là. Je veux dire, il est supposé se faire niaiser par ses amis parce qu'il y a une petite fille de 14 ans qui lui court après. Il n'est pas censé profiter de cette situation.

(Lise, 23 ans)

Lorsque la répondante tente d'identifier les raisons de son engagement dans ces rapports sexuels, cet engagement lui apparaît essentiellement motivé par une quête reliée à l'estime de soi :

Je pense que pendant ce moment-là, j'étais comme... belle. J'oubliais que je me trouvais grosse, j'oubliais que tu sais... Fait qu'on revient, tu sais, ça servait à ça, puis l'alcool servait juste de... [...] Ça enlevait les inhibitions.

(Lise, 23 ans)

Pendant deux ans, Lise a des rapports sexuels qui semblent s'inscrire dans la recherche de l'attention de l'autre et traduisent le besoin de compter pour quelqu'un, ne serait-ce qu'une heure :

Mais mettons à partir de 14 ans là, on dirait que c'était ma façon de... d'être intéressante, si tu veux. Ben pas d'être intéressante, mais de... c'était facile, tu sais. [...] Tu couches avec, fait que pendant comme une heure, t'as l'impression d'être importante. [...] Ça a duré peut-être... 2 ans peut-être.

(Lise, 23 ans)

Lorsque nous avons interrogé la répondante sur le désir et le plaisir que ces expériences lui ont apportés, sa réponse montre que ces rapports sexuels sont loin d'avoir constitué des expériences positives :

Ah ça, c'était horrible là, c'était... horrible. [...] Ben en rétrospective, je dirais que c'est clairement pour répondre à d'autres besoins que mon besoin sexuel, parce que ça serait complètement loufoque de dire ça, un besoin sexuel à 14 ans si intense là, puis que de prendre des chemins, autant de raccourcis là, ça serait un peu bizarre là, je pense... [...] Il y a quelque chose que j'allais chercher là-dedans que je n'ai pas... que j'ai clairement pas trouvé de toute façon, parce que j'étais pas mieux avant, après, pendant. Sur le plan affectif là.

(Lise, 23 ans)

Ces expériences relèvent selon nous de la victimisation sexuelle et ont marqué Lise de façon importante. Il semble que sa vulnérabilité sur le plan de l'estime de soi l'a conduite dans des situations qui ont permis à des garçons de l'utiliser à des fins sexuelles. La consommation d'alcool associée à la plupart de ces rapports sexuels a possiblement accru sa vulnérabilité. Lise manifeste à la fois une prise de distance et un sentiment d'impuissance à l'égard de cette étape de son existence :

Ça me rendrait probablement très malheureuse d'accorder beaucoup d'importance à cette époque-là. Ça sert à rien, j'ai absolument aucune emprise là-dessus. Il y a absolument rien que je pourrais faire aujourd'hui pour changer ça.

(Lise, 23 ans)

Lise relate s'être engagée par la suite dans une relation hétérosexuelle stable, qui ne lui permet pas non plus de combler ses besoins. Elle souligne dans l'extrait qui suit qu'elle a déjà conscience de ses attirances de même sexe, mais qu'elle les nie de façon active, nous y reviendrons :

Après, j'en ai eu un chum, je suis restée avec lui un an et demi, quelque chose comme ça puis... J'étais malheureuse pendant tout ce un an et demi là. Mais on se rappellera que durant cette même période, je me couchais le soir en me disant : « je ne suis pas lesbienne parce que je couche avec des gars ».

(Lise, 23 ans)

Pauline témoigne également s'être engagée dans une relation hétérosexuelle pendant deux ans, relation qui présente plusieurs des caractéristiques associées à la violence conjugale, notamment l'isolement de la jeune femme, au moyen du contrôle de ses allées et venues, pour s'assurer qu'elle coupe ses liens amicaux et familiaux. Son petit ami est beaucoup plus âgé qu'elle, il a 26 ans, et elle, 17 :

J'ai commencé à fréquenter, j'avais encore 17 ans. Ce n'était vraiment pas une bonne relation qu'on avait, je trouvais qu'il était contrôlant justement, il était vraiment jaloux, il était vraiment violent. Il m'a jamais frappée, mais c'est juste par après que... C'était quand même de la violence psychologique de décider avec qui je pouvais sortir et avec qui je ne pouvais pas sortir. Puis il était... oui, il était violent, mais pas envers moi, mais envers la vie en général. Par exemple, s'il y avait un gars qui me regardait, mettons qu'il allait se faire engueuler. Il me faisait honte là, vraiment. Mais c'est ça, il voulait toute contrôler ma vie.

(Pauline, 22 ans)

Pauline rapporte avoir éprouvé beaucoup de difficultés à mettre fin à cette relation. D'une part, elle indique ne pas avoir pu trouver d'aide auprès de ses parents dont elle n'est pas proche, et d'autre part, elle a des crises de panique durant lesquelles son petit ami la réconforte :

Mes parents, je n'étais pas vraiment proche d'eux non plus, pas au point où je vais confier mes problèmes personnels à mes parents, tu sais, c'était vraiment lui. En plus, à un moment donné, j'ai commencé à avoir beaucoup d'attaques de panique, c'était comme... C'était un trouble là. [...] Fait que quand lui, il était là, au moins il était là pour me réconforter.

(Pauline, 22 ans)

La répondante évoque la possibilité que ses crises de panique soient liées au comportement de son petit ami, qui, outre qu'il contrôle les moindres aspects de sa vie, l'utilise pour ses besoins sexuels :

Il se servait de moi, c'était comme : « ah! j'ai fini de *clubber*, là il est 3 h du matin [...] je viens te chercher ». Et là, il venait me chercher, je couchais chez eux, je couchais avec lui. Le lendemain matin, il me rapportait chez moi. J'étais quasiment sa prostituée gratuite. Mais tu sais, j'étais comme trop innocente pour voir ou être capable de dire : « ça fonctionne pas ».

(Pauline, 22 ans)

Nous avons abordé les dimensions du désir et du plaisir sexuel associés aux expériences sexuelles hétérosexuelles des répondantes. La mention de désir est presque inexistante dans les propos des jeunes lesbiennes. Plusieurs répondantes semblent faire un lien entre l'absence de proximité affective et l'absence de plaisir :

Bien je n'avais pas vraiment... non, je n'avais pas vraiment aimé ça dans le fond. [...] Je pense que je n'avais pas vraiment de désir, fait que je n'avais pas vraiment d'idée. Puis tu sais, c'était comme je me sentais pas proche de lui, tu sais, comme quand tu te sens proche de quelqu'un quand t'es en amour. Fait que je n'osais pas trop lui dire, tu sais, on s'est presque pas parlé, c'était vraiment... C'était un raté.

(Linda, 26 ans)

C'était correct là. [...] Ce n'était pas extraordinaire [...] probablement parce que ce n'était pas mes chums, fait que ce n'est pas quelque chose qui était glorieux [...] Mais c'était correct sur le plan sexuel, je veux dire comme ça peut être correct sur le plan sexuel à 14 ans.

(Lise, 23 ans)

De façon générale, les répondantes rapportent avoir ressenti peu de plaisir sexuel au cours des rapports sexuels hétérosexuels :

On était curieux, moi, j'avais envie, on avait envie, fait qu'on l'a fait. [...] C'était correct. Tu sais on n'a pas, ce n'était pas intense, parce que ça a fait mal, fait qu'on a comme été vraiment *smooth*, mais c'était correct. Oui, ce n'était pas un moment mémorable, ben c'était un moment mémorable pour l'acte que c'était [...].

(Marion, 23 ans)

C'était correct là. Tu sais, c'était bien, je veux dire... Je pense que ça ne me dérange pas de coucher avec des gars, mais je ne pense pas que je serais capable de tomber en amour avec un gars [...] Mais tu sais, c'est sûr que c'est moins le fun, je veux dire, ce n'était pas comme une corvée ou quelque chose, c'était quand même le fun là.

(Annie, 20 ans)

Nous avons vu plus tôt que les pressions normatives ont pour effet l'engagement des jeunes femmes dans les rapports sexuels hétérosexuels. Comme en rend compte Sophie, ces engagements ne sont pas motivés par le désir sexuel, ce qui peut avoir des impacts négatifs sur la perception d'elles-mêmes des répondantes :

C'est juste après coup que je me suis rendu compte que je me faisais un peu violence à moi-même dans tout ça. [...] Je pense que je ne me sentais pas vraiment bien émotivement pendant, parce que je me trouvais niaiseuse, parce que si ça ne me tentait pas, bien je disais oui pareil et je me trouvais niaiseuse tout le long, après. C'était plus le fait d'avoir pilé sur moi-même.

(Sophie, 25 ans)

Nicole évoque avoir éprouvé des sentiments similaires. Tandis que Sophie avance s'être sentie responsable de son malaise émotionnel consécutif à son engagement dans des rapports sexuels qu'elle ne désirait pas, Nicole rapporte avoir été réticente à ce que son partenaire pose des gestes sexuels. Comme Sophie, Nicole évoque son absence de désir dans ces rapports :

Mettons lui, il voulait que je le touche, fait que j'ai fait : « OK c'est correct ». Mais on dirait que lui, quand il venait pour me toucher, j'étais comme plus réticente, j'acceptais moins... Il y avait une tentative, mettons de pénétration ou quoi que ce soit, mais ça a pas vraiment marché, j'étais trop stressée à la base, je me sentais mal, je *feelais* pas. [...] Oui, c'était *so, so*, j'essayais trop de me motiver, je forçais trop les choses, je ne le sentais vraiment pas.

(Nicole, 21 ans)

Pauline rapporte les difficultés occasionnées par la sexualité dans sa relation suivie, avec un partenaire contrôlant et violent sur le plan psychologique. Cette relation pèse à Pauline qui ne parvient pas à y mettre fin avant deux ans. Ses propos rendent compte de l'enfermement qu'elle éprouve dans cette relation et de l'absence d'envie pour les rapports sexuels avec son partenaire :

Quand j'étais avec lui, j'ai commencé à faire de la dyspareunie. C'est comme des douleurs pendant la relation sexuelle, ça faisait vraiment mal, c'était impossible... Peut-être c'était parce que, je ne sais pas si je crois vraiment à ça, mais peut-être inconsciemment c'est apparu parce que je ne voulais tellement pas en avoir que ça m'obligeait à... Je ne pouvais absolument pas... Et en fait, c'était dérangeant, mais en même temps, j'étais contente d'avoir ça parce que si je n'avais pas ça, je n'aurais pas de raison à lui donner pour ne pas avoir de relations sexuelles avec lui. Mais même avant que ça apparaisse, c'était comme... j'évitais vraiment. J'évitais vraiment d'avoir une relation avec lui. Disons que ça a été assez plate cette relation-là d'être avec quelqu'un pendant deux ans, que t'aimes pas et que tu ne voulais pas coucher.

(Pauline, 22 ans)

Olivia rapporte également avoir éprouvé de l'insatisfaction sexuelle, tout en soulignant que son partenaire la respectait :

C'est lui avec [mes] premiers rapports sexuels, c'était avec lui. Ce n'était pas bon... [rire]. Non. [...] Mais par contre il me respectait, je veux dire, tu sais, ça s'est bien passé, mais... je n'aimais pas ma sexualité avec lui.

(Olivia, 22 ans)

Olivia souligne plusieurs aspects de la façon dont les rapports sexuels se déroulaient avec son partenaire. Elle rapporte avoir « suivi », c'est-à-dire ne pas avoir initié les rapports ou les activités sexuelles, lesquelles semblent s'être réduites à une pénétration :

Je suivais en fait puis après, on n'a jamais rien essayé de fantastique, ça a toujours été les mêmes positions. Il n'y avait rien de fantastique là, c'était vraiment là, c'était quasiment comme si on avait des relations sexuelles d'un vieux couple que ça fait 30 ans qu'ils sont ensemble. Je voulais que ça soit standard, je voulais que ça soit plate, banal, et merci bonsoir, c'est fini merci, on peut dormir [rire]. Il n'y avait jamais, quasiment jamais de préliminaires, c'était tout le temps OK là nanana OK, on pénètre merci, t'as fini, bon, bye-bye, bonne nuit! Peut-être parce que je n'initiais pas non plus, essayer des choses, tu sais. C'est parce que ça ne me tentait pas, je n'aimais pas ça, je ne voulais pas que ça dure longtemps, au contraire.

(Olivia, 22 ans)

Olivia décrit ainsi à la fois son absence de désir et conséquemment de plaisir, mais également ses stratégies pour écourter le plus possible les rapports sexuels. Lorsqu'elle revient sur ses différents partenaires et sur la façon dont elle a vécu sa sexualité, Olivia met en évidence plusieurs éléments :

Ma sexualité, c'était... comment je te dirais, c'était un film porno [rire]. Je le faisais plus pour impressionner [...] que pour moi, parce que moi,

je n'avais pas beaucoup de satisfaction. J'ai commencé à avoir des orgasmes avec mon dernier copain. Puis si c'est 2, 3 fois, c'est beau. Les autres, je n'avais pas vraiment de plaisir, je le faisais vraiment plus pour satisfaire mon partenaire puis [...] que j'aie l'air *hot* là, j'aie l'air *hot* sexuellement là, dans ma tête, il fallait que j'aie l'air *hot*, je ne sais pas pourquoi.

(Olivia, 22 ans)

Si Olivia souligne que le plaisir a rarement été au rendez-vous, par contre, elle mentionne avoir été proactive dans plusieurs des rapports sexuels, en évoquant le fait qu'elle accomplissait une performance et indique que cette performance lui apparaissait nécessaire pour elle-même :

On regardait des films pornos des fois, OK, on fait comme le film ou des choses comme ça. Ça se répercute sur ta façon d'agir sexuellement, un film porno, disons-le, c'est toujours... Les femmes sont très explicites et très.... On dirait que j'agissais comme ça pour justement que le gars, il dise : « oh ma blonde est *hot*, elle est ci, elle est ça, elle fait ça ». Fait que c'était plus vraiment pour le satisfaire, pas pour moi. ...]. Mais j'avais jamais envie de sexualité, j'avais même rarement envie de me coller.

(Olivia, 22 ans)

Olivia rapporte ainsi qu'en dépit d'un désir sexuel inexistant, et même d'un désir de proximité physique inexistant, elle participait de façon proactive aux rapports sexuels hétérosexuels en ayant par contre en tête les désirs présumés de son partenaire. Johanne rend compte d'un parcours similaire. Elle aussi a vécu une première expérience sexuelle hétérosexuelle insatisfaisante :

[C'est] en secondaire 5 que j'ai eu ma première relation sexuelle avec un gars, puis ça avait été catastrophique là. Ça avait été, ça avait vraiment mal été là, je n'étais pas bien.

(Johanne, 21 ans)

Cependant, comme Olivia, Johanne a d'autres partenaires sexuels hétérosexuels par la suite avec lesquels elle n'aura pas davantage de rapports sexuels satisfaisants. Ses propos montrent qu'elle s'implique dans les rapports sexuels hétérosexuels en se centrant sur les besoins et les désirs présumés du garçon :

Ben, je n'ai jamais eu d'orgasme avec des garçons. Mais j'étais une bonne partenaire. [...] J'étais une fille *willing*, j'étais une fille... Tu sais, assez dans son corps puis tout là, mais... Puis des fois quand ils essayaient vraiment de... Justement l'orgasme, c'est très important, tu sais. Là des fois je *fakais*, tu sais. Pour qu'après ça, lui, il soit content.

(Johanne, 21 ans)

Johanne évoque le fait qu'elle simulait l'orgasme, ce qui lui apparaissait être une attente de la part de son partenaire, propre à lui apporter une certaine satisfaction. Josée insiste aussi sur l'aspect de la satisfaction sexuelle lorsqu'elle relate les rapports sexuels avec des partenaires non réguliers :

J'ai quand même eu des relations sexuelles sans que ça soit mon chum... Puis à chaque fois, je me disais... Mais on dirait que dans ma tête, ce que j'imagine d'une relation avec un homme et une femme, c'était mieux que ce que j'étais en train de vivre. C'était jamais au-delà de mes attentes. Et à chaque fois que la relation sexuelle était finie, je n'étais pas confortable avec ça, avec ce que je vivais. Je n'étais pas... C'est ça, je n'étais pas bien. Je n'étais pas bien, mais je ne m'en rendais pas compte [...] Fait que c'est ça, non, les relations avec les hommes, c'était jamais... J'avais l'impression que j'aurais pu mieux aimer ça, mais à chaque fois, ce n'était pas satisfaisant, sexuellement pas satisfaisant, je ne me sentais pas bien là-dedans.

(Josée, 20 ans)

Josée souligne ainsi ne pas s'être sentie bien à la suite des rapports sexuels, sans pour autant avoir été en mesure d'en prendre conscience. Beaucoup des répondantes qui ont eu des rapports sexuels hétérosexuels évoquent les sentiments négatifs qu'elles

ont ressentis, et le peu de satisfaction sexuelle et affective qu'elles en ont retirée. Pour quelques-unes, les rapports sexuels ont généré des difficultés psychologiques ou ont alimenté des dysfonctions physiques, comme Pauline par exemple.

Josée souligne également que les rapports sexuels hétérosexuels lui font vivre une grande déception, sur le plan émotionnel et affectif. Ses propos permettent de relever le rôle des modèles culturels autour de la romance hétérosexuelle dans les représentations sociales de la sexualité qui peuvent avoir cours parmi les femmes :

C'était un peu malaisant. C'était pas comme ce que j'imaginais, je ne ressentais pas ce que j'imaginais que je pourrais ressentir. [...] J'imaginais quelque chose d'agréable, de le *fun*, tu sais, quelque chose, une relation entre deux personnes. J'imaginais vraiment vivre quelque chose avec quelqu'un, tu sais, puis finalement, je me sentais peut-être un peu seule à l'intérieur de ça. [...] C'est comme si je m'écrivais des scénarios dans ma tête. Admettons, c'est une expérience que t'as pas vécue encore, tu t'imagines de quoi ça va avoir l'air, de telle façon, telle façon, puis finalement, c'était aucune de ça. Ou tu sais, t'écoutes une émission de télé, un film, tu vois le couple, même si ce n'est pas nécessairement une scène de sexe, mais une scène amoureuse, bien « ah! c'est bien beau ». [...] Ça a l'air fort, mais c'est banal.

(Josée, 20 ans)

Il nous semble que Josée rend compte de l'idéologie du rapport sexuel hétérosexuel, idéologie caractérisée par l'intensité du désir et des sentiments, qui habite l'imaginaire des femmes, notamment les plus jeunes. L'idée que le rapport sexuel hétérosexuel est un moment d'exception à la fois sentimental et sexuel est un poncif de la littérature à l'eau de rose et des films romantiques (Noizet, 1996). Josée évoque d'ailleurs les scènes d'amour qui nourrissent ses attentes. Les rapports sexuels hétérosexuels réels lui apparaissent en contrepartie banals. Lise montre avoir partagé des attentes également reliées à l'idéologie de la sexualité hétérosexuelle, évoquant les rituels romantiques censés entourer les rapports sexuels hétérosexuels :

Tu sais là, la fille qui, la première fois qu'elle fait l'amour avec son chum d'il y a un an et demi, elle lui installe des petites chandelles, ils s'en vont au cinéma, tu sais. Il y a toute cette, j'allais dire, ça se mérite [rires], ce scénario-là qu'on se fait, mais je n'étais pas du tout dans ce scénario-là. Ça fait que c'est sûr que le reflet que ça me renvoyait était pas nécessairement intéressant. On n'était pas là-dedans.

(Lise, 23 ans)

Lise a laissé échapper dans ses propos l'idée que le rapport sexuel serait une faveur accordée par une fille/femme à un homme : « j'allais dire, ça se mérite ». Cette idée est également au cœur de l'idéologie de la sexualité hétérosexuelle et a partie liée avec les termes inégaux de l'échange sexuel hétérosexuel : les femmes se donnent, les hommes veulent prendre. L'absence des rituels attendus semble réduire chez Lise la valeur de sa perception d'elle-même : « le reflet que ça me renvoyait était pas nécessairement intéressant ». Lorsque les répondantes évoquent leurs attentes reliées à l'idéologie de la sexualité hétérosexuelle, on constate que les aspects romantiques supplantent la dimension de la sexualité.

Plus des deux tiers de nos répondantes ont donc eu des rapports sexuels hétérosexuels, et pour douze d'entre elles, ces rapports ont pris place dans le contexte de relations stables, certaines durant plusieurs années, ou dans le cadre de relations épisodiques. De façon générale, les répondantes rapportent avoir eu plusieurs rapports sexuels, avec plusieurs partenaires. Si une minorité de répondantes rapportent des expériences sexuelles hétérosexuelles dans le contexte d'une relation malsaine, leurs témoignages révèlent que ces expériences ont complexifié la formation de leur identité sexuelle, comme nous le montrons dans le chapitre suivant. De façon générale, les propos des répondantes qui ont eu des rapports sexuels hétérosexuels montrent que ceux-ci étaient rarement motivés par leur désir sexuel. Il ressort

également de leurs propos que ces rapports étaient généralement peu satisfaisants non seulement sur le plan du plaisir sexuel, mais également sur le plan affectif.

Conclusion

Les répondantes ont rapporté que le silence qui prédomine autour de l'homosexualité et des réalités gaies et lesbiennes dans le cursus scolaire s'accompagne de la visibilité réduite des gais et des lesbiennes dans le milieu scolaire et dans les cercles d'ami-es proches. Ces jeunes femmes mentionnent avoir évolué dans un environnement scolaire et familial peu, et pour la plupart pas du tout, ouvert à l'homosexualité. Ce sujet est tout aussi ignoré dans les conversations entre pairs. Plutôt, les échanges entre élèves, et particulièrement entre amies, allouent une place centrale aux préoccupations qui sont alors majeures dans le quotidien des adolescentes : les techniques d'embellissement physique et la romance hétérosexuelle.

À cet égard, les filles populaires représentent un modèle à suivre pour les adolescentes, notamment parce qu'elles répondent aux critères de désirabilité sociale attendus des filles dans le milieu scolaire secondaire. Le terme « populaire » est polysémique dans la culture adolescente et bien qu'il n'a pas une signification fixe dans les propos de nos répondantes, il est cependant révélateur des dynamiques reliées au pouvoir dans le milieu scolaire. La popularité fonctionne en effet comme marqueur du statut social des adolescent-es. Une forte popularité dote ceux et celles qui en bénéficient du statut social le plus élevé dans la hiérarchie des individus. Les propos des répondantes montrent d'une part que ce statut autorise ceux et celles qui en sont dotés à exercer une régulation normative, d'autre part que cette régulation porte sur les prescriptions reliées à la construction sociale de la féminité hétérosexuelle, soit la centralité de la romance hétérosexuelle et l'adhésion aux exigences de l'embellissement physique.

Les relations entre pairs en milieu secondaire apparaissent ainsi jouer un rôle majeur dans la socialisation des filles à l'hétérosexualité. La culture de la féminité qui alloue une place centrale aux intérêts pour l'embellissement physique et les rituels de féminité (habillement, maquillage, magasinage, etc.) articule ces intérêts avec ceux pour la romance hétérosexuelle. Les trois quarts des répondantes ont rapporté avoir partagé ces intérêts qui reposeraient notamment sur les motifs tels le plaisir qui leur est associé, l'approbation sociale de l'entourage, la capacité de susciter l'intérêt des garçons. Par ailleurs, les propos des répondantes montrent que la mise en couple constitue un impératif normatif dans les écoles secondaires, auxquelles la majorité d'entre elles affirment s'être conformées. La fréquence de l'engagement de ces jeunes femmes dans la romance hétérosexuelle est un des constats importants de notre étude. La majorité des répondantes (16) se sont engagées dans des relations « amoureuses » hétérosexuelles et parmi elles, treize rapportent avoir eu des expériences sexuelles. Les témoignages montrent que ces rapports sexuels ont été nombreux et que la plupart des répondantes ont eu plusieurs partenaires sexuels. Il ressort également des entrevues que les expériences sexuelles et relationnelles hétérosexuelles jouent un rôle important dans la formation de l'identité sexuelle de ces jeunes lesbiennes, comme nous allons le montrer dans le chapitre suivant. Nous y examinons l'ensemble des expériences vécues par les jeunes filles analysées dans ce chapitre, dans la perspective de la formation de l'identité sexuelle lesbienne.

CHAPITRE VI

LA FORMATION DE L'IDENTITÉ SEXUELLE

Le contexte social dans lequel les jeunes lesbiennes doivent mener à bien l'exploration de leur sexualité, de leurs intérêts amoureux et la formation de leur identité sexuelle apparaît peu favorable à ce qu'elles y parviennent. La complexité des trajectoires d'autoreconnaissance de leur orientation sexuelle par nos répondantes découle en grande partie de ces obstacles. Dans ce chapitre, nous analysons de quelles façons ces obstacles influencent la formation de l'identité sexuelle des jeunes lesbiennes.

L'hétérosexisme qui prévaut dans le milieu scolaire et dans la famille, et de façon générale dans l'environnement socioculturel québécois se manifeste à travers la présomption de l'hétérosexualité des individus. Cette notion permet de décrire à la fois les attentes normatives auxquelles sont confrontées les jeunes femmes que nous avons interrogées, mais également la vision qu'elles ont de leur propre sexualité. La présomption de leur propre hétérosexualité constitue à la fois un effet de l'hétérosexisme et un obstacle à la formation de leur identité sexuelle lesbienne. Ce sont ces éléments qui font l'objet de la première section de ce chapitre.

En dépit de l'hétérosexisme des relations entre pairs, les récits des jeunes femmes montrent que certains contextes sociaux conformes à l'organisation des rapports sociaux de sexe peuvent se révéler propices au développement de rapports de

proximité et d'intimité entre filles. La seconde partie du chapitre est consacrée à l'émergence des sentiments amoureux et des désirs de même sexe. Nous examinons plus particulièrement les contextes dans lesquels les sentiments et les désirs sont susceptibles de prendre naissance et de se développer.

Enfin, la troisième partie du chapitre s'attarde sur les aménagements identitaires des adolescentes reliés à l'autoreconnaissance de leurs sentiments et désirs de même sexe. Lorsqu'elles font face à l'émergence de leurs sentiments et désirs lesbiens, les jeunes femmes sont-elles en mesure de les identifier? Quel sens leur donnent-elles? Quel rôle l'engagement dans les relations intimes et sexuelles hétérosexuelles joue-t-il dans la formation de leur identité sexuelle? Répondre à ces questions est essentiel pour saisir la complexité qui marque l'autoreconnaissance de leur lesbianisme par les répondantes. Ces trajectoires ne sont en aucun cas linéaires, ce qui ajoute à la difficulté de l'analyse.

6.1 La présomption d'hétérosexualité

Dans cette section, nous aborderons en premier lieu le rôle que les expériences antérieures et les référents culturels jouent dans la conviction partagée par les répondantes de leur propre hétérosexualité. En second lieu, nous exposons les effets de l'invisibilité et de la stigmatisation du lesbianisme et de l'homosexualité dans la formation de leur identité sexuelle.

6.1.1 Rôle des expériences antérieures et des référents culturels

Comme en attestent les entrevues, la présomption d'hétérosexualité est omniprésente dès le jeune âge. Les répondantes font référence aux interventions de l'entourage familial ou scolaire, dans lesquelles leur hétérosexualité va de soi :

Je ne me suis jamais posé la question parce que je pense que quand les profs disent : « T'as-tu un amoureux? » Tu sais, c'est là, c'est tout le temps-là, nos parents, nos oncles, nos tantes, nos grands-parents, nos cousins, tout le monde, tout le monde... donc j'avais jamais poussé la question.

(Alexandra, 18 ans)

La présomption d'hétérosexualité est telle que l'hétérosexualité ne se nomme pas. Elle est l'ordre naturel des choses :

Le fait que tout, qu'on tienne toujours pour acquis que tous les enfants vont être hétérosexuels, je me suis même fait dire par mon orthodontiste : « maintenant t'as des belles dents, tu vas séduire tous les petits gars ». Tout le temps, tout le temps. Alors à un moment donné je me dis : « OK... je suis attirée par les gars, c'est certain, ça va venir ».

(Barbara, 25 ans)

Comme en rend compte Barbara, la présomption de son hétérosexualité par l'entourage la conduit à considérer sa propre hétérosexualité comme allant de soi.

Cela dit, on observe une disjonction entre l'affirmation : « je suis attirée par les gars » et la suite de la phrase : « c'est certain, ça va venir ». Il ne semble pas que l'hétérosexualité soit quelque chose de senti pour cette répondante, mais elle paraît cependant s'y résoudre :

Moi, je savais que je regardais les filles et ma mère m'avait bien dit que ce n'était pas inquiétant en ce qui concerne mon orientation sexuelle, que ça ne voulait rien dire. Alors je n'y pensais pas. Alors quand [prénom de sa meilleure amie] m'a dit qu'elle était amoureuse de moi, j'ai dit : « ben pas moi, moi, je suis hétéro, tu sais, c'est comme confirmé, nanana », alors que j'avais aucun intérêt pour les gars par ailleurs.

(Barbara, 25 ans)

Bref, l'hétérosexualité semble être pour Barbara quelque chose qu'elle sait sur elle-même, même si elle ne la ressent pas. Barbara et Caroline rapportent de plus avoir été dissuadées de façon explicite d'envisager la possibilité d'être lesbiennes, par leur mère :

Mais je dirais que j'ai toujours eu un petit sentiment à l'intérieur [silence] comme j'ai dit à 13-14 ans [...] je me disais que j'étais comme ça, tu sais. Ou que j'étais lesbienne là. [À] 15 ans, peut-être 15-16, parce que j'avais écrit à Gai Écoute, ma mère avait lu le courriel, elle n'était pas contente. Elle disait que ça ne se pouvait pas, j'étais trop jeune.

(Caroline, 23 ans)

Comme en témoigne Caroline, l'intervention de sa mère visant à discréditer son ressenti a eu pour effet de limiter sa capacité à reconnaître son lesbianisme jusque tard dans l'adolescence. La situation de Barbara montre, quant à elle, que même une intervention parentale a priori « positive » en la matière recèle une ambivalence qui aura un effet similaire à une intervention négative :

Je regardais toujours les filles dans les films, dans les magazines, à la plage, tout ça, puis j'étais très, très ouverte avec ma mère et je lui disais : « moi, je ne regarde pas les gars maman, je regarde juste les filles ». Mais elle me disait : « ah oui, mais c'est normal, c'est parce que tu t'identifies, c'est parce que tu veux être comme ça, tu es une petite fille, tu regardes une adolescente, tu vois que c'est comme ça que tu vas devenir, t'es intriguée, mais c'est surtout de cet ordre-là ». Et à un moment donné, j'avais dit : « mais je pense que je suis lesbienne », elle m'a dit : « écoute, ça ne veut pas vraiment dire que t'es lesbienne, ça se peut que tu le sois, ça sera bien correct, mais je pense que ça veut juste dire que tu cherches des modèles, alors arrête de te tracasser avec ça ». Alors j'avais vraiment mis ça dans un dossier clos dans ma tête.

(Barbara, 25 ans)

On constate dans l'extrait précédent que le message envoyé par la mère est ambivalent : tu n'es sûrement pas lesbienne, mais si tu l'es, ce n'est pas un problème. L'ouverture manifestée par la mère de Barbara n'est pas le message reçu par sa fille, celle-ci semble plutôt avoir davantage retenu les arguments qui plaident en défaveur de son lesbianisme. En effet, Barbara établit un lien entre le discours tenu par sa mère et la réaction de déni vis-à-vis des sentiments qu'elle éprouvera plusieurs années plus tard :

J'avais vraiment intégré le modèle que ma mère m'avait inculqué en disant : ce que tu penses ressentir pour les filles, ce n'est pas vraiment de l'amour. C'est juste que tu recherches des modèles, et comme [amie dont elle est amoureuse] était plus vieille que moi, je trouvais que ça avait de l'allure.

(Barbara, 25 ans)

Dans le témoignage de Josée, on entrevoit qu'il ne suffit pas qu'un environnement soit exempt de discrimination envers l'homosexualité et les personnes homosexuelles pour que l'orientation sexuelle soit envisagée au même titre que l'hétérosexualité :

En fait, quand j'étais au secondaire par exemple, moi, j'ai toujours pensé que j'étais hétérosexuelle [...]. C'est un peu comme si, dans ma tête, j'avais grandi en pensant que j'étais hétérosexuelle. C'est comme si j'avais grandi dans un monde hétérosexuel, je savais qu'il y avait des lesbiennes, qu'il y avait des gais, bien je n'en connaissais pas, personnellement j'en connaissais pas, mais ça ne me dérangeait pas, que tu sois gai ou pas, que tu sois hétérosexuel, je m'en fous, personnellement ça ne changeait rien à ma vie. J'ai vécu dans un environnement où l'homophobie n'est pas acceptée, fait que... Ça me dérangeait pas, mais je n'ai jamais pensé que moi, personnellement, je pourrais l'être.

(Josée, 20 ans)

La répondante indique que le monde en général est un monde hétérosexuel, ce qui traduit selon nous l'idée que la norme est l'hétérosexualité. L'acceptation de l'existence de l'homosexualité ne revient pas à allouer à celle-ci un statut similaire à celui de l'hétérosexualité, même si l'on se garde de porter un jugement négatif sur les personnes homosexuelles : l'hétérosexualité reste la norme, l'homosexualité est l'exception. La présomption de leur hétérosexualité dont rendent compte nos répondantes semble renforcée par certaines expériences antérieures, expériences pour la plupart reliées à la séduction exercée sur elles par les garçons, qu'il s'agisse d'expériences interpersonnelles ou d'expériences reliées aux référents culturels. Comme Pauline en témoigne, avoir porté un jugement positif sur l'apparence physique d'un acteur dans un film romantique est une expérience qui actualise la présomption de son hétérosexualité :

Tu sais quand j'avais comme je ne sais pas quel âge, j'ai vu le [film] Titanic et que Nick était tellement beau, mais là ça voulait dire que non, ça veut dire : « tu ne peux pas être lesbienne parce qu'il y avait Nick dans le [film] Titanic, qui était quand même beau ».

(Pauline, 22 ans)

Pourtant Pauline a des fantasmes sexuels lesbiens, son désir la porte donc vers les femmes, et non pas vers les hommes :

Oh non! Je suis lesbienne parce que je fantasme sur les filles. Mais vu que je voulais tellement avoir un chum, je me disais : « mais non, si je veux avoir un chum, c'est que je suis hétérosexuelle ».

(Pauline, 22 ans)

Si l'on part du principe que la séduction hétérosexuelle adolescente repose sur l'idée que le désir sexuel est réservé aux seuls garçons, car les filles ne sont pas censées éprouver de désir sexuel, mais des désirs romantiques, c'est-à-dire le désir d'engager une relation amoureuse, si l'on part de ce principe, le raisonnement de Pauline apparaît parfaitement logique : qu'elle déduise son orientation sexuelle de ses attirances romantiques, et non sexuelles, est conforme à l'idéologie romantique adolescente :

Ben, à cet âge-là, si je me masturbais, j'allais penser à une fille. Mais je n'allais pas imaginer un contexte vraiment... Si j'imaginais un contexte romantique, c'était avec un gars.

(Pauline, 22 ans)

Les répondantes montrent qu'elles décodent leurs comportements en y cherchant les signes qui, selon elles, confirment qu'elles sont hétérosexuelles. Autrement dit, elles vont chercher les signes qui invalident les désirs lesbiens. Par exemple, Lise a des relations sexuelles avec des garçons, durant lesquelles elle est ivre. Elle souligne elle-même qu'elle déduit du fait d'avoir de telles relations sexuelles qu'elle est attirée par les garçons. Il ne s'agit pas d'une émotion ressentie, mais d'une déduction, ou, pour reprendre ses termes, d'une équation :

Puis le fait que j'avais des relations sexuelles avec des gars et qu'à ce moment-là, je trouvais ça correct... parce que je n'avais pas le recul tu sais de : « oh boy, mais t'étais saoule, t'étais mal dans ta peau », j'étais

là-dedans. [...] Parce que j'avais des relations sexuelles avec des gars, oui c'est ça, c'était que mon équation, c'était si tu couches avec un gars, c'est que t'es attirée avec un gars, c'est ça.

(Lise, 23 ans)

Est-ce que c'est possible que je sois lesbienne? Ah non, ça ne se peut pas, j'aime trop les garçons.

(Josée, 20 ans)

Caroline explicite les effets de la rupture entre sentiments amoureux et désirs sexuels. Tant qu'elle n'a éprouvé « que » du désir sexuel pour les filles, elle souligne avoir pu les disqualifier. Mais à partir du moment où elle mentionne réaliser qu'elle éprouvait également des sentiments pour des filles, ses désirs sexuels pouvaient être pris au sérieux :

Moi, je trouvais que quand je regardais mes professeures, que je trouvais jolies, féminines, femmes, que c'était pas juste... [...] Puis à une époque, j'ai peut-être pensé que c'était juste sexuel aussi, mais par après, j'ai vu que... quand, sûrement en secondaire 4, j'ai eu le temps de découvrir que c'était pas juste sexuel, que c'était vraiment relationnel. [...] Même à cet âge-là, on commençait à avoir peut-être des relations ou mes amies avaient des relations, donc moi, je me disais que c'est peut-être juste comme une attirance. Le physique. Puis par après, au fil des ans, j'ai découvert que ce n'était pas juste ça.

(Caroline, 23 ans)

Cette rupture entre sentiments amoureux et désirs sexuels nous apparaît être un effet de la socialisation différentielle des sexes, notamment l'intériorisation par les répondantes des représentations sociales dominantes reliées aux rapports amoureux hétérosexuels. Les représentations sociales dominantes des rapports intimes sont celles du couple hétérosexuel. Les jeunes femmes sont alimentées par ces représentations, et plusieurs rapportent avoir partagé la vision idéalisée du couple hétérosexuel :

Je cherchais à être en couple avec quelqu'un, je n'ai jamais eu besoin de me poser cette question-là. Puis les flirts que j'ai eus, ou le désir que j'ai pu ressentir pour quelqu'un à cette époque-là, c'était juste des gars. [...] Non, peut-être pas jusqu'au désir, ça dépend ce qu'on... une attirance légère. Mais ça, c'est une conception que... à cette époque-là... OK, comme je cherchais pas à être en couple, je n'ai pas eu besoin de me poser la question. Puis comme dans l'ordre des choses, moi, je suis une fille, alors je n'ai jamais pensé que je pouvais être lesbienne ou quoi que ce soit [...]. Parce que dans l'ordre des choses, dans la vie, veut, veut pas, les modèles que tu vois autour de toi, c'est des gars puis des filles. Pour moi, tu sais, je n'ai jamais pensé à chercher plus loin que ça...

(Emma, 21 ans)

L'idéologie du couple hétérosexuel occupe une place prépondérante dans l'imaginaire des répondantes, parfois depuis qu'elles sont très jeunes. Plusieurs soulignent s'être projetées dans un avenir conforme à l'idéologie hétérosexuelle : le chum, la maison, les enfants :

C'est sûr qu'au secondaire, c'était clair que je m'imaginais avec un gars, en partant. Quelqu'un m'aurait dit « tu vas sortir avec une fille », j'aurais été morte de rire [rire]. Fait qu'avec un gars, c'était sûr, les enfants, les... Bref, [rire] le modèle assez... la norme finalement là... une femme avec un homme avec les enfants qui vont avec, la maison.

(Emma, 21 ans)

Depuis que j'ai trois ans, je planifie mon mariage tu sais, fait que... Ben trois ans, c'est un chiffre comme ça là, mais... [...] Fait que j'avais toujours un petit rêve hétérosexuel super dicté par la société je pense...

(Jennifer, 23 ans)

Tu sais, je me voyais avec mon chum plus tard, puis tu sais, quand je m'imaginais en relation plus tard, je me voyais avec un garçon, quand j'étais au secondaire.

(Marion, 23 ans)

Comme le souligne Pauline, ces représentations sociales sont difficiles à remettre en question, car elles s'enracinent dans l'enfance :

Ça m'a amenée depuis que je suis vraiment jeune à voir mon avenir avec un gars, je voyais juste ça, un gars, un gars, un gars... Et quand tu commences à être vraiment attirée par les gens et ce n'est pas cette personne-là... Mon schéma est déjà fait et c'est difficile de le détruire.

(Pauline, 22 ans)

Pour certaines répondantes, c'est la prise de conscience des sentiments et des désirs lesbiens qui les a conduites à constater la présomption d'hétérosexualité. Confrontées à des ressentis qui contredisent cette présomption, certaines rapportent avoir résisté :

Mais à partir de ce moment-là, je pense que tout le monde le savait que j'étais lesbienne, mais moi, je me disais encore que j'aimais les gars, je ne voulais pas être différente des autres non plus, je voulais... Je ne sais pas, j'avais été habituée à regarder les gars, fait qu'il fallait que je regarde les gars.

(Deborah, 20 ans)

Je te dirais une pression sociale qu'il fallait être comme ça, puis c'est ça le modèle à suivre, puis c'est ça, moi, que j'ai senti. [...] À cause de tous les médias, de tout ce qui se dit, les *jokes* plates, les trucs comme ça. Ça fait que je sentais qu'il fallait que j'essaye avec un garçon, il fallait que ça fonctionne avec un garçon, que je ne pouvais pas aimer ma meilleure amie.

(Caroline, 23 ans)

Tu sais, j'avais tellement dit dans ma tête : « ah! Je vais avoir un chum plus tard ». J'imaginai à quoi il allait ressembler, puis là d'un coup, tu te dis : « bien non, t'es lesbienne et tu vas vivre avec une femme », ce qui est vraiment bizarre comme il n'y a personne que tu connais qui fait ça. Je pense que c'était plus ça, la peur, et la peur que t'as toujours cru

pendant toute ta vie que t'étais quelqu'un et finalement, tu te rends compte que tu l'es peut-être pas, donc c'est un choc.

(Pauline, 22 ans)

Pauline exprime la prégnance de l'hétérosexisme lorsqu'elle évoque le sentiment de crainte qu'elle éprouve à l'idée de ne pas être hétérosexuelle. Remettre en question son orientation hétérosexuelle ne concerne pas seulement sa sexualité, mais la conduit même à éprouver un sentiment d'inauthenticité : « tu as toujours cru pendant toute ta vie que tu étais quelqu'un et finalement, tu te rends compte que tu l'es peut-être pas, donc c'est un choc ».

De façon générale, les répondantes rapportent avoir été convaincues de leur propre hétérosexualité jusqu'au moment où elles font face à des désirs ou des sentiments pour une fille ou une femme. Cette contradiction entre la présomption de leur hétérosexualité et le sexe de la personne aimée ou désirée engendre beaucoup d'incertitude chez ces jeunes lesbiennes, à laquelle s'ajoute la difficulté de nommer ou d'interpréter leurs sentiments et désirs, alors que le lesbianisme est à la fois occulté et dénigré.

6.1.2 Invisibilité et stigmatisation du lesbianisme et de l'homosexualité

Nous l'avons montré dans le chapitre précédent, l'homosexualité et les réalités gaies et lesbiennes sont peu visibles dans l'environnement scolaire et familial des trois quarts de nos répondantes. Cette situation a des effets négatifs sur les jeunes lesbiennes de notre étude. Il apparaît que le peu de visibilité du lesbianisme peut s'accompagner de son dénigrement, ce qui peut occasionner des sentiments de

détresse chez nos participantes, lesquelles soulignent de plus la difficulté à trouver des ressources pour les soutenir.

Le lesbianisme, à la fois occulté et dénigré

De façon surprenante, compte tenu de la place qu'occupe l'homosexualité dans les médias depuis les années 2000, quelques répondantes ont rapporté ignorer jusqu'à l'existence même de l'homosexualité lorsqu'elles étaient adolescentes :

L'homosexualité pour moi, à la limite, ça n'existait pas. On n'en parlait pas, puis on n'était pas vraiment appelé... En tout cas, à se questionner justement, on n'a pas d'info, on n'a pas de... En tout cas, fait que moi, je ne me questionnais pas du tout, du tout, du tout.

(Ariane, 24 ans)

Il y a des lesbiennes partout. Il y en a des connues et ça passe bien. Il faut en parler et on peut en parler parce que les gens reçoivent bien ça. C'est vraiment nouveau dans ma vie. Au primaire, je ne savais même pas que ça existait, au secondaire, à peine à la fin.

(Sophie, 25 ans)

Soulignons en premier lieu que la méconnaissance de l'existence de l'homosexualité a pour effet d'occulter, en pratique, la possibilité même d'envisager une relation lesbienne :

Je n'avais pas vraiment entendu parler de ça, fait que je ne croyais pas qu'une fille pouvait être avec une fille.

(Pauline, 22 ans)

Je ne connaissais pas l'homosexualité vraiment, ce qui fait que, pour moi, ce n'était pas une option. Bien tu sais, je ne pensais pas à ça, ce n'était pas dans mon... Je voyais la fille qui était lesbienne, j'étais comme « ah elle est lesbienne », je trouvais ça bizarre, je ne lui parlais

pas beaucoup, tu sais [...] Mais non, je ne connaissais pas ça, donc je n'étais pas du tout... Je ne me posais pas de questions.

(Marion, 23 ans)

La méconnaissance du lesbianisme limite la possibilité pour les jeunes femmes d'interpréter leurs désirs pour les femmes en dehors de la norme hétérosexuelle. Ainsi, Pauline rapporte avoir pensé que ses fantasmes sexuels lesbiens étaient partagés par l'ensemble des femmes :

C'est juste que j'avais des fantasmes, ça m'intéressait, mais je ne me posais même pas de question là-dessus, et je ne croyais même pas que ça voulait dire quelque chose de particulier par rapport à moi-même. Sérieux dans ma tête, je pensais que tout le monde était comme ça.

(Pauline, 22 ans)

Par la suite, elle rapporte que ses fantasmes lui apparaissent singuliers, et qu'elle envisage la possibilité qu'ils ne soient pas communs aux femmes. Cependant, l'absence de lesbiennes dans son entourage la conduit à craindre d'être seule au monde à éprouver du désir pour des femmes :

Je pense que c'était plus une peur... identitaire. C'était plus comme... ça se peut pas que ça soit moi. Mais ce n'est pas que j'avais des préjugés envers les lesbiennes, c'est juste que je n'en connaissais pas, il n'y avait personne dans mon entourage qui était lesbienne, est-ce que je vais être seule au monde? Pour moi, c'était vraiment problématique parce que je voyais qu'il n'y avait personne qui l'était.

(Pauline, 22 ans)

La prise de conscience de leurs désirs ou de leurs sentiments pour une fille ne conduit donc pas nécessairement ces jeunes lesbiennes à prendre conscience de leur orientation sexuelle, car la plupart affirment ignorer alors que le lesbianisme est une possibilité. Pour certaines, comme Pauline, l'invisibilité des lesbiennes dans l'entourage, doublée de leur invisibilité dans la culture, les amène à croire à

l'impossibilité de vivre une sexualité correspondant à leurs désirs. L'occultation des lesbiennes a des effets négatifs également sur la perception du lesbianisme par les répondantes. Ainsi, lorsqu'elles sont confrontées à l'existence du lesbianisme, l'occultation de celui-ci peut être interprétée comme un indice qui suggère qu'il s'agit de quelque chose de « pas correct » :

À un party de Noël, j'ai rencontré un couple de lesbiennes, et puis je m'en rappelle à peine, mais je me rappelle qu'elles voulaient vraiment danser avec moi. [...] Alors, ça m'a comme ouvert la possibilité que ça existait, fait que je pense que ça m'a fait peur. Parce que malgré le fait que j'ai appris que ça existait, vu que j'avais juste vu ça là. [...] C'est comme si je n'avais pas vu ça ailleurs, fait que ça ne devait pas être correct.

(Jennifer, 23 ans)

De façon similaire, Annie, qui a une relation amoureuse avec une amie du secondaire, laquelle tient à ce que cette relation reste secrète, rapporte en avoir déduit que sa relation n'était pas quelque chose de « bien » :

Le fait que [prénom de son amie] voulait tellement garder ça secret, qu'elle m'a comme mis ça dans la tête, que c'était mal... Fait que tu sais, dans ma tête, ce n'était pas bien, faut pas que je le dise à personne, je veux pas que personne le sache.

(Annie, 20 ans)

Parfois, les répondantes sont conscientes des traitements discriminatoires subis par les lesbiennes et les gais en général, ce qui alimente leur peur d'être exposées à des expériences similaires. Ariane rapporte ainsi avoir reçu les confidences de l'unique lesbienne visible de l'établissement scolaire secondaire qu'elle fréquente :

Ce qu'elle me contait, c'était souvent des insultes verbales, crise de lesbienne, puis gnagnagna... Mais ça a été plus loin que ça dans l'autobus, je pense qu'il lui pitchait ce qu'il avait sous la main, tu sais

des cents noirs ou des... [...] C'est ça, je me suis dit : « eh, je n'ai pas le goût qu'il me dise ça ».

(Ariane, 24 ans)

Au secondaire, j'étais dans une école privée, fait que c'était très, très, très normatif. Très, très, très, il faut vraiment que tout le monde soit pareil, puis il y avait beaucoup de *gay bashing* parce que c'est une école de riches, c'est une école de « moule », de blancs francophones et tout là.

(Johanne, 21 ans)

Amélie rapporte avoir connu une élève lesbienne au cours de son secondaire, et a été témoin à la fois du mépris des autres élèves ainsi que de la détresse de cette dernière :

À mon école secondaire, il y avait eu quelques femmes qui s'étaient identifiées comme lesbiennes, mais elles étaient victimes de préjugés [...] Je l'ai vu de mes yeux, elles ont été victimes de préjugés ces femmes-là. [...] Les gens en parlaient beaucoup avec dédain, haine et dégoût. Moi, étant une personne qui veut être aimée, je ne voulais pas m'identifier à ce groupe. [...] Mais il y avait une fille qui était très révélatrice du groupe et qui se mutilait aussi, mais qui se mutilait tellement puis qui l'exposait tellement. Il y avait des quadrillés partout sur ses bras, sur ses mains et évidemment, c'était aussi d'identifier ça, son homosexualité. Puis elle voulait vraiment qu'on voit sa souffrance, car elle s'exposait, elle exposait ses mutilations et tout. Ça, c'était quelque chose d'épouvantable pour moi. C'était cette personne-là en particulier qui représentait le côté lesbienne, de voir ces mutilations-là, symbole de grande souffrance.

(Amélie, 24 ans)

Si plusieurs répondantes évoquent une peur du rejet similaire à celle évoquée par Amélie, elle est la seule répondante avec Ariane à établir un lien entre la stigmatisation des personnes homosexuelles dont elles sont témoins et sa volonté de ne pas y être exposée.

Je pense que les homosexuels, je voyais qu'ils étaient victimes de préjugés, puis de discrimination, je ne voulais pas faire partie de ce groupe à part là. Je voulais être avec la majorité, respectée, être aimée. Donc je ne voulais pas faire partie d'un groupe stigmatisé comme celui-là.

(Amélie, 24 ans)

Olivia, qui a la conviction que l'homosexualité est acceptée, éprouve pourtant de la crainte vis-à-vis des réactions de ses proches et de ceux de son amie :

Je pense que j'avais peur des réactions de l'extérieur, de mes propres sentiments dans le fond. [...] De ses parents, de mes parents, de ma famille en fait. De ce qui est des gens que je croise dans la rue ou comme ça, ce n'est pas quelque chose qui me dérangeait, c'était vraiment plus ma famille, sa famille, le monde proche là. L'extérieur, ce n'était pas quelque chose qui me dérangeait. Pour moi, dans ma tête, les homosexuels étaient très bien acceptés, où on est présentement. [...] Pour moi, c'était bien accepté.

(Olivia, 22 ans)

Nombreuses sont les répondantes qui ont évoqué à plusieurs reprises avoir ressenti de la peur, tout en ayant beaucoup de difficultés à identifier ce qui nourrissait ce sentiment, le ridiculisant souvent ou se désignant comme seules responsables, comme en rend compte la fréquence de l'expression « c'était dans ma tête » dans leurs propos. Cette peur est présente depuis parfois de longues années :

Depuis que je suis toute petite, je priais, quand j'étais petite, de ne pas être lesbienne. Je devais avoir 6 ans, puis je ne sais pas à qui je priais parce que mes parents ne sont pas religieux, mais je priais de ne pas être lesbienne. Puis, je ne savais même pas pourquoi. J'avais peur.

(Jennifer, 23 ans)

L'absence de modèle positif ou perçu comme tel par les répondantes peut freiner l'autoreconnaissance du lesbianisme. Ainsi Lise rapporte que bien que sa tante

lesbienne et sa conjointe soient acceptées par la famille, le mode de vie de ces femmes a joué un rôle négatif sur sa perception du lesbianisme :

Pour moi, ce n'était pas un modèle positif. Ça n'a rien avoir avec le fait qu'elles soient masculines, mais ce n'était vraiment pas un modèle positif de lesbianisme. Par rapport à leur vie. Je veux dire, tu sais, vivre dans un demi-sous-sol à 40 ans pour moi... Ce n'était pas ce à quoi j'aspirais. J'associais pas ça au fait qu'elles étaient lesbiennes, sauf que, en plus, elles étaient lesbiennes... Fait que j'avais pas de modèle de femme de carrière qui ont des vies qui sont peut-être hétéronormatives là, mais qui ont une vie. [...] Fait que je n'ai jamais été proche d'elles non plus, mais c'était mon seul modèle de lesbiennes. Fait que probablement, ça a influencé le fait que moi, je ne cadrais pas là-dedans. Parce que je me disais : « je ne suis pas lesbienne, je n'ai pas l'air lesbienne, je n'ai pas l'air de mes tantes ».

(Lise, 23 ans)

Dans les propos des répondantes, l'inquiétude ou la peur semble porter à la fois sur l'autoreconnaissance de leur lesbianisme et sur le risque que celui-ci soit visible pour autrui. Cependant, les propos sont souvent confus et il est difficile de distinguer ces deux inquiétudes l'une de l'autre. Mais il ressort des entrevues que ce sentiment, bien que son explication apparaisse opaque aux répondantes, est largement partagé par l'ensemble des répondantes au cours de leur trajectoire.

Du sentiment d'être anormale à la détresse : les impacts psychoémotionnels

Le principal sentiment évoqué par les jeunes femmes alors qu'elles constatent que leurs désirs ne répondent pas à leur hétérosexualité présumée est celui d'être déviante. Ce sentiment de déviance apparaît découler de leur conscience que les sentiments et désirs de même sexe ne sont pas conformes aux normes dominantes :

Tout est fait en fonction des hétéros, tout ce qu'on voit, les affiches, c'est les hétéros, à la télé, les hétéros, dans les films, les hétéros... Fait

que pour moi [l'homosexualité], c'était pas normal. C'est pour ça que j'avais écrit à Gai Écoute, je suis-tu normale? Moi, je ne me sentais pas normale puis j'avais de la difficulté.

(Caroline, 23 ans)

J'ai tenu un journal intime actif du début du secondaire jusqu'à la fin du secondaire, puis je voyais les questionnements dedans, c'était clair là. C'était clair, genre : « je vais-tu être normale un jour? »

(Johanne, 21 ans)

Parce que j'ai bien vu, quand je me posais beaucoup de questions-là, côté orientation, secondaire 4-5, je me demandais si j'étais normale ou quoi que ce soit, qu'est-ce qui se passait avec moi?

(Nicole, 21 ans)

Ce sentiment de déviance s'accompagne fréquemment de sentiments négatifs, comme la détresse ou l'angoisse :

Fait que je me disais : « je peux pas être lesbienne. Ça se peut pas. C'est juste... ça va passer ». En fait non, c'était même pas ça va passer, c'est : « je ne suis pas lesbienne ». Mais « je ne suis pas lesbienne » avec beaucoup, beaucoup d'angoisse là-dedans et beaucoup, beaucoup de questionnements.

(Lise, 23 ans)

Beaucoup d'angoisse. Des fois, je me mettais à trop penser puis ça devenait physique là. Je suis une fille qui ressent beaucoup physiquement, puis ça faisait que tout se mélangeait, bien je n'arrête pas de dire ça, tout se mélangeait en fait, mais c'est que... J'avais tellement de pensées qui se bouscullaient dans ma tête.

(Johanne, 21 ans)

Les propos des jeunes femmes renvoient ainsi à une gamme d'émotions négatives, mais aussi à des malaises physiques et, dans le cas d'une répondante, à l'automutilation :

À peu près quand je suis tombée amoureuse avec des élèves de ma classe. C'est le fait de ne pas pouvoir exprimer cet amour-là, de ne pas pouvoir aller plus loin et de ne pas pouvoir en parler qui a vraiment occasionné cette détresse-là qui en est venue jusqu'à la mutilation.

(Amélie, 24 ans)

J'étais vraiment mélangée, tu sais. Je ne mangeais plus, je ne mangeais rien, rien, rien, je vomissais tout le temps.

(Emma, 21 ans)

Lise rapporte avoir consommé de l'alcool et des drogues pendant plusieurs mois. De son côté, Caroline indique que la prise de conscience de ses sentiments amoureux est entachée par la certitude qu'ils ne sont pas partagés. Elle rapporte avoir décidé de quitter son environnement scolaire et social :

Comme une révélation pour moi. Je dirais en secondaire 4, ma meilleure amie. [...] c'est là que j'ai compris que moi, j'étais intéressée aux femmes. Puis vraiment, ça a été dur, dur pour moi, je l'aimais vraiment beaucoup et j'ai même démenagé chez mon père parce que je l'aimais beaucoup trop puis tout le cercle d'ami-es était le même cercle. Tout le temps, on se voyait tout le temps puis j'étais pas capable de lui dire mes sentiments parce que je savais qu'elle était pas intéressée.

(Caroline, 23 ans)

Olivia évoque également la difficulté que représente le fait de vivre une peine d'amour sans pouvoir en parler et la détresse psychologique qui en découle :

Des fois, je revenais le soir puis je braillais, puis je pleurais parce que ça me faisait mal au cœur de pas pouvoir, d'être en amour, d'avoir genre un cœur brisé sans que personne le sache. Puis que je garde ça pour moi

puis que personne, personne le sait. Ma première peine d'amour dans le fond. [...] à 16-17 ans.

(Olivia, 22 ans)

Plusieurs répondantes soulignent ainsi avoir vécu un fort sentiment d'isolement :

C'était beaucoup dans mon questionnement, puis là, je suis rentrée dans une espèce de phase où je me suis beaucoup refermée sur moi-même, parce que j'étais beaucoup, beaucoup en questionnement, là. Ça allait pas, je savais pas quoi faire, je ne savais pas vers qui m'orienter.

(Deborah, 20 ans)

Certaines jeunes femmes affirment que les difficultés qu'elles ont vécues tiennent à l'impossibilité de trouver une aide adéquate, une ressource pertinente vers laquelle se tourner :

Ça aurait pu aider d'avoir, je ne sais pas, un oncle, une tante, qui soit lesbienne, homosexuel à qui j'aurais pu parler, une personne avec qui j'aurais pu parler [...] C'est sûr qu'avoir des modèles, ça aurait aidé, je veux dire, je me serais sentie mieux dans ma peau plus vite.

(Olivia, 22 ans)

Se tourner vers des ressources

Au moment de leur adolescence, si les réseaux sociaux sur Internet tels Facebook n'ont pas encore connu le développement fulgurant qui surviendra quelques années plus tard, par contre, plusieurs ressources s'offrent aux répondantes. Les sites Internet consacrés à l'homosexualité sont une ressource qui permet aux jeunes d'obtenir de l'aide, souvent par courriel, comme le site Internet de Gai Écoute. Un peu plus du quart des répondantes se sont tournées vers cette ressource pour y trouver des réponses, mais la plupart soulignent que cela ne les a pas aidées :

J'ai renvoyé un courriel, un message, et je pense que c'était à Gai Écoute, je pense. Un site où on peut appeler ou envoyer un message [...] J'avais juste dit en gros... je savais que je n'étais pas lesbienne, je le savais, j'étais sûre, fait que j'ai dit : « est-ce que c'est possible d'être attirée vers elle pas amoureusement, mais juste comme... est-ce que c'est possible d'être attirée vers une fille, que j'aime beaucoup comme amie, mais pas vouloir plus, mais dans le fond oui, dans le fond non »... Le genre de questions comme ça. La réponse a été une chose très, j'aurais pu me le répondre moi-même : oui, tout est possible, la sexualité nanana. C'était... et ça m'a pas vraiment non plus, ça m'a pas surprise ou oh non... ça m'a rien. Je savais déjà tout ça.

(Alexandra, 18 ans)

Alexandra rapporte avoir posé sa question de telle manière que la possibilité qu'elle soit lesbienne ne soit pas envisagée. Caroline souligne aussi que la réponse obtenue à son message ne lui a pas permis d'avancer dans la compréhension de son vécu :

Je ne me rappelle pas exactement, mais je pense que ça ne m'avait pas nui. Ça m'avait juste laissée sur mon questionnement, mais ils ont un peu répondu, je pense, quelque chose comme ça, peut-être qu'ils m'avaient dit : « oh peut-être que c'est une phase d'exploration, à toi de voir si ça va se poursuivre, mais ça se peut très bien, puis oui, c'est normal ». Sûrement quelque chose comme ça.

(Caroline, 23 ans)

Les questions et réponses sur Gai Écoute ne constituent pas une ressource significative pour la majorité de nos répondantes, car la mission de cet organisme ne lui permet de répondre à leurs besoins²⁶. En effet, les intervenant-es formulent leurs

²⁶ Voici l'énoncé de mission de l'organisme, affiché sur le site Internet : « Gai Écoute est

réponses de façon générale et tentent de rassurer les jeunes à l'égard des émotions et désirs qui ne sont pas en adéquation avec l'hétérosexualité, notamment en affirmant que ceux-ci sont « normaux » :

Ben, je m'attendais juste à une réponse assez claire, juste comme « ah oui, tu fantasmes sur les filles, c'est sûr que tu es lesbienne ». Mais ce n'est pas comme ça que ça fonctionne. Fait que c'est dans ce sens que ça m'a pas vraiment aidée, parce que je pense que je ne me connaissais pas assez.

(Pauline, 22 ans)

Toutefois, certaines répondantes, comme Alexandra et Olivia en rendent compte, sont à la recherche de réponses qui mettraient fin au dilemme qu'elles vivent, tout en faisant en sorte de ne pas s'entendre répondre qu'elles sont lesbiennes, ou du moins de se voir offrir des explications alternatives : « J'avais peur de me faire dire "oui, oui, t'es vraiment en amour avec ta meilleure amie, t'es lesbienne, ma grande, accepte-le!" » (Olivia, 22 ans)

Internet offre également une multitude de forums consacrés aux jeunes et à la sexualité, ou encore de blogues consacrés notamment aux jeunes homosexuels. De nombreuses répondantes y ont eu recours :

J'avais cherché de l'information... puis comme toujours plein de forums, où t'écris : « comment on sait quand on est lesbienne? » [...] Par exemple, quelqu'un qui pouvait dire : « ah oui, moi, je fantasme toujours sur les filles ». Mais qu'est-ce que ça veut dire principalement... tu

un centre d'aide, d'écoute téléphonique et de renseignements à l'intention des personnes intéressées par les questions relatives à l'orientation sexuelle. Les services d'écoute téléphonique sont offerts gratuitement à l'échelle de tout le Québec, sept jours sur sept. »
Source : <http://www.gaiecoutte.org/>

pourrais fantasmer sur une fille, coucher avec, et non, c'était juste un fantasme. Fait que peu importe leurs réponses, leurs réponses ne m'ont pas aidée, ça ne m'a pas vraiment éclairée.

(Pauline, 22 ans)

Comme l'indique Nathalie, certaines filles traversent une période plus ou moins longue durant laquelle elles cherchent à expliquer ce qu'elles vivent sans pour autant souhaiter reconnaître leur lesbianisme :

Je ne sais pas à quel âge j'ai commencé à avoir des doutes, 12-13 ans peut-être. Et je n'arrêtais pas d'aller sur des sites de rencontre, des chats, avec thématiques, et là j'allais voir, j'étais comme : « je ne suis pas sûre que je suis lesbienne, je ne sais pas comment savoir ». [...] À un moment donné, je me disais : « j'aimerais ça être lesbienne, ça serait plus simple, mais je ne sais pas si je le suis ». Je me posais des questions, mais ce n'était pas clair. Et les filles me répondaient des affaires et des fois, ça m'aidait un peu dans mon questionnement, mais dans le fond, je le savais, mais je n'avais juste pas mis, je n'avais juste pas décidé de mettre le mot officiel. Ça a pris deux ans peut-être, je ne sais plus.

(Nathalie, 26 ans)

Deux répondantes ont souligné avoir lié contact avec une ou plusieurs filles lesbiennes sur ces forums, ce qui leur a permis d'avoir quelqu'un avec qui échanger sur leur vécu :

Puis ça fait que je me suis aussi créé une petite vie sur Internet, que j'ai rencontré des gens, j'ai rencontré des lesbiennes en fait, très tôt dans mon processus puis je me rappelle, en secondaire 2, avoir demandé à une fille : « Comment tu as su que tu étais lesbienne? »

(Johanne, 21 ans)

La fille que j'avais rencontrée sur Internet aussi... tu sais, elle, c'était plus genre on se parlait, on ne se voyait pas tant que ça, mais on se parlait et elle m'aidait à m'accepter. Elle, elle s'acceptait quand même pas mal, elle avait sa blonde puis elle s'affichait quand même, puis tu

sais, c'est elle qui m'a dit : « ce n'est pas grave, faut que tu t'acceptes ». Puis c'est elle qui m'a vraiment aidée à me faire comprendre que ce n'était pas mal.

(Annie, 20 ans)

Internet offre ainsi un espace au sein duquel les répondantes ont eu accès à diverses ressources, qu'il s'agisse des sites comme Gai Écoute, des forums ou des blogues. En dépit des limites que ces ressources recèlent, elles constituent cependant un lieu où les filles peuvent échanger, lire des témoignages, voire développer des amitiés. Si ces lieux ne permettent pas toujours aux jeunes lesbiennes de confirmer leur lesbianisme à leurs propres yeux, ils ont cependant l'avantage de leur montrer que leurs questionnements sont partagés par d'autres filles et peuvent contribuer à diminuer le sentiment d'isolement ou la crainte d'être seule au monde que beaucoup ressentent.

Toutes nos répondantes rapportent donc avoir été convaincues de leur propre hétérosexualité jusqu'au moment où elles se sont trouvées confrontées à des désirs ou des sentiments pour une fille ou une femme. Cette contradiction entre la présomption de leur hétérosexualité et le sexe de la personne aimée ou désirée génère beaucoup d'incertitude chez ces jeunes lesbiennes, à laquelle s'ajoute la difficulté de nommer ou d'interpréter leurs sentiments et désirs, alors que le lesbianisme est à la fois occulté et dénigré. En effet, la visibilité réduite de l'homosexualité dans l'environnement scolaire et familial des trois quarts de nos répondantes s'accompagne fréquemment de la stigmatisation du lesbianisme. Les jeunes lesbiennes de notre étude témoignent des effets négatifs qui en découlent, évoquant notamment des sentiments de déviance et de détresse. Beaucoup rapportent de plus ne pas avoir trouvé de ressources pour les soutenir. La prochaine section permet d'examiner dans quels contextes les jeunes femmes ont été amenées à remettre en question la présomption de leur propre hétérosexualité.

6.2 L'émergence des sentiments amoureux et des désirs lesbiens à l'adolescence

L'émergence des sentiments amoureux et des désirs de même sexe sont favorisés par les contextes dans lesquels les filles peuvent développer des rapports de proximité et d'intimité entre elles, soit les explorations sexuelles de même sexe qui prennent place et les amitiés féminines.

6.2.1 Les explorations sexuelles de même sexe

Soulignons en premier lieu que huit répondantes, soit plus du tiers de l'échantillon, rapportent avoir expérimenté des explorations sexuelles entre filles, celles-ci s'échelonnant de la fin du primaire à la fin du secondaire, voire au début du cégep. Deux répondantes seulement, Jennifer et Michèle, ont exploré leur sexualité avec une amie alors qu'elles étaient au primaire, explorations qu'elles ont poursuivies au secondaire. Seules ces deux répondantes rapportent des explorations sexuelles qui ont dépassé le strict cadre du baiser :

J'avais peut-être, j'avais 9-10 ans. C'était une amie, puis on avait comme plein de rituels ensemble, il y avait des émissions pornographiques à TQS la nuit puis on les écoutait ensemble puis il y avait comme une espèce de... tu sais de, de tension, tu sais à 10-11 ans. Puis on prenait notre bain ensemble, puis on se regardait, puis on se touchait, puis on se collait.

(Michèle, 25 ans)

Les explorations sexuelles entre filles peuvent être distinguées selon le contexte mentionné par les répondantes : les soirées entre filles et les partys mixtes. Les soirées entre filles prennent place au début du secondaire, de la première à la troisième année du secondaire. Les partys mixtes ont plutôt lieu vers la fin des études secondaires, voire au cégep.

Les soirées de filles : l'alibi hétérosexuel

Les explorations sexuelles qui prennent place dans le contexte des soirées entre filles n'ont pas pour objectif de découvrir sa sexualité, encore moins d'explorer la sexualité avec une personne de même sexe. Lise exprime parfaitement le but très pragmatique de ces explorations, dont la pratique centrale est l'apprentissage du baiser pour « pouvoir embrasser les garçons après » (Lise, 23 ans). Pauline illustre le rôle joué par les produits culturels, notamment les revues pour adolescentes, et l'effet structurant des injonctions à la romance hétérosexuelle qui y sont répétées ad nauseam :

Je pense que je devais avoir peut-être 12 ans. Puis en fait, c'était mon amie d'enfance. Ça faisait longtemps, c'était ma meilleure amie, on était toujours ensemble et on s'intéressait bien à ça, aux magazines, comme *Fille-cool*, et puis ils disaient qu'il fallait qu'on ait des chums, fait que là, on se disait : « ah c'est important de bien embrasser! ». Ça fait qu'on voulait se pratiquer pour mieux embrasser, donc on a décidé de se pratiquer ensemble.

(Pauline, 22 ans)

Comme le souligne Sophie, les baisers entre filles ne sont pas censés s'accompagner de plaisir, il s'agit avant tout « de se pratiquer » :

Je me souviens qu'en secondaire 1, il y avait une sorte de party de filles, c'était comme : on se pratique à *frencher*. C'était tout le temps : « oui on *frenche*, mais ça ne nous fait rien ». Dans le fond, je trouvais ça le fun.

(Sophie, 25 ans)

Pour sa part, Jennifer manifeste une distance vis-à-vis des injonctions à la romance hétérosexuelle. Ses propos indiquent qu'elle les utilise comme alibi ou encore comme prétexte lui permettant d'expérimenter la sexualité de même sexe. Elle déclare ainsi avoir élaboré des scénarios hétérosexuels permettant des explorations sexuelles avec une fille, dans lesquels elle joue toujours le rôle du garçon :

Au fil des années, mon enfance puis mon adolescence, j'ai joué à des jeux, genre on fait semblant de vouloir rentrer dans le concert des Backstreet Boys. Alors moi, je fais le garde de sécurité puis toi, tu es la femme qui veut rentrer. Alors il faut que tu me séduises pour rentrer. Le genre de jeu un peu comme ça.

(Jennifer, 23 ans)

Nicole rapporte avoir échangé des baisers dans un contexte de jeu entre filles :

On faisait des jeux genre vérité/conséquences ou bouteille, juste avec des filles, ce qui finit toujours par embrasser une fille, mais on dirait que c'était plus dans le concept de jeu. Je voulais quand même embrasser une fille. Bien cette fille-là, je la trouvais vraiment belle.

(Nicole, 21 ans)

Les partys mixtes

Trois répondantes rapportent avoir expérimenté des pratiques sexuelles entre filles dans le contexte d'un party mixte. Deux d'entre elles disent avoir alors été ivres.

Il y avait eu comme d'autres histoires où j'étais saoule dans des partys, puis il y a des filles qui venaient m'embrasser là, je ne sais pas pourquoi, quand je suis saoule dans les partys, les filles viennent m'embrasser. C'est des choses qui arrivent.

(Deborah, 20 ans)

Ça m'est déjà arrivé d'embrasser des filles, mais je n'avais pas de sentiment pour elles. Ça arrive à un party où les gens sont peut-être un petit peu beaucoup sur le party, ça traîne chez une fille *whatever*.

(Josée, 20 ans)

Deborah et Josée rapportent ne pas avoir attaché une importance quelconque à ces expériences en lien avec la formation de leur identité sexuelle, ce qui découle peut-être du fait qu'elles soulignent ne pas avoir éprouvé de sentiments, ni de désir ou de plaisir, au contraire de Nicole :

Les partys où j'embrassais des filles, c'était plus dans mon cégep [...]. Mais je ne sais pas, j'ai toujours aimé ça, embrasser les filles... je ne sais pas, je trouve ça le fun.

(Nicole, 21 ans)

En résumé, seules huit répondantes mentionnent avoir vécu des expérimentations sexuelles de même sexe. Toutefois, pour six d'entre elles, ces expérimentations sont limitées aux baisers et à des jeux de séduction (comme le rapporte Jennifer), qu'elles prennent place dans le contexte des soirées entre filles ou dans les partys mixtes. Dans le contexte des partys, les répondantes concernées ont toutes démenti avoir embrassé des filles au bénéfice des garçons présents. La plupart des répondantes indiquent que le désir n'a pas été un facteur d'engagement dans ces explorations sexuelles.

L'expression du plaisir ou du désir est peu fréquente dans les propos de nos répondantes et seules trois d'entre elles y font explicitement référence. Nicole et Sophie rapportent avoir pris du plaisir en embrassant des filles. Michèle affirme avoir éprouvé un désir latent lors des explorations sexuelles conduites avec son amie aux alentours de dix ans. C'est aussi la seule répondante à avoir affirmé s'être sentie « alerte sexuellement » depuis toute jeune. L'absence de mention explicite de désir ou de plaisir ne doit cependant pas conduire à en déduire que les autres répondantes n'ont éprouvé ni l'un, ni l'autre au cours de ces explorations. Nous avons examiné ces dimensions durant les entrevues, notamment en demandant aux répondantes si elles avaient aimé l'expérience, si elles en avaient envie, etc. Les réponses étaient généralement positives, quoique modérées, et les expressions « c'était le fun », ou « c'était agréable » revenaient souvent. La dimension du désir était moins souvent soulignée dans leurs réponses.

Si l'on ne peut donc affirmer que les dimensions du désir et du plaisir sont absentes des explorations sexuelles, on peut toutefois souligner le fait que ces dimensions ne soient pas spontanément abordées dans les réponses des jeunes femmes. De façon générale, la dimension de la sexualité semble occuper une place marginale à l'adolescence pour une partie importante des répondantes, comparativement au sentiment amoureux comme nous le montrons dans la section suivante.

6.2.2 Le contexte des amitiés féminines : la découverte de l'amour au féminin

Alors que les explorations sexuelles semblent n'avoir pas joué un rôle significatif du point de vue de la formation de l'identité sexuelle, les expériences amoureuses vécues dans le contexte des amitiés féminines apparaissent favoriser un premier pas vers la prise de conscience de leur lesbianisme par nos répondantes. Ces expériences sont les suivantes, de la plus fréquente à la moins fréquente : a) le développement par la répondante de sentiments amoureux envers une amie; b) la divulgation de son lesbianisme par une amie proche; c) enfin, la déclaration amoureuse d'une amie.

Une amitié qui évolue vers les sentiments amoureux

Il est fréquent que la première expérience amoureuse évoquée par les répondantes se soit déroulée dans le contexte d'une amitié développée au secondaire, amitié qui évolue pour leur part vers des sentiments amoureux, souvent lorsqu'elles sont âgées de 15 ou 16 ans :

Je me tenais pas mal toujours avec la même personne qui s'appelait [prénom de l'amie], dont j'étais amoureuse. Je l'aimais cette fille-là, donc toutes les activités, je les faisais avec elle. J'aurais pu avoir une relation fusionnelle avec elle, j'aurais pu ne pas tenir compte de toutes mes autres amies pour être avec elle, donc c'était vraiment ma principale amie.

(Amélie, 24 ans)

Près des deux tiers de nos répondantes évoquent ainsi avoir pris conscience en premier lieu d'un attachement affectif envers une amie, dépassant le strict cadre de l'amitié. Pour ces jeunes femmes, la prise de conscience de leur homosexualité débute donc par l'expérience de sentiments amoureux :

J'ai dit : « regarde [prénom de l'amie], je pense que je suis amoureuse de toi, ou qu'il y a des sentiments qui ne sont pas comme habituels dans ce que je ressens pour toi. »

(Deborah, 20 ans)

Plusieurs répondantes expriment avoir ressenti un besoin de proximité à l'égard d'une amie, et c'est parfois ce qui les a conduites à identifier leurs sentiments amoureux :

On a découvert qu'on avait vraiment des affinités ensemble et dans le fond, ça s'est développé, on est devenues vraiment proches, on s'appelait souvent, on se voyait souvent. Puis à un moment donné, bien j'ai senti que pour moi, ce n'était plus : « on se voit-tu? », c'était plus le besoin de la voir.

(Nicole, 21 ans)

Le besoin de proximité peut concerner non seulement une proximité émotionnelle et affective, mais également physique :

Je savais qu'en dedans de moi, à chaque fois [...] je la voyais, je la trouvais jolie. Ça me faisait quelque chose si elle était avec un autre garçon, puis ça me faisait bizarre. Des fois, j'avais le goût de rapprochement... Tu sais à cet âge-là, il y a des petites amies qui se donnent des becs, puis là moi, j'avais le goût de lui donner un petit bec ou des trucs comme ça.

(Caroline, 23 ans)

La plupart des répondantes ont ainsi identifié la nature amoureuse de leurs sentiments au moment où ils se sont développés :

On a commencé vraiment à se rapprocher puis à se parler et tout et tout, puis au fil du temps, je me suis rendu compte que j'étais en train de tomber en amour avec cette fille-là.

(Ariane, 24 ans)

Une seule répondante rapporte ne pas avoir décodé ses sentiments amoureux sur le moment :

Mes amies que j'aimais beaucoup, et avec qui je voulais souvent être avec, tu sais... Mais maintenant, je sais qu'inconsciemment j'étais en amour avec elles. Maintenant, je suis certaine, tu sais, je me connais aussi.

(Marion, 23 ans)

Parmi les répondantes rapportant avoir été amoureuses d'une de leurs amies au secondaire, très peu déclarent lui avoir « avoué » leurs sentiments. Les entrevues montrent que les sentiments amoureux des répondantes sont entachés d'angoisse et de peur, notamment à l'idée d'être rejetées par leurs amies, de perdre la relation privilégiée qu'elles entretiennent. Parfois, les répondantes rapportent avoir eu la certitude que leurs sentiments n'étaient pas partagés et les ont tus :

Je l'aimais beaucoup trop puis tout le cercle d'amis était le même cercle tout le temps, on se voyait tout le temps, puis je n'étais pas capable de lui dire mes sentiments parce que je savais qu'elle n'était pas intéressée. Mais ça a duré au moins un an, sans que je lui dise rien.

(Caroline, 23 ans)

Joanne évoque la réaction anticipée qu'elle redoute et dont elle s'est prémunie en taisant ses sentiments :

Je n'ai jamais vécu, heureusement, de *backlash*. Parce que justement, je gardais tout par en dedans, mais le fameux *backlash* de : « je ne veux pas être amie avec toi parce que tu es lesbienne », ça, je ne l'ai jamais

vécu. Mais en même temps, j'ai peut-être manqué des occasions aussi.

(Johanne, 21 ans)

Plusieurs répondantes évoquent ainsi que la crainte d'être rejetée par leur amie a constitué un obstacle dans leur trajectoire amoureuse :

Je ne voulais rien essayer sans être sûre à 100 % de ne pas perdre ce qu'on avait, parce que je n'étais vraiment... et mes intentions n'étaient pas des intentions mauvaises non plus, j'étais vraiment heureuse de notre amitié, notre amitié pour moi était vraiment importante. Mais si jamais elle, elle avait eu un autre intérêt de plus aussi... bien pas aussi, si les deux, on avait été pas sûres, je pense qu'on aurait pu explorer quelque chose, même à peine un petit peu. Mais j'avais trop peur de perdre ce qu'on avait.

(Alexandra, 18 ans)

Je n'ai jamais rien osé parce que justement, j'avais vraiment un kick dessus. [...] Elle était très gênée. Fait que je ne savais pas comment elle réagirait. Ça fait que j'avais peur justement que... [...] Je pensais à elle tous les soirs. Je veux dire, je m'en voulais de ne pas être capable de lui dire. Je m'imaginais tous les soirs lui dire, mais je n'y arrivais pas.

(Nathalie, 26 ans)

Ces jeunes lesbiennes rapportent s'être senties dans l'impossibilité de faire connaître leurs sentiments amoureux à la personne concernée. La plupart évoquent la peur de perdre la relation qu'elles ont avec la fille dont elles sont amoureuses. Olivia établit de plus un lien avec l'autoreconnaissance de son lesbianisme :

J'avais peur de sa réaction, j'avais peur que ça ne soit pas réciproque, en fait, je me doutais que ce n'était pas réciproque. Et puis j'avais peur de la réaction, j'avais peur de ma réaction en fait aussi, j'avais peur de me dire : « crime, c'est vraiment ça, je suis vraiment homosexuelle, puis va falloir que je l'admette », puis je ne voulais pas.

(Olivia, 22 ans)

La peur principalement évoquée par les répondantes est ainsi de faire l'objet du rejet par la personne dont elles sont amoureuses. Entretenant des liens privilégiés avec cette personne, la perspective que cette relation puisse prendre fin semble prendre le dessus sur toute autre considération chez les répondantes. Les amitiés qui évoluent vers des sentiments amoureux ne sont donc généralement pas des contextes vécus de façon positive par ces jeunes femmes. La prise de conscience de leurs sentiments amoureux pour une fille est ainsi vécue de façon douloureuse, parce que leurs sentiments leur apparaissent menacer leur relation d'amitié s'ils venaient à être connus de l'autre personne.

Ma meilleure amie est lesbienne

Parfois, mais plus rarement, le contexte des amitiés féminines permet une proximité avec une amie lesbienne et ce sont alors les confidences échangées qui favorisent la remise en question de leur hétérosexualité par les répondantes :

À la fin du secondaire, elle m'a avoué son homosexualité, puis elle a commencé à sortir avec une fille. À partir de ce moment-là, moi, j'ai commencé à m'interroger beaucoup sur moi-même.

(Sophie, 25 ans)

C'est là en fait que j'ai su qu'elle était lesbienne [...] Elle m'a conté... Tu sais, quand tu deviens proche avec quelqu'un, elle te raconte plus sa vie. Donc là, on a jase puis là, j'étais comme : « Comment tu l'as su ? » Puis là, tu sais, on s'intéressait à ces questions-là, puis là elle, elle m'a dit : « Toi, tu le sais-tu ? »

(Emma, 21 ans)

Ariane rapporte avoir réagi en prenant temporairement ses distances vis-à-vis d'une amie, lorsque celle-ci lui divulgue son lesbianisme, amie pour laquelle elle va rapidement développer des sentiments amoureux par la suite :

Peut-être deux, trois semaines après qu'on ait commencé à se parler, elle me dit : « Ah, en passant, je suis lesbienne, tu sais là, je ne veux pas créer de froid ou quoi là ». Elle aime ça être honnête. Moi, je fais : « oh *my god!* ». Mais tu sais, je veux dire, je n'ai jamais rencontré une personne homosexuelle de ma vie, je ne savais quasiment pas que ça existait... Ça m'a vraiment confrontée, puis j'étais un peu plus distante par rapport à cette fille-là après. Ça a pris quand même un deux trois semaines après pour qu'on puisse commencer à se reparler comme avant.

(Ariane, 24 ans)

Ce contexte est plus rare et s'avère beaucoup plus positif que celui des amitiés féminines où la possibilité d'une relation amoureuse avec une fille ne semble pas envisageable et occasionne par là même beaucoup de sentiments négatifs chez les répondantes. Le contexte des confidences reçues d'une amie lesbienne est d'un tout autre type. Il est plutôt tardif, dans le sens où il prend place à la fin des études secondaires. Les répondantes sont, d'une part, dans la position de recevoir des confidences, c'est-à-dire que ce ne sont pas elles qui prennent le risque de mettre en péril la relation. Au contraire, elles sont amenées à réagir à la divulgation de l'orientation sexuelle par une amie. D'autre part, cette divulgation s'avère jouer un rôle constructif dans leur trajectoire et les conduit à envisager leur propre identité sexuelle en étant en mesure de s'appuyer sur la référence positive que représente leur amie.

Recevoir une déclaration d'amour

Ce contexte est rare et seule Barbara relate avoir reçu une déclaration d'amour de la part de sa meilleure amie. Celle-ci a vu évoluer ses sentiments de l'amitié vers l'amour et la déclaration amoureuse a, selon Barbara, constitué l'événement à l'origine de la prise de conscience de ses propres sentiments amoureux :

On s'est liées d'amitié très, très fortement et ça a comme glissé dans une relation très fusionnelle. Et elle, à un moment donné, elle m'a fait une déclaration et moi, je n'avais pas réalisé que je ressentais de l'amour pour elle.

(Barbara, 25 ans)

L'émergence des sentiments amoureux et des désirs de même sexe voit donc le plus souvent jour dans le contexte des amitiés féminines évoluant en sentiments amoureux, comme près des deux tiers des répondantes en ont fait l'expérience. S'ajoutent trois autres répondantes qui évoquent le rôle joué par la découverte de l'orientation sexuelle lesbienne d'une amie dont elles sont proches, et une autre qui a reçu une déclaration amoureuse de sa meilleure amie. Ce sont donc 17 répondantes sur 20 qui rapportent avoir expérimenté en premier lieu des sentiments, et non des désirs, lesbiens dans la formation de leur identité sexuelle. Dans la perspective de l'autoreconnaissance de leur lesbianisme par les répondantes, les amitiés féminines apparaissent donc être le contexte qui favorise l'émergence et la prise de conscience de la possibilité d'éprouver des sentiments amoureux pour une personne de même sexe. Plusieurs répondantes rapportent que le besoin de proximité physique et émotionnelle a joué un rôle dans la reconnaissance de la nature de leurs sentiments. Cependant, de façon générale, les entrevues montrent que la dimension affective et émotionnelle, plutôt que sexuelle, est centrale dans le contexte des amitiés féminines : il est surtout question d'amour, et peu question de sexualité et de désirs sexuels, bien que les répondantes soient pour la plupart âgées de quinze ans et, pour plusieurs, davantage. Ces jeunes femmes rapportent cependant avoir vécu beaucoup de craintes à l'idée que leurs sentiments soient connus de l'amie concernée, mêlées de détresse à l'égard de leur identité sexuelle. Nous examinons ces éléments de façon approfondie dans la section suivante.

6.3 Les aménagements identitaires des adolescentes lesbiennes

Lorsqu'elles font face à l'émergence de leurs sentiments et désirs lesbiens, les jeunes femmes sont-elles en mesure de les identifier? Quel sens leur donnent-elles? Répondre à ces questions est essentiel pour saisir la complexité qui marque l'autoreconnaissance de leur lesbianisme par nos répondantes. Cette complexité découle notamment de la non-linéarité du processus de formation de l'identité sexuelle qui ressort des entrevues. Dans cette section, nous présentons dans un premier temps les réactions rapportées par les répondantes lorsqu'elles prennent conscience que leurs désirs et sentiments les portent vers une personne de même sexe. Dans un second temps, nous montrerons que ces réactions s'accompagnent fréquemment de l'engagement dans des relations intimes hétérosexuelles, et que cet engagement peut alimenter le déni du lesbianisme.

6.3.1 Les stratégies de déni

Nous avons établi des distinctions entre les diverses réactions des répondantes à l'égard de la prise de conscience de leurs désirs et sentiments de même sexe. Toutes constituent des stratégies de déni, comme nous allons le montrer. Il nous paraît important de souligner ici qu'il ne faut pas présumer que ces stratégies sont mutuellement exclusives. L'état d'esprit des répondantes se révèle en effet complexe et évolue sur plusieurs années. Les répondantes rapportent avoir vécu le processus de formation de leur identité sexuelle de façon non linéaire, alternant les stratégies de déni, sans qu'il soit possible pour autant d'établir un lien entre des éléments donnés et le recours à une stratégie plutôt qu'une autre.

Taire ses sentiments et ses désirs lesbiens

Nous avons vu plus tôt que lorsque les répondantes expriment des sentiments ou des désirs lesbiens, elles peuvent être incitées par un parent à les dépouiller de leur signification, pour les interpréter dans un sens qui ne déroge pas à l'hétérosexualité normative. Certaines répondantes ont été incitées à interpréter un sentiment ou un désir lesbien comme de simples marqueurs de l'admiration ou de l'amitié. Quelques répondantes reprennent à leur compte cette interprétation et travestissent à leurs propres yeux leurs sentiments dans ces formes socialement acceptables :

J'avais un petit *kick* dessus si on veut, mais je ne m'en rendais pas vraiment compte, je le prenais pour de l'amitié ou de l'admiration parce que, comme elle était plus vieille puis elle me faisait faire des affaires, on se parlait, elle avait plein d'affaires intéressantes à raconter, je trouvais [rire], ça fait qu'une couple de mois, je prenais ça pour autre chose-là.

(Linda, 26 ans)

Johanne rapporte l'ambivalence dans laquelle elle se trouve face à ses attirances lesbiennes. Si celles-ci lui semblent aller de soi, elle rapporte les avoir canalisées à travers l'admiration pour des figures féminines moins accessibles que ne peuvent l'être des amies, notamment des professeures. Johanne rapporte également avoir été consciente des attentes sociales normatives en matière d'identité sexuelle, lorsqu'elle souligne que tout en se sentant « mélangée », la nécessité de correspondre aux attentes normatives lui apparaît forte :

Je passais beaucoup par l'admiration justement, pour extérioriser des affaires puis c'était tout le temps envers des femmes, tu sais. Mais en même temps, pour moi, c'était tellement naturel que je ne me posais pas de questions. [...] Mais en fait, vu que j'étais vraiment mélangée puis vraiment, j'essayais de rentrer dans le moule, mais en même temps, il y avait une autre partie de moi qui me disait : « non, non, mais ce n'est pas ça qu'il te faut ». Bien, en même temps, je ne laissais pas parler cette

partie-là, mais ça faisait que je canalisais, je canalisais toutes les espèces de pulsions amoureuses, je les canalisais vraiment bizarrement, mettons, j'étais dans le pattern d'amour avec la prof là. Tu sais, ça m'arrivait tout le temps.

(Johanne, 21 ans)

Comme en rend compte Johanne, taire son lesbianisme à ses propres yeux ne va pas de soi. La confusion qui ressort de ses propos est significative selon nous de la confusion occasionnée par la conscience que ses désirs et sentiments ne la portent pas vers les hommes, autrement dit que les désirs et sentiments pour les femmes ne sont pas conformes aux attentes sociales. Cette conscience, parfois peu claire, est la plupart du temps difficile à exprimer pour nos répondantes. Plutôt, elles évoquent avoir tenté d'ignorer leur désir, ce qui implique pourtant qu'elle l'ait reconnu comme inadéquat, sans pour autant le nommer comme tel :

Au secondaire, j'étais très, très rationnelle parce que c'était comme mon moyen de défense, c'est ma carapace pour ne pas trop me faire mal, en fait. Fait que, tout ce qui est le désir, je ne le laissais pas ressortir. À chaque fois qu'il se passait quelque chose, en dedans de moi : « oh *my god!* cette fille-là est superbe! », c'est comme wow, non. Puis, ça fait que je freinais tout le temps les affaires.

(Johanne, 21 ans)

Rares sont les répondantes qui, comme Olivia, rapportent avoir fait en sorte de ne pas laisser s'exprimer leur ressenti, ou de l'avoir tout simplement ignoré, sans mentionner avoir vécu de questionnements sur leur identité sexuelle :

Je savais que j'avais une attirance vers les femmes, mais je ne l'extériorisais pas, je le disais pas, donc je faisais comme si j'étais hétérosexuelle. Mais je regardais les filles quand même, jusqu'à tant que je décide vraiment, puis ça a été du tout au tout. Je suis hétéro, je suis homosexuelle.

(Olivia, 22 ans)

Olivia indique donc qu'elle a ignoré délibérément ses ressentis et il ne transparaît pas dans ses propos qu'elle ait traversé une période de remise en question importante sur le plan identitaire. Lise, pour sa part, rapporte avoir tenté de se convaincre qu'elle n'était pas lesbienne, en dépit de la conscience de ses désirs :

J'ai toujours été attirée [...] à partir de [prénom de son amie] à 15 ans. Après ça, c'était comme, au lieu de me dire une fois avant de me coucher : « Je ne suis pas lesbienne », je me le disais deux fois [rires]. Mais là, je commençais à regarder les filles, mais je n'ai jamais agi par rapport à ça, je laissais ça mort. On enterre ça, puis...

(Lise, 23 ans)

Cette stratégie, qui consiste à taire leurs désirs ou sentiments lesbiens à leurs propres yeux, est la moins fréquemment mobilisée par nos répondantes. Cependant, celles qui l'ont adoptée l'ont fait durant plusieurs années. Il semble de plus que, lorsque les répondantes expérimentent leurs premiers sentiments ou désirs lesbiens très tôt dans l'adolescence, elles soient plus enclines à l'adopter que lorsqu'elles les expérimentent plus tardivement.

L'aspect provisoire : c'est juste elle ou ça va passer

Cette stratégie repose sur l'idée que les sentiments et désirs lesbiens sont passagers, ce qui permet aux répondantes d'inscrire ce qu'elles ressentent dans « la normalité ». La notion de déviance est particulièrement importante pour comprendre cette stratégie. En effet, elle est simultanément présente et contredite par l'adoption de cette stratégie : le vécu, soit les désirs et sentiments de même sexe ressentis, est interprété comme relevant du développement sexuel attendu et permet aux répondantes d'éluder la remise en question de leur hétérosexualité. :

C'était juste une amie tellement importante, mais je n'avais pas creusé ma réflexion, je ne savais pas que j'étais attirée par les filles non plus.

En fait, je l'étais, avec le recul, je le sais, sauf que je pensais que c'était normal en fait, que ça allait passer et que je ferais ma vie avec des gars.

(Barbara, 25 ans)

Dans ce temps-là, je me questionnais déjà beaucoup sur mon orientation là, à la fin du secondaire je me posais vraiment des questions, je ne me sentais pas comme toutes mes autres amies de filles, j'étais comme OK. C'est peut-être une passe de l'adolescence là... [rire] d'après moi, on s'est toutes dit ça...

(Nicole, 21 ans)

Je pense que je le niais tellement, tu sais, je me suis dit : « Oh c'est juste [Prénom de son amie] dans le fond, puis ça va passer ».

(Ariane, 24 ans)

Comme Ariane, Linda a adopté la stratégie qui consiste à justifier ses attirances comme étant uniquement liées à la personne :

Sur le coup, c'est sûr que comme ça ne m'était jamais vraiment arrivé avant, je pensais que c'était juste elle.

(Linda, 26 ans)

Dans les extraits qui précèdent, les répondantes sont conscientes d'éprouver des sentiments amoureux pour une personne de même sexe. C'est alors le sexe de la personne faisant l'objet de leurs sentiments qui pose problème. Recourir à la stratégie « c'est juste elle » permet d'évacuer la dimension du sexe, pour concentrer l'explication sur la personne, ce qu'elle est, qui n'aurait aucun rapport avec son appartenance à une catégorie de sexe donnée :

OK. J'ai un *crash* sur cette fille-là, mais juste sur cette fille-là, je ne suis pas lesbienne. Puis finalement, j'ai vu que ça persistait.

(Ariane, 24 ans)

À partir de 16 ans [...] je me disais : « J'aime cette fille-là », mais je ne me croyais pas, je ne me disais pas lesbienne, je n'étais pas capable de l'accepter, mais j'avais conscience que j'avais un sentiment pour cette personne-là. Je me disais : « bon, c'est peut-être juste elle ».

(Olivia, 22 ans)

En fait, rares sont les jeunes femmes qui ne rapportent pas avoir pensé une telle chose, à un moment quelconque de leur trajectoire. Cependant, beaucoup délaissent cette stratégie après quelque temps. La permanence de leurs sentiments ou des expériences ultérieures les conduisent à prendre acte de leurs désirs pour les filles et à envisager qu'elles sont lesbiennes. Souvent cependant, elles rapportent avoir traversé préalablement une période de transition au cours de laquelle elles envisagent une orientation bisexuelle.

Se dire bisexuelle

Un peu plus du tiers de nos répondantes ont adopté cette stratégie. Celle-ci semble présenter des avantages importants comparativement aux précédentes. D'une part, elle leur permet d'évacuer le sentiment de déviance qui accompagne, pour la plupart, la prise de conscience de leurs désirs et sentiments de même sexe. D'autre part, se dire bisexuelle autorise les répondantes à envisager que leurs sentiments et leurs désirs lesbiens sont permanents :

À cette époque-là c'était plus ça : est-ce que j'aime les deux, est-ce que les garçons, les filles...

(Caroline, 23 ans)

C'est la première personne à qui j'ai dit que j'aimais les filles, je lui ai dit, je ne savais pas à ce moment-là, j'ai dit : « Je l'aime, mais je pense que je suis bi[sexuelle], oh je pense que je ne sais pas là ».

(Deborah, 20 ans)

Le recours à la stratégie de se dire bisexuelle semble permettre à certaines répondantes de mettre fin à la confusion engendrée par la remise en question de leur hétérosexualité présumée, qui découle des désirs et sentiments qu'elles éprouvent pour des filles.

Se dire bisexuelle apparaît ainsi comme une stratégie qui offre aux répondantes un cadre d'interprétation simple, propre à mettre fin aux craintes qui entourent la prise de conscience de leurs sentiments et désirs lesbiens :

Je ne me suis pas vraiment posé de question puis c'était juste [prénom de sa blonde] dans ma vie. Puis à ce moment-là, je me suis dit que j'étais peut-être bisexuelle parce que, dans le fond, c'est les deux, puis j'avais eu un chum puis tout ça.

(Sophie, 25 ans)

C'est, selon quelques répondantes, une stratégie de transition, qui facilite la formation de leur identité sexuelle :

Il y a comme une petite transition où on se dit : « Je suis bisexuelle », mais beaucoup. Je trouve que c'est plus facile de faire : « Ah! je suis bisexuelle peut-être », puis après ça : « Ah bien finalement, je suis gaie, là je sais que je suis lesbienne », tu sais. Mais, la petite transition là, qu'il y avait des petits doutes, tu sais, je n'étais pas certaine. [...] Je pense que ça a vraiment été long cette phase-là quand même, parce que tout mon cégep, bien non l'espace d'un an, j'étais bisexuelle.

(Marion, 23 ans)

Oh non, je suis lesbienne parce que je fantasme sur les filles, mais vu que je voulais tellement avoir un chum, je me disais : « Mais non, si je veux avoir un chum, c'est que je suis hétérosexuelle ». Et puis, à un moment donné, j'ai fait : « Oh oui, ça existe aussi des bisexuels, ah ben d'abord, ça peut vouloir dire que je suis bisexuelle ».

(Pauline, 22 ans)

Selon Pauline, les expériences hétérosexuelles antérieures complexifient la reconnaissance de l'orientation homosexuelle et jouent un rôle négatif qui conduit à envisager l'option de la bisexualité :

C'est qu'à ce moment-là encore, je me disais que j'étais bisexuelle et je n'avais pas pensé, je savais que ça allait mal sexuellement [avec son chum], je savais que je n'étais pas en amour avec lui. Je ne pensais pas que c'était parce que j'étais lesbienne que je l'avais laissé. Dans ma tête, j'étais encore bisexuelle.

(Pauline, 22 ans)

Par ailleurs, Pauline montre qu'elle ignorait que les engagements antérieurs dans la romance hétérosexuelle sont courants dans la trajectoire de nombreuses lesbiennes et indique que cette méconnaissance a joué un rôle dans le fait qu'elle s'est identifiée comme bisexuelle :

Après ça, j'en ai connu des lesbiennes et la plupart me disaient : « Oui j'ai eu un chum avant, puis tu sais, même j'étais tombée amoureuse d'un gars, mais c'était différent et c'était moins le fun ».

(Pauline, 22 ans)

L'occultation du lesbianisme, en privant ces jeunes femmes d'une meilleure connaissance des réalités lesbiennes, participe ainsi à complexifier la formation de leur identité sexuelle. La stratégie de se dire bisexuelle donne une légitimité aux sentiments et aux désirs que les répondantes éprouvent envers des filles. En effet, si le lesbianisme souffre d'un traitement discriminatoire dans la société, la bisexualité apparaît mieux acceptée socialement selon la perception de nos répondantes.

Pourtant, il apparaît que cette stratégie ne signifie pas que celles de nos répondantes qui l'ont mobilisée se sont autorisées à concrétiser leurs sentiments et désirs dans des relations de même sexe :

Vu que je suis bisexuelle, j'ai le choix, alors je vais toujours choisir d'être avec des gars parce que c'est comme ma porte de sortie de dire que j'étais bisexuelle, c'était comme de dire : « OK, oui, tu aimes les filles, mais ça ne veut rien dire, ça ne veut pas dire que tu ne peux pas être avec des gars toute ta vie. Ça va juste t'apporter des problèmes, alors reste avec des gars ».

(Pauline, 22 ans)

Ainsi, la stratégie de se dire bisexuelle n'implique pas que les répondantes qui la mobilisent sont prêtes à expérimenter et vivre leurs sentiments et désirs de même sexe. Cette stratégie apparaît ainsi leur permettre d'en prendre acte, donc de ne pas les nier, tout en préservant à leurs propres yeux leur inscription dans les normes dominantes. Ainsi, Pauline exprime clairement que le fait de s'identifier comme bisexuelle constitue une stratégie qui lui permet de reconnaître ses attirances lesbiennes, et sans les nier pour autant, de les déclasser : « ça ne veut rien dire ». Ce déclassement est à mettre en lien avec la possibilité de subir de la discrimination, « apporter plus de problèmes », si elle s'engage dans des relations lesbiennes. Envisager la bisexualité constitue en quelque sorte un moindre mal et semble apparaître moins menaçant que de reconnaître son lesbianisme :

Mettons quand je me suis mise à sortir avec [prénom de sa blonde], c'était vers ma deuxième année de cégep. Ça a fait que la première année, j'étais vraiment en gros questionnement, j'étais revenue à ce genre de questionnement : ça n'a pas marché avec le gars, c'est sûr là que je suis lesbienne, ou bi[sexuelle], ou minimum bi[sexuelle]...

(Nicole, 21 ans)

Quelques répondantes portent un regard critique sur le rôle qu'a joué la possibilité de s'identifier comme bisexuelle dans la reconnaissance de leur lesbianisme :

Ça ne m'a pas vraiment aidée parce que je pense que je ne me connaissais pas assez et peut-être que si je m'étais plus laissée aller, si plus jeune, ça m'avait moins dérangée quand je me disais que j'étais

lesbienne, je me serais plus laissée aller à cette émotion-là. Je crois que ça aurait été plus facile, ça aurait été plus vite que juste de dire : je suis bisexuelle, parce que c'est comme une porte de sortie dans le fond.

(Pauline, 22 ans)

Comme le montre Pauline, cela ne semble pas ouvrir la possibilité de s'engager dans des relations avec des filles, ou du moins pas immédiatement, mais apparaît plutôt donner un sens à leur ressenti, c'est-à-dire leurs attirances pour des filles. Jennifer soutient que cela lui permettait de ne pas reconnaître son lesbianisme. La possibilité de se dire bisexuelle a alors pour effet de détourner les filles de la reconnaissance de leur lesbianisme :

Je pense que je disais bisexuelle parce que je n'étais pas prête à avouer d'être lesbienne. Parce que c'était comme trop gros. Tu sais bisexuelle, ça passe encore parce qu'il y a encore le lien hétérosexuel qui peut se faire.

(Jennifer, 23 ans)

Comme en rend compte Jennifer, se dire bisexuelle apparaît offrir une marge de manœuvre, c'est-à-dire qu'elle permet aux répondantes de se rassurer en les maintenant dans l'hétérosexualité. De plus, cette stratégie permet de maintenir la présomption de leur propre hétérosexualité et limite de ce fait la formation de l'identité sexuelle lesbienne. Jennifer s'engage en effet dans une succession de relations hétérosexuelles, lui permettant de ne pas reconnaître son lesbianisme :

On dirait que j'avais peur de me l'avouer... peut-être. Alors je suis sortie avec plusieurs garçons. J'étais comme on dit en anglais, une *serial monogamist*, j'étais toujours en couple. Pas plus d'un mois célibataire.

(Jennifer, 23 ans)

Le processus de remise en question de leur hétérosexualité apparaît nécessaire à la formation de l'identité sexuelle lesbienne de nos répondantes, mais ce processus n'est

pas linéaire. Il est ponctué de moments de confusion, de crainte et de doute, qui, pour près des deux tiers de nos répondantes, les ont conduites à s'engager dans des relations hétérosexuelles. Les trois stratégies que nous venons de présenter constituent en effet des stratégies de déni du lesbianisme et permettent d'éclairer les motifs de l'engagement des répondantes dans les relations intimes hétérosexuelles.

6.3.2 L'engagement dans l'hétérosexualité et la formation de l'identité sexuelle

L'engagement dans l'hétérosexualité ponctue les trajectoires de formation de leur identité sexuelle décrites par nos répondantes. Les stratégies de déni déclinées plus haut s'accompagnent fréquemment de l'engagement dans des relations hétérosexuelles. Cet engagement peut constituer une façon de nier le lesbianisme, aux yeux des répondantes ou parfois aux yeux de leur entourage. Cet engagement peut également être un moyen de mettre leur lesbianisme à l'épreuve, la plupart du temps dans le but de faire cesser les doutes reliés à leur identité sexuelle. Parfois, l'engagement dans les relations hétérosexuelles est une combinaison des deux, c'est-à-dire à la fois une stratégie de négation de leur lesbianisme, doublée d'une volonté d'invalider celui-ci par une mise à l'épreuve.

Un engagement motivé par une volonté de déni du lesbianisme

Plusieurs répondantes rapportent s'être engagées dans des relations hétérosexuelles afin de mettre fin aux soupçons de leurs parents, qui ont réagi de façon négative à l'éventualité que leur fille soit lesbienne :

J'ai eu un chum parce que ma mère commençait à avoir des doutes. Elle m'a dit plus tard qu'elle a vu sur Internet, dans l'historique, que j'étais allée voir des pages pour les lesbiennes. Ma mère m'avait posé la question à savoir si j'étais lesbienne [...] Suite à la question que ma mère m'avait posée à savoir si j'étais lesbienne, je me suis fait un chum pour enlever toutes les allusions possibles.

(Amélie, 24 ans)

Dans le cas d'Amélie, l'engagement dans l'hétérosexualité découle explicitement de sa volonté que son lesbianisme ne soit pas soupçonné par sa mère. Amélie est en effet consciente de son lesbianisme, tout en luttant contre cette situation pendant plusieurs années. Elle évoque à plusieurs reprises au cours de l'entrevue à quel point la peur d'être soupçonnée d'être lesbienne a marqué son cheminement et l'a conduite notamment à s'engager dans des relations hétérosexuelles et à avoir des rapports sexuels hétérosexuels :

Et j'ai eu d'autres petites relations sexuelles comme ça avec des hommes, mais encore une fois, je crois que c'était plus dans un contexte de vouloir donner l'image d'une hétérosexuelle.

(Amélie, 24 ans)

Lise est restée dans une relation hétérosexuelle durant une année et demie, en dépit du fait qu'elle se sentait malheureuse, pour des raisons similaires à celles évoquées par Amélie :

J'en ai eu un chum, je suis restée avec lui un an et demi, quelque chose comme ça puis... j'étais malheureuse pendant tout ce un an et demi là. Mais on se rappellera que durant cette même période, je me couchais le soir en me disant : « je ne suis pas lesbienne parce que je couche avec des gars, parce que j'ai des chums ».

(Lise, 23 ans)

Bien que consciente de son orientation sexuelle, Lise relate être cependant restée dans cette relation hétérosexuelle pour invalider son lesbianisme à ses propres yeux :

Mais peut-être que c'était une façon de confirmer que je n'étais pas lesbienne parce que nécessairement, une lesbienne n'a jamais couché avec un gars, tu sais.

(Lise, 23 ans)

Caroline s'engage dans des relations hétérosexuelles non pas pour rassurer sa mère, mais plutôt parce que l'intervention de celle-ci l'incite à ne pas croire à ce qu'elle ressent :

J'avais écrit à Gai Écoute, ma mère avait lu le courriel, elle n'était pas contente, elle disait que ça se pouvait pas, j'étais trop jeune. [...] Fait que là un peu de confrontation, j'avais comme dit : « Ah! Je suis peut-être bisexuelle, fait que là, je vais essayer avec des garçons ». Essayer. Pour voir si j'aime les garçons, si j'aime ça, si c'est ça que je veux, relationnel, sexuel, à 15-16 ans.

(Caroline, 23 ans)

Caroline établit ainsi un lien entre la pression sociale à l'hétérosexualité et son engagement dans des relations hétérosexuelles. Elle rapporte s'être sentie dans l'obligation d'essayer une relation hétérosexuelle parce qu'il n'était pas concevable d'être amoureuse d'une fille :

Je te dirais une pression sociale qu'il fallait être comme ça puis c'est ça le modèle à suivre, puis c'est ça, moi, que j'ai senti. [...] À cause de tous les médias, de tout ce qui se dit, les *jokes* plates, les trucs comme ça. Ça fait que je sentais qu'il fallait que j'essaye avec un garçon, il fallait que ça fonctionne avec un garçon, que je ne pouvais pas aimer ma meilleure amie.

(Caroline, 23 ans)

Peu de répondantes énoncent le rejet social du lesbianisme de façon claire. Il faut le lire derrière leurs propos. Une affirmation comme « je ne pouvais pas aimer ma meilleure amie » ne fait pas de sens en soi. Il n'y a impossibilité que parce que le lesbianisme n'est pas une réalité acceptable socialement. Par exemple, l'influence des propos tenus par sa mère quant à l'impossibilité d'envisager qu'elle soit lesbienne apparaît déterminante dans la décision de Caroline de s'engager dans des relations hétérosexuelles :

Ma mère qui m'avait dit en plus : « Tu ne peux pas être comme ça », je me suis dit : « Oh bien, il faut que j'essaye avec les garçons, ça va finir par marcher ».

(Caroline, 23 ans)

Toutefois, Caroline s'est engagée dans une relation hétérosexuelle brève, et relate avoir été consciente que son attirance pour le garçon était moins forte que les sentiments amoureux qu'elle avait pour son amie :

Il y a un des gars, j'ai comme eu un petit chum là pour essayer justement. Secondaire 3, je dirais. Ça a peut-être duré un mois. Puis là, je disais : « Oh! il est joli, je pourrais peut-être essayer avec lui ». Je le trouvais beau garçon. Mais je savais que ce n'était pas, ce n'était pas comme mon amie que j'aimais vraiment.

(Caroline, 23 ans)

Nicole s'engage dans une relation hétérosexuelle pour trouver des réponses aux questions qu'elle se pose sur son identité sexuelle. Ses propos traduisent également le rôle de la pression sociale à l'hétérosexualité :

Bien parce que j'ai bien vu, quand je me posais beaucoup de questions là, côté orientation, secondaire 4-5, je me demandais si j'étais normale ou quoi que ce soit. Qu'est-ce qui se passait avec moi? J'ai voulu me tester si on veut. Fait qu'il y a un gars qui me trouvait cute, fait que j'ai fait : « OK. On sort ensemble ». Je voulais voir si je pouvais être comme dans le droit chemin, de revenir dans le moule là. Fait que dans le fond, c'est ça, je suis sortie avec lui, mais... on n'était vraiment pas compatibles là, je n'avais pas d'attirance envers lui, je ne me sentais pas proche de lui.

(Nicole, 21 ans)

Olivia rapporte avoir vécu des doutes plus intenses reliés à son identité sexuelle sur une période de deux ans, pendant laquelle elle s'est engagée dans des relations hétérosexuelles. Elle souligne que ces engagements lui ont permis de maintenir une

façade hétérosexuelle, dans le sens où elle a pu ainsi cacher à ses proches et à elle-même son lesbianisme :

Quand on est rentrés au cégep, j'ai commencé à me dire : « Oui, c'est plus que de l'amitié », mais je ne voulais pas le croire, je ne voulais pas que ça soit ça. Fait que j'ai rencontré des gars, puis j'avais des chums, puis je me disais bon... C'était comme une couverture si on pouvait dire là, une couverture pour mes parents, une couverture pour elle, une couverture pour ses parents... [...] Puis ça a duré jusqu'à... je dirais 18 ans, puis là dans ma tête, ça a cliqué, j'ai fait comme : « OK. Je pense que... ». Puis pendant ce temps-là, j'avais des copains masculins, parce que fallait que je fasse tout pour que ça ne soit pas ça, que je ne sois pas lesbienne dans ma tête : « Non, non, non, je ne suis pas lesbienne ». Fait que j'ai eu 4 copains pendant cette période-là de 2 ans.

(Olivia, 22 ans)

Cependant, le fait que ses désirs la portent vers les femmes n'échappe pas à Olivia, ce qui la conduit à remettre en question ses engagements dans les relations hétérosexuelles :

Là, je me disais : « OK. Je vais essayer de fantasmer, tu sais, ça va peut-être m'aider, je vais peut-être aimer mieux ça ». Là, je fantasmais sur des filles pendant que je faisais l'amour avec l'autre [rire]. Puis bien là, c'est là que j'ai commencé à dire : « Ouin, ça m'allume plus que le gars tout nu qu'il y a devant moi, c'est peut-être temps que je bouge, que je fasse quelque chose ».

(Olivia, 22 ans)

Johanne a également expérimenté sur le plan sexuel avec des hommes, durant ses études collégiales. Elle souligne avoir été convaincue que ses relations ne fonctionneraient pas, et s'y être engagée par conformisme social :

Au cégep, je suis rentrée en résidence, entre autres, dans un cadre de libération de justement [...]. J'ai vécu toute mon adolescence en un an et demi au cégep, puis j'ai expérimenté beaucoup, essayé avec des hommes

et tout, puis ça n'a jamais marché. Mais je le savais que ça ne marcherait pas, mais je l'essayais quand même pour *fitter* dans le moule, bien sûr.

(Johanne, 21 ans)

Barbara se distingue de l'ensemble des répondantes dans la mesure où ayant eu une relation lesbienne, elle s'engage dans des relations hétérosexuelles afin de valider l'absence d'intérêt sexuel pour les garçons. Consciente de son orientation sexuelle, elle décide cependant de vérifier si elle pourrait être bisexuelle, plutôt que lesbienne :

Après [prénom de la première blonde], je me suis dit : « Bon ben là, est-ce que je suis bi ou lesbienne? » Non, les filles je sais, *check*, je suis aux filles. Maintenant, les gars, quoi... fallait que je teste. Finalement après 2 tests : « Non, finalement les gars, non. Ça sera juste les filles ». Ça s'est vraiment passé comme ça, simple, simple.

(Barbara, 25 ans)

Comme le souligne Barbara, cette étape a été brève et lui a permis de confirmer son lesbianisme, sans engendrer de sentiments négatifs à l'égard de son identité sexuelle. Elle indique avoir été insatisfaite des relations sexuelles hétérosexuelles :

Après ma relation avec [prénom de la première blonde], j'ai essayé d'avoir une relation sexuelle complète avec un garçon comme pour valider mon orientation sexuelle. Ça, j'ai détesté ça, mais c'est tout.

(Barbara, 25 ans)

Pour sa part, Ariane a tenté sans succès de s'engager dans des relations hétérosexuelles afin de « tester » ses sentiments et ses attirances lesbiennes :

Puis finalement, j'ai vu que ça persistait. Puis j'ai rencontré des gars justement après, je me suis dit : « Ah non, non, je vais essayer d'expérimenter avec des gars ». Puis finalement, ça n'a pas donné grand-chose.

(Ariane, 24 ans)

L'engagement des répondantes dans les relations hétérosexuelles apparaît découler des pressions à se conformer à l'hétérosexualité normative. C'est ainsi qu'on peut interpréter le souci de ne pas être soupçonnée d'être lesbienne par l'entourage, et parfois par la fille dont elles sont amoureuses, et le souhait de rentrer dans le moule ou dans le droit chemin évoqué par nos répondantes.

Par ailleurs, les relations hétérosexuelles n'ont pas constitué des relations significatives constructives du point de vue de la formation identitaire pour la plupart des répondantes. Pour celles qui évoquent l'importance qu'ont prise ces relations dans leur trajectoire, il s'agit majoritairement de relations au sein desquelles la victimisation sexuelle et la violence psychologique sont présentes. Il apparaît que les relations hétérosexuelles n'ont pas pour effet de clarifier l'identité sexuelle des répondantes. Si l'on fait exception de Barbara, qui est certaine de son lesbianisme et a des rapports sexuels hétérosexuels dans le but de vérifier qu'elle n'est pas bisexuelle, les relations hétérosexuelles apparaissent entretenir les doutes liés à l'identité sexuelle, voire parfois intensifier ceux-ci.

Regard rétrospectif sur les relations hétérosexuelles

L'engagement dans des relations amoureuses et sexuelles lesbiennes conduit quelques répondantes à porter un regard critique sur leurs expériences hétérosexuelles antérieures, notamment sur celles qui ont impliqué des rapports sexuels. Cet éclairage comporte plusieurs points d'intérêt, notamment du point de vue du rapport à la sexualité des répondantes.

Plusieurs soulignent pouvoir davantage être « elles-mêmes » lors de relations sexuelles lesbiennes, et mettent en évidence le sentiment éprouvé durant les rapports sexuels hétérosexuels de devoir performer pour remplir les attentes des garçons :

Tu sais, avec les gars, il y avait tout le temps une barrière [...]. Une barrière dans le sens que je le sentais que je mettais une limite, que je

mettais un frein, que je n'étais pas complètement moi-même, que je jouais un rôle. Que je mettais un masque, tu sais que... Il y avait une frontière, tu sais. [...] Parce que mettons dans mon corps, c'est... ah comment te dire ça, c'est que c'est tellement intuitif puis physique là, mais c'est... attends un peu. C'est le même genre de *feeling*, je suis sûre que mettons... C'est comme mettons une danseuse nue. L'espèce de *feeling* de se donner en spectacle là. Je ne sais pas, je n'ai jamais fait de la danse, mais, tu sais mettons, l'espèce de *feeling* de justement je fais ça, mais je ne le fais pas pour moi, tu sais.

(Johanne, 21 ans)

Comme Johanne le mentionne, le sentiment de devoir performer s'accompagne de l'impossibilité d'« être elle-même ». Dans ses propos, elle indique qu'il s'agit pour elle de se limiter, de mettre un frein, de mettre un masque, de jouer un rôle. Il s'agit donc de ne pas vivre le rapport sexuel pour elle-même, mais bien pour son partenaire. Olivia établit un lien entre les représentations pornographiques qui ont cours dans la société et le sentiment qu'elle éprouve d'être utilisée par son partenaire :

Je pense que, dans ma tête, quand je faisais l'amour avec un homme, j'avais l'impression qu'il n'avait pas de respect pour moi, je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que les films pornos, ça me cliquait dans la tête puis que *anyway*... Fait qu'on dirait que je ne me sentais pas bien là-dedans, je me sentais exploitée, je me sentais comme, j'étais LA pénétrée, et lui était le pénétrant. Dans ma tête, ça restait comme si je n'aimais pas vraiment ça, je me sentais exploitée.

(Olivia, 22 ans)

Josée évoque également l'impossibilité dans laquelle elle se sent de pouvoir « se laisser aller » au cours des rapports sexuels hétérosexuels, notamment de s'autoriser à avoir du plaisir sexuel :

Je n'étais pas confortable, j'avais l'impression... mettons le dernier chum que j'ai eu avant de fréquenter une fille, avant de me rendre compte que j'étais lesbienne [...] j'avais l'impression que je n'étais pas

moi-même, j'avais l'impression que même si c'était juste une relation sexuelle [...] je devais plaire à la personne, et non plaire à mon propre confort là-dedans.

(Josée, 20 ans)

Josée poursuit en soulignant que ce sentiment n'est pas consécutif à une pression exercée par le partenaire. Ses propos illustrent les effets de la prénance des représentations sociales qui transmettent les attentes normatives vis-à-vis des femmes, notamment sur le plan de leur sexualité :

Il m'a jamais brusquée ou rien, je ne dis pas qu'il me forçait à faire des choses, mais moi, personnellement, j'avais pas l'impression que je pouvais... c'est ça, que je pouvais profiter du moment. J'avais pas l'impression que je pouvais être moi-même dans la relation. C'était pas quelque chose, c'était pas une impression que lui me donnait que je devais pas être moi-même, c'était juste moi qui ne me sentais pas libre là-dedans. [...] Je n'ai pas l'impression, côté sexuel, que je pouvais me laisser aller, j'avais l'impression que je devais toujours surveiller mon image un peu [...]. C'est un peu comme si j'avais peur d'avoir du plaisir, mais que finalement j'en avais même pas, mais que j'avais un peu peur... J'avais, je ne sais pas... J'avais peur d'avoir l'air d'être de telle façon... je ne sais pas comment expliquer.

(Josée, 20 ans)

Les attentes normatives à l'égard des femmes semblent placer celles-ci dans une position de quête d'approbation de la part de leur partenaire. Ainsi, Josée nous paraît exprimer cette idée lorsqu'elle avance : « Je n'ai pas l'impression, côté sexuel, que je pouvais me laisser aller, j'avais l'impression que je devais toujours surveiller mon image ». Comme en rend compte Sophie, les attentes normatives en matière sexuelle à l'égard des femmes les conduisent à se dissocier de leur désir, et de leurs besoins propres de façon plus large :

Je ne m'en rendais pas compte pendant mes relations, mais comme après coup, comme maintenant, je le vois plus. Dans le sens que je me mettais

beaucoup de pression, dans le sens que jamais je me suis sentie forcée. Et je pensais que ça me tentait et quand ça ne me tentait pas, ben je me disais que c'était parce que j'étais une fille et que les filles, ça leur tente moins. [...] On avait quand même beaucoup de relations sexuelles, mais une partie de moi le faisait parce que je sentais que je devais le faire et qu'on est en couple. Il y a une partie de moi aussi qui voulait être la bonne blonde et une partie de moi qui trouvait que ça me rapprochait quand même. C'est juste après coup que je me suis rendu compte que je me faisais un peu violence à moi-même dans tout ça. [...] Je ne voulais pas être la blonde qui dit tout le temps non. Parce que dans ma tête, c'était mal.

(Sophie, 25 ans)

Comme Josée, Sophie souligne ne pas avoir subi de pression de la part de son partenaire, mais s'être elle-même imposé une telle pression. Elle réfère à l'importance d'être « une bonne blonde », ce qui s'avère signifier se rendre disponible à l'égard des attentes sexuelles du partenaire. L'approbation du partenaire nécessite que les jeunes femmes rencontrent les attentes de celui-ci, tant sur le plan sexuel, que sur celui du comportement en général. Josée étend la nécessité qu'elle éprouve de correspondre aux attentes sexuelles de son partenaire à ses manières d'agir, de parler, de se vêtir, etc. :

C'est que mes relations avec les garçons, j'avais l'impression que je devais agir de telle manière, faire telle affaire, pour être acceptée par lui, et non être moi-même. Puis c'est quelque chose qu'une fois rendue avec une femme, je me sentais libre d'être moi-même, je me sentais confortable, que ce soit au niveau de la relation amoureuse ou de la relation sexuelle. [...] J'avais peur de faire un faux pas, j'avais l'impression que je devais avoir de bonnes manières ou quoi que ce soit. J'avais l'impression que je devais agir comme une fille. C'est, tu sais, comme ce qu'on pense qu'une fille est. [...] Pas avoir l'air un peu... *boyish*, un peu comme un garçon, qui a pas une attitude de garçon. Tu sais, moi, admettons je suis avec mon frère, je parle comme un garçon, quand je suis avec mon frère et ses amis, je suis un peu la *tomboy* [...] et

j'ai l'impression que quand j'étais avec un garçon, et bien je ne pouvais pas avoir cette attitude-là parce que je devais ressembler à une vraie, vraie fille.

(Josée, 20 ans)

Pour Sophie, les rapports hommes/femmes sont empreints d'une domination latente des hommes sur les femmes, peu importe que cette domination soit actualisée ou non par le partenaire :

J'ai l'impression que, même socialement, je vais être moins à l'aise à interagir avec un homme parce que j'ai l'impression qu'il y a une espèce de norme dans ma tête qui s'applique aux relations et qui me met inconfortable, tandis que je n'ai pas cette gêne-là devant une autre femme, même une amie. Je ne vais jamais être gênée avec une amie fille tandis que des fois, je peux l'être avec un ami gars hétéro. Même sexuellement, je pense qu'avec un gars, c'est comme si ça entraînait là-dedans et puis que je n'étais pas confortable de coucher avec un gars parce que c'était un gars qui domine un peu la fille, même s'il n'est pas en train de dominer. Ça entre dans la dynamique. Mais je ne sais pas si c'est à cause de mon orientation sexuelle que je ne suis pas à l'aise avec cette espèce de domination là, qui est comme présente. [...] C'est peut-être parce que moi, avec mon premier chum, je me sentais un peu forcée, mais pas tant par lui que par le fait que j'étais avec lui.

(Sophie, 25 ans)

Johanne évoque par contre le rôle de la pression sociale dans son engagement dans la sexualité hétérosexuelle :

Tu sais, je ne le faisais pas pour moi, je ne le faisais pas pour me faire du bien à moi. À ce moment-là, tu sais, ce n'était pas libérateur, c'était comme... c'était de la pression sociale.

(Johanne, 21 ans)

Les propos de ces répondantes indiquent donc que la recherche du plaisir sexuel ne joue pas un rôle majeur dans leur engagement dans la sexualité hétérosexuelle. Plutôt,

elles soulignent le rôle des attentes normatives structurant les rapports sociaux de sexe, attentes qu'elles ont intériorisées et qui les conduisent à agir sans prêter attention à leurs désirs et besoins propres.

Ces éléments de critique des rapports sexuels hétérosexuels trouvent leur contrepartie dans l'évaluation des rapports amoureux et sexuels lesbiens rapportés par les jeunes femmes. Celles-ci ont énoncé que les relations hétérosexuelles leur apparaissent soit empreintes de domination des hommes sur les femmes, soit leur imposent de se déconnecter de la recherche de leur plaisir ou d'agir sans tenir compte de leurs besoins propres, soit encore de performer une féminité destinée à correspondre aux attentes normatives de leurs partenaires. Par contraste, plusieurs répondantes soulignent le sentiment d'authenticité, de pouvoir être elles-mêmes, de se respecter, etc., qui caractérise leurs relations amoureuses et sexuelles lesbiennes :

J'avais envie de passer ma vie avec elle et c'est une fille, donc dans le fond, je suis lesbienne. Je sens que c'est beaucoup plus complet avec une fille. Peut-être qu'un jour, ça va changer, mais je n'ai pas l'impression. [...] Avec [prénom de sa blonde actuelle], je n'ai vraiment pas ce souci-là et je me laisse plus facilement aller et c'est plus relaxe. Je n'ai plus le sentiment qu'il faut que je me défende. [...] Je n'ai plus l'impression que je dois me défendre contre une sorte de domination et je n'ai plus l'impression que les gens vont croire qu'il y a une domination, je n'ai plus l'impression que ça me concerne. Je peux plus me regarder aller et faire ce que j'ai envie. C'est moins normalisé.

(Sophie, 25 ans)

Quelques répondantes ont de plus évoqué avoir le sentiment que leurs relations lesbiennes sont plus complètes, permettant davantage d'intimité :

Je dirais que c'est beaucoup mieux que ce que je pouvais imaginer parce que je me disais que sortir avec une fille, ce serait comme sortir avec un gars, mais pas avec la même anatomie. [...] Tandis qu'à force de me découvrir en tant que lesbienne, puis de découvrir [prénom de sa blonde

actuelle] puis comment on est ensemble, je vois que [par rapport à] ce que je pensais [que] ça allait être, c'est beaucoup mieux. [...] Il y a un niveau d'intimité puis de respect qui fait en sorte que l'amour n'est pas le même. Puisque je n'ai jamais été autant moi-même qu'avec elle [...] je ne sais pas si c'est juste parce que c'est [prénom de sa blonde actuelle], mais tu sais, on a les mêmes intérêts puis les mêmes perceptions par rapport à la société. [...] Mettons quand je suis avec une fille, ou quand je suis avec [prénom de sa blonde actuelle], ce n'est pas moi et elle, c'est nous. Tandis que quand je suis avec un homme, je suis beaucoup... on est ensemble, mais on est séparés.

(Jennifer, 23 ans)

J'aime les femmes, pas juste sexuellement, aussi relationnel, les échanges qui se font entre les femmes. L'ensemble, là. [...] C'est vraiment l'échange qui n'est pas pareil non plus. L'intimité qu'on va rechercher chez une femme...

(Caroline, 23 ans)

L'évaluation rétrospective des relations intimes hétérosexuelles de ces répondantes leur permet de nommer les sentiments de malaise, d'inconfort, d'insatisfaction et d'inauthenticité évoqués plus tôt et de les relier au fait que ces relations n'étaient pas conformes à leurs désirs.

Conclusion

Ce chapitre nous a permis de montrer que la présomption de leur hétérosexualité est une conviction fortement enracinée chez les jeunes femmes que nous avons interrogées. Cette conviction se trouve remise en question lorsqu'elles se découvrent des sentiments pour une personne de même sexe. Les amitiés féminines ont été, pour la majorité de nos répondantes, le contexte dans lequel elles ont développé des sentiments amoureux lesbiens. Les réactions rapportées par les répondantes lorsqu'émergent les sentiments pour une personne de même sexe se révèlent constituer des stratégies de déni de leurs ressentis ou de la possibilité qu'elles soient

lesbiennes. L'engagement dans des relations hétérosexuelles se produit le plus souvent dans ce contexte. Cet engagement peut alors constituer une façon pour ces jeunes lesbiennes de démentir leur lesbianisme, à leurs propres yeux ou parfois vis-à-vis de leur entourage. Il peut également être un moyen de tester leurs sentiments et désirs de même sexe, souvent pour mettre fin aux doutes reliés à leur identité sexuelle et leur permettre de confirmer une orientation sexuelle hétérosexuelle qu'elles avaient présumé être la leur jusqu'alors.

Dans le prochain chapitre, nous allons revenir sur les résultats présentés dans ce chapitre et le précédent. Le chapitre 5 nous a permis d'examiner les éléments qui concourent à favoriser la conviction chez les répondantes que l'orientation vers l'hétérosexualité va de soi, ainsi que leur engagement dans des pratiques qui participent à actualiser, voire renforcer cette conviction. Le présent chapitre a permis de présenter leurs effets sur la formation de l'identité sexuelle des jeunes femmes de notre étude. La discussion des résultats va nous permettre d'aborder les interrelations entre les modalités et les effets de la contrainte à l'hétérosexualité sur la formation de leur identité sexuelle, lesquelles sont intrinsèquement liées dans le vécu et les expériences relatées par les jeunes femmes que nous avons interrogées.

CHAPITRE VII

CONTRAINTE À L'HÉTÉROSEXUALITÉ ET FORMATION DE L'IDENTITÉ SEXUELLE LESBIENNE

Dans ce chapitre, nous proposons d'analyser les données recueillies en examinant de quelles manières la contrainte à l'hétérosexualité agit sur les jeunes femmes et les effets de cette contrainte sur la formation de l'identité sexuelle lesbienne du point de vue de l'expérience vécue.

Le concept de contrainte à l'hétérosexualité permet de contester la prétendue « naturalité » de l'hétérosexualité. Rich identifie les multiples « moyens par lesquels le pouvoir masculin se manifeste et se maintient » (1981 : 23), chacun d'entre eux contribuant « au réseau des contraintes aboutissant à la conviction chez les femmes que le mariage et l'orientation sexuelle vers les hommes sont des composantes inévitables de leur existence » (1981 : 23). Cette conviction se trouve illustrée dans les témoignages de nos répondantes par la présomption de leur propre hétérosexualité. Parmi les moyens qui constituent le réseau des contraintes à l'hétérosexualité, Rich nomme le contrôle des consciences. Elle avance que ce contrôle s'exerce notamment par l'idéalisation de l'amour hétérosexuel dans l'art, la

littérature, les médias, la publicité, etc., et la censure de l'existence lesbienne (Rich, 1981 : 24-25). Ces deux formes de contrôle des consciences ressortent comme ayant marqué de façon majeure les trajectoires des jeunes lesbiennes.

Le recours au concept de socialisation différentielle des sexes mobilisé dans nos analyses permet de saisir comment ce contrôle opère. La socialisation en tant que processus de contrainte des conduites et de limitation des représentations sociales participe à l'intériorisation par les répondantes de l'idée que l'hétérosexualité est l'unique orientation sexuelle possible, ou du moins légitime. L'analyse descriptive présentée dans le chapitre 5 permet de saisir les éléments qui forment un réseau de contraintes influençant la formation de l'identité sexuelle des jeunes lesbiennes. Pris séparément, ces éléments perdent leur force explicative en termes d'influence sur les représentations et les pratiques des jeunes lesbiennes interrogées. C'est en soulignant la combinaison et l'imbrication de ces éléments que l'on peut saisir leur puissance et leur efficacité.

Le chapitre 7 est découpé en quatre sections : l'invisibilité et la disqualification simultanée du lesbianisme dans l'environnement social des jeunes femmes; les relations entre pairs comme contexte de socialisation des filles à l'hétérosexualité; le rôle des sentiments amoureux dans la formation de l'identité sexuelle lesbienne; et enfin la prégnance du sentiment de déviance dans les trajectoires individuelles.

7.1 Invisibilité et disqualification du lesbianisme : de l'impossibilité de nommer et reconnaître l'identité sexuelle lesbienne

L'invisibilisation institutionnelle de l'homosexualité qui prévaut dans les écoles secondaires du Québec participe à renforcer la position dominante de l'hétérosexualité. Cette invisibilisation concourt au réseau des contraintes à l'hétérosexualité qui ont marqué la trajectoire de nos répondantes. Le statut accordé à l'homosexualité dans l'environnement scolaire constitue un obstacle à la formation de l'identité sexuelle lesbienne. Celle-ci n'est souvent pas nommée et ne bénéficie pas d'un traitement équivalent à l'hétérosexualité dans l'environnement social évoqué par les répondantes. Le statut de l'homosexualité y apparaît conforme à la logique hétérosexiste, soit une sexualité inférieure à l'hétérosexualité, et qui ne va toujours pas de soi.

Khayatt (1997) a montré que l'hétérosexisme du système scolaire se traduit par le silence officiel par rapport à l'homosexualité, c'est-à-dire l'invisibilité de tout sujet relié aux gais et aux lesbiennes : taire l'existence de l'homosexualité, ne pas mettre à la disposition des élèves des informations à ce sujet et ne l'inclure dans aucune section du programme scolaire (Khayatt, 1997). De façon générale, il ressort de nos données que le cursus scolaire au niveau secondaire n'accorde pas de place à l'homosexualité. Seules quatre répondantes ont assisté à des interventions du GRIS-Montréal, visant à démystifier l'homosexualité auprès des élèves, dont deux n'ont pas jugé l'expérience concluante. Ces éléments trouvent un écho chez Richard, Chamberland et Petit (2013). Leur enquête qualitative menée auprès de 65 jeunes lesbiennes, gais, bisexuels et en questionnement (LGBQ) québécois montre que les sujets relatifs à la diversité sexuelle sont rarement abordés à l'école. Nombre d'entre eux rapportent une vive crainte d'être étiqueté comme homosexuel à l'occasion de telles séances, ou encore de faire l'objet de moqueries par la suite.

Dans notre étude, lorsque nous avons questionné les jeunes femmes afin de savoir si l'homosexualité était abordée dans les cours ou dans les manuels, aucune n'a été en mesure d'approfondir sur le contenu des manuels scolaires, qui, selon elles, ne faisaient pas mention de l'homosexualité. Les études plus récentes (Richard, 2012, 2010; Temple, 2005) abondent dans le même sens et montrent que l'homosexualité est souvent invisible et marginalisée dans les manuels scolaires utilisés dans les écoles secondaires du Québec :

S'ils n'ont pas été entièrement évacués des salles de classe de l'école secondaire québécoise suite à la refonte du programme de formation, les enseignements « aux orientations sexuelles » ne bénéficient que d'une faible présence dans les contenus scolaires. Ainsi, les 31 manuels analysés n'ont permis de recenser qu'une seule définition de l'orientation sexuelle et quarante et une mentions du sujet. (Richard, 2012 : 44)

Dorais (2014) montre également que la situation des jeunes lesbiennes est parfois plus difficile que celles des garçons. Par exemple, il indique que 18 % des parents réagissent très mal au coming-out de leur fille, alors qu'ils ne seraient que 7 % à réagir ainsi envers leur garçon.

Les répondantes indiquent que les situations impliquant la visibilité de personnes homosexuelles faisant partie du personnel œuvrant en milieu scolaire ne sont pas fréquentes et concernent dans tous les cas des hommes. Il apparaît que les rumeurs à ce sujet circulant dans le milieu scolaire semblent relever de l'hétérosexisme, et non d'une saine curiosité ou d'une ouverture des élèves vis-à-vis de l'homosexualité. Aucune des jeunes femmes interrogées n'a donc eu accès à une professeure ou à une membre de la famille lesbienne, susceptible de constituer une référence dans la formation de son identité sexuelle.

Que l'on s'intéresse au milieu scolaire ou à l'environnement familial, les répondantes ont de façon générale évolué dans des contextes offrant peu ou pas de visibilité aux réalités gaies et lesbiennes. Nos résultats indiquent que le milieu scolaire secondaire

québécois des années 2000 n'est pas un lieu dans lequel l'homosexualité bénéficie d'une grande visibilité. Sauf pour une répondante, les expériences des jeunes femmes que nous avons interrogées illustrent que la visibilité s'accompagne de dénigrement et de rejet, ce qui invite à relativiser la présomption d'une plus grande ouverture de la société québécoise vis-à-vis de l'homosexualité. L'école semble constituer un lieu de résistance à une plus grande acceptation de l'homosexualité et des personnes homosexuelles.

Dans la famille, l'invisibilité des personnes homosexuelles est la situation la plus fréquente exposée par nos répondantes. La présence connue de personnes gaies ou lesbiennes dans l'entourage familial ou dans le réseau social des parents est marginale : seules quatre répondantes en ont signalé une, deux sont témoin de l'ouverture de leurs parents, mais deux autres au contraire de fermeture. Si cinq répondantes témoignent d'une ouverture plus grande de leur milieu familial, leur trajectoire n'en a pourtant pas été affectée positivement. Plusieurs répondantes indiquent que les parents tiennent des propos dénigrants à l'égard de l'homosexualité masculine, mais occultent le lesbianisme. Homosexualité masculine et féminine font ainsi l'objet d'un traitement différencié qui aboutit à un résultat similaire cependant : la disqualification sociale. Les propos de nos répondantes nous ont conduite à résumer cette disqualification comme suit : les hommes gais existent et sont ridicules et risibles; les lesbiennes, elles, n'existent pas ou ne le devraient pas.

La différence significative qui apparaît ici dans le traitement respectif de l'homosexualité masculine et féminine est que seule la sexualité des hommes n'est pas niée. Or pour Rich (1981), l'occultation de la possibilité lesbienne est un des moyens de contrainte utilisés pour reproduire le pouvoir masculin.

7.2 Les relations entre pairs au secondaire : socialisation des filles à l'hétérosexualité

Bien qu'une des prémisses importantes des études sur les adolescent-es soit que l'école constitue un lieu d'apprentissage important de l'autonomie sociale, les études montrent que les réseaux sociaux y sont particulièrement opprimants au sens où les individus voient presque toutes les dimensions de leur existence et de leur personnalité soumises au jugement de leurs pairs. Certaines études appuient l'hypothèse selon laquelle l'école est le lieu par excellence où les filles apprennent à céder aux normes et aux rapports de pouvoir propres à l'ordre (hétéro)patriarcal. Selon Youdell (2005), les recherches portant sur les filles et l'école ont véritablement commencé à se développer dans les années 1980, se penchant pour la plupart sur la reproduction des rôles de sexe qui assurent la reproduction des inégalités entre les sexes (Stanley, 1989; Holly, 1989; Askew et Ross, 1988; Lees, 1986; 1993; Griffin, 1985; Mahony, 1985; Weiner, 1985; Davies, 1984). Ces études ont notamment montré que non seulement le système scolaire renforce les rôles sociaux de sexe, mais également que ces rôles y sont plus rigides qu'ils ne le sont de manière générale dans la société (Delamont, 1989).

7.2.1 Socialisation différentielle des sexes en milieu scolaire de niveau secondaire : la popularité et la culture de la féminité

L'organisation des relations entre les élèves d'un établissement scolaire secondaire présente des conditions qui offrent à un groupe d'élèves donné la possibilité d'exercer un contrôle sur les comportements de l'ensemble des élèves. En effet, les groupes d'adolescentes et d'adolescents sont positionnés selon une hiérarchie propre aux écoles secondaires. Nos données montrent que la logique qui préside au classement des différents groupes d'élèves est la suivante : les groupes d'élèves dits « populaires » occupent une position privilégiée, parfois enviable ou contestée par celles et ceux qui en sont exclus. Cependant, c'est essentiellement le fait de faire partie ou d'être exclu des groupes d'élèves populaires qui semble constituer le

marqueur du statut social des élèves. En effet, les autres groupes d'élèves n'apparaissent pas être classés de façon hiérarchique les uns par rapport aux autres, si ce n'est selon la distance qu'ils occupent à l'égard des groupes d'élèves populaires.

Nos données montrent que l'organisation de ces groupes obéit également à une logique sexuée à l'intérieur des groupes d'élèves. Le milieu scolaire secondaire apparaît surtout favoriser la constitution de groupes d'amis-es sexués, les filles formant des groupes de leur côté, les garçons du leur. Seules deux répondantes mentionnent avoir fait partie des groupes de filles populaires. Au sein des groupes de filles, la culture de la féminité est omniprésente. Cette culture exclut par définition toute sexualité autre que l'hétérosexualité. En concentrant les intérêts des femmes et des filles autour de la romance hétérosexuelle, elle joue un rôle majeur dans la reproduction du contrôle social de la sexualité des femmes (Lebreton, 2008). Les filles populaires apparaissent comme des modèles à suivre, et semblent représenter un idéal à atteindre, conforme au modèle véhiculé par la culture de la féminité. À ce titre, elles sont enviées par beaucoup d'adolescentes.

Pour décrire les filles populaires, les propos des répondantes articulent deux thèmes : l'adhésion à la féminité et l'investissement dans la séduction et la romance hétérosexuelle. L'expression d'une maturité et d'une disponibilité sexuelles orientées vers les garçons leur apparaît centrale dans le statut de fille populaire. Les filles populaires semblent correspondre aux différentes caractéristiques qui déterminent l'idéal de la féminité, blanc et de classe moyenne : beauté physique, vêtements féminins à la mode, mais pas trop provocants, apparence et comportements jugés séduisants par les garçons. L'intelligence pourrait même, selon quelques-unes de nos répondantes, constituer un désavantage pour une fille souhaitant accéder au statut de fille populaire. Selon ces répondantes, les filles populaires sont attentives à ne pas faire d'ombre aux garçons populaires, mais plutôt à leur plaire, quitte à rire de plaisanteries dénuées d'humour. Même si les perceptions des jeunes lesbiennes

peuvent être influencées par leur position extérieure aux groupes d'élèves populaires, il n'en reste pas moins que l'intégration sociale des filles semble toujours facilitée par leur adhésion aux exigences normatives de la féminité. Les filles populaires constituent l'idéal normatif auquel les jeunes femmes que nous avons interrogées se réfèrent, sur des modes qui peuvent inclure l'admiration et l'envie, sans exclure la distance critique, voire une certaine forme de rejet.

Le terme « populaire » est polysémique dans la culture adolescente. Tout comme l'étude de Duncan (2004) le montrait, ce terme n'a pas une signification fixe dans les propos de nos répondantes, mais il est cependant révélateur des dynamiques reliées au pouvoir dans le milieu scolaire. Les études sur les filles ont montré le rôle central de cette notion dans la vie des adolescentes fréquentant des écoles de niveau secondaire (Adams, 2005; Finders, 1996). La popularité fonctionne en effet comme marqueur du statut social des adolescent-es. Une forte popularité dote ceux et celles qui en bénéficient du statut social le plus élevé dans la hiérarchie des individus. La popularité est fonction de plusieurs caractéristiques. En ce qui concerne les filles, la capacité de séduction des garçons est au fondement du statut de fille populaire. Cette capacité de séduction se traduit par le fait d'être à la mode, belle, d'apparence soignée et féminine. La popularité est accessible aux filles qui font la preuve d'une facilité de contact avec les garçons, sur le mode exclusif de la romance hétérosexuelle (flirt ou relation sérieuse).

Rich (1981) qualifiait de « bourrage de crâne » l'idéologie de la romance hétérosexuelle véhiculée par la culture de la féminité, imposée aux filles depuis leur tout jeune âge. Elle cite un passage tiré du livre « Female sexual slavery », publié par Barry en 1979, dont l'analyse reste valable, démontrant l'emprise et la persistance de la contrainte à l'hétérosexualité :

De même que le pouvoir sexuel est appris par les adolescents à travers la façon dont la société leur fait vivre leur éveil sexuel, de même les filles apprennent-

elles que le lieu du pouvoir sexuel est mâle. Étant donné l'importance accordée à la pulsion sexuelle masculine dans la socialisation des filles aussi bien que des garçons, la première adolescence est probablement la première phase significative de l'identification aux hommes dans la vie et le développement d'une fille... À mesure qu'une fille prend conscience de ses émotions sexuelles..., elle se détourne de ses rapports, jusque-là privilégiés, avec ses amies. À mesure que ceux-ci deviennent secondaires pour elle, perdent de l'importance dans sa vie, sa propre identité prend aussi un rôle secondaire; son identification masculine (aux hommes) se développe au fur et à mesure qu'elle grandit. (Barry, 1979 dans Rich, 1981 : 29)

La culture de la féminité est un moyen d'assurer le « contrôle des consciences » (Rich, 1981) des filles et des femmes, et de les conduire à oblitérer leurs propres besoins et intérêts, pour détourner leurs préoccupations vers les hommes. Parvenir à obtenir l'intérêt de ces derniers constitue un marqueur important pour les adolescentes.

Les aptitudes reliées à la séduction sont réputées attester de la maturité des filles, caractéristique importante pour qui souhaite accéder au statut de fille populaire. La maturité, telle que perçue par les adolescentes, est en effet étroitement liée à la démonstration de la capacité à entrer en relation avec les garçons sur le mode des relations sexuelles. La sexualité est donc non seulement centrale dans le développement identitaire des filles, mais elle est également au cœur de la distribution des statuts parmi les filles, dans la hiérarchie des écoles secondaires. Ainsi, nos répondantes, à l'instar des adolescentes interrogées par Duncan (2004), sont unanimes à rapporter que le terme populaire est utilisé pour identifier les filles qui ont le plus haut statut social dans l'école, ce dernier étant associé aux capacités de séduction hétérosexuelle.

Plus généralement, la popularité, qu'elle concerne les filles ou les garçons, se révèle être une norme hétérosexiste et genrée, de telle sorte que les adolescentes ouvertement lesbiennes ne peuvent que se situer à la marge de la structure sociale des

écoles secondaires (Payne, 2007). Nos répondantes ont témoigné à la fois de l'invisibilité du lesbianisme et du dénigrement de l'homosexualité qui a cours dans les établissements scolaires secondaires. Plusieurs d'entre elles ont relaté leurs inquiétudes à l'égard du fait que leurs pairs mettent en doute leur orientation sexuelle. En plus de participer à la mise en œuvre de stratégies de déni de la part des répondantes, ces inquiétudes traduisent également la conscience plus ou moins claire qu'être identifiée comme lesbienne présente un risque d'être exclue ou rejetée dans l'environnement scolaire. Ainsi, Marion et Amélie soulignent avoir préféré prendre leurs distances vis-à-vis d'une élève étiquetée comme lesbienne, afin de ne pas courir le risque de voir leur orientation sexuelle mise en doute par association (dont elles rapportent néanmoins ne pas être pleinement conscientes à ce moment de leur trajectoire).

L'idéal normatif de la féminité apparaît ainsi exclure les identités sexuelles autres qu'hétérosexuelles. Les jeunes femmes interrogées dans le cadre de l'étude conduite par Payne (2007) associent également la popularité au fait d'être hétérosexuelle et attirante/séduisante. Les filles moins préoccupées par leur apparence ou par les garçons étaient étiquetées comme « outsiders » dans la culture des écoles secondaires. Nos données appuient les conclusions de Payne (2007) selon qui échouer à performer correctement la féminité normative à l'adolescence est sanctionné par les pairs au moyen des insultes verbales, en particulier de l'étiquetage « lesbienne » et de la mise à l'écart de celles qui résistent, ce que Khayatt (1997) avait également montré. La popularité est par conséquent inaccessible à une jeune fille dont l'orientation hétérosexuelle est mise en doute, ou dont le lesbianisme est connu ou prétendu.

Par ailleurs, les récits des jeunes femmes que nous avons interrogées montrent que le statut de filles et de garçons populaires alloue à ceux et celles qui le détiennent un pouvoir susceptible de s'exercer à l'encontre des autres filles. Les élèves populaires peuvent exercer un contrôle et des sanctions à l'égard des autres filles pour qu'elles

se conforment à la féminité normative. C'est le plus souvent lors de la formulation d'une critique ou d'une anecdote que nos répondantes ont abordé le rôle joué par les filles et garçons populaires dans l'imposition des attentes normatives reliées aux catégories de sexe. Quelques répondantes ont mentionné avoir subi le statut de « rejet » de la part de leurs pairs, ou avoir connu des élèves ayant subi ce statut au cours de leurs études secondaires. Elles ont, pour la plupart, rapporté que les agressions étaient le plus souvent le fait d'élèves populaires, garçons ou filles, et que le rejet était fréquemment occasionné par une apparence physique dérogeant aux exigences normatives auxquelles les filles sont assignées. Cette dérogation peut concerner le corps, notamment le surpoids, et les choix vestimentaires. Ainsi, une répondante rapporte qu'elle a été amenée à modifier son style vestimentaire plutôt « masculin » (vêtements de type T-shirts, cotons ouatés, pantalons larges, absence de maquillage, etc.), afin de ne pas s'exposer à subir de nouveau des remarques dénigrantes et un étiquetage de « lesbienne » de la part des filles populaires. Étant donnée la position privilégiée qu'ils occupent, les groupes d'élèves populaires apparaissent ainsi être en mesure d'exercer une régulation normative contraignante à l'endroit des autres élèves.

7.2.2 L'adhésion à la culture de la féminité et l'engagement dans la romance hétérosexuelle

L'idéal féminin personnifié par les filles populaires, nous l'avons vu, articule la mise en valeur réussie du corps (beauté, vêtements, techniques d'embellissement physique) qui permet d'obtenir une reconnaissance de la part des garçons. L'embellissement physique et la romance hétérosexuelle sont par conséquent deux termes liés : pour les filles, le premier est nécessaire au second. Au sein des groupes de filles, les intérêts se concentrent alors principalement autour de ces deux termes. Tandis que l'embellissement physique est actualisé par le partage de rituels de féminité comme le magasinage ou les soirées de filles passées à se maquiller, la romance hétérosexuelle

et les intérêts pour les garçons occupent pour leur part une place très importante dans les conversations entre filles. Les répondantes indiquent que ces conversations impliquent beaucoup de « potinage » autour des relations amoureuses se déroulant entre élèves plus ou moins proches de leur cercle d'amies, ou impliquant certaines d'entre elles.

De façon générale, les répondantes adhèrent à ces exigences, selon des configurations variables cependant. Ainsi, il est possible d'apprécier les vêtements féminins, mais de ne pas avoir d'intérêt pour le maquillage ou les bijoux. Plus fondamentalement, les propos des répondantes illustrent que l'adoption de vêtements, comportements ou activités est rarement réfléchi en dehors des attentes normatives de genre. Les répondantes évoquent plusieurs motifs permettant d'expliquer leur adhésion : le plaisir qu'elles prennent dans les activités et rituels reliés à l'embellissement physique et dans des activités considérées comme féminines; l'approbation sociale, de la part des pairs et de la famille; le succès rencontré auprès des garçons, etc. Les propos des jeunes femmes interrogées indiquent de plus que ces éléments concourent à une intégration positive des adolescentes dans leur milieu scolaire, voire dans leur famille. Par ailleurs, plusieurs ont indiqué ne pas avoir ressenti de pression à se conformer aux normes reliées à l'embellissement physique, étant donné le plaisir qu'elles en retirent.

Les groupes d'amies apparaissent jouer un rôle crucial dans le contrôle des filles sur les différents aspects reliés à la sexualité, et pour ce qui nous occupe, dans l'imposition de l'hétérosexualité normative. Ce contrôle s'exerce sur l'apparence et les comportements de manière à ce que ceux-ci soient en adéquation avec la féminité normative. Les groupes d'amies sont des lieux où se développe et s'actualise la culture de la féminité qui concentre les intérêts des filles autour de la romance hétérosexuelle. L'intérêt pour la romance hétérosexuelle qui anime de nombreuses conversations dans les groupes d'amies est relié à l'importance allouée au fait d'avoir

un chum. La mise en couple apparaît être une exigence normative forte à l'adolescence, à laquelle les deux tiers de nos répondantes se sont conformées.

L'analyse a permis de dégager deux éléments importants à l'œuvre dans ces engagements : leur initiation par les garçons et l'influence de la dynamique des rapports sociaux de sexe. Nos analyses indiquent que les raisons qui ont motivé une réponse positive à des avances reçues d'un garçon relèvent de la pression à l'engagement hétérosexuel qui anime les groupes d'adolescentes. L'idéologie romantique et la poursuite d'un objectif de mise en couple sont très présentes dans ces groupes, à tel point qu'elles supplantent les intérêts et les désirs des filles. L'engagement de leurs amies dans des relations hétérosexuelles joue également un rôle. En effet, les amies en relation limitent leurs activités entre filles et ont tendance à avoir des activités sociales avec leur petit ami. Les filles qui n'ont pas de petit ami éprouvent alors un sentiment d'isolement, découlant du fait qu'elles ne prennent plus part à certaines activités. De façon congruente avec les résultats de Logan et Buchanan (2008) et ceux d'Ussher et Mooney-Somers (2000), plusieurs des jeunes femmes que nous avons interrogées relatent s'être trouvées dans de telles situations et se sont impliquées dans une relation hétérosexuelle de façon à mettre fin à leur sentiment d'isolement et être en mesure de partager des activités avec leurs amies.

Toutefois, quelques jeunes femmes parmi les interviewées rapportent avoir gardé une distance à l'égard de la romance hétérosexuelle. Les principales raisons avancées par les répondantes pour ne pas s'engager dans des relations « amoureuses » au secondaire relèvent de la dimension du développement personnel et social, souvent associé à l'investissement dans la réussite scolaire. Elles soulignent ainsi qu'elles étaient très occupées, participant à des activités parascolaires sportives, culturelles et, pour certaines, des activités d'implication sociales par le biais du bénévolat. Ces répondantes n'expriment pas un désintérêt pour les relations amoureuses hétérosexuelles en tant que telles, mais plutôt pour ces relations lorsqu'elles prennent

place au secondaire, car elles ne les estiment pas suffisamment sérieuses. Leur non-engagement dans la romance hétérosexuelle ne peut donc pas être lu comme une absence d'intérêt à l'égard de celle-ci. Il ne s'agit pas de se détourner de l'idéologie de la romance hétérosexuelle. Au contraire, l'idée d'engagement durable et de permanence des sentiments est un élément crucial de l'idéologie de la romance hétérosexuelle servie aux filles (Lebreton, 2008), et c'est cet élément qui, du fait de son absence, motive le non-engagement de ces répondantes dans les relations amoureuses hétérosexuelles.

Nos résultats montrent que l'engagement dans les relations hétérosexuelles semble accorder un certain prestige aux adolescentes. Ce résultat est cohérent avec l'analyse des facteurs qui favorisent l'accès à la popularité pour les filles. Parmi les caractéristiques centrales du statut populaire des filles figurent le succès rencontré auprès des garçons et la capacité à s'engager dans les relations hétérosexuelles. Ces aptitudes contribuent à la perception positive des filles par les pairs. Le succès auprès des garçons se manifeste notamment par le fait d'être sollicitée par ceux-ci dans le contexte d'une relation « amoureuse ». La plupart des jeunes femmes soulignent que le fait d'être choisie a joué dans leur décision de s'engager dans une relation hétérosexuelle. Dans quelques cas, le statut élevé du garçon, généralement plus âgé que la répondante, semble avoir placé les jeunes femmes dans l'impossibilité de refuser les avances. Amélie en offre un exemple en relatant s'être engagée dans une relation pour deux raisons qui semblent intriquées : le statut élevé du garçon – sa popularité, et le risque qu'elle soit soupçonnée d'être lesbienne en cas de refus. On voit plus précisément dans ce cas le rôle joué par l'hétérosexisme dans la décision de cette jeune femme de s'engager dans une relation hétérosexuelle. Selon nous, l'engagement des jeunes femmes de notre étude dans la romance hétérosexuelle et souvent dans la sexualité hétérosexuelle résulte de la contrainte à l'hétérosexualité. Nos résultats de recherche permettent de conclure que l'adolescence est un « moment politiquement crucial... parce qu'il est un des moments clés où l'hétérosexualité peut

être mise en place et où les filles, et garçons, peuvent être “gagnés” par l’hétérosexualité patriarcale » (Griffin, 2000 : 234, notre traduction).

En effet, les relations entre pairs sont centrées sur la romance hétérosexuelle et constituent des espaces de construction des identités de sexe/genre. Autrement dit, la socialisation à l’hétérosexualité s’y trouve actualisée de façon importante. Ces résultats appuient la thèse de Rich, selon laquelle les contraintes à l’hétérosexualité « conduisent à la conviction chez les femmes que le mariage et l’orientation sexuelle vers les hommes sont des composantes inévitables de leur existence » (1981 : 23). Cette thèse est tout aussi valable pour les adolescentes que pour les femmes adultes. Nous soulignons toutefois que la plupart des répondantes rapportent que cette conviction est déjà ancrée alors qu’elles entrent tout juste dans l’adolescence. La socialisation qui prend place dans les relations entre pairs renforce l’obligation d’adhérer aux exigences normatives de la féminité, lesquelles sont liées à l’impératif de s’engager dans la romance hétérosexuelle. Non seulement la majorité des répondantes de cette étude rapporte en effet avoir suivi l’étape classique à l’adolescence de l’engagement dans la romance hétérosexuelle, mais près des deux tiers rapportent de plus avoir eu des rapports sexuels hétérosexuels.

L’engagement dans la sexualité hétérosexuelle s’accompagne d’un changement de ton drastique dans les propos de la majorité de ces jeunes femmes. Si les relations « amoureuses » adolescentes leur apparaissent de peu d’importance, manquant de sérieux, et somme toute, pas si significatives dans leur trajectoire, il en va bien autrement lorsqu’elles abordent leurs expériences sexuelles hétérosexuelles.

7.3 Le rôle des sentiments amoureux dans la formation de l'identité sexuelle : lien avec la construction sociale de la sexualité des filles

Nous avons montré que les expérimentations sexuelles de même sexe marquent le parcours de moins de la moitié des répondantes. Seules huit d'entre elles en ont rapportées. Ces expérimentations sont limitées aux baisers et à des jeux de séduction, le plus souvent dans des contextes hétérosexuels : les baisers sont fréquemment échangés entre filles sous le motif de se « pratiquer » en vue d'une relation hétérosexuelle. Dans le contexte des partys mixtes, les répondantes concernées ont toutes démenti avoir embrassé des filles au bénéfice des garçons présents.

La plupart de ces jeunes femmes indiquent que le désir n'a pas été un facteur d'engagement dans ces expérimentations. L'expression du plaisir ou du désir est peu fréquente dans les propos de nos répondantes, seules trois d'entre elles y font explicitement référence. L'absence de mention explicite de désir ou de plaisir ne doit cependant pas conduire à en déduire que les autres répondantes n'ont éprouvé ni l'un, ni l'autre au cours de ces explorations. Nous avons examiné ces dimensions durant les entrevues, notamment en demandant aux répondantes si elles avaient aimé l'expérience, si elles en avaient envie, etc. Les réponses étaient généralement positives, quoique modérées, et les expressions « c'était le fun », ou « c'était agréable » revenaient souvent. Si l'on ne peut donc affirmer que les dimensions du désir et du plaisir sont absentes des explorations sexuelles, on peut toutefois s'interroger sur le fait que ces dimensions ne soient pas spontanément abordées dans les réponses des jeunes femmes. De façon générale, la dimension de la sexualité semble occuper une place marginale à l'adolescence pour une partie importante des répondantes, comparativement au sentiment amoureux.

Les explorations sexuelles semblent n'avoir pas joué un rôle significatif du point de vue de la formation de l'identité sexuelle, au contraire des expériences amoureuses vécues dans le contexte des amitiés féminines qui semblent constituer le cadre d'une

première étape vers la prise de conscience de leur lesbianisme par nos répondantes. Dans la perspective de l'autoreconnaissance de leur lesbianisme par les répondantes, les amitiés féminines apparaissent donc être le contexte qui favorise l'émergence et la prise de conscience de la possibilité d'éprouver des sentiments amoureux pour une personne de même sexe. Plusieurs répondantes rapportent que le besoin de proximité physique a joué un rôle dans la reconnaissance de la nature de leurs sentiments, cependant très peu d'entre elles ont attribué une dimension sexuelle à ce désir de proximité physique. De façon générale, les entrevues montrent que la dimension affective et émotionnelle est centrale dans le contexte des amitiés féminines : il est surtout question d'amour, et peu question de sexualité et de désirs sexuels, bien que les répondantes soient pour la plupart âgées de quinze ans et, pour plusieurs, davantage.

À la différence des amitiés féminines au sein desquelles le sentiment amoureux prime, les explorations sexuelles entre filles sont un contexte au sein duquel l'on pouvait s'attendre à ce que les dimensions du désir et du plaisir sexuels soient sinon des motifs d'engagement, du moins présentes. Nous pouvions également présumer que ces explorations joueraient un rôle dans la prise de conscience des attirances pour des personnes de même sexe. Or, comme nous l'avons montré, les propos de nos répondantes ne permettent pas de formuler de telles conclusions.

Les résultats de l'étude menée par Logan et Buchanan (2008) divergent des nôtres sur ce point. Les auteures soulignent que la majorité des jeunes femmes qu'elles ont interrogées avaient trouvé dans les jeux à caractère sexuel un espace au sein duquel elles pouvaient exprimer leur désir sexuel de même sexe, se trouvant dans l'impossibilité de les exprimer directement dans le cadre de rencontres ou de relations sexuelles avec d'autres filles. Nos répondantes se distinguent de celles de l'enquête de Logan et Buchanan tout d'abord sur un élément important : elles n'identifiaient pas leurs désirs en tant que désirs lesbiens, aussi les activités sexuelles entre filles

n'étaient pas recherchées en tant qu'espace d'expérimentation sexuelle lesbienne, et même pas pour tester l'éventualité d'être lesbienne. Ces espaces auraient pu constituer des lieux d'émergence des désirs lesbiens. Mais là encore, nos données indiquent que tel n'est pas le cas. Les divergences entre nos résultats et ceux de Logan et Buchanan peuvent s'expliquer par le profil des répondantes recrutées. Logan et Buchanan ont recruté des jeunes lesbiennes âgées de 19 à 25 ans, soit un rang d'âge proche de celui de notre échantillon; par contre, leurs critères de sélection nécessitaient que les jeunes femmes aient expérimenté des désirs de même sexe au cours de l'adolescence. Or ce critère ne fait pas partie de ceux que nous avons établis.

En effet, il s'agissait plutôt de découvrir dans notre étude si les désirs de même sexe avaient été ressentis au cours de l'adolescence, et si tel était le cas, quel rôle ils avaient joué dans la formation de l'identité sexuelle des jeunes femmes. Dans le cadre de nos questions invitant les jeunes femmes à aborder l'ensemble de leur trajectoire en matière amoureuse et sexuelle, c'est la place de l'hétérosexualité qui s'est trouvée au centre de leur expérience; et leur identité sexuelle lesbienne actuelle n'apparaît pas avoir teinté de façon significative leur rétrospection. En invitant également les jeunes femmes à s'attarder sur leurs ressentis, nous avons pu mettre en évidence que, paradoxalement, désirs et plaisirs sexuels n'occupent que peu de place dans les récits de la formation de leur identité sexuelle. Ici également nos résultats contredisent ceux d'Ussher et Mooney-Somers (2000), selon lesquels les expériences de désir de même sexe jouent un rôle important dans la formation de l'identité sexuelle des jeunes lesbiennes. Or, les auteures ont négligé de prendre en considération l'aspect sentimental dans le rapport des jeunes femmes à la sexualité, les questions d'entrevue portant seulement sur le désir sexuel de même sexe et la négociation de ce désir.

Sur le plan sociologique, comment peut-on expliquer la déconnexion observée dans les témoignages entre le désir et l'engagement dans la sexualité, entre l'absence de plaisir et la poursuite des relations sexuelles? On peut faire l'hypothèse que la

construction sociale de la sexualité des femmes fait en sorte que les femmes se positionnent en tant qu'être sexué, non pas comme personne désirante, mais comme personne désirant être désirée, c'est-à-dire comme personne objet du désir de l'autre. Selon nous, les participantes poursuivent les relations sexuelles hétérosexuelles parce que la sexualité féminine est oblitérée dans les normes qui régissent les rapports hétérosexuels adolescents : l'idéologie de la romance hétérosexuelle contribue à occulter le fait que la sexualité hétérosexuelle est centrée sur les intérêts et les besoins exclusifs des hommes.

Cette interprétation s'appuie sur les éléments de critique des rapports sexuels hétérosexuels mis de l'avant par plusieurs répondantes. Celles-ci ont énoncé que les relations hétérosexuelles leur apparaissent soit empreintes de domination, celle des hommes sur les femmes, soit leur imposent de se déconnecter de la recherche de leur plaisir ou d'agir sans tenir compte de leurs besoins propres, soit encore de performer une féminité destinée à correspondre aux attentes normatives de leurs partenaires. Par contraste, plusieurs répondantes soulignent le sentiment d'authenticité, de pouvoir être elles-mêmes, de se respecter, etc. qui caractérise leurs relations amoureuses et sexuelles lesbiennes. Comme le note la sociologue Francine Descarries, les normes qui régissent les rapports « amoureux » entre hommes et femmes se sont transformées, et les relations sexuelles sont dorénavant la modalité principale du début d'une relation :

Que ce soit par l'intermédiaire des magazines destinés aux femmes ou aux adolescentes, des vidéoclips, des télérealités, de la publicité et des autres médias ou encore par celui de la littérature romanesque, la sexualité désormais mise en scène implique un couple hétérosexuel jeune, beau et svelte qui multiplie les performances sexuelles et s'adonne dès le premier regard à des ébats passionnés. De là à conclure que [...] que « consentir à l'acte sexuel est la manière d'entrer en relation » (Mocquard, 2006) il n'y a qu'un pas que les décideurs de l'industrie du divertissement et consorts franchissent sans autre forme de procès. [...] (Descarries et Mathieu, 2010 : 63)

Ce constat peut constituer une piste d'explication de nos résultats à l'égard de l'engagement des jeunes lesbiennes dans la sexualité, les rapports sexuels prenant place tôt dans la relation. Rappelons que près des deux tiers des répondantes rapportent avoir eu des rapports sexuels hétérosexuels, pour la plupart avec plusieurs partenaires. Les comportements de leurs pairs hétérosexuel-les, l'idéologie romantique et les nouvelles normes en matière de sexualité forment un réseau de contraintes qui aboutit à leur engagement dans la sexualité hétérosexuelle. Ces engagements s'avèrent complexifier la formation de l'identité sexuelle de ces jeunes femmes, en nourrissant leur confusion plutôt qu'en clarifiant leur orientation sexuelle. Les normes qui régissent la sexualité des femmes, renvoyant celles-ci à l'effacement de leur propre désir et plaisir et à la responsabilité à l'égard du plaisir masculin, peuvent en partie expliquer pourquoi, en dépit de la médiocrité des rapports sexuels vécus, la plupart de ces jeunes femmes ont poursuivi ces relations hétérosexuelles.

Il apparaît que les relations hétérosexuelles n'ont pas constitué des relations significatives constructives du point de vue de la formation identitaire pour la plupart des répondantes. Pour celles qui évoquent l'importance prise par ces relations dans leur trajectoire, il s'agit majoritairement de relations au sein desquelles la victimisation sexuelle et la violence psychologique sont présentes. Il apparaît que l'engagement dans les relations hétérosexuelles n'a pas pour effet de clarifier l'identité sexuelle des répondantes. Si l'on fait exception de Barbara, qui est certaine de son lesbianisme et a des rapports sexuels hétérosexuels dans le but de vérifier qu'elle n'est pas bisexuelle, l'implication dans les relations hétérosexuelles apparaît entretenir les doutes reliés à l'identité sexuelle, voire parfois intensifier ceux-ci. L'insatisfaction ressentie par les jeunes femmes dans le cadre de leurs relations hétérosexuelles, tant sur le plan sexuel que sur le plan émotionnel, n'est pas vue par celles-ci comme un indice de leur orientation sexuelle lesbienne. Elles montrent plutôt une tendance à prendre la responsabilité de cette insatisfaction : soit elles n'ont pas trouvé le bon partenaire, soit elles ne sont pas vraiment amoureuses...

7.4 Prénance du sentiment de déviance

L'invisibilité du lesbianisme est un constat maintes et maintes fois posé par les chercheuses et militantes au Québec, et plus généralement en Amérique du Nord, et ce, depuis plusieurs décennies. Les récentes avancées obtenues par le mouvement gai, notamment sur le plan de la visibilité, ne semblent pas avoir bénéficié autant aux lesbiennes qu'aux homosexuels, du moins selon les propos de nos répondantes. Le traitement différencié du lesbianisme et de l'homosexualité ne devrait pas être occulté pour la raison que l'un comme l'autre subissent une disqualification sociale. Du point de vue de la logique d'organisation sociale des rapports entre hommes et femmes, il est révélateur que ce traitement soit différent, tout négatif qu'il soit dans les deux cas.

Les jeunes femmes que nous avons interrogées rapportent ne pas avoir bénéficié de modèles lesbiens. Au-delà de ce constat, c'est la possibilité même de nommer leurs propres expériences qui apparaît minée. L'invisibilité du lesbianisme et de l'existence lesbienne ont des conséquences sur la formation de l'identité sexuelle lesbienne, et nos résultats traduisent le constat posé par Revillard :

[...] ces récits de vie traduisent également la complexité du travail de formation de l'identité, dont la principale difficulté est liée à l'invisibilité lesbienne. Il s'agit là d'un type d'obstacle très différent de ceux rencontrés par les homosexuels masculins. (Revillard, 2002 : 168)

Si nous retournons aux propos recueillis auprès des jeunes femmes lesbiennes, celles-ci indiquent que le traitement de l'homosexualité dans leur environnement diffère de façon importante selon qu'elle concerne des hommes ou des femmes. Si les jeunes femmes rapportent des incidents impliquant l'homosexualité masculine ou sont capables de nommer des personnages ou des personnalités publiques gaies, il en va tout autrement dès lors qu'on les questionne sur des éléments similaires concernant des femmes lesbiennes. Nous les avons interrogées à plusieurs moments durant les entrevues sur leur perception du lesbianisme, sur la possibilité de se concevoir elles-

mêmes comme lesbiennes. Leurs réponses ont révélé un paradoxe : le lesbianisme semble à la fois ne pas avoir d'existence tout en étant une réalité dont il faut se détourner. Le lesbianisme apparaît tantôt inexistant, tantôt non souhaitable, parfois une anomalie, et souvent quelque chose de mal...

Ce paradoxe n'est cependant qu'apparent. Le lesbianisme, c'est-à-dire le fait que des femmes aient des relations amoureuses et sexuelles avec d'autres femmes, est une réalité factuelle. C'est l'existence sociale du lesbianisme qui pose problème, qui est l'objet de la négation. L'idée que des femmes ont des relations d'ordre amoureux ou sexuel ne semble pas bénéficier d'une légitimité dans l'environnement de la plupart des jeunes femmes interrogées. Cela ne semble même pas pouvoir être nommé. Cette distinction nous semble permettre de comprendre comment il est possible de retrouver dans les représentations des jeunes femmes l'occultation et le dénigrement du lesbianisme dans le même mouvement. Soulignons en premier lieu que la méconnaissance de l'existence du lesbianisme a pour effet d'occulter, dans les faits, la possibilité même d'envisager une relation lesbienne. Par conséquent, l'absence de légitimité sociale du lesbianisme empêche les jeunes femmes de reconnaître leurs désirs pour les femmes en dehors de la norme hétérosexuelle. L'une des jeunes femmes interrogées, Pauline, rapporte par exemple avoir cru que ses fantasmes sexuels lesbiens étaient partagés par l'ensemble des femmes, autrement dit qu'ils correspondaient à la norme hétérosexuelle. Cependant, lorsqu'elle réalise que tel n'est pas le cas, elle ne se questionne pas sur la possibilité d'être lesbienne, car c'est une possibilité qu'elle méconnaît. Aussi envisage-t-elle alors que sa situation est exceptionnelle, au sens où elle se figure être « seule au monde » à éprouver une attirance de même sexe, traversant alors une période de désarroi et d'angoisse.

Les jeunes femmes qui, comme Pauline, prennent conscience de leur désir ou de leurs sentiments pour une fille apparaissent ne pas immédiatement prendre conscience de leur orientation sexuelle, car la plupart affirment ignorer alors que le lesbianisme est

une possibilité. Pour ces jeunes femmes, l'invisibilité des lesbiennes dans l'entourage, doublée de leur invisibilité dans la culture, les conduit à croire à l'impossibilité de vivre une sexualité correspondant à leurs désirs. À l'instar des jeunes lesbiennes interrogées par Logan et Buchanan (2008), nos répondantes rapportent avoir pris des décisions de manière à éviter la stigmatisation et le rejet. Cette stratégie de silence s'accompagne d'un fort sentiment d'isolement, parfois de dépression, et entretient la confusion par rapport à l'identité sexuelle. Nos entrevues montrent que le poids psychologique des stratégies de silence et de déni se traduit par des conséquences négatives sur le bien-être général des jeunes lesbiennes et sur leur sexualité, en raison de leur engagement dans la sexualité hétérosexuelle.

Nous l'avons souligné plus tôt, l'invisibilité du lesbianisme s'accompagne de son dénigrement. Les propos des jeunes femmes montrent que la croyance en la non-existence du lesbianisme les conduit à interpréter cette non-existence comme un indice suggérant que leurs désirs et sentiments pour les personnes de même sexe sont quelque chose de mal. Lorsqu'elles constatent que leurs désirs ne répondent pas à leur hétérosexualité présumée, les répondantes rapportent ainsi avoir éprouvé le sentiment d'être déviante. Ce sentiment se traduit par les mentions de leur « anormalité », ou d'avoir l'impression d'être « une extraterrestre ». Ce sentiment de déviance apparaît découler de leur conscience que les sentiments et désirs de même sexe ne sont pas conformes aux normes dominantes. Il correspond au mode I de la conceptualisation des rapports entre sexe, genre et sexualité proposé par Mathieu ([1989] 1991). Dans ce mode, l'hétérosexualité constitue l'expression de la nature. Par conséquent, l'homosexualité est considérée comme une anomalie, une perversion ou encore une déviance. La fréquence du sentiment d'être déviante dans les trajectoires de nos répondantes traduit selon nous la prégnance de l'hétérosexualité en tant que norme sociale dominante. Comme le montrait Becker, un individu « devient » déviant dans et par le regard des autres (Becker, [1963] 1985)

Nos répondantes témoignent pour la plupart d'un parcours entaché de peur et d'angoisse dont elles saisissent difficilement la cause et qui les conduit à adopter des stratégies qui ont en commun de réduire, d'une façon ou d'une autre, le sens de leurs sentiments et de leurs désirs. Ces stratégies offrent une interprétation qui permet de minimiser, dans une certaine mesure, l'importance des sentiments et désirs de même sexe qu'elles éprouvent, de telle manière qu'ils n'aient plus, aux yeux des répondantes, un caractère inévitable ou définitif. Elles offrent aux répondantes un certain confort psychologique, quoique celui-ci soit très relatif, en leur permettant de se rassurer. Ces sentiments et désirs peuvent ainsi être lus comme dépendants de facteurs externes. Les stratégies « c'est juste cette fille en particulier » ou « c'est une phase » en rendent compte. L'idée sous-tendue semble être qu'avec le temps, les choses reprendront leur juste place, c'est-à-dire qu'elles retourneront à l'hétérosexualité. La plupart des répondantes mentionnent également avoir envisagé une orientation sexuelle bisexuelle dont l'avantage est de présenter les sentiments et les désirs lesbiens sous un aspect non définitif, comportant la possibilité d'un retour à l'hétérosexualité.

Il ne va donc pas de soi que les désirs ou sentiments ressentis pour une autre fille ou une femme soient lus comme un indice de lesbianisme, car les représentations sociales dominantes offrent diverses explications permettant aux jeunes lesbiennes de réinscrire leurs expériences dans l'ordre « normal » des choses. Ces stratégies de déni s'accompagnent fréquemment de l'engagement dans des relations hétérosexuelles. Cet engagement peut constituer une façon de nier le lesbianisme, aux yeux des répondantes ou parfois aux yeux de leur entourage. Il peut également être un moyen de mettre leurs sentiments et désirs de même sexe à l'épreuve, la plupart du temps dans le but de mettre fin aux doutes liés à leur identité sexuelle et de confirmer leur hétérosexualité. Parfois, l'engagement dans les relations hétérosexuelles est une combinaison des deux, c'est-à-dire à la fois une stratégie de négation de leur lesbianisme, doublée d'une volonté d'invalidiser celui-ci par une mise à l'épreuve.

L'engagement des répondantes dans les relations hétérosexuelles apparaît découler des pressions à se conformer à l'hétérosexualité normative. C'est ainsi qu'on peut interpréter le souci de ne pas être soupçonnée d'être lesbienne par l'entourage et parfois par la fille dont elles sont amoureuses et le souhait de « rentrer dans le moule » ou « dans le droit chemin » évoqué par nos répondantes.

La plupart des répondantes ont évoqué à plusieurs reprises avoir expérimenté sur de longues périodes des sentiments d'inquiétude et de peur, tout en rapportant avoir éprouvé beaucoup de difficultés à identifier ce qui nourrissait ce sentiment, le ridiculisant souvent ou se désignant comme seules responsables, comme en rend compte la fréquence de l'expression « c'était dans ma tête ». Dans leurs propos, l'inquiétude et la peur semblent porter simultanément sur la conscience que leurs désirs et sentiments ne sont pas conformes à la norme dominante et les difficultés anticipées de ne jamais pouvoir être en mesure de les voir comblés, et sur le risque que cela soit visible pour autrui. Cependant, les propos sont souvent confus et il est difficile de distinguer ces deux inquiétudes l'une de l'autre, ce qui peut indiquer qu'elles sont étroitement imbriquées. Mais il ressort des entrevues que ces sentiments, bien que leur explication apparaisse opaque aux répondantes, sont largement partagés par l'ensemble d'entre elles au cours de leur trajectoire. Les entrevues montrent de plus la récurrence de la responsabilisation individuelle, c'est-à-dire la conviction partagée par les jeunes femmes que la peur n'est alimentée que par elles-mêmes, qu'en aucun cas l'environnement social ne peut expliquer le fait qu'elles vivent leurs désirs et sentiments comme quelque chose qui peut les placer dans une situation présentant un danger sur le plan social.

L'intériorisation par ces jeunes femmes des normes hétérosexistes se traduit entre autres par la présomption de leur propre hétérosexualité. Les entrevues illustrent que cette présomption est omniprésente dès leur jeune âge. À cet égard, les jeunes femmes font référence aux interventions de l'entourage familial ou scolaire, dans

lesquelles leur hétérosexualité va de soi, aux rapports entre les pairs, notamment entre filles, dont les pratiques et discours sont centrés sur la romance hétérosexuelle et les rituels d'embellissement physique s'inscrivant dans un objectif de séduction hétérosexuelle. La présomption de leur hétérosexualité apparaît continuellement actualisée par ces expériences. La plupart des répondantes rapportent avoir scruté leurs comportements de façon à y déceler les signes propres à démontrer leur hétérosexualité. Fréquemment, cette recherche survient alors que les jeunes femmes expérimentent des désirs ou des sentiments envers une fille. Elles ont également recours à des interprétations qui leur permettent d'inscrire ces désirs et sentiments dans la norme hétérosexuelle. Ainsi, un sentiment amoureux peut être expliqué par l'admiration, la recherche de modèles féminins, une amitié intense, etc. La présomption de leur hétérosexualité apparaît constituer un refuge pour les jeunes femmes, quelque chose de connu, qui les rassure. Comme le souligne Rich :

L'idée que « la plupart des femmes sont naturellement hétérosexuelles » constitue une pierre d'achoppement théorique et politique pour beaucoup de femmes. Cette idée tient toujours, en partie parce que l'existence lesbienne a été effacée de l'histoire ou reléguée à la rubrique des maladies; en partie parce qu'elle a été traitée comme un fait exceptionnel plutôt qu'intrinsèque; en partie parce que reconnaître que l'hétérosexualité peut n'être en rien une « préférence », mais quelque chose qui a dû être imposé, dirigé, organisé, répandu par la propagande et maintenu par la force, c'est franchir un pas immense lorsqu'on se croyait hétérosexuelle librement et « par nature ». (Rich, 1981 : 31)

De façon générale, les répondantes rapportent avoir été convaincues de leur hétérosexualité jusqu'au moment où elles font face à des sentiments ou des désirs pour une fille ou une femme. Cette contradiction entre la présomption de leur hétérosexualité et le sexe de la personne aimée ou désirée engendre beaucoup d'incertitude chez ces jeunes femmes, à laquelle s'ajoute la difficulté de nommer ou d'interpréter leurs sentiments et désirs alors que le lesbianisme est à la fois occulté et dénigré.

CONCLUSION

Cette recherche a permis d'identifier, à partir du discours de jeunes lesbiennes québécoises, comment elles ont négocié l'apprentissage de leur sexualité et de leurs intérêts amoureux à l'adolescence, et de quelle manière leur environnement social et culturel a facilité ou complexifié leur cheminement. Afin d'être en mesure de rendre compte à la fois des normes et des pratiques normatives (soit le social, ou le rapport à l'autre), et de la représentation de soi des jeunes femmes, c'est-à-dire leur identité, ainsi que les pratiques qu'elles mobilisent pour affirmer leur identité en interaction avec autrui et relativement aux normes sociales, nous avons conduit nos entrevues et leur analyse selon une approche théorique qui inscrit la socialisation différentielle des sexes dans la perspective de la contrainte à l'hétérosexualité. Notre objectif était d'articuler le macrosociologique et le microsociologique, c'est-à-dire les structures d'organisation sociales et l'expérience quotidienne des jeunes femmes à l'adolescence. De façon générale, cette recherche a permis de documenter le vécu des jeunes lesbiennes relié à la formation de leur identité sexuelle au cours de l'adolescence. Nous avons dégagé, à partir des entrevues, les expériences qui ont contribué à ce qu'elles reconnaissent leurs désirs sexuels lesbiens et leurs réactions. Nous avons examiné comment leur environnement social a complexifié leur cheminement, et mis en évidence les obstacles à la formation de l'identité sexuelle lesbienne, ainsi que leurs conséquences, et comment cela a été vécu par ces jeunes femmes.

S'inscrivant dans le champ des études sur les rapports sociaux de sexe, dans une perspective féministe critique de l'hétérosexualité, notre thèse constitue une étude originale de la sexualité des adolescentes, alors que peu de recherche sont conduites dans une telle perspective, celles de Tolman faisant exception comme nous l'avons montré plus tôt. Nos résultats montrent qu'une telle approche se révèle très productive. Les recherches portant sur le vécu et l'expérience sexuelle et affective des adolescentes lesbiennes sont largement lacunaires (Logan et Buchanan, 2008) et notre recherche a permis de contribuer à l'avancement des connaissances dans ce domaine et dans celui, plus général, de la sexualité adolescente, des trajectoires sexuelles et amoureuses et de la formation identitaire.

Une des limites de cette recherche concerne la constitution de l'échantillon, celui-ci étant peu diversifié. La majorité des jeunes femmes qui ont participé à notre étude détiennent un degré de scolarisation élevé et proviennent de milieux socioéconomiques relativement privilégiés. Toutefois, cette limite présente une contrepartie qui assure une plus grande cohérence des résultats. D'une part, il est difficilement possible dans un échantillon forcément limité en nombre de tenir compte à la fois de la classe sociale et de l'origine ethnique (laquelle peut à son tour être subdivisée en autant de catégories que de communautés ethnoculturelles) des répondantes, dans le but de produire une interprétation substantielle des différences éventuelles retrouvées au moment de l'analyse. Une vingtaine d'entrevues seulement ne permettraient pas de déterminer à quel facteur attribuer les différences relevées. D'autre part, la limitation de la dispersion empirique (la diversification externe de l'échantillon) nous permet d'approfondir l'étude de l'aspect central de cette recherche : les expériences reliées à la formation d'une identité sexuelle lesbienne. Des recherches futures pourraient permettre de documenter de quelle manière l'appartenance ethnoculturelle ou l'appartenance à une classe sociale défavorisée influence le processus de formation identitaire des jeunes femmes.

En attribuant à l'existence lesbienne le rôle d'analyseur social, au sens où elle constitue à la fois le révélateur, mais également le fil conducteur qui permet d'analyser l'articulation entre sexe, genre et sexualité, nous avons pu montrer le rapport que la construction sociale de l'identité des femmes, en tant que femmes, entretient avec la sexualité. Plutôt qu'un stade développemental, nous avons montré que l'adolescence représente un moment crucial de la construction identitaire des filles, un moment clé où la consolidation de l'identité de sexe/genre est étroitement reliée à la socialisation à l'hétérosexualité. À cet égard, des recherches futures pourraient examiner les expériences de jeunes femmes hétérosexuelles dans une perspective similaire.

L'orientation théorique de cette recherche éclaire le vécu amoureux et sexuel de jeunes lesbiennes francophones à l'adolescence à la lumière du concept de contrainte à l'hétérosexualité, concept qui permet de désigner le réseau des contraintes normatives qui pèsent sur les filles et les femmes. La contrainte à l'hétérosexualité conduit au développement de la croyance chez les jeunes femmes de notre étude que leur hétérosexualité est inévitable, qu'elles doivent forcément être hétérosexuelles, même si leurs ressentis contredisent cette conviction. Chez nos répondantes, la présomption de leur propre hétérosexualité constitue un obstacle important à la formation de leur identité sexuelle. Les modalités de socialisation qui ont cours dans les groupes d'élèves renforcent les injonctions normatives à l'hétérosexualité et participent au développement d'un sentiment de déviance chez ces jeunes lesbiennes, qui s'accompagne de conséquences négatives sur leur santé physique et psychologique.

Nous avons également montré que la concrétisation de leurs attirances ou sentiments lesbiens apparaît pour plusieurs avoir constitué un moment de confirmation à partir duquel elles ont pu consolider leur identité sexuelle, en dépit du fait qu'elles se soient parfois engagées à nouveau dans des relations hétérosexuelles. Il s'agit d'un

processus au long cours, qui n'apparaît pas lié à des événements clés. En effet, aucune de nos répondantes n'a été en mesure d'identifier un élément de cette nature. Toutefois, l'entrée dans l'âge de jeune adulte, qui s'accompagne d'une émancipation vis-à-vis de la structure normative caractéristique du milieu scolaire au secondaire, et également du milieu familial, ainsi que le développement de l'autonomie matérielle sont autant de circonstances qui apparaissent avoir favorisé la poursuite des relations amoureuses et sexuelles lesbiennes. Les répondantes ont montré les obstacles qui découlent de l'invisibilité du lesbianisme, notamment la difficulté d'identifier les filles lesbiennes dans leur entourage et le sentiment d'« être seule au monde ». Il ressort des entrevues que la formation de leur identité sexuelle est fortement limitée par les difficultés entourant la possibilité d'avoir des relations amoureuses et sexuelles de même sexe. À cet égard, elles ont évoqué l'opprobre qui marque les relations lesbiennes, qui alimente leur peur de parler de leurs sentiments à la fille dont elles étaient amoureuses, leur crainte d'être rejetée par celle-ci, etc. Les stratégies de déni adoptées par les répondantes peuvent être comprises comme des stratégies de préservation, dans un contexte socioculturel, celui des établissements scolaires secondaires québécois, ne leur permettant pas d'exprimer et vivre une trajectoire amoureuse et sexuelle propice à la formation d'une identité sexuelle lesbienne.

Pour finir, il nous semble important de revenir sur notre positionnement théorique et épistémologique. Nous avons fait le pari de traiter de la formation de l'identité sexuelle dans une perspective féministe matérialiste, tout en sachant que nous nous exposions ainsi à la critique. Toutefois, il nous semble que les résultats inédits que nous avons obtenus sont la preuve de sa pertinence. Nous avons choisi d'examiner la formation de l'identité sexuelle lesbienne à partir d'une perspective théorique matérialiste, non pas pour invalider les approches « queer », mais plutôt pour démontrer que les concepts et les théories matérialistes n'ont rien perdu de leur capacité à saisir la complexité de l'expérience sociale, tant sur le plan structurel qu'individuel. Cette thèse rompt ainsi avec la perspective la plus communément

utilisée pour examiner la formation de l'identité homosexuelle, reposant sur un modèle psychosocial de développement identitaire. Notre choix est également à contre-courant par rapport aux recherches féministes matérialistes sur la sexualité et la socialisation identitaire des adolescentes, qui n'intègrent souvent pas les lesbiennes sur le motif que leur expérience est susceptible de différer de celle des hétérosexuelles. Nous avons montré qu'une approche féministe matérialiste permet de définir les lesbiennes en tant que femmes qui ne respectent pas la modalité principale assignée à leur classe de sexe, soit l'hétérosexualité. L'examen des expériences vécues par les lesbiennes à partir de leur position dans les rapports sociaux de sexe, et non pas en tant que membres d'une minorité sexuelle, rend visibles les multiples formes de la contrainte à l'hétérosexualité qui pèsent sur toutes les femmes, et les façons dont elles opèrent au plan individuel, complexifiant de façon substantielle l'autoreconnaissance de l'orientation homosexuelle.

C'est à partir du concept d'objectivité forte que nous avons fait le choix de partir du point de vue des lesbiennes pour examiner la contrainte à l'hétérosexualité exercée sur les filles, notamment à partir de l'adolescence, quelle que soit leur orientation sexuelle. Notre recherche démontre que la socialisation des filles selon les attentes normatives reliées à leur sexe/genre a pour effet de construire leur identité de sexe/genre et le rapport qu'elles entretiennent avec la sexualité, soit les représentations sociales qui y sont reliées, et les pratiques. La présomption de leur propre hétérosexualité par les jeunes lesbiennes de notre étude montre que l'identité hétérosexuelle peut se construire indépendamment des désirs sexuels réels. Autrement dit, l'affirmation d'une identité hétérosexuelle ne découle pas nécessairement des désirs sexuels éprouvés pour l'autre sexe. Or l'hétérosexualité est généralement définie précisément par un désir sexuel pour l'autre sexe. Nos résultats appuient les conclusions d'études menées auprès d'adolescentes de toutes orientations sexuelles qui révèlent la primauté accordée au sentiment amoureux dans le discours des adolescentes interrogées sur leur sexualité (Tolman, 2006). Aborder la sexualité

avec les filles conduit inévitablement à la question de l'amour et des rapports entre filles et garçons. L'identité sexuelle hétérosexuelle des filles semble avoir moins partie liée avec la sexualité qu'avec les rapports sociaux de sexe. Autrement dit, il est probable que les filles forment une identité sexuelle hétérosexuelle non parce qu'elles éprouvent du désir pour l'autre sexe, mais parce qu'elles ont intégré qu'être une femme implique que tel soit le cas. On peut alors comprendre pourquoi nos répondantes n'ont été en mesure de remettre en question leur hétérosexualité présumée qu'à partir du moment où elles ont éprouvé des sentiments amoureux pour une fille. La construction de l'identité sexuelle des filles, qu'elles soient ou non lesbiennes, apparaît structurée par l'affectivité, la relation à l'autre, et non par la sexualité.

Outre ce constat, en posant un regard sur les modalités contemporaines de l'apprentissage de la sexualité par les adolescentes dans une perspective critique à l'endroit des représentations et des pratiques dominantes, cette recherche permet d'illustrer le rôle structurant des rapports sociaux de sexe dans l'engagement des filles dans la romance hétérosexuelle. Dans le champ plus large des études sur la sexualité des filles à l'adolescence, des études pourraient documenter si l'engagement dans la sexualité des filles hétérosexuelles résulte de leur volonté de satisfaire leurs besoins et désirs sexuels ou encore du rôle joué par la romance hétérosexuelle dans cet engagement. Il serait important d'examiner la formation de l'identité sexuelle des filles hétérosexuelles à partir d'une perspective féministe matérialiste qui considère, comme dans notre recherche, que cette identité n'est pas donnée, mais construite et nécessaire à la reproduction des rapports sociaux de sexe. La place et le rôle joué par le désir sexuel devraient occuper une place centrale à cet égard.

Nos résultats indiquent que, sur le plan de l'intervention, les actions entreprises pour lutter contre l'homophobie doivent être jumelées à des mesures visant à lutter contre le sexisme et les stéréotypes sexuels, ce qui bénéficierait à toutes et tous. Une action

gouvernementale est nécessaire pour assurer la formation des employés œuvrant en éducation, à tous les paliers, au-delà de la sensibilisation à la discrimination homophobe. De plus, la réintroduction du cours de Formation personnelle et sociale dans le cursus des élèves du secondaire permettrait selon nous d'aborder ces mêmes sujets auprès des élèves. Nous osons espérer que les interventions prennent acte des conclusions de cette recherche à l'avenir afin qu'elles bénéficient autant aux filles qu'aux garçons.

ANNEXE : QUESTIONS DE RELANCE DES ENTREVUES

Les questions sont classées par thème, de façon à faciliter leur repérage au cours de l'entrevue.

Premières expériences

- Pouvez-vous me raconter dans vos mots votre première expérience amoureuse avec une fille?
- Est-ce que c'était la première fois que vous étiez attirée par une fille?
- Est-ce que cette expérience vous a permis de réaliser ou de confirmer que vous étiez gaie? Pouvez-vous m'en parler?
- Pouvez-vous me parler de votre première expérience sexuelle avec une fille, par exemple est-ce que vous étiez amoureuse, comment vous êtes-vous rencontrées, quel âge aviez-vous, etc.
- Quel souvenir gardez-vous de votre première fois?

Relations entre pairs (en général)

- Est-ce que les jeunes de votre école connaissaient votre orientation sexuelle?
- D'après votre expérience, est-ce que vous croyez que les autres jeunes de votre école avaient des soupçons sur votre orientation sexuelle sans que vous leur en ayez parlé?
- Est-ce que les jeunes ont déjà passé des commentaires sur votre féminité/masculinité? Dans quel contexte? Comment avez-vous réagi?
- Est-ce que les jeunes faisaient des commentaires sur les activités ou les comportements que vous pouviez avoir, par rapport au fait que vous étiez une fille et que vous n'auriez pas dû aimer ou faire telle ou telle chose?

➤ **Relations avec les garçons**

- Comment se passaient vos relations avec les garçons de votre classe ou à l'école, en général?
- Aviez-vous des amis garçons? Étaient-ils hétérosexuels? Connaissaient-ils votre orientation sexuelle?
- Si oui : comment vos amis hétérosexuels réagissaient par rapport à ça? Est-ce que ça a modifié vos relations?
- Si non : Est-ce que c'est parce que vous préfériez ne pas leur dire? Pouvez-vous m'expliquer pourquoi?
- Qu'est-ce que vous appréciez dans le fait d'avoir des amis garçons? Qu'est-ce qui était différent d'avec les filles?

- Est-ce que le fait qu'ils étaient hétérosexuels avait une influence sur votre amitié? Par exemple, est-ce qu'ils vous cruisaient? Est-ce qu'ils vous voyaient comme une petite amie potentielle ou est-ce que c'était tout le contraire? Pouvez-vous m'en parler?
- Est-ce que vous avez déjà ressenti une pression, de la part d'autres jeunes de devoir sortir avec un garçon? Pouvez-vous m'en parler?
- Est-ce que vous êtes sortie avec un garçon, ou plusieurs quand vous étiez adolescente?
 - Si oui : Est-ce que vous saviez que vous étiez gaie à ce moment-là? Pouvez-vous me raconter?
 - Si non : Est-ce que c'est parce que vous saviez que vous étiez gaie, ou que vous vous en doutiez? Pouvez-vous m'en parler?

Relations avec les filles

- Pouvez-vous me parler un peu de vos amies filles lorsque vous étiez adolescente. Est-ce que vous en aviez?
- Est-ce qu'elles étaient hétérosexuelles?
- Connaissaient-elles votre orientation sexuelle?
 - Si oui : Comment ont-elles réagi? Est-ce que ça a modifié vos relations?
 - Si non : Est-ce que c'est parce que vous préféreriez ne pas leur dire? Pouvez-vous m'expliquer pourquoi?

- Est-ce que le fait qu'elles étaient hétérosexuelles avait une influence sur votre amitié? Par exemple, est-ce qu'elles parlaient beaucoup des garçons? De la séduction, de leur apparence? Est-ce que vous appréciez ces conversations? Pouvez-vous m'en parler?
- Est-ce qu'il y avait des discussions par rapport à la réputation de certaines filles? Est-ce que vous ou elles parliez de certaines filles réputées plus faciles, ou alors soupçonnées d'être lesbiennes? Pouvez-vous m'en parler?
- Est-ce que vous avez été la cible de rumeurs, ou de commentaires sur votre orientation ou votre sexualité à certains moments? Pouvez-vous m'en parler?
 - Si oui : Comment ont réagi vos amies par rapport à ça?
- Avez-vous été attirée par une de vos amies? Pouvez-vous m'en parler?
- Avez-vous déjà dû dissimuler ou cacher vos attirances ou votre amour pour une fille parce que vous aviez peur de la réaction des gens autour de vous? Pouvez-vous m'en parler?
- Est-ce que vous connaissiez d'autres filles gaies dans votre école?
- Est-ce que vous leur avez fait part de votre orientation sexuelle? Comment ont-elles réagi?
- Est-ce que c'était quelque chose d'important pour vous de connaître d'autres filles gaies? Pouvez-vous m'en parler?

Hiérarchie scolaire

- Est-ce qu'il y avait des filles populaires dans votre école? Qu'est-ce qui faisait qu'elles étaient populaires à votre avis?
- Est-ce qu'il y avait une activité spéciale à l'école où les filles populaires se retrouvaient? Laquelle? Pouvez-vous m'en parler?
- Est-ce que vous étiez une fille populaire?
- Qu'est-ce qui faisait que vous l'étiez, ou ne l'étiez pas?
- Est-ce qu'il y avait des danses organisées, pour Noël ou la Saint Valentin, le bal des finissants? Pouvez-vous m'en parler?

Milieus ou expériences favorables

- Durant votre adolescence, est-ce qu'il y avait une ou des activités dans l'école ou à l'extérieur de l'école qui vous permettai(en)t d'être à l'aise par rapport à votre orientation? (ça peut être une maison de jeunes, une association quelconque... ou de faire partie d'une équipe sportive...)
 - Si oui : Pouvez-vous m'en parler? Pouvez-vous m'expliquer ce que ça vous a apporté?
 - Si non : Est-ce que vous auriez aimé qu'il y en ait? Qu'auriez-vous souhaité y trouver?

- Est-ce que ces endroits ou ces activités vous ont permis de rencontrer d'autres filles gaies? Est-ce que ça a joué un rôle positif sur le plan des rapports amoureux?

Modèles et références

- Est-ce que vous aviez connaissance de femmes gaies célèbres, soit des personnalités (musicienne, femme politique, etc.), soit des personnages de film, de téléserie, etc. (Xena, Buffy et L-Word)?
 - Si oui : Laquelle, lequel? Est-ce que ce personnage ou cette personne vous a inspirée, ou du moins est-ce que vous l'appréciez ou pas et pourquoi?
 - Si non : Est-ce que vous en recherchez? Auriez-vous aimé en connaître? Pouvez-vous m'en dire plus?
- Quand vous étiez adolescente, avant vos premières expériences, est-ce que vous aviez une idée de ce que c'était que les relations lesbiennes, sur le plan amoureux, mais aussi sur le plan sexuel?
 - Si oui : Qu'est-ce qui vous avait renseignée? Comment vous sentiez-vous par rapport à ce que vous saviez?
 - Si non : Qu'est-ce que ça vous faisait vivre de ne pas savoir? Comment vous sentiez-vous par rapport à ça?

Question de conclusion

- Pour finir, maintenant que vous êtes dans la vingtaine, qu'est-ce qui selon vous est différent aujourd'hui par rapport à l'idée que vous vous faisiez comme adolescente de vos amours et de votre sexualité future?

BIBLIOGRAPHIE

- Adams, Natalie et Pamela Bettis (2003). « Commanding the room in short skirts : Cheering as the embodiment of ideal girlhood ». *Gender and Society*, vol. 17, no 1, 73-91.
- Adams, Natalie G. (2005). « Growing up female ». *NSWA Journal*, vol. 17, no 1, 206-211.
- Arc, Stéphanie (2010). *Les lesbiennes*. Coll. Idées reçues, Le Cavalier Bleu.
- Askew, Sue et Carol Ross (1988). *Boys don't cry : boys and sexism in education*. Milton Keynes : Open University Press.
- Aubin, Jacynthe, Lavallée, Claudette et Nathalie Audet (2002). *Enquête sociale et de santé auprès des enfants et des adolescents québécois 1999*. Québec : Institut de la statistique du Québec.
- Bamberg, Michael (2004). « Form and functions of 'slut bashing' in male identity constructions in 15-year-olds ». *Human Development*, vol. 47, no 6, 331-353.
- Bastien-Charlebois, Janick (2007). *Virilité en jeu : analyse de la diversité des attitudes des garçons adolescents à l'endroit des hommes homosexuels*. Thèse de Doctorat en Sociologie. Montréal : Université du Québec à Montréal.
- Becker, Howard [1963] (1985). *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Paris : Métailié.
- Bedard, Katherine (2010). « Current psychological perspectives on adolescent lesbian identity development ». *Journal of Lesbian Studies*, vol. 14, no 1, 16-25.

- Berman, Helene et Yasmin Jiواني (dir.) (2002). *Dans le meilleur intérêt des petites filles. Phase II. Rapport de recherche*. Québec : Condition Féminine Canada.
- Borillo, Daniel (2000). *L'homophobie*. Paris : Presses Universitaires Françaises, Coll. Que sais-je.
- Bouchard, Pierrette (2007). *Consentantes? Hypersexualisation et violences sexuelles*. Rimouski : CALACS de Rimouski.
- Bouchard, Pierrette et Jean-Claude St-Amant (1996). *Garçons et filles. Stéréotypes et réussite scolaire*. Montréal : éditions du Remue-ménage.
- Boucher, Kathleen (2003). « "Faites la prévention, mais pas l'amour!" : des regards féministes sur la recherche et l'intervention en éducation sexuelle ». *Recherches féministes*, vol. 16, no 1, 121-158.
- Boyce, William (2004). *Les jeunes au Canada : leur santé et leur bien-être*. Toronto : Santé Canada.
- Boyce, William, Doherty, Maryanne, Fortin, Christian et David Mackinnon. (2003). *L'étude sur les jeunes, la santé sexuelle, le VIH et le sida au Canada : Facteurs influant sur les connaissances, les attitudes et les comportements*. Toronto : Conseil des ministres de l'Éducation.
- Brossard, Louise (2005). *Trois perspectives lesbiennes féministes articulant le sexe, la sexualité et les rapports sociaux de sexe : Rich, Wittig, Butler*. Montréal : Les cahiers de l'Institut de recherches et d'études féministes de l'Université du Québec à Montréal, no 14.
- Butler, Judith (1990). *Gender trouble. feminism and the subversion of identity*. New York : Routledge.
- Calasanti, Toni M. (2003). « Masculinities and care work in old age ». Dans Sara Arber, Kate Davidson, et Jay Ginn, *Gender and aging : new directions*. UK : Open University Press, 15-30.

- Chamberland, Line (1989). « Le lesbianisme : continuum féminin ou marronnage? Réflexions féministes pour une théorisation de l'expérience lesbienne ». *Recherches féministes*, vol. 2, no 2, 135-145.
- Chamberland, Line (1997). « Du fléau social au fait social. L'étude des homosexualités ». *Sociologie et sociétés*, vol. XXIX, no 1, printemps 1997, 5-20.
- Chamberland, Line (2002). « La place des lesbiennes dans le mouvement des femmes ». *Labrys, Études féministes*, no 1-2. En ligne. http://www.tanianavarroswain.com.br/labrys/labrys1_2/chaberland2.html.
- Chamberland, Line (2002a). « Loi 84 – Vers une reconnaissance de l'homoparentalité ». *Conjonctures*, no 41-42, Drôle de genre, 43-53.
- Chamberland, Line (2010). *L'impact de l'homophobie et de la violence homophobe sur la persévérance et la réussite scolaires. Rapport de recherche*. Montréal : Université du Québec à Montréal, Action concertée Ministère de l'éducation, des loisirs et des sports et Fonds de recherche sur la société et la culture.
- Chamberland, Line et Christelle Lebreton (2008). « L'homosexualité au bureau. À l'heure des transformation du droit conjugal et familial canadien ». Dans Virginie Descoutures, Marie Digoix, Éric Fassin et Wilfried Rault (dir.), *Mariages et homosexualités dans le monde. L'arrangement des normes familiales*. Coll. Mutations/Sexe en tous genres. Paris : Éditions Autrement, 139-150.
- Chamberland, Line et Christelle Lebreton (2012). « Réflexions autour de la notion d'homophobie : succès politique, malaises conceptuels et application empirique ». *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 31, no 1, 27-43.
- Chamberland, Line et Christelle Lebreton (2012a). *Les stratégies des travailleuses lesbiennes face à la discrimination et à l'hétéronormativité de leurs milieux de travail*. Cahiers de l'IREF. Montréal : IREF, UQAM.

- Chamberland, Line, Émond, Gilbert, Julien, Danielle, Otis, Joanne et Bill Ryan avec la collaboration de M.-P. Petit, G. Richard, M. Bernier, M. Chevrier et C. Lebreton (2010). *L'impact de l'homophobie et de la violence homophobe sur la persévérance et la réussite scolaires, rapport de recherche*. Programme Actions concertées Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport (MELS) et Fonds Québécois de la recherche sur la société et la culture (FQRSC). <http://www.fqrsc.gouv.qc.ca/fr/recherche-expertise/projets/rapports-recherche.php#PRS2006>
- Chamberland, Line et Johanne Paquin (2005). « Penser le genre, penser l'hétérosexualité : un défi pour la troisième vague du féminisme ». Dans Maria Nengeh Mensah (dir.), *Dialogues sur la troisième vague du féminisme*. Montréal : les éditions du Remue-ménage, 119-131.
- Chamberland, Line, Richard, Gabrielle et Michaël Bernier (2013). « Les violences homophobes et leurs impacts sur la persévérance scolaire des adolescents au Québec ». *Revue Recherches & Éducatives*, no 8, 99-114.
- Chetcuti, Natacha (2008). *Normes socio-sexuelles et lesbianisme. Définition de soi, catégorie de sexe/genre et script sexuel*. Laboratoire d'anthropologie sociale, École des hautes études en sciences sociales.
- Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse (2007). *De l'égalité juridique à l'égalité sociale. Vers une stratégie nationale de lutte contre l'homophobie*. Rapport de consultation du groupe de travail mixte contre l'homophobie. Québec : Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse.
- D'Amico, Émilie, Julien, Danielle et Élise Chartrand (2008). « Développement de l'identité sexuelle chez les jeunes hommes issus des minorités culturelles et socioculturelles au Québec ». Dans Shari Brotman et Joseph Josy Lévy (dir.), *Intersections, culture, sexualité et genre*. Québec : Presses de l'Université du Québec, 133-157.

- D'Augelli, Anthony (2002). « Mental health problems among lesbian, gay, and bisexual youths ages 14 to 21 ». *Clinical Child Psychology and psychiatry*, vol. 7, no 3, 433-456.
- Dafflon Nouvelle, Anne (dir.) (2006). *Filles-garçons : socialisation différenciée?* Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- D'Augelli, Anthony (2003). « Lesbian and bisexual female youths ages 14 to 21 : developmental challenges and victimization experiences ». *Journal of Lesbian Studies*, vol. 7, no 4, 9-29.
- Daune-Richard, Anne-Marie et Anne-Marie Devreux (1992). « Rapports sociaux de sexe et conceptualisation sociologique ». *Recherches féministes*, vol. 5, no 2, 7-30.
- Davies, Lynn (1984). *Pupil power : deviance and gender in school*. Lewes : Falmer Press.
- De Linares, Chantal et Céline Metton-Gayon (2009). « L'émergence de l'adolescence ». Dans Bernard Roudet (dir.), *Regard sur les jeunes en France*. Paris : INJEP.
- Delamont, Sara (1989). *Knowledgeable women : structuralism and the reproduction of elites*. Londres : Routledge.
- Delphy, Christine (1982). « Un féminisme matérialiste est possible ». *Nouvelles Questions Féministes*, no 4, 51-86.
- Delphy, Christine (1991). « Penser le genre : Quels problèmes? ». Dans Marie-Claude Hurtig, Michèle Kail et Hélène Rouch (dir.), *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*. Paris : CNRS, 89-101.
- Delphy, Christine (1998 [1975]). « Pour un féminisme matérialiste ». Réédité dans Christine Delphy, *De l'exploitation familiale au concept de genre*. Thèse de doctorat. Montréal : Université du Québec à Montréal.

- Delphy, Christine (1998). *De l'exploitation familiale au concept de genre*. Thèse de doctorat. Montréal : Université du Québec à Montréal.
- Delphy-Dupont, Christine (1970). « L'ennemi principal ». *Partisans*, no 54-55, 157-172.
- Déroff, Marie-Laure. (2007). *Homme/femme : la part de la sexualité. Une sociologie du genre et de l'hétérosexualité*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Descarries, Francine (2006). *Vade-mecum pour mieux s'y comprendre dans l'univers des représentations sociales du féminin et du masculin et des stéréotypes sexuels*. Document rédigé à l'occasion de la formation collective « Les stéréotypes sexuels et sexistes : hier et aujourd'hui ». Québec : Conseil du statut de la femme.
- Descarries, Francine et Marie Mathieu (2010). *Entre le rose et le bleu : stéréotypes sexuels et construction sociale du masculin et du féminin*. Québec : Conseil du statut de la femme.
- Diamond, Lisa M. (2000). « Passionate friendships among adolescent sexual-minority women ». *Journal of Research on Adolescence*, no 10, 191-209.
- Diamond, Lisa M. (2002). « "Having a girlfriend without knowing it" : Intimate friendships among adolescent sexual-minority women ». *Journal of Lesbian Studies*, vol. 6, no 1, 5-16.
- Diamond, Lisa M. (2005). « 'I'm straight, but I kissed a girl': the trouble with american media representations of female-female sexuality ». *Feminism and Psychology*, vol. 15, no 1, 104-110.
- Dorais, Michel (2014). *De la honte à la fierté, 250 jeunes de la diversité sexuelle se révèlent*. Montréal : VLB éditeur.
- Driver, Susan (2007). *Queer girls and popular culture : reading, resisting, and creating media*. New York : Peter Lang.

- Duncan, Neil (2004). « It's important to be nice, but it's nicer to be important : Girls, popularity and sexual competition ». *Sex Education. Special Issue : Sex/Sexuality and Relationships*, vol. 4, no 2, 137-152.
- Eisen, Arlene (1994). « Survey of neighborhood-based, comprehensive community empowerment initiatives ». *Health Education Quaterly*, vol. 21, no 2, 235-252.
- Émond, Gilbert et Janik Bastien Charlebois (2007). *L'homophobie : Pas dans ma cour!* Montréal : GRIS-Montréal.
- Erikson, Erik H. (1968). *Identity : youth and crisis*. New York : Norton.
- Essig, Laurie (2000). « Heteroflexibility ». *salon.com*. Accédé le 12 août 2010. <http://dir.salon.com/mwt/feature/2000/11/15/heteroflexibility/index.html>
- Falquet, Jules (2009). « Rompre le tabou de l'hétérosexualité, en finir avec la différence des sexes : les apports du lesbianisme comme mouvement social et théorie politique ». *Genre, sexualité et société*, no 1. En ligne. < <http://gss.revues.org/index705.html>>.
- Fassin, Éric (2005). *L'inversion de la question homosexuelle*. Paris, Amsterdam.
- Fernet, Mylène (2005). *Amour, violence et adolescence*. Sainte Foy : Les Presses de l'Université du Québec.
- Finders, Margaret J. (1996). « Queens and teen zines : early adolescent females reading their way toward adulthood ». *Anthropology and Education Quarterly*, vol. 27, no 1, 71-89.
- Fine, Michelle (1988). « Sexuality, schooling, and adolescent females : The missing discourse of desire ». *Harvard Educational Review*, no 58, 29-53.
- Fine, Michelle. (2005). « Desire : The morning (and fifteen years) after ». *Feminism and Psychology*, vol. 15, no 1, 54-60.

- Firestone, Shulamith (1972). *La dialectique du sexe. Le dossier de la Révolution féministe*. Paris : Stock.
- Fraser, Nancy (2005). « Repenser la reconnaissance ». Dans Nancy Fraser, *Qu'est-ce que la justice sociale? Reconnaissance et distribution*, traduction et introduction par Estelle Ferrarese. Paris : Éditions la Découverte, coll. Textes à l'appui/politique et sociétés.
- Fusco, Caroline (1998). « Lesbians and locker rooms : the subjective experiences of lesbians in sports ». Dans Genevieve Rail (dir.), *Sport and Postmodern Times*. New York : Suny Press, 87-116.
- Galland, Olivier (2001). « Adolescence, post-adolescence, jeunesse ». *Revue française de sociologie*, no 42, 611-640.
- Galland, Olivier (2006). « Entrée Jeunesse ». Dans Sylvie Mesure et Patrick Savidan (dir.), *Dictionnaire des sciences humaines*. Paris : Presses Universitaires Françaises.
- Gamson, Joshua (2002). « Sweating in the spotlight. Lesbian, gay and queers encounters with media and popular culture ». Dans Diane Richardson et Steven Seidman (dir.), *Handbook of lesbian and gay studies*. Londres : Sage.
- Gibson, Cheryl H. (1991). « A concept analysis of empowerment ». *Journal of Advanced Nursing*, no 16, 354-361.
- Glaser, Barney G et Anselm L. Strauss (1967). *The discovery of grounded theory: strategies for qualitative research*. Chicago : Aldine Publishing Company.
- Glover, Jenna (2009). « Identity development and exploration among sexual minority adolescents : examination of a multidimensional model ». *Journal of Homosexuality*, vol. 56, no 1, 77-101.
- Gouvernement du Canada. (2010). *Annuaire du Canada 2010*. Toronto : Statistique Canada.

- Gouvernement du Québec (2012). *L'Enquête québécoise sur la santé des jeunes du secondaire 2010-2011 Tome 1 Le visage des jeunes d'aujourd'hui : leur santé physique et leurs habitudes de vie*. Québec : Gouvernement du Québec, Institut de la statistique du Québec.
- Griffin, Christin (1985). *Typical girls? Young women from school to the job market*. Londres : Routledge.
- Griffin, Christin (2000). « Absences that matter : constructions of sexuality in studies of young women's friendships ». *Feminism and Psychology*, vol. 10, no 2, 227-245.
- Guillaumin, Colette (1978). « Pratique du pouvoir et idée de Nature : 1. L'appropriation des femmes ». *Questions féministes*, no 2, 5-30.
- Guillaumin, Colette (1992). *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*. Paris : Côté-femmes.
- Halbwachs, Maurice (1994). *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris : Albin Michel.
- Harding, Sandra ([1993] 2004). « Rethinking standpoint epistemology : What is "strong objectivity" ? ». Dans Sandra Harding (dir.), *The feminist standpoint theory reader. Intellectual and political controversies*. New York et Londres : Routledge, 127-140.
- Harding, Sandra (1991). *Whose science, whose knowledge ? Thinking from women's lives*. Ithaca : Cornell University Press.
- Harding, Sandra (dir.) (2004). *The feminist standpoint theory reader. Intellectual and political controversies*. New York et Londres : Routledge.
- Haraway, Donna (1997). « The virtual speculum in the new world order ». *Feminist Review*, vol. 55, 23-72.
- Hartsock, Nancy ([1983] 2004). « The feminist Standpoint : Developing the Ground for a specifically feminist Historical materialism ». Dans Sandra Harding

(dir.), *The feminist standpoint theory reader. Intellectual and political controversies*. New York et Londres : Routledge, 35-53.

Hartsock, Nancy (1981). « Political change : Two perspectives on power ». Dans Charlotte Bunch (dir.), *Building feminist theory : Essays from quest, a feminist quaterly*. New York : Longman, 3-19.

Hartsock, Nancy (1998). *The Feminist standpoint revisited and other essays*. Londres : Westview Press.

Higgins, Ross (2011). « La régulation sociale de l'homosexualité. De la répression policière à la normalisation ». Dans Patrice Corriveau et Valérie Daoust (dir.), *La régulation sociale des minorités sexuelles. L'inquiétude de la différence*, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 67-101.

Hirschmann, Nancy J. ([1997] 2004). « Feminist standpoint as postmodern strategy ». Dans Sandra Harding (dir.), *The feminist standpoint theory reader. Intellectual and political controversies*. New York et Londres : Routledge, 317-332.

Holland, Janet, Ramazanoglu, Caroline, Sharpe Sue et Rachel Thompson. (2002). « Le mâle dans la tête : réputation sexuelle, genre et pouvoir ». *Mouvements*, vol. 2, no 20, 75-83.

Holly, Lesley (dir.) (1989). *Girls and sexuality : teaching and learning*. Milton Keynes : Open University Press.

Imhoff, Donna L. (2006). *The Construction of spaces for positive sexual identity development during high school among heterosexual and non-heterosexual young women*. Thèse de doctorat. Pittsburgh : École d'éducation, Université de Pittsburgh.

Impett, Emilie A. et Deborah L Tolman (2006). « Late adolescent girls' sexual experiences and sexual satisfaction ». *Journal of Adolescent Research*, vol. 21, no 6, 628-646.

- Janoff, Douglas Victor (2005). *Pink blood. La violence homophobe au Canada*. Montréal, les Éditions Triptyque.
- Juteau, Danielle, et Nicole Laurin (1997). *Un métier et une vocation. Le travail des religieuses au Québec de 1901 à 1971*. Coll. « Trajectoires sociales ». Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.
- Kaufman, Jean-Claude (1996). *L'entretien compréhensif*. Paris : Armand Colin.
- Khayatt, Diddi (1997). « Survivre à l'école en tant que lesbienne ». Dans Collectif Laure Gaudreault, *Femmes, éducation et transformations sociales*. Montréal : éditions du Remue-ménage, 129-153.
- Kosciw, Joseph G., Diaz, Elizabeth M. et Emily A. Greytak (2008). *The 2007 National school climate survey : The experiences of lesbian, gay, bisexual and transgender youth in our nation's schools*. A Report from the Gay, Lesbian and Straight Education Network.
- Lagrange, Hugues (1999). *Les adolescents, le sexe et l'amour*. Paris : Pocket.
- Lagrange, Hugues et Brigitte Lhomond (dir.) (1997). *L'entrée dans la sexualité. Le comportement des jeunes dans le contexte du sida*. Paris : Éditions La Découverte, Collection Recherches.
- Larocque, Sylvain (2008). « Reconnaissance du mariage gai : quand l'affirmation d'une communauté mène à une révolution juridique ». Dans Line Chamberland (dir.), *Homosexualités et politique : Québec et Canada*. Bulletin d'histoire politique et Lux Éditeur, vol. 16, no 3, 71-88.
- Larouche, Vincent (2010). « Quand l'homophobie se superpose à la discrimination ethnoculturelle ». *Service social*, vol. 56, no 1, 31-42.
- Lavoie, Francine, Robitaille, Line et Martine Hébert (2000). « Teen dating relationships and aggression : an exploratory study ». *Violence Against Women*, vol. 6, no 1, 6-36.

- Leaper, Campbell et Christia. S. Brown (2008). « Perceived experiences with sexism among adolescent girls ». *Child Development*, vol. 79, no 3, 685-704.
- Lebreton, Christelle (2008). *Analyse sociologique de la presse québécoise pour adolescentes (2005/2006) : entre hypersexualisation et consommation*. Maîtrise en sociologie. Montréal : Université du Québec à Montréal.
- Lees, Sue (1986). *Losing out : Sexuality and adolescent girls*. Londres : Hutchinson.
- Lees, Sue. (1993). *Sugar and spice : Sexuality and adolescent girls*. Londres : Penguin Books.
- Lefebvre, Henri (1968). *La vie quotidienne dans le monde moderne*. Paris : Gallimard, collection Idées.
- Lemel, Yannick et Bernard Roudet (1999). *Filles et garçons jusqu'à l'adolescence : socialisations différentielles*. Paris, Montréal : L'Harmattan, Collection Débats jeunesse, 85-116.
- Lhomond, Brigitte (1997). « Attirance et pratiques homosexuelles ». Dans Hugues Lagrange et Brigitte Lhomond (dir.), *L'entrée des jeunes dans la sexualité : les comportements des jeunes dans le contexte du sida*. Paris : Éditions La Découverte, 183-221.
- Logan, Corinne et Marla Buchanan (2008). « Young Women's Narratives of Same-Sex Sexual Desire in Adolescence ». *Journal of Lesbian Studies*, vol. 12, no 4, 473-500.
- Löwy, Ilana (2006). *L'emprise du genre*. Paris : La dispute.
- Mahony, Pat (1985). *Schools for the boys ? Co-education reassessed*. Londres : Hutchinson.
- Maillochon, Florence (2003). « Le jeu de l'amour et de l'amitié au lycée : mélange des genres ». *Travail, genre et sociétés*, vol. 1, no 9.

- Maillochon, Florence (2010). « L'initiation sexuelle des jeunes : un parcours relationnel sexuellement différencié », dans Rouyer Véronique, Croity-Belz Sandrine, Prêteur Yves (dir.), *Genre et socialisation de l'enfance à l'âge adulte. Expliquer les différences, penser l'égalité*. Toulouse : Erès, 141-150.
- Mathieu, Nicole-Claude [1971] (1991). « Notes pour une définition sociologique des catégories de sexe ». *Épistémologie sociologique*, no 11, 19-39. Réédité dans *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris : Côté-femmes, 17-41.
- Mathieu, Nicole-Claude [1989] (1991). « Identité sexuelle/sexuée/de sexe? Trois modes de conceptualisation entre sexe et genre ». Réédité dans Nicole-Claude Mathieu, *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris : Côté-femmes, 228-266.
- Mathieu, Nicole-Claude (1985). *Critiques épistémologiques de la problématique des sexes dans le discours ethno-anthropologique*. Rapport pour l'UNESCO, Réunion internationale d'experts : « Réflexion sur la problématique féminine dans la recherche et l'enseignement supérieur », Lisbonne, 17-20 sept. Paris : UNESCO, SHS-85/CONF. 612/6.
- Mathieu, Nicole-Claude (2000). « Entrée Sexe et genre ». Dans Helena Hirata, Françoise Laborie, Hélène Le Doaré et Danièle Senotier (dir.), *Dictionnaire critique du féminisme*. Paris : Presses Universitaires de France, 191-200.
- McRobbie, Angela (1978). « Working class girls and the culture of femininity ». Dans *Women take issue : Aspects of women subordination. Women's Studies Group, Center for Contemporary Cultural Studies*. Londres : Hutchinson, 96-109.
- McRobbie, Angela (1982). « "Jackie"; An ideology of adolescent femininity ». Dans Waites B. et al. (dir.), *Popular culture : Past and present*. Londres : Croom Helm, p. 263-283.

- Mennesson, Christine et Jean-Paul Clément (2003). « Homosociability and homosexuality: the case of soccer played by women ». *International Review For The Sociology Of Sport*, vol. 38, no. 3, 311-330.
- Merten, Don E. (2004). « Securing her experience : friendship versus popularity ». *Feminism and Psychology*, vol. 14, no 3, 361-365.
- Millet, Kate (1971). *La Politique du mâle*. Paris : Stock.
- Mooney-Somers, Julie et Jane M. Ussher (2000). « Young lesbians and mental health : the closet is a depressing place to be ». Dans Jane M. Ussher (dir.), *Women's health : contemporary international perspectives*. Leicester : BPS Books.
- Morrison, Linda et Jeff L'Heureux (2001). « Suicide and gay/lesbian/bisexual youth : implications for clinicians ». *Journal of Adolescence*, vol. 24, no 1, 39-49.
- Moulin, Caroline (2005). *Féminités adolescentes*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Nadeau, Chantal (1997). « Sexualité et espace public : visibilité lesbienne dans le cinéma récent ». *Sociologie et sociétés*, vol. 29, no 1, 113-127.
- Narayan, Uma [1989] (2004). « The project of a feminist epistemology : perspectives from a nonwestern feminist ». Dans Sandra Harding (dir.), *The feminist standpoint theory reader. Intellectual and political controversies*. New York et Londres : Routledge, 213-224.
- Noizet, Pascale (1996). *L'idée moderne d'amour. Entre sexe et genre : vers une théorie du sexologème*. Paris : Kimé, collection Sociétés.
- Office for Civil Rights (2008). *Sexual harassment : it's not academic*. US Department of Education.
- Pascoe, Christin J. (2007). *Dude, you're a fag : masculinity and sexuality in high school*. Berkeley : University of California Press.

- Payet, Jean-Paul et Alain Batteguay (2008). « La reconnaissance, un concept de philosophie politique à l'épreuve des sciences sociales ». Dans Jean-Paul Payet et Alain Batteguay, *La reconnaissance à l'épreuve. Explorations socio-anthropologiques*. Presses Universitaires du Septentrion, 23-42.
- Payne, Elizabeth C. (2007). « Heterosexism, perfection, and popularity : Young lesbians' experiences of the high school social scene ». *Educational Studies : Journal of the American Educational Studies Association*, vol. 41, no 1, 60-79.
- Pires, Alvaro P. (1997). « Échantillonnage et recherche qualitative : Essai théorique et méthodologique ». Dans Jean Poupart et le Groupe de recherche interdisciplinaire sur les méthodes qualitatives (dir.), *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Montréal : Gaëtan Morin éditeur, 113-169.
- Poiret, Christian (2005). « Articuler les rapports de sexe, de classe et interethniques ». *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 21, no 1, 195-226.
- Quinn, Beth A. (2002). « Sexual harassment and masculinity : the power and meaning of 'girl watching' ». *Gender and Society*, vol. 16, no 3, 386-402.
- Ravel, Barbara (2006). *Sur la légèreté d'être gaie ou les constructions discursives du sport, du genre et de la sexualité chez les jeunes sportives de Montréal*. Thèse de doctorat. Montréal, Université de Montréal.
- Regroupement professionnel des sexologues du Québec (RPSQ) (2011). *Le point sur l'éducation à la sexualité en milieu scolaire*. RPSQ.
- Revillard, Anne (2002). « L'identité lesbienne entre nature et construction ». *Revue du MAUSS*, vol. 1, no 19, 168-182.
- Rich, Adrienne (1981). « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne ». *Nouvelles questions féministes*, no 1, 15-43.

- Richard, Gabrielle (2010). *L'éducation « aux orientations sexuelles » : représentations de l'homosexualité dans les curricula formel et informel de l'école secondaire québécoise*. Mémoire de maîtrise en sociologie. Montréal : Université du Québec à Montréal.
- Richard, Gabrielle (2012). « L'éducation « aux orientations sexuelles » : les représentations de la diversité sexuelle dans le curriculum formel de l'école secondaire québécoise ». *Journal of the Canadian Association for Curriculum Studies*, vol.10, no1, 28-52.
- Richard, Gabrielle, Chamberland, Line et Marie-Pier Petit (2013). « L'inclusion de la Diversité Sexuelle à l'École : les enjeux pour les élèves lesbiennes, gais, bisexuels et en questionnement ». *Canadian Journal of Education*, vol. 36, no1, 375-404.
- Rotermann, Michelle (2008). *Tendances du comportement sexuel et de l'utilisation du condom à l'adolescence*. Toronto : Statistique Canada, Rapports sur la santé, vol. 19, no 3.
- Saewyc, Elizabeth M., Bauer, Greta R., Skay, Carol L., Bearinger, Linda H., Resnick, Michael D., Reis Elizabeth et Aileen Murphy (2004). « Measuring sexual orientation in adolescent health surveys : evaluation of eight school-based surveys ». *Journal of Adolescent Health*, vol. 35, no 4, 345e1-345e15.
- Savin-Williams, Ritch et Geoffrey L. Ream (2007). « Prevalence and stability of sexual orientation components during adolescence and young adulthood ». *Archives of Sexual Behavior*, vol. 36, no 3, 385-394.
- Schnapper, Dominique (1999). *La compréhension sociologique : démarche de l'analyse typologique*. Paris : Presses Universitaires Françaises.
- Sears, James T. (1997). « Thinking Critically/Intervening Effectively about Homophobia and Heterosexism ». Dans James T. Sears et Walter L. Williams (dir.), *Overcoming heterosexism and homophobia*. New York : Columbia University Press, 131-140.

- Secrétariat aux affaires religieuses (2003). *La formation des maîtres dans le domaine du développement personnel : une crise symptomatique. Avis au ministre de l'Éducation*. Québec : gouvernement du Québec. En ligne : http://www.mels.gouv.qc.ca/fileadmin/site_web/documents/publications/BSM/Aff_religieuses/Avis_FormationMaitresDomDevPers.pdf
- Stanley, Julia (1989). *Marks on the memory : experiencing school*. Milton Keynes : Open University Press.
- Tap, Pierre et Chantal Zadouche-Gaudron (1999). « Identités sexuées, socialisation et développement de la personne ». Dans Yanick Lemel et Bernard Roudet (dir.), *Filles et garçons jusqu'à l'adolescence. Socialisations différentielles*. Paris : L'Harmattan, 25-56.
- Temple, Julia R. (2005). « "People who are different from you" : heterosexism in quebec high schools textbooks ». *Canadian Journal of Education*, vol. 28, no 3, 271-294.
- Tharinger, Deborah et Greg Wells (2000). « An attachment perspective on the development challenges of gay and lesbian adolescents : The need for continuity of caregiving from family and schools ». *School Psychology Review*, no 29, 158-172.
- Thiers-Vidal, Léo (2010). *De "l'ennemi principal" aux principaux ennemis : position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination*. Paris : L'Harmattan.
- Thompson, Elisabeth M. (2007). « Girl friend or girlfriend ? : Same-sex friendship and bisexual images as a context for flexible sexual identity among young women ». *Journal of Bisexuality*, vol. 6, no 3, 7-67.
- Tolman, Deborah L. (1994). « Doing desire : adolescent girls' struggles for/with sexuality ». *Gender and Society*, vol. 8, no 3, 324-342.
- Tolman, Deborah L. (2002). *Dilemmas of desire : teenage girls talk about sexuality*. Cambridge, MA : Harvard University Press.

- Tolman, Deborah L. (2005). « Found(ing) discourses of desire : Unfettering female adolescent sexuality ». *Feminism and Psychology*, vol. 15, no 1, 5-9.
- Tolman, Deborah L. (2006). « In a different position : Conceptualizing female adolescent sexuality development within compulsory heterosexuality ». *New Directions for Child and Adolescent Development. Special Issue : Rethinking Positive Adolescent Female Sexual Development*, no 112, 71-89.
- Ussher, Jane M. (2005). « V. the meaning of sexual desire : experiences of heterosexual and lesbian girls ». *Feminism and Psychology*, vol. 15, no 1, 27-32.
- Ussher, Jane M. et Julie Mooney-Somers (2000). « Negotiating desire and sexual subjectivity : narratives of young lesbian avengers ». *Sexualities*, vol. 3, no 2, 183-200.
- Vidal, Jérôme (2006). « À propos du féminisme. Judith Butler en France : Trouble dans la réception ». *Mouvements*, vol. 5, no 47-48, 229 à 239.
- Warner, Michael (1991). « Introduction : Fear of a Queer Planet ». *Social Text*. Duke University Press, no 29, p. 3-17
- Weiner, Gaby (1985). *Just a bunch of girls : feminist approaches to schooling*. Milton Keynes : Open University Press.
- Welles, Caitlin (2005). « Breaking the silence surrounding female adolescent sexual desire ». *Women and Therapy*, vol. 28, no 2, 31-45.
- Wilton, Tamsin (1995). *Lesbian studies : setting an agenda*. Londres et New York : Routledge.
- Wittig, Monique (1980). « La pensée straight ». *Questions féministes*, no 7, 45-53.
- Yaguello, Marina (1978). *Les mots et les femmes*. Paris : Payot.

Youdell, Deborah (2005). « Sex-gender-sexuality : how sex, gender and sexuality constellations are constituted in secondary schools ». *Gender and Education*, vol. 17, no 3, 249-270.

Zaidman, Claude (2000). « Entrée Éducation et socialisation ». Dans Helena Hirata, Françoise Laborie, Hélène Le Doaré et Danièle Senotier (dir.), *Dictionnaire critique du féminisme*. Paris : Presses Universitaires de France, 51-52.